

Zodiac Station

Harper, Tom

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

TOM
HARPER

The background of the poster is a dark, atmospheric photograph of a coastal town at night. The town features several buildings, including a prominent church with a tall steeple and a large, dark, cylindrical structure that resembles a silo or a tank. The town is situated along a body of water, which is visible in the foreground. The overall tone is dark and moody, with a blueish-grey color palette. The title 'ZODIAC STATION' is overlaid on the lower half of the image in large, white, blocky letters. The word 'ZODIAC' is on the top line and 'STATION' is on the bottom line. The letters are slightly transparent, allowing the background image to be seen through them. The word 'THRILLER' is written in smaller, white, blocky letters below the title. In the bottom right corner, there is a small logo for the production company, which appears to be a stylized 'E' or 'B' inside a square.

ZODIAC
STATION

THRILLER



TOM HARPER

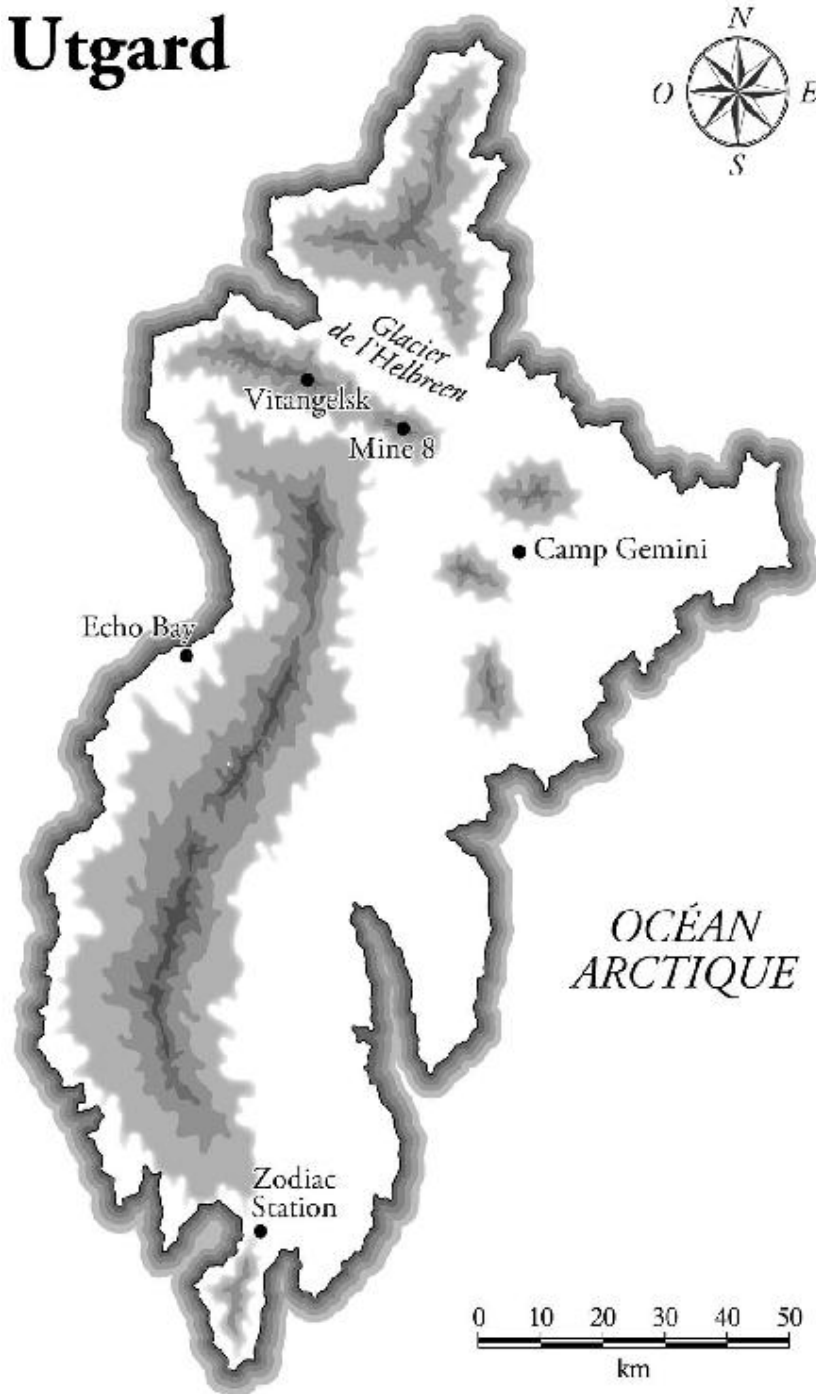
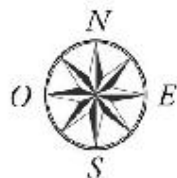
ZODIAC STATION

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Claude Mamier

T H R I L L E R 

Pour Owen et Matthew
Expédition polaire 388.

Utgard



0 10 20 30 40 50
km

USCGC Terra Nova

Équipage : 81 gardes-côtes, 33 civils

Mission : assistance scientifique

Position : bassin de Nansen, océan Arctique

C'est quoi, ce bordel ?

Carl Franklin, capitaine du brise-glace *Terra Nova*, scrutait les alentours à travers les vitres de la passerelle. Il disposait d'une vue panoramique, mais aurait aussi bien pu regarder un mur. Les nuages s'attardaient après la tempête, mêlant air et ciel, air et glace, pour former une masse d'un blanc parfait. Originaire du Maine, le garde-côte pensait avoir vu son content de brouillard, mais là, ça dépassait l'entendement. Même le feu de proue était à deux doigts de disparaître.

Franklin posa la main sur la vitre glacée pour vérifier qu'il existait encore un monde solide. Heureusement, l'équipage ne s'aperçut de rien. En plein océan Arctique, encerclés par mille cinq cents kilomètres de banquise, perchés sur quatre mille mètres d'eau quasi gelée, les gars n'auraient pas aimé voir leur capitaine perdre les pédales.

Franklin se redressa, rassuré par les seize mille tonnes d'acier sous ses pieds. Le *Terra Nova* était un bâtiment ultramoderne, la fierté du corps des gardes-côtes américains : un brise-glace capable de progresser à trois nœuds à travers plus d'un mètre de glace, capable même de se frayer un chemin jusqu'au pôle Nord en cas de besoin, ce qu'il avait déjà fait à deux reprises dans sa courte existence.

Un reflet tremblant se découpa dans le brouillard. Santiago, lieutenant de vaisseau, Latino de l'Arizona qui avait troqué la canicule des terres arides pour un océan gelé. Il aimait les déserts, expliquait-il souvent, et on se moquait de lui en disant qu'il aimait surtout les desserts.

Franklin pivota pour transformer le reflet en un homme d'un mètre quatre-vingt-dix dont les muscles de marin se chargeaient peu à peu de graisse. Avant de devenir amiral, Santiago devrait tromper la vigilance des médecins militaires et de leurs batteries d'examens.

— Les geeks veulent aller jouer, annonça-t-il.

Les geeks représentaient à la fois la cargaison et la mission du *Terra Nova*. Trente-trois chercheurs du monde entier venus mesurer l'eau, l'air, la neige, la glace. Cinquante nuances de froid, comme disait Santiago. Ça paraissait beaucoup les amuser.

— État de la banquise ? demanda Franklin au marin qui gardait les yeux rivés sur l'image satellite, un tourbillon de verts, d'oranges et de rouges en constante mutation.

— On ne ferait pas un trou dedans pour pêcher, commandant.

Franklin consulta sa montre. Dix heures et demie du soir, mais ça ne voulait rien dire. Le soleil s'était levé quatre jours auparavant et ne se coucherait plus avant cinq mois. S'il émergeait un jour de cette foutue purée de pois.

— Je leur donne trois heures. Envoyez quelqu'un avec eux pour guetter les ours.

Le capitaine sonda de nouveau le vide grisâtre qui enveloppait le navire. Les geeks seraient déjà chanceux de parvenir à mesurer le bout de leurs pieds.

C'est quoi, ce bordel ?

Le quartier-maître de seconde classe Kyle Aaron serrait le Remington 870 contre sa poitrine en espérant ne pas avoir à s'en servir d'urgence. Les gants lui boudinaient les doigts à tel point qu'il pouvait à peine tenir le fût de l'arme, sans parler de presser la détente. Des gants qui ne le protégeaient même pas du froid mordant.

Il mit le fusil sur l'épaule et agita les bras pour faire circuler le sang. Derrière lui, les geeks s'activaient sur la glace. Certains d'entre eux utilisaient un tripode muni d'un treuil pour descendre une sonde jaune dans un trou fraîchement creusé. D'autres arpentaient des lignes droites d'avant en arrière comme s'ils cherchaient des ordures dissimulées dans la neige. Aaron s'interrogeait sur leurs motivations, lui qui n'avait jamais dépassé le D en biologie durant sa troisième et avait fui la chimie comme la peste tout au long de ses quatre ans de lycée. Il tapa des pieds dans l'espoir de se réchauffer et pria pour que les geeks se bougent le cul.

Le brouillard s'était légèrement éclairci. Loin derrière, la coque rouge du *Terra Nova* dominait la banquise de toute sa hauteur tandis que la superstructure blanche se perdait dans la brume. Aaron percevait le bruit de la glace qu'on raclait sur le pont, ainsi que la pulsation sourde des machines : les hélices tournaient lentement pour maintenir le bateau en position. Le bras jaune de la grue du pont avant maintenait une petite passerelle au-dessus de la glace. À quelle vitesse un chercheur pouvait-il courir s'il était poursuivi par un ours ?

La banquise grondait, craquait tout autour d'Aaron. Le Remington tremblait dans ses mains. Pour un gamin de Floride, le froid n'existait

que dans les films. S'il avait jamais pensé à l'Arctique étant jeune, il avait dû se l'imaginer comme la patinoire du coin. Mais son premier voyage à bord du *Terra Nova* l'avait détrompé. Si douce soit-elle, la banquise masquait un océan rude et tourmenté. La violence était partout : montagnes de glace dressées vers le ciel par le choc de deux plaques ; fissures soudaines dans la banquise, même par moins vingt ; énormes blocs entassés, telles les ruines d'une civilisation pétrifiée par le froid. Et cette neige parfois assez dure pour qu'on marche dessus et parfois si molle qu'on s'y enfonçait jusqu'aux genoux.

Aaron s'était engagé chez les gardes-côtes pour démanteler des trafics de drogue et sauver de belles héritières de la noyade dans le golfe du Mexique. Pas pour se geler les miches à veiller sur des geeks qui comptaient les merdes d'ours polaire.

Une nouvelle secousse ébranla la glace. Un hurlement déchira le silence. Puisque ce n'était pas le vent – inexistant –, c'était sans doute le cri d'agonie de la glace brisée par les flots rageurs. Ou peut-être un ours. Aaron fouilla la brume du regard. La lumière changeante dessinait des ombres dans le brouillard. À moins que quelque chose soit vraiment en train de s'y déplacer.

« Si tu crois que c'est un ours, alors c'est un ours » : voilà ce qu'on lui avait appris. Il leva le fusil dans l'idée de tirer un coup de semonce. S'il avait tort, les chercheurs le regarderaient d'un sale œil. Mais si l'ours s'approchait trop, il devrait l'abattre, et on ne montait pas en grade chez les gardes-côtes en tirant sur des espèces protégées. Pas plus qu'en laissant des geeks se faire bouffer, d'ailleurs.

Il arma le Remington. Les ombres s'agitaient comme des points devant ses yeux. Impossible de distinguer quoi que ce soit. Aucune notion de forme ni de distance.

Mais l'une de ces ombres ne bougeait pas comme les autres. Elle restait à la même place tout en émergeant du brouillard. Droit vers lui.

Aaron arracha son gant en Gore-Tex. S'il n'avait pas porté de sous-gants, son doigt serait resté collé au métal de la détente. Il visa la silhouette qui s'avavançait.

« Si tu crois que c'est un ours, alors c'est un ours. »

L'écho de la déflagration se propagea sur l'étendue glacée, peut-être jusqu'au pôle Nord. Les chercheurs n'y restèrent pas indifférents. Ceux qui se rappelaient les exercices de survie se précipitèrent vers la passerelle en traînant leur matériel derrière eux ; les autres trépignaient près de leur trou, hésitant à abandonner cent mille dollars de sonde au fond de l'océan Arctique. Tout le monde criait.

Mais Aaron ne les entendait pas. L'ombre ne s'était pas arrêtée ; elle continuait même à se rapprocher au point de prendre forme. Des pattes. Une tête. Pourtant, ça ne ressemblait pas à un ours polaire :

trop grand, trop mince, trop sombre. Un renne, alors ? Ils étaient capables de nager dans la mer glacée très loin de leurs terres natales.

Personne ne lui passerait un savon s'il flinguait un renne. Il tira en l'air, dispersant une nouvelle volée de chercheurs, puis pointa de nouveau le Remington sur la silhouette qui sortait du brouillard. Ses doigts gelaient malgré le sous-gant. Il pressa une troisième fois la détente.

Le mécanisme claqua sur la douille vide. Aaron avait oublié de réarmer. Il empoigna la pompe, éjecta la douille, puis introduisit brutalement la prochaine cartouche dans le canon avant de faire feu.

Mauvais coup. Comme son doigt refusait de se plier, il avait dû presser la détente en tirant tout son bras en arrière, ce qui avait dévié le fusil. Manqué ? En tout cas, l'ours ne s'était pas arrêté. Aaron voulut actionner la pompe, mais sa main gelée refusa de lui obéir. *Merde.*

Le marin regarda droit devant lui pour savoir s'il allait mourir. À ce moment précis, la brume s'ouvrit tel un rideau de théâtre. Ce n'était pas un ours ni même un renne. C'était un homme, qui skiait sur la glace avec des mouvements saccadés, maladroits : se redresser, respirer, glisser en avant, puis s'affaisser de nouveau en s'appuyant sur les bâtons comme sur des béquilles. Il portait une veste rouge et un pantalon de ski noir ; une capuche rouge doublée de fourrure lui protégeait le visage.

Putain, j'ai failli buter le père Noël.

Un des geeks avait dû quitter la zone balisée et se perdre dans le brouillard. Mais les geeks n'avaient pas de skis aux pieds. Et portaient des pantalons rouges, pas noirs.

L'homme s'arrêta d'un coup, comme stoppé par un mur, à deux doigts de basculer en arrière. Il agita ses bâtons d'un geste frénétique ; peut-être voulait-il parler, mais soit la capuche étouffait ses paroles, soit sa voix était trop faible. Sans l'appui des béquilles improvisées, il perdit l'équilibre et s'effondra dans la neige.

Aaron laissa tomber le fusil pour courir vers l'apparition. Le badge cousu sur la veste donnait un nom, « Torell », au-dessus d'un insigne que le marin n'avait jamais vu : un ours polaire grognant au milieu d'une étoile à douze branches. Sur le bras, le sang qui coulait d'un trou rond comme une pièce de cinq cents cristallisait au contact de la neige.

Oh ! putain.

Des bruits de pas se rapprochaient à toute allure. L'instant d'après, le lieutenant de vaisseau Santiago, engoncé dans une veste enfilée à la va-vite, se penchait déjà vers l'inconnu.

— C'est pas croyable ! D'où sort ce type ?

L'homme remuait faiblement ; de petits nuages de vapeur devant ses lèvres montraient qu'il tentait de parler. Aaron se pencha à son

tour, au point que la fourrure lui chatouilla l'oreille.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Santiago.

— Un truc qui ressemble à « zodiaque ».

USCGC Terra Nova

Le *Terra Nova* avait la plus grande infirmerie de toute la flotte des gardes-côtes, mais pas de médecin. Juste une infirmière de bord, l'enseigne de vaisseau Carolyn Parsons, parfaite pour les petits bobos de l'équipage : brûlures, échardes, entorses et autres migraines. Pour les lésions plus graves, elle pouvait contacter un chirurgien par écran interposé. Et si ça ne suffisait pas, il restait l'hélicoptère ou, dans le pire des cas, une housse mortuaire placée dans la chambre froide.

La connexion était morte et l'hélicoptère n'avait nulle part où aller, mais la jeune femme ne comptait pas pour autant perdre son premier blessé grave. Bien qu'elle n'ait jamais été confrontée à un cas si complexe. Aucun manuel n'expliquait comment soigner un homme à la fois blessé par balle et en état d'hypothermie. Heureusement, la balle avait traversé le bras sans toucher l'os.

L'inconnu reposait dans un bain bouillonnant installé dans un coin de la pièce ; le thermomètre fixé au rebord indiquait 40 °C. Une perfusion de sérum physiologique serpentait depuis le plafond jusqu'au bras du patient, juste sous la gaze trempée de sang enroulée autour de son biceps. Ses vêtements et le contenu de ses poches gisaient par terre, dans un seau en plastique, à l'endroit où Parsons l'avait déshabillé à coups de ciseaux.

C'était un sacré costaud, encore plus que Santiago. Il affichait une bonne condition générale, même s'il n'avait sans doute pas mangé grand-chose durant son périple sur la glace : un emballage de barre Mars constituait la seule trace de nourriture trouvée sur lui. Parsons avait dû demander l'aide de deux hommes d'équipage pour le hisser dans la baignoire. Comme il ne pouvait pas s'y allonger en longueur, il s'était mis sur le côté, les genoux relevés comme un enfant. Ses yeux restaient fermés tandis qu'une serviette pliée lui servait d'oreiller ; les cheveux aplatis par la glace fondue dévoilaient une petite cicatrice derrière l'oreille gauche. À vue de nez, il devait avoir trente ans.

— Quoi de neuf, docteur ? Notre invité va survivre ?

Santiago baissa la tête pour franchir la porte de l'infirmerie, puis s'appuya contre la cloison couleur crème.

— En grande partie. Son pied droit présente de vilaines taches

noires. Il risque de perdre un ou deux orteils. Mais c'est encore trop tôt pour l'affirmer.

— De quoi lui donner une drôle de démarche pour le restant de ses jours.

— Il peut déjà s'estimer heureux d'être en vie. (Parsons vérifia le thermomètre et remit un peu d'eau chaude dans la baignoire.) Gelures, hypothermie, plus une balle dans le bras... Vous croyez vraiment qu'il est venu à skis depuis Zodiac Station ?

Santiago traversa la pièce pour décrocher la veste rouge de la patère.

— Sauf s'il a acheté la panoplie par correspondance. Imaginez un peu : parcourir tout ce chemin juste pour se faire tirer dessus par un garde-côte.

— *Semper paratus.*

— Oui, « toujours prêt »... à foutre la merde. (Il passa son doigt dans le trou de la manche, puis se raidit d'un coup.) Il a pris combien de pruneaux, déjà ?

— Un seul, ça suffit largement.

— Regardez ça.

Il étendit la veste devant Parsons, qui le vit mettre le doigt dans un autre trou, sous l'insigne de Zodiac Station. Le tissu autour était d'un rouge plus sombre.

— Je m'y connais un peu depuis Umm Qasr. Si je me laissais aller, je dirais que ça ressemble au trou laissé par une balle de calibre 30.

— Alors où est la blessure ? Une balle passée par là lui aurait transpercé le cœur. (Parsons montra la poitrine de l'inconnu.) Rien à signaler. Sans compter qu'il n'y a que nous à cent bornes à la ronde.

— Les ours n'étaient peut-être pas de bonne humeur.

Un hurlement de film d'horreur retentit dans l'infirmerie. L'homme dans la baignoire s'était assis, les yeux écarquillés, les genoux ramenés sur la poitrine. Sa peau nue dégoulinait, comme si la glace prisonnière de son corps s'était enfin décidée à fondre et à jaillir par tous les pores.

Parsons se précipita vers lui pour tenter de le replonger dans son bain.

— Vous devez vous rallonger, monsieur. Si vos membres se réchauffent trop vite, vous allez faire une crise cardiaque.

Il résistait, projetant de l'eau à terre. Même à moitié mort, il était trop baraqué pour qu'on lui impose quoi que ce soit. Santiago fit un pas en avant, mais Parsons l'arrêta d'un geste. Seule la persuasion avait une chance de marcher.

— Monsieur, si vous ne restez pas dans l'eau, le sang chaud contenu dans vos membres va refluer vers le torse et provoquer un arrêt cardiaque. Et dans votre état, ce sera sans doute fatal.

— Ça fait mal, grommela-t-il en cessant de s'agiter.

— Oui, ça fait un mal de chien. Mais c'est bon signe. Ça veut dire que vous êtes vivant.

Cette fois, il se laissa faire quand Parsons lui appuya sur les épaules ; les dents serrées, il la regarda rajouter de l'eau chaude dans la baignoire. Ses yeux remontèrent la perfusion jusqu'à la poche de sérum, puis explorèrent la pièce.

— Où suis-je ?

— À bord du brise-glace *Terra Nova*. Chez les gardes-côtes. (L'annonce ne provoqua aucune réaction. Parsons lui tendit une tasse d'eau tiède.) Vous êtes en sécurité, monsieur Torell.

— Anderson.

Il avait articulé le mot à grand-peine. Quand il se décida à boire une gorgée, ses lèvres gercées répandirent un peu de sang dans la tasse.

— Je vous demande pardon ?

— Anderson. Je m'appelle Thomas Anderson.

— J'avais cru... À cause de la veste...

— La fermeture de la mienne s'est cassée.

— J'espère que Torell en a une de rechange, commenta Santiago.

L'homme répondant au nom de Thomas Anderson leva lentement les yeux de sa tasse.

— Il est mort.

Santiago croisa le regard de Parsons.

— Vous voulez dire que... ?

— Ils sont tous morts.

— *Tous ?*

— Tous ceux de Zodiak.

Anderson replongea brutalement dans l'eau jusqu'au menton. Santiago attrapa le téléphone.

— Je crois que vous devriez en parler au commandant.

Franklin croisa Parsons dans le couloir. Le patient avait déjà quitté l'infirmerie pour l'une des cabines particulières réservées d'ordinaire aux chercheurs.

— Comment va-t-il ?

— État stable, commandant. Sa température est remontée à trente-six degrés, les fluides vitaux sont en bon ordre. Il s'en sortira à condition de rester au chaud. C'est un survivant.

— Oui, un authentique survivant. (Franklin posa la main sur la poignée de la porte, mais n'ouvrit pas tout de suite.) Autre chose, Parsons ?

— Je n'ai pas les compétences nécessaires pour évaluer son état psychologique, commandant, mais il a l'air assez désorienté. Une

expérience comme celle-là, ça vous fout un homme en l'air.

— Je veux bien le croire.

— Le second maître Bondurant est formé à l'aide psychologique d'urgence. Je pourrais lui demander de s'entretenir avec le patient.

— Quand j'en aurai fini avec lui, conclut Franklin en tournant la poignée.

Anderson était assis dans son lit, sous une montagne de couvertures roses. On l'avait d'abord séché avant de lui fournir un pantalon et un pull réglementaires ; Franklin ignorait en avoir d'aussi grands en stock. Appuyé sur deux oreillers, le rescapé regardait droit devant lui, vers le miroir pendu au-dessus du lavabo.

Franklin tapa à la porte déjà ouverte. Les yeux d'Anderson se rivèrent aussitôt sur lui, comme une ampoule qu'on allume.

Carl Franklin avait l'habitude de commander presque une centaine d'hommes, des mois durant, sur l'une des mers les plus rudes de la planète. Il connaissait peu de situations capables de le mettre mal à l'aise sur son propre navire. Mais l'intensité de ces yeux sombres, d'une brutalité enfantine, se révélait difficile à soutenir. Comme si la glace les avait distillés pour en extraire l'essentiel.

Franklin tira une chaise de sous le bureau et s'assit près du lit tout en parcourant le rapport de Santiago.

— Comment allez-vous ?

— Bien.

Une voix douce, presque timide, qui tranchait avec le corps massif.

— Vous vous appelez Thomas Anderson ?

— C'est ça.

— Citoyen américain ?

— Anglais.

— Vous êtes drôlement loin de chez vous.

— Nous sommes tous les deux loin de chez nous. Loin de tout.

Franklin ne releva pas.

— Vous pouvez me raconter ce qui vous est arrivé ?

— J'étais assistant de recherche. À Zodiac Station. C'est une base scientifique sur l'île d'Utgard.

— Je connais. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Une explosion. J'ignore ce qui l'a provoquée. J'étais dehors, pour prendre des mesures. Je n'ai rien pu faire.

— C'était quand ?

— Quel jour sommes-nous ?

— Mercredi 9 avril.

— Alors c'était il y a quatre jours. Samedi.

— Vous avez parcouru, à skis, cent cinquante kilomètres de banquise en quatre jours ? Tout seul ?

— Je cherchais de l'aide.

Franklin relut en diagonale le rapport de Santiago.

— Vous avez pourtant déclaré qu'à part vous, tout le personnel de Zodiac Station était mort.

Les yeux d'Anderson plongèrent dans ceux de Franklin, et le capitaine se vit une nouvelle fois obligé de détourner le regard. Il observa un instant le monde gris qui s'étendait par-delà le hublot, mais n'y trouva aucune réponse.

— Donc vous êtes britannique, reprit-il. Une tasse de thé ?

Un sourire éclaira le visage d'Anderson.

— Avec plaisir.

Franklin s'éclipsa dans le couloir, où l'attendait Santiago.

— Impossible de joindre Zodiac Station, commandant. Iridium, hautes fréquences, rien ne passe.

— Qui est responsable de cet endroit ?

— Les Brits. Depuis Norwich, mais Norwich en Angleterre, pas au Connecticut. Je les ai contactés : ils n'ont plus de nouvelles de Zodiac depuis samedi. D'après eux, la station avait des problèmes de communication depuis plusieurs jours et comptait couper sa liaison satellite pour effectuer des opérations de maintenance.

— Appelez le second. Qu'il prépare l'hélico pour aller faire un tour là-bas.

— C'est à l'extrême limite de son autonomie, précisa Santiago.

— Je sais très bien où c'est.

— À vos ordres, commandant.

— Ça ne tient pas debout. Ce type a surgi de nulle part en affirmant avoir skié quatre jours sans autre équipement que les vêtements qu'il portait. Il dit qu'il a failli mourir. Mais vous avez vu sa barbe ?

— Pas vraiment.

— Justement, il n'en a pas. Vous croyez qu'il a déniché un seau d'eau chaude dans la neige pour se raser ?

— Il voulait peut-être laisser un beau cadavre.

— De toute façon, il faut aller vérifier cette histoire d'explosion.

— À vos ordres, commandant.

Santiago regagna la passerelle tandis que Franklin se rendait en cuisine pour préparer une tasse de thé et un mug de café noir. Il retrouva Anderson au lit, exactement comme il l'avait laissé, le regard tourné vers la porte comme un chien attendant son maître.

Franklin mit son pager en mode vibreur, puis se rassit sur la chaise.

— Et si vous me racontiez tout depuis le début ?

Anderson

D'aussi loin que je me souviene, j'ai rêvé du Grand Nord. Comme beaucoup d'autres, je suppose. À cause de cette sensation qui vient avec la première neige de l'hiver, comme un croisement entre le matin de Noël et le début des vacances. Un monde nouveau. Sans règles.

J'ai toujours été un gamin solitaire. À l'époque, ce désert blanc planté au sommet du globe enflammait mon esprit d'aventure. J'ai lu Willard Price, Jack London et Alistair MacLean. Certains garçons de mon âge pouvaient citer tous les joueurs ayant marqué un but pour Liverpool ; moi, je parlais de Cook, Peary, Nansen, Amundsen. Puis j'ai grandi et bien des choses ont changé. Mais pas mes rêves. Ils sont même devenus de plus en plus envahissants. L'Arctique n'était pas un endroit où faire mes preuves, plutôt un lieu où me perdre. Un refuge.

Vous savez quelle est la plus belle expression de notre langue, commandant ? « Prendre un nouveau départ ». Le Nord est une page blanche, *tabula rasa*, une zone inconnue sur nos cartes intérieures que nous pouvons remplir à notre guise. La neige nous fait espérer un monde différent. Elle offre un avant-goût de la perfection.

J'avais déjà postulé deux fois pour Zodiac Station, sans parvenir à franchir les épreuves de sélection. Ma chance était passée. Je travaillais comme technicien à l'institut Sanger, à Cambridge. Rien de passionnant, mais je ne me plaignais pas. Mon fils a huit ans. Il s'appelle Luke ; sa mère est morte et je m'en occupe seul. Entre le boulot et lui, mes journées étaient bien remplies. Mais à chaque chute de neige, ma boussole interne déviait plein nord.

Puis j'ai reçu ce mail de Martin Hagger. Vous avez entendu parler de lui ? Sinon, demandez à vos chercheurs, enfin surtout aux biologistes. C'est un gros bonnet. Tout le monde croit que la vie est apparue dans la fameuse soupe primordiale, ce bouillon tiède qui naviguait sous les tropiques. D'après Hagger, la vie vient plutôt des pôles, car les cycles annuels de gel et de dégel auraient entraîné d'énormes réactions chimiques propres à accélérer l'évolution de l'ADN. Il a rédigé des tas d'articles très convaincants sur le sujet.

J'avais travaillé avec lui en maîtrise, et aussi en première année de doctorat, jusqu'à ce que nos chemins se séparent. J'ai continué à

suivre ses recherches, mais nous n'avons pas échangé un mot pendant huit ans. Et voilà qu'un beau matin, je reçois ce mail de sa part me proposant de le rejoindre à Zodiac Station comme assistant de recherche. Mon prédécesseur avait dû être évacué en urgence à cause d'une dent de sagesse. Le malheur des uns fait le bonheur des autres, pas vrai ? J'ignorais pourquoi il m'avait choisi moi, après tout ce temps, mais c'était le dernier de mes soucis. D'ailleurs, il n'y a pas des milliers de techniciens de laboratoire trentenaires avec un doctorat en poche. C'était l'occasion à ne pas louper. *Tabula rasa*.

Les bureaucrates qui tenaient les rênes de la base ne voulaient pas en entendre parler, mais Hagger ne leur a pas laissé le choix. Pas de formulaires à remplir, pas de sélection. Quarante-huit heures plus tard, j'étais à Heathrow.

Ma sœur était en retard. Ironie du sort, il avait neigé ce jour-là : juste un centimètre, mais assez pour provoquer des embouteillages monstres. Qui attend encore de la neige fin mars ? Luke et moi patientions dans le hall des départs du Terminal 3 – sans doute l'endroit le plus déprimant du monde – tandis que des foules de passagers entraient et sortaient en pataugeant dans la neige fondue. Les haut-parleurs annonçaient sans cesse des retards et des annulations. Les gens dégageaient de gros nuages de vapeur. Ça puait l'humidité dans tous les coins.

Lorna est arrivée au moment où je commençais à croire que j'allais manquer l'avion. On n'a pas vraiment eu le temps de se dire au revoir. J'ai serré Luke dans mes bras, très fort, très longtemps. On essayait tous les deux de ne pas pleurer. Quand je l'ai lâché, il m'a donné l'enveloppe qu'il serrait dans sa petite main. J'ai souri en lisant l'adresse.

— Apporte-la au pôle Nord, m'a-t-il dit.

J'ai mis la lettre dans ma poche et je l'ai embrassé une dernière fois.

— Ne te fais pas bouffer par un ours blanc, m'a conseillé Lorna.

J'ai pris l'avion jusqu'à Oslo, puis jusqu'à Tromsø, où j'ai embarqué dans un Twin Otter pour l'étape finale. J'étais seul dans l'avion avec le pilote et deux tonnes de marchandises.

Je suppose que vous connaissez Utgard. C'est un bout du monde, le confetti de terre le plus au nord qui soit. Si petit que personne ne s'est rendu compte de son existence avant le xx^e siècle. Il est presque entièrement recouvert de glace, à tel point que le poids a fini par enfoncer la terre sous le niveau de la mer. Si tant est qu'on puisse parler de mer quand l'eau gèle dix mois par an. Sa population se compose d'ours polaires et d'une vingtaine de chercheurs massés dans Zodiac Station. Je ne m'avancerais pas sur quelle espèce est la plus

poilue des deux.

Même depuis Tromsø, il faut six heures de vol. On a fait le plein à Ny-Ålesund, où les mécaniciens ont aussi placé de gros skis sous l'avion. Le pilote a enfilé des habits chauds tout en regardant d'un drôle d'air ma veste et mon jean, ceux que je mettais pour aller marcher avec Luke dans le parc des Broads. Je lui ai dit qu'on me fournirait des vêtements adéquats à mon arrivée.

— Alors faut espérer qu'on arrive, m'a-t-il répondu.

Sans doute de l'humour norvégien.

On a filé toujours plus au nord. Je regardais par la vitre du cockpit, avide d'apercevoir Utgard. Sous les nuages, des taches sombres apparaissaient et disparaissaient à la surface de la banquise, comme des bleus sur la peau.

Le pilote a haussé les épaules quand j'ai demandé si on pourrait atterrir. Peut-être une autre blague du cru.

Utgard a d'abord formé une bosse sur l'horizon, des sommets blancs presque impossibles à distinguer des nuages. Puis les nuages se sont écartés pour dévoiler un paysage fabuleux : les pics qui dominaient la côte ouest, alignés comme sur une barre de Toblerone. L'île avait l'air tellement minuscule sur la carte que je n'aurais jamais cru y trouver de telles montagnes. Elles paraissaient s'étirer à l'infini.

Nous sommes descendus entre les masses rocheuses avant de raser un fjord blanc. Le pilote a incliné l'appareil sur l'aile pour tourner et, soudain, j'ai vu les deux rangées de drapeaux rouges comme des gouttes de sang qui délimitaient la piste d'atterrissage. L'avion a touché la piste avant de rebondir légèrement et de glisser jusqu'à l'arrêt complet. Pour un atterrissage sur la glace, c'était drôlement maîtrisé. Dehors, je distinguais une manche à air en berne, quelques barils d'essence et un Sno-Cat orange. À part ça, il n'y avait que la neige et les montagnes.

— Bienvenue à Zodiac Station, a dit le pilote.

Le froid m'a pris aux tripes dès la descente de l'avion. Arrivé en bas de l'échelle, j'ai vu une femme qui roulait un baril vers moi. Elle ne portait même pas de veste, juste un pull épais, un pantalon de ski et un bonnet en laine dont les rabats à pompons lui couvraient les oreilles. Une longue natte blonde courait dans son dos ; ses yeux étaient d'un bleu de glace, ses joues rougies par le froid.

— Tom Anderson, ai-je annoncé.

— Poussez-vous !

Elle criait, mais je l'entendais à peine. Le pilote laissait tourner une des hélices : tant pis pour le silence arctique. Je me suis écarté tandis qu'elle rejoignait le pilote et qu'ils lançaient un tuyau entre le baril et l'avion. Une fois l'opération effectuée, le pilote a regagné l'appareil

pendant qu'elle positionnait le Sno-Cat près de la porte. Ils se sont ensuite passés une à une les caisses que nous avions apportées. Ils semblaient m'avoir complètement oublié.

Je profitais à grand-peine de ma première vision de l'Arctique. Le froid me vrillait le crâne, mes oreilles me faisaient mal comme si on avait cogné dessus, et le vent glacé me mettait les larmes aux yeux. Chaque inspiration m'emplissait les poumons de vapeurs de kérosène ; le vacarme de l'hélice me tapait sur les nerfs. Mes gants ne me protégeaient guère plus que du papier.

— Si vous gelez avant d'avoir signé toute la paperasse, l'assurance ne marchera pas.

Je ne l'avais pas vue revenir vers moi. Elle m'a aussitôt saisi par le bras pour m'entraîner vers le Sno-Cat. J'avais déjà l'impression d'être un poids mort, et d'ailleurs, il a fallu qu'elle m'aide à me hisser dans la cabine du véhicule. Mais au moins le moteur tournait, diffusant une certaine chaleur dans l'habitacle. Tous ces engins qui marchaient en permanence devaient faire de sacrés trous dans l'atmosphère, mais à ce moment-là, c'était le cadet de mes soucis.

Le Sno-Cat a fait demi-tour tandis que l'avion effectuait la même manœuvre sur la piste d'atterrissage ; l'appareil a décollé sur une distance incroyablement courte avant de disparaître derrière les montagnes.

— J'espère que vous n'avez pas changé d'avis, dit celle dont j'ignorais toujours le nom.

— Je m'appelle Tom Anderson. (Elle hocha la tête, concentrée sur la conduite.) Et vous ?

— Greta.

— Vous êtes ici depuis combien de temps ?

— Deux ans.

— Ça doit être dur...

— J'aime le silence.

Message reçu. Le Sno-Cat traçait péniblement son chemin dans la neige, autour d'un affleurement rocheux. Puis Zodiac Station est apparue droit devant.

On aurait dit un vaisseau spatial posé sur une planète étrangère. Le bâtiment principal formait un rectangle vert posé sur des supports métalliques ressemblant à des pattes d'araignée. Un dôme géodésique blanc dominait un toit couvert d'une forêt de mâts, d'antennes, de paraboles et de panneaux solaires. Les bâtiments annexes se massaient tout autour : cabanes en bois de tailles diverses, baraques Nissen aux toits incurvés, sphères orange aux hublots ronds qui évoquaient des bathyscaphes perdus au fond d'un océan asséché. Un demi-cercle de drapeaux accrochés à des poteaux rouges définissait le périmètre de la base jusqu'au fjord gelé.

Le Sno-Cat s'est arrêté devant le bâtiment principal – la Plateforme – qui se révélait bien plus grand qu'il en avait l'air depuis la colline. Long de près de cent mètres, il surplombait un fatras de caisses et de grosses boîtes ; une volée de marches métalliques menait à la porte d'entrée.

Une détonation sourde s'est répandue dans la vallée au moment où je m'extrayais du véhicule.

— Le tonnerre ?

— Non, des études sismiques. Ils attaquent le glacier à la dynamite.

Sur le mur près de la porte, une plaque rayée et décolorée indiquait « Zodiac Station » tandis qu'une autre plus récente, flambant neuve comparée au reste de la base, précisait « Agence britannique du pôle Sud ». J'ai jeté un coup d'œil derrière moi, m'attendant à voir des rangées de pingouins.

— Je me suis trompé de chemin ?

— Nouvelle administration.

Greta a ouvert la porte d'un grand coup de pied sur une barre placée au ras du sol. Toutes les portes de Zodiac s'ouvraient vers l'intérieur, pour ne pas être coincées par la neige. Je suis entré dans une petite pièce sombre, pleine de bottes, qui débouchait sur une autre porte.

— Pas de chaussures dans la Plateforme, a dit Greta en faisant demi-tour.

— Attendez ! À qui dois-je m'adresser ?

Mais elle avait déjà claqué la porte derrière elle.

J'ai laissé mes bottes et ma veste dans le vestiaire avant de pousser la deuxième porte. Mon regard s'est posé sur un râtelier accueillant une demi-douzaine de fusils ; des emplacements vides indiquaient que l'arsenal n'était pas au complet. Un immense couloir s'étendait à perte de vue, sans la moindre fenêtre, mais ouvrant sur des dizaines de portes. Ça m'a rappelé de mauvais souvenirs de l'hôtel Overlook. Vous savez, celui de *Shining*, le film de Stanley Kubrick.

Je me suis avancé en chaussettes sur la moquette du couloir. Chaque porte présentait une étiquette qui paraissait sortie d'une bonne vieille machine à écrire : « Blanchisserie », « Chambre noire », « Radio », plus des tas de laboratoires numérotés selon une logique qui m'échappait. La porte de la « Salle de jeu » arborait la photo d'un grand casino ; je suis entré par curiosité, mais n'y ai trouvé qu'une petite table de billard coincée dans une remise sans fenêtres.

Un peu plus loin, je suis tombé sur le laboratoire de Hagger. Une tête de mort rouge en haut d'une feuille A4 surmontait l'inscription « PRÉSENCE D'ADN – RISQUE DE CONTAMINATION ÉLEVÉ ». Nullement découragé, j'ai frappé à la porte. Et suis entré faute de réponse. Aucune porte de Zodiac ne ferme à clé à part les chiottes. Et

encore, la serrure est cassée.

Le renom de Hagger ne lui avait valu aucune faveur dans la répartition des ressources. Son laboratoire n'était pas bien grand, mais disposait au moins d'un peu de lumière naturelle à travers deux fenêtres qui donnaient sur les montagnes, éclairant un fouillis de tubes et de fils. Le moindre faux pas risquait de tout faire effondrer. Hagger avait réussi l'exploit d'entasser un laboratoire complet sur ses maigres paillasses : une balance, un microscope électronique à peine sorti de sa boîte, des rangées de flacons et de fioles Erlenmeyer, plus des cahiers verts alignés contre le mur. Un tuyau jaune baignait dans une bassine d'eau, elle-même placée dans la hotte. Le petit réfrigérateur qui bourdonnait sous l'une des paillasses me faisait irrésistiblement penser à cette vieille blague qui parlait de vendre des frigos aux Esquimaux.

Une table plus classique formait une île au milieu du chaos, même si le matériel posé dessus en dissimulait la surface. Évidemment, il a fallu que je fasse tomber quelque chose : une pile de papiers que je me suis empressé de ramasser sans pouvoir me retenir d'y jeter un coup d'œil. J'ai eu la surprise d'y lire mon nom.

« Anderson, Sieber et Pharaoh, "Pfu-87 : une variante artificielle de l'enzyme Pfu polymérase et ses applications dans la génomique de synthèse." »

C'était ma toute première publication, l'article paru dans le *Journal de biologie moléculaire*. Bizarre de le retrouver là, sur Utgard. Hagger voulait sans doute se rappeler que j'avais été un bon chercheur en mon temps.

— Ah ! voilà notre intrus.

Je n'avais pas entendu arriver le type qui se tenait dans l'embrasure de la porte. On n'entend jamais personne arriver à Zodiac. Il était plutôt petit, et surtout bien rasé : une rareté dans le secteur. Il portait l'un de ces pulls militaires renforcés aux coudes et aux épaules ; quelques mèches de cheveux manquaient à l'appel sur son crâne rond.

— Bonjour. Je suis Tom Anderson, le nouvel assistant de Martin Hagger.

— Ah bon ? Vous ne venez pas vendre du double vitrage ? (Il m'a serré la main.) Quam. Commandant de la base.

— Enchanté.

— J'ai cru comprendre que votre arrivée précipitée avait mis un beau bordel à Norwich. Pas très réglementaire, tout ça. (Il m'a dévisagé en plissant les yeux.) Mais bon, maintenant vous êtes là.

— En effet.

Je voulais ajouter quelque chose, du genre : *Ravi d'être parmi vous* ou : *J'ai vraiment de la chance*, mais les mots se sont bousculés dans ma

tête et je n'ai émis qu'une sorte de hoquet. Quam me scrutait des pieds à la tête.

— Je crois qu'un tour du propriétaire s'impose.

— Ça m'a l'air plutôt calme, ai-je répondu en le suivant dans le couloir.

— Normal à cette période de l'année. La station est quasiment fermée d'octobre à février. Très peu de monde. Moi-même, je ne suis arrivé qu'il y a un mois.

Essayez d'imaginer passer l'hiver là-bas : la nuit éternelle, la bouffe pas fraîche, les blagues qui tournent en rond, le couloir morbide et les salles vides. De quoi vous rendre fou.

— Ça commence à revenir en mars, pour lancer la machine, a repris Quam. Puis tous les autres débarquent en mai. Après, c'est une vraie maison de fous. (Le commandant a ouvert la porte 19.) Voici votre chambre.

Je n'y voyais pas grand-chose, car quelqu'un avait cru bon de pousser la penderie devant la fenêtre. Il y avait là quatre lits serrés sous un poster de Claudia Schiffer en maillot de bain léopard.

— Toujours sympa d'avoir un peu de compagnie féminine.

— C'est pour masquer le passage secret. (Quam a refermé la porte.) Vous serez seul dans cette chambre jusqu'à ce que les hordes barbares nous envahissent. Mais de toute façon, vous n'y passerez pas beaucoup de temps. Je suppose que Hagger vous a concocté un joli programme de travail.

Une détonation étouffée en provenance du glacier a secoué la Plateforme.

— Il est là ?

— À Gemini. Le camp sur la calotte glaciaire. Il sera de retour dans deux heures, avec l'hélicoptère. Le samedi, c'est soirée ciné. (La visite a continué, suite de portes ouvertes aussitôt refermées.) Le labo, vous connaissez. Les toilettes. Le bloc chirurgical. Mon bureau, si vous avez besoin de moi. Et voici la salle radio.

Un autre réduit, encombré de câbles, de jauges et de cadrans. Entre deux séries de grésillements, un haut-parleur déversait des phrases incompréhensibles prononcées avec un vilain accent américain.

— Un message pour nous ?

— Non. Les Américains ont un bateau plus au nord. Un brise-glace avec une équipe scientifique. Ils sont à trois cents bornes d'ici, mais ça reste le plus proche îlot de civilisation. Il nous arrive de capter leurs transmissions. (Quam a coupé le son en tournant un bouton.) Vous avez un téléphone portable ?

— Oui.

— Alors laissez-le dans votre valise. Pas de réseau ici. Si vous devez aller sur le terrain, on vous fournira un téléphone satellite.

Un ordinateur hors d'âge occupait la moitié de la salle radio.

— Et Internet ? Je peux me connecter avec mon ordinateur portable ? J'ai promis à mon fils qu'on se verrait par Skype.

— On n'a pas de Wifi, ça perturbe les instruments de mesure. Vous pourrez brancher votre ordinateur avec un câble, mais vous aurez besoin d'un compte sur le réseau local. En attendant, vous utiliserez cette machine-là, avec un compte invité. Je vais vous donner le formulaire.

— J'ai besoin de connaître le morse ? ai-je ajouté sans quitter des yeux l'énorme antiquité.

La porte d'entrée a claqué violemment, puis des pas pressés ont résonné dans le couloir. Un colosse se dirigeait droit vers nous. Comme j'avais lu des mythes grecs à Luke la semaine précédente, j'ai tout de suite eu la vision du Minotaure lancé à la charge.

Le type s'est arrêté devant nous, sous l'une des lampes fluorescentes. Un visage large, des yeux bleus, une barbe de plusieurs mois et des cheveux blonds coupés plus court qui dépassaient à peine de son bonnet. Son sweat-shirt arborait le slogan « ZODIAC STATION – IL GÈLE EN ENFER ».

— Qu'est-ce qui s'est encore passé avec la livraison ?

Son anglais avait une perfection toute scandinave. Ce n'était pas le Minotaure, mais un Viking, lequel nous agitaient un papier rose sous le nez. Quam a légèrement gonflé la poitrine.

— Quel est le problème ?

— J'ai commandé de l'azote. Pour refroidir mes instruments.

J'ai rigolé. Quelle idée de vouloir refroidir des instruments en plein Arctique ! Mais le regard torve du Viking m'a fait comprendre que ce n'était pas drôle. J'ai bredouillé une explication sur le coup du frigo et des Esquimaux, ce qui n'a guère détendu l'atmosphère. Mauvais départ.

— Et alors ? a dit Quam.

— Alors au lieu d'azote, j'ai reçu deux cents litres de « Solution tampon TE ». *Deux cents litres*. Bordel, je ne sais même pas à quoi ça sert.

— Ça sert à séquencer l'ADN, ai-je cru bon d'expliquer.

J'avais juste voulu me rendre utile, mais le Viking me regardait toujours d'un sale œil.

— Ils croient que je suis venu jouer à Jurassic Park, c'est ça ?

— Quel est le nom marqué sur le récépissé ? a demandé Quam.

Le Viking a écrasé la feuille rose dans son poing.

— Le mien. Mais je n'ai jamais commandé ça.

— Vous avez dû faire une erreur.

Le chercheur a jeté la boule de papier, qui a roulé le long du couloir.

— La dernière fois, Annabel a commandé une foreuse à glace et elle a reçu un thermocycleur. Vous devez arranger ça, Quam. Sinon, on perd tous notre temps ici.

Il pensait se retirer là-dessus, mais Quam lui a bloqué le passage en me montrant du doigt.

— C'est la nouvelle recrue de Hagger.

— OK.

Le Viking m'a gratifié d'un regard indéchiffrable. Je commençais à me faire une idée de l'accueil réservé aux nouveaux arrivants.

— Lui, c'est Fridtjof Torell. Dit Frigo.

J'ai tendu la main, mais Torell le Frigo ne l'a pas serrée.

— Autre chose ?

— Non, a conclu Quam.

Le grand blond a disparu dans l'un des nombreux laboratoires.

— Un spécialiste de l'atmosphère, a précisé le commandant.

Ne restait que la dernière porte au fond du couloir, sur laquelle une affiche improvisée, intitulée *Votre horreur-scope du jour*, arborait des têtes de mort au sourire démoniaque. Une pochette en plastique permettait d'y glisser une feuille de papier. La prédiction en cours annonçait : *Vous allez faire de très mauvais choix de vie.*

— Et voici la cantine.

On aurait dit un vieux club ouvrier : tapis sombre, murs gris, longues tables munies de chaises en plastique. Dans un coin de la pièce, une poignée de canapés et de fauteuils perdaient leur rembourrage autour d'une énorme télé. Les photos décolorées pendues de travers représentaient quelques animaux et des hommes aux yeux caves, le dos droit, la barbe couverte de neige. Il flottait encore des relents de nicotine même si personne n'avait dû fumer dans cette pièce depuis des années. Seul point positif, les fenêtres alignées sur trois côtés offraient des vues splendides sur le fjord et les montagnes. Elles donnaient envie de sortir. Ce qui était peut-être le but recherché.

Une petite cuisine en acier inoxydable se cachait derrière le comptoir passe-plats découpé dans une cloison intérieure. Un gaillard aux biceps tatoués et au tee-shirt moulant m'a fait signe de la main avant de retourner à ses marmites.

— Danny, notre cuistot. Le Roi des Potins.

Quam s'est retourné vers deux grandes cartes accrochées de chaque côté de la porte. La première était une carte topographique d'Utgard, très blanche, avec l'emplacement de la base en bas à gauche. L'autre montrait la Terre, mais pas avec vue sur l'équateur comme d'habitude : vue comme si un vaisseau spatial la regardait à la verticale du pôle Nord. L'océan Arctique occupait le centre de la carte, cerné par les terres les plus proches. Il n'y avait rien en dessous des Shetland et même la pointe sud du Groenland était hors de vue.

— L'Antarctique est un continent entouré d'océans. L'Arctique est un océan entouré de continents.

Quam imitait assez bien le ton d'un prof de géographie de collège. J'ai trouvé Utgard sur la carte, entre le Svalbard et l'archipel François-Joseph, mais plus au nord.

— Et ça, c'est quoi ?

Une ombre s'étendait sur un bon millier de kilomètres en direction de la Finlande. Elle couvrait Utgard comme un nuage d'orage.

— C'est la Zone grise, celle qui symbolise la vieille dispute frontalière entre la Norvège et la Russie. Le grand atout d'Utgard. Dans les années soixante-dix, quand les deux pays ont acté leur désaccord, ils ont décidé de laisser l'île tranquille tant que la frontière ne serait pas tracée. Quand l'affaire a été réglée il y a quelques années, ils se sont dit que le meilleur compromis consistait à déclarer une sorte de réserve scientifique administrée par nos soins. Techniquement, nous ne dépendons d'aucune loi ni d'aucun gouvernement.

— Bon endroit pour un meurtre...

— Voire pour un vrai massacre. Le traité de 2010 a aussi ouvert la zone à l'extraction d'hydrocarbures. Une compagnie pétrolière y cherche du gaz et du pétrole. Elle n'a pas le droit de prospecter sur l'île, mais les fonds marins lui appartiennent. (Quam tapota la carte d'Utgard au milieu de la côte ouest, à un endroit appelé Echo Bay.) Si vous y allez, vous la trouverez dans ce coin-là.

Utgard n'était qu'un point minuscule entouré de vide sur la carte du monde ; une bonne partie de la planète et de ses habitants auraient aussi bien pu ne pas exister.

La visite s'est achevée à la porte d'entrée. Près du râtelier, Quam m'a montré deux boîtes en plastique clouées au mur, marquées « Entrées » et « Sorties ». La deuxième débordait de papiers alors que la première était presque vide. Un cahier à couverture vinyle attendait juste en dessous, sur une étagère.

— Voici le cahier de sortie. Vous devez le signer en sortant puis en revenant, même si vous prenez juste deux minutes pour pisser. Si vous partez bosser, vous remplissez un formulaire d'évaluation des risques, que vous déposez ensuite dans la boîte « Sorties ». Au retour, vous le transférez dans la boîte « Entrées ». Compris ?

— Compris. C'est tout ?

— Vous allez recevoir une formation à la sécurité. Écoutez bien ce qu'on vous dira. Apprenez les procédures par cœur et surtout suivez-les. Une fois dehors, ce sont les procédures qui vous sauveront la vie.

J'avais l'impression d'entendre un message enregistré.

— Et pour les vêtements ?

— Greta vous fournira votre équipement polaire au moment de

votre incorporation.

— Greta, celle qui m'a amené ?

— Oui. C'est notre mécanicienne, guide, chauffeur... (Il s'est retenu d'ajouter un autre élément à la description.) Ne vous inquiétez pas, elle saura où vous trouver.

Je me suis allongé sur mon lit dans l'espoir de dormir. Vingt-quatre heures d'avion et d'aéroports avaient complètement dérégulé mon horloge interne avant même que j'arrive au pays du jour éternel. Une aura lumineuse entourait la penderie. J'ai déniché un volet roulant en passant la main derrière, mais le mécanisme semblait cassé ; quand j'ai tiré dessus, tout est tombé par terre dans un grand nuage de poussière. Mieux valait renoncer.

Malgré la pénombre, je distinguais des graffitis à côté du lit, des lettres blanches gravées au couteau dans le panneau de bois. « On t'a puni. Accepte-le. Accepte-le. »

Je me suis tourné dos au mur, mais ces deux phrases me poursuivaient telle une chanson qu'on n'arrive pas à se sortir de la tête. Impossible aussi d'actualiser mon journal : j'avais trop de mal à rassembler mes souvenirs.

Greta a ouvert la porte. Sa silhouette se découpait dans la lumière du couloir.

— Venez. Vous devez apprendre à tuer un ours.

Greta a extrait les vêtements polaires d'un placard qui débordait d'équipements conçus pour le froid extrême : un pantalon isolant, une veste épaisse à capuche fourrée, un passe-montagne, des moufles Black Diamond, un casque, des bottes doublées de feutre, et enfin une grosse combinaison avec des fermetures Éclair aux jambes.

— Ça, c'est pour la motoneige, m'a-t-elle expliqué.

Avant de sortir, elle a pris deux fusils au râtelier, en a passé un sur son épaule et m'a tendu l'autre. Nous étions à peine dehors que j'étais déjà content d'avoir toutes ces couches sur moi. J'ai relevé le passe-montagne sur mon nez tandis que nous nous dirigeons vers une rangée de motoneiges. Greta en a profité pour me montrer divers bâtiments aux noms exotiques tels que « Maison d'été », « Boutique », « Cambuse optique » ou « Poudrière ». Certains paraissaient ne pas avoir été ouverts depuis des années.

— Et celui-là ?

Je lui ai montré une petite cabane en bois isolée des autres bâtiments. Elle se trouvait même en dehors du périmètre principal, entourée par son propre cercle de drapeaux.

— Le magnétomètre.

— Pourquoi le mettre aussi en retrait ?

— C'est un appareil très sensible. Aucun objet métallique ne doit entrer dans le cercle.

Encore plus loin, là où de gros tas de rochers dépassaient de la neige, on avait croisé des poteaux pour former cinq grands X.

— Le ravin, a dit Greta. Un beau trou à l'extrémité du glacier. Ne tombez pas dedans.

— Je suppose que ce n'est pas compris dans la police d'assurance...

— Exact. De toute façon, vous ne seriez plus là pour ramasser l'argent. (Nous étions presque arrivés aux motoneiges.) Vous savez conduire ces engins ?

J'ai secoué la tête. Elle a pointé du doigt une poignée en plastique à droite du guidon, puis une manette métallique incurvée, côté gauche, qui ressemblait à un frein de vélo.

— L'accélérateur. Le frein.

— C'est tout ce qu'il y a à savoir ?

Elle a réfléchi quelques instants.

— Si la motoneige se renverse, ne sortez pas la jambe. C'est le meilleur moyen de l'écraser.

Elle venait de tirer la corde du démarreur ; s'il y a eu un dernier conseil, le vacarme du moteur l'a noyé. J'ai voulu monter, mais elle m'a fait signe de reculer. Debout derrière la motoneige, elle a passé ses mains dessous pour soulever l'engin et le maintenir deux secondes en l'air avant de le reposer. Puis elle m'a crié à l'oreille que les chenilles collaient par terre à cause du gel et qu'il fallait d'abord les libérer pour ne pas griller le moteur.

Quand elle a enfourché la motoneige, je suis monté derrière. J'ai voulu passer mes bras autour de sa taille, comme sur une moto classique, mais elle s'est dégagée aussitôt.

— Y a des poignées.

Elle m'a à peine laissé le temps de m'y agripper avant d'appuyer sur l'accélérateur. La motoneige s'est dégagée avec un petit « pop », puis a gagné lentement en vitesse avant de partir à fond de train dès la sortie du périmètre. Le vent me giflait le visage, et j'ai mis un certain temps à réaliser que je n'avais pas baissé la visière de mon casque. Lâcher une poignée pour le mettre en place m'a presque valu d'être désarçonné quand la motoneige est passée sur une bosse.

Le champ de tir se trouvait sur une petite corniche au nord de la base. Pas grand-chose à signaler à part les indispensables drapeaux marquant les quatre coins, ainsi qu'une cible en papier en forme de pingouin plantée sur un mur de glace.

— C'est un Ruger 306, a dit Greta en désignant le fusil. Vous savez tirer ?

— Oui.

Regard sceptique.

— Alors montrez-moi.

J'ai ôté mes moufles, armé le fusil et visé le pingouin souriant. Mes mains frissonnaient déjà dans leurs sous-gants trop minces ; j'essayais d'imaginer les tremblements supplémentaires dus à la présence d'un ours polaire en face de moi. Il fallait agir vite.

J'ai pressé la détente. Vingt mètres plus loin, un trou blanc s'est ouvert entre les yeux du pingouin.

Une fois la douille éjectée, j'ai regardé Greta d'un air satisfait.

— Vous pourriez le refaire ?

Je pouvais, je l'ai fait, deux centimètres plus à droite.

— En général, les chercheurs britanniques détestent les armes, a dit Greta.

— À une certaine période de ma vie, je ne mangeais de la viande que les jours où je tuais un lapin.

La plupart des gens rigolent quand je dis ça, comme si c'était une blague, puis se renfrognent quand je leur explique que c'est la pure vérité. Personne n'aime qu'on lui rappelle à quel point une vie confortable peut basculer rapidement dans la survie.

Greta semblait trouver ça tout à fait normal. Elle remontait d'un coup dans mon estime.

— Mais pour un ours, il faut viser au corps. Il y a trop d'os dans la tête. Et si vous êtes obligé de lui tirer dessus, mieux vaut le tuer du premier coup. (Pendant ce temps-là, je retirais le magasin et remettais le fusil à l'épaule.) Si un ours s'approche, commencez par un coup de semonce. S'il se rapproche encore, continuez à tirer, mais comptez bien les balles pour ne pas être à court. Le règlement dit aussi qu'on ne tire pas pour tuer avant que la bête soit à moins de dix mètres.

— Les ours connaissent le système métrique ? (Je trouvais ça drôle, mais Greta s'est contentée de hausser les épaules.) Ça court à quelle vitesse, un ours ?

— Onze mètres par seconde.

— Donc j'ai un peu moins d'une seconde pour armer, viser, et tirer sur un ours polaire en pleine charge.

— C'est le règlement, a-t-elle dit en haussant de nouveau les épaules.

— Quelqu'un de Zodiac s'est déjà fait tuer ?

— Pas encore. Mais il faut bien une première fois.

Une grosse vibration a étouffé sa voix ; un hélicoptère rouge et blanc passait juste au-dessus de nous, trop bas à mon goût. Je l'ai regardé atterrir à Zodiac tandis que Greta récupérait le pingouin. Quelques personnes ont sauté de l'appareil pour se ruer aussitôt vers la Plateforme. À cette distance, avec les vêtements standards, j'aurais été bien en peine de reconnaître Hagger.

— Soirée ciné, a dit Greta avec un grand sourire.

Anderson

Le temps que j'ôte mes vêtements polaires, les autres étaient déjà à table, prêts pour le dîner. Quam m'avait qualifié d'« intrus », et c'est tout à fait l'impression que j'ai ressentie en passant la porte de la cantine. Les conversations se sont arrêtées brusquement. Une vingtaine de paires d'yeux m'ont scruté par-dessus les assiettes ; dans le lot, il devait bien y en avoir une ou deux d'amicales.

J'avais le choix entre deux tables déjà pleines. J'ai cherché Hagger du regard, en vain, avant d'opter pour celle où se trouvaient Quam et Greta.

— Une petite place pour moi ? ai-je demandé aussi chaleureusement que possible.

Personne n'a bougé. Frigo le Viking m'a lancé un regard mauvais.

— Ici, c'est la table du staff et des docteurs. Les techniciens et les étudiants, c'est là-bas.

J'aurais dû la fermer. Pour ne pas me faire d'ennemis à peine arrivé. Mais quand on est au bas de l'échelle, on s'accroche à ce qu'on a.

— Ça tombe bien, je suis docteur.

— Je croyais que vous étiez le larbin de Hagger.

Frigo me défiait du regard, mais je n'ai pas baissé les yeux. Les autres gardaient le nez dans leur assiette. Sauf un.

— Un peu d'hospitalité, que diable ! Puisque Martin n'est pas là, il doit y avoir la place.

Un homme à l'accent irlandais, plus âgé que la moyenne des convives, s'est levé pour me proposer son siège. Les autres chaises ont raclé le plancher en chœur pour libérer une place. Assis en bout de table, Quam a fait les présentations. J'ai sorti mon plus beau sourire tout en oubliant les noms au fur et à mesure qu'on me les annonçait.

— Et enfin Greta, que vous connaissez déjà, a conclu le commandant.

Danny a posé une assiette pleine devant moi.

— Où est Martin ? ai-je demandé.

— Il n'est pas rentré.

La réponse provenait d'un blond athlétique à la barbe soignée,

pourvu d'un fort accent australien. Le pilote de l'hélicoptère, me semblait-il.

— Il va bien ? (Grand silence.) Il a donné signe de vie ? Par radio ?

— Le règlement impose de joindre la base à neuf heures zéro zéro et à vingt et une heures zéro zéro, a précisé Quam en langage militaire. Il n'a pas encore manqué de rendez-vous.

Douze heures me paraissaient un délai bien suffisant pour que quelque chose tourne mal.

— Qui est avec lui ?

— Annabel... ?

Quam regardait à l'autre bout de la table une grande Asiatique d'une maigreur troublante, vêtue d'un pull à col roulé et d'un pantalon moulant noirs. Ses longs cheveux bruns formaient une queue-de-cheval luisante qui lui descendait dans le dos. C'était la seule femme du groupe à part Greta ; au milieu de tous ces barbus à pantalon ample, elle avait l'air de sortir des pages de *Vogue*.

— Hagger voulait collecter plus de données sur l'Helbreen.

— Et alors ?

— Alors je l'ai laissé faire.

— Vous voulez dire qu'il est parti seul ?

— C'est un manquement grave aux procédures, a grommelé Quam. Annabel a rougi malgré sa peau mate.

— Ce n'est pas *moi* qui suis partie seule.

— De toute façon, Hagger n'est pas fan des procédures, a lancé l'un des chercheurs, un Américain aux traits sévères qui semblait encore plus jeune que moi malgré sa barbe touffue.

Il prenait la défense d'Annabel. Presque tous les hommes de la base agissaient de même à la moindre occasion.

— Hagger n'est pas le seul à se torcher le cul avec les procédures, s'est enflammé Frigo en croisant le regard de Quam.

— Ne vous inquiétez pas pour lui, a dit Annabel. Il est sans doute en train de baiser un ours.

Un couvert a claqué contre une assiette. Je n'ai pas vu qui c'était, mais ça venait du côté de Greta.

Je commençais à croire que j'avais fait une erreur en m'imposant à cette table. Les étudiants se marraient derrière moi alors que mes compagnons semblaient tous sortir d'un centre d'accueil pour autistes : des regards baissés et des conversations courtes, sans intérêt, qui s'achevaient aussi mystérieusement qu'elles avaient débuté.

La nourriture refroidissait dans mon assiette. Je ne cessais de penser à Hagger. Je comptais sur lui pour sortir ma carrière du borbier. S'il lui arrivait malheur...

— L'atterrissage se passe en douceur ?

J'ai levé les yeux. L'homme assis en face de moi – l'Irlandais qui avait plaidé ma cause – attendait une réponse avec le regard patient de celui qui a déjà posé la question plusieurs fois.

— Ça fait beaucoup à absorber d'un coup, a-t-il ajouté. Mais ça viendra, pas de soucis. Sinon, moi c'est Sean. (Il avait compris à ma mine déconfite que j'avais déjà oublié son nom.) Sean Kennedy, médecin de la base. Tout le monde m'appelle « Doc », ce qui donne une idée du degré d'imagination de nos petits camarades.

Un sourire de connivence s'est dessiné sur ses lèvres. Sean semblait un parfait exemple de la relation indissociable entre les mots « cordial » et « Irlandais » : la quarantaine, des cheveux poivre et sel, un visage un peu mou, bienveillant à défaut d'être beau.

— Vous vous habituez au froid ?

— Je crois que tous les pulls que j'ai apportés ne seront pas de trop.

— Surtout si vous allez sur le terrain.

— Je vais plutôt travailler en labo.

— Quel genre de travail ?

— Biologie moléculaire. Synthèse d'ADN.

— Et vous bossez où ? (Il a désigné les fenêtres derrière lesquelles le soleil couchant peignait les montagnes en rose.) Je veux dire : dans la vraie vie.

— À Cambridge.

— Quelle coïncidence. Notre ami Frigo, ici présent, est lui aussi en poste à Cambridge.

Torell m'a jeté un regard suspicieux. Faute de s'être recoiffé, deux mèches rebelles lui dessinaient une paire de cornes.

— Quel département ?

Je voyais où il voulait en venir, mais je n'avais aucune chance d'y échapper.

— Institut Sanger.

— Les gens qui viennent ici ne doivent-ils pas dépendre d'une université ou d'une institution similaire ? s'est-il enquis pour enfoncer le clou.

— J'appartiens à l'équipe scientifique.

Mon dernier rempart ne valait pas un clou. Torell s'est appuyé lourdement sur les coudes, penchant la table vers lui.

— Quel poste occupez-vous ?

— Technicien.

Sans le brouhaha des étudiants, on aurait pu entendre un flocon de neige se poser sur la table.

— Ma foi, c'est un plaisir de compter un nouveau biologiste parmi nous.

Kennedy gardait une voix enjouée, comme s'il avait zappé la

victoire de Frigo au concours de bites universitaire. Mais son regard malicieux prouvait qu'il n'en était rien.

— Moi aussi, ça me fait plaisir de voir plus de biologistes par ici.

C'était le plus vieux de la tablée – et de la base – qui s'était exprimé. Avec son ventre rebondi et sa barbe blanche, il aurait fait un bon candidat pour le rôle du père Noël, si nous avions été en décembre.

— Le docteur Ashcliffe étudie les ours polaires, a précisé Kennedy.

— Figurez-vous qu'on vient juste de m'apprendre à les tuer.

Ma blague est encore tombée à plat. Ashcliffe a eu un mouvement de recul, comme si j'avais insulté sa mère ; son genou a heurté la table, secouant tous les couverts.

Note personnelle : éviter les plaisanteries qui parlent de buter le sujet d'étude des collègues.

L'Américain qui avait pris la défense d'Annabel s'est fendu d'une révérence en direction du commandant.

— Sans oublier notre leader vénéré... Si je ne m'abuse, vous êtes biologiste aussi, Francis.

— C'est exact.

Tous les regards se sont tournés vers lui. J'ignorais pourquoi, mais l'hostilité emplissait l'air. Ça me rappelait le bon vieux temps, à l'école, quand tout le monde avait peur de se faire remarquer.

— Allez, Francis, pas de fausse modestie. Dites-lui quelle est votre spécialité. (Le commandant a secoué la tête, tel un condamné avec la corde au cou.) Le docteur Quam est un expert mondial de la reproduction du manchot. Surtout le manchot Adélie, c'est bien ça ?

Des rires moqueurs ont fusé le long de la table. Je croyais qu'ils voulaient me faire marcher, mais Quam s'est contenté de rougir.

— Nos nouveaux maîtres de l'Agence du pôle Sud ont estimé qu'il fallait un homme comme Francis pour nous tenir la bride, a dit Kennedy.

— Justement, je m'interrogeais sur le panneau à l'entrée, ai-je ajouté.

— Les merveilles de l'administration ! Le nouveau gouvernement a décidé qu'il était stupide d'avoir une agence pour le pôle Nord et une autre pour le pôle Sud. Donc un décret impérial du grand César est tombé, annonçant qu'à présent et pour toujours, Utgard se situait en Antarctique. Pas vrai, Francis ?

Quam lui a jeté un regard noir. Torell en a profité pour intervenir.

— De toute façon, il n'y aura bientôt plus d'Arctique si les politiques énergétiques ne changent pas très vite.

— Frigo est très mécontent que l'on n'ait pas encore transformé Utgard en champ d'éoliennes, a répliqué l'Américain. À moins qu'il faille opter pour un générateur biomasse ?

— Moi, ce qui m'inquiète, ce sont les émissions de méthane des chiottes de Gemini, a déclaré Ashcliffe, l'homme des ours.

— Dis-moi, Frigo, combien tu émetts de CFC ?

Quelqu'un s'est cogné dans ma chaise ; les étudiants avaient fini leur barouf et rapportaient leurs assiettes en cuisine.

— Soirée ciné, a conclu Quam.

Nous avons débarrassé la table. Quand les autres se sont installés devant le film – *Alien* –, j'en ai profité pour me réfugier dans la salle radio et contacter Luke par Skype. Il me manquait énormément. J'aurais voulu être avec lui à la maison. Ce n'était pas une histoire de solitude : ça, j'aurais pu le gérer. En fait, je me sentais seul à cause des habitants de la base.

La connexion n'était pas géniale. L'image se figeait, le son sautait sans arrêt. Luke était comme ça, lui aussi : des monosyllabes succédant à des flots de questions. Je lui demandais des nouvelles de l'école, de ses amis, de ma sœur. Ma description des beautés d'Utgard a paru l'ennuyer souverainement.

— Est-ce que t'as donné ma lettre ?

— Je n'y manquerai pas.

J'avais envie de traverser l'écran pour le prendre dans mes bras, comme les jours où il était malade, quand nous restions tous les deux serrés sur le canapé à regarder la télé.

Une fois la connexion coupée, je suis resté un bon moment à scruter l'écran vide. Jusqu'à ce que Greta passe la tête à la porte.

— Hagger s'est manifesté ?

J'ai jeté un coup d'œil aux engins entassés devant moi. On aurait dit qu'il y avait là tous les moyens de communication possibles et imaginables, mais aucun dont je sache me servir.

— Je n'ai rien entendu.

Greta a vérifié quelques affichages, puis elle a décroché un téléphone et composé un numéro. L'appareil ressemblait aux portables des années quatre-vingt-dix, avec une antenne en caoutchouc et de vrais boutons. J'entendais le bruit assourdi de la sonnerie à l'autre bout de la ligne.

— Je croyais qu'il n'y avait pas de réseau.

— Iridium. Téléphone satellite. En tout cas, il ne répond pas.

Elle a éteint l'appareil avant de le jeter sur la table. Je l'ai suivie jusqu'à la cantine.

— Hagger n'a pas donné signe de vie, a-t-elle annoncé à la cantonade.

— Pas de panique. Ça va s'arranger, comme toujours, a dit Quam sans même lever les yeux.

— Son téléphone perso ne répond pas.

— Il a dû oublier de recharger la batterie.
— N'empêche qu'il a manqué l'appel réglementaire.
— Ça ne fait pas encore vingt-quatre heures.
— Son téléphone est sans doute tombé au fond d'une crevasse, a suggéré Frigo. Ou alors il dort dans sa tente.

Greta a tourné les talons.

— Je pars à sa recherche.

— Il faut suivre le règlement, a lancé Quam, soudain aux aguets. Si Hagger manque aussi le prochain appel, on enclenchera la procédure de secours.

— S'il a des problèmes, il peut très bien mourir dans les douze heures qui viennent.

Quam a levé un doigt menaçant.

— Vous savez quel est le plus grave danger dans ce genre de situation ? Les gens qui jouent les héros et s'attirent des ennuis bien plus gros que ceux qu'ils voulaient résoudre. Je vous dis que ça va s'arranger.

Greta a rougi jusqu'aux oreilles.

— Allez vous faire foutre ! Il n'y a pas que des pingouins là-dehors. Qui vient avec moi ?

Elle a parcouru la pièce du regard. Moi, je jaugeais les réactions : Quam furieux, Annabel indifférente, Jensen – le pilote – mort d'ennui. Les autres avaient surtout l'air gênés, et beaucoup s'évertuaient à garder les yeux rivés sur la télé. À l'écran, John Hurt semblait en très petite forme.

— Je vous interdis de quitter la base, a dit Quam.

Je n'étais là que depuis quelques heures et je rêvais déjà de m'échapper.

— J'en suis.

USCGC Terra Nova

Un coup sec sur la porte. Un marin entra dans la chambre et tendit une feuille de papier à Franklin.

— Un message de Washington, commandant. Confidentiel.

Franklin s'en saisit tandis qu'Anderson se redressait dans son lit sans lâcher la tasse de thé.

— L'hélicoptère est arrivé à la base ? demanda le rescapé.

— Non. Vous connaissez un dénommé Bob Eastman ?

— Eastman ? (Anderson fit tourner la dernière gorgée de thé au fond de la tasse.) Oui, il était à Zodiac. Un Américain. Un astrophysicien qui travaillait sur les rayons gamma. Il a donné signe de vie ?

— Pourquoi vous ne m'en avez pas parlé ?

— Je l'ai fait, répondit Anderson, troublé. C'était lui qui asticotait Quam et Frigo. Je n'avais pas encore retenu son nom à ce moment-là.

— Alors figurez-vous que certaines personnes le connaissent très bien. Et veulent savoir ce qui lui est arrivé. (Franklin plia la feuille.) Quoi d'autre à son sujet ?

— Joli sourire. Fan de mots croisés. Il mangeait des céréales Cap'n Crunch au petit déjeuner, qu'il introduisait en fraude dans la base en les cachant dans ses télescopes. (Anderson haussa les épaules.) Il y avait des rumeurs à son sujet, mais rien d'intéressant. À Zodiac, les gens lançaient des tas de rumeurs juste pour rigoler.

— Quelles rumeurs ?

Anderson posa la tasse et se glissa de nouveau sous les draps.

— Ce serait sans doute plus simple si je continuais à vous raconter ce qui s'est passé.

Franklin consulta sa montre. Washington pouvait attendre.

— Je vous écoute.

Anderson

Dans l'Arctique, le moindre déplacement se transforme en expédition. Le temps d'enfiler nos combinaisons, de faire le plein des

motoneiges, de charger les fusils et de rassembler tout l'équipement nécessaire, une heure s'était déjà écoulée. On avait même signé le cahier de sortie. Je m'attendais à chaque instant à voir Quam surgir de la Plateforme en nous menaçant d'une arme ou d'une lettre de licenciement, mais la porte est restée close. Personne ne voulait manquer la soirée ciné.

J'ai regardé Greta accrocher des traîneaux métalliques aux motoneiges. Puis elle a chargé le sien avec assez de matériel pour filer jusqu'au pôle Nord : réserve de carburant, skis, tente, plus trois caisses en acier sur lesquelles une marque au pochoir indiquait « SURVIE ». Mon traîneau, lui, demeurait vide.

— Au cas où il faudrait ramener quelque chose, s'est-elle justifiée d'un ton ambigu.

Ma première expérience au guidon d'une motoneige n'a pas été une grande réussite. Nous avons à peine dépassé les drapeaux que Greta m'a laissé sur place. J'appuyais pourtant sur l'accélérateur à m'en casser le pouce. Le vent lesté de cristaux de glace cinglait la visière de mon casque, et le traîneau dérapait dans mon dos, au risque de me faire capoter. Malgré tous mes efforts, j'avais bien du mal à suivre le rythme.

Nous avons traversé le fjord et continué vers le glacier. Un paysage fabuleux dont je ne voyais pas grand-chose. La tête baissée, je me concentrais sur les quelques mètres de neige devant moi, à la recherche des traces de Greta ou d'éventuelles ornières. Mes mains me faisaient mal. La première motoneige ralentissait de temps à autre, m'offrant l'espoir d'un répit, mais repartait de plus belle une fois franchies une bosse ou une pente ardue.

Greta s'est décidée à faire une pause après environ une heure et demie de course. Elle m'a lancé une Thermos extraite de son packaging, puis a contacté la base par téléphone satellite tandis que je peinais à tenir la tasse entre mes moufles.

— Toujours aucune nouvelle de Hagger.

La course a repris. Nous étions à présent sur la calotte glaciaire elle-même, une masse de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur qui recouvrait les deux tiers d'Utgard. Bizarrement, c'était comme conduire sur la plage. À gauche, des montagnes ; à droite, une étendue plane qui s'étirait jusqu'à l'horizon. Quelques rochers solitaires émaillaient la surface blanche, anodins d'apparence, sauf qu'il s'agissait en fait de sommets montagneux noyés sous la glace. Les Inuits appellent ça des *nunataks*.

Et la nuit ne tombait pas. La longue journée polaire de cinq mois s'annonçait déjà : quand le soleil disparaissait derrière l'horizon, il n'allait pas bien loin. Nous naviguions dans un crépuscule infini, assez sombre pour faire briller le phare arrière de Greta, assez clair pour

qu'on distingue la neige sur les montagnes lointaines. Les étoiles les plus brillantes se détachaient sur un ciel velouté. Dans cette immensité si près du bout du monde, j'avais l'impression de sentir la planète tourner sur son axe.

Greta a fini par s'arrêter au pied d'un glacier qui serpentait entre deux montagnes.

— C'est par ici qu'on a repéré son GPS pour la dernière fois, m'a-t-elle crié par-dessus le ronronnement des moteurs.

Elle a sauté de son siège, détaché les traîneaux et relié les motoneiges avec une grosse corde.

— C'est pour quoi faire ?

— À cause des crevasses.

J'ai scruté la blancheur immaculée qui nous entourait.

— Y en a beaucoup dans le secteur ?

— Une seule suffit. (Elle accrochait la corde avec pléthore de nœuds et de mousquetons.) Gardez-la bien tendue. Et ne la coupez pas en passant dessus.

Nous avons repris la route attachés l'un à l'autre. La motoneige refusait d'avancer lentement ; si je titillais l'accélérateur, elle montait en régime sans avancer, et si j'appuyais pour de bon, elle bondissait en avant. Je m'appliquais tellement à ne pas couper la corde que je ne pensais même plus aux crevasses et encore moins à Hagger. D'ailleurs, je n'étais pas convaincu de l'utilité de cette corde : si Greta tombait dans une crevasse, sans doute notre harnachement m'entraînerait-il à sa suite au lieu de la sauver.

Greta s'est arrêtée d'un coup. J'ai freiné si fort que j'ai failli basculer en avant.

— Une crevasse ?

Non. Une motoneige bleue, garée à la limite de la glace et de la roche. J'apercevais des objets épars tout autour, mais la pénombre m'empêchait de les identifier. Je suis descendu de mon engin.

— Une seconde, a dit Greta. Testez la solidité de la neige en vous tenant à la corde.

— Je reste dans les traces...

— Vérifiez quand même. La masse d'une motoneige est mieux répartie que celle d'un homme.

Je me suis avancé lentement, une main sur la corde tandis que l'autre enfonçait la crosse du fusil dans la neige. La croûte dure n'était que superficielle. Ça grinçait sous mes bottes, comme du polystyrène, et tout comme le polystyrène, ça cédait sous mon poids. À chaque craquement, mon cœur se figeait dans l'attente de la chute. Et chaque fois mon pied se plantait dans la poudreuse. Greta, elle, inspectait déjà l'équipement abandonné par Hagger.

— Vous ne devriez pas vous méfier des crevasses, vous aussi ?

— Martin a déjà fait le nécessaire. Il a délimité une zone de sécurité.

Elle m'a montré quatre bidons formant un losange autour de la motoneige bleue.

— Mais il est où, alors ?

J'ai inspecté à mon tour la motoneige et les caisses d'équipement. Aucune trace de Hagger. Une pelle se dressait dans la neige à côté d'un trou carré d'un mètre de profondeur. Une Thermos ouverte attendait sur une caisse, comme si Hagger avait voulu se servir un peu de thé. À l'intérieur, l'eau était complètement gelée.

— Par là, a dit Greta.

Une corde rouge, presque enfouie sous la neige, partait du véhicule bleu. Greta l'a ramassée, puis l'a suivie le long du glacier avant de s'arrêter brusquement. La corde s'est tendue derrière elle quand elle s'est penchée en avant. Je me suis dépêché de la rejoindre.

Une crevasse sectionnait la glace. Trop sombre pour qu'on puisse en déterminer la profondeur ; assez étroite pour rester cachée jusqu'au dernier moment, mais assez large pour qu'on y descende. Ou qu'on y tombe. La corde rouge disparaissait dans le vide.

J'ai avancé d'un pas en criant « Martin ! », ce qui m'a valu de buter sur un bout de glace dissimulé par la neige. La glace est tombée dans la crevasse, suivie d'une averse de poudre blanche.

— Attention... (Greta a sorti une lampe frontale, dont elle s'est enroulée la bride autour du poignet.) Faites le guet pour les ours. Ils peuvent rappliquer drôlement vite.

J'ai jeté un coup d'œil inquiet aux alentours. Le ciel bleuté indiquait que le soleil s'apprêtait déjà à revenir, mais les ombres étaient encore assez denses pour abriter bien des dangers.

— Regardez ça, a dit Greta d'une voix qui, pour une fois, peinait à contenir son émotion.

La lampe tremblait légèrement dans sa main. La crevasse devait faire huit ou neuf mètres de profondeur ; la glace réfléchissait le rayon de la frontale jusqu'en bas, dessinant des formes étranges sur les parois.

Une silhouette grise reposait tout au fond.

Anderson

C'était Hagger. Aucun doute possible. Nous avons crié dans sa direction, et Greta lui a même jeté la tasse de la Thermos pour le faire réagir : il ne bougeait pas d'un pouce.

— J'y vais, a-t-elle annoncé.

Mais on ne descend pas comme ça dans une crevasse. Pas si on veut en ressortir. Greta a passé une demi-heure à planter des pitons dans la glace, à installer poulies et mousquetons, puis à tirer des mètres de corde entre tous ces engins. Une fois le matériel en place, elle a enfilé un baudrier relié à une extrémité de la corde ; moi, j'étais à l'autre bout.

— On y va doucement. Si je tire une fois, on arrête. Si je tire deux fois, c'est que je suis en bas.

Je me suis posté bien en retrait et j'ai commencé à dévider la corde. Je n'osais imaginer ce qui se produirait si Greta tombait. La corde m'entraînerait vers l'avant. Mes pieds glisseraient sur la glace, vers le trou. Est-ce que j'essaierais de tenir bon ? Est-ce que je lâcherais la corde ? L'avertissement de Quam me revenait en mémoire : *« Les gens qui jouent les héros s'attirent des ennuis bien plus gros que ceux qu'ils voulaient résoudre. »*

La corde s'est ramollie, puis deux coups m'ont averti que Greta était parvenue à destination saine et sauve. J'ai rampé jusqu'au bord de la crevasse pour voir ce qu'elle faisait.

Hagger ne bougeait toujours pas. Greta s'est agenouillée, puis elle a retiré une de ses moufles afin de passer la main sous le passe-montagne du chercheur. Elle a cherché le pouls un bon moment. Quand je lui ai demandé si ça allait, elle a secoué la tête.

Hagger portait encore son propre baudrier. Greta l'a attaché à la corde, en ajoutant une boucle autour de la poitrine pour qu'il ne tourne pas sur lui-même. Le froid me mordait à travers mes vêtements tandis que j'assistais à toute la scène allongé sur la neige durcie.

Et quelque chose d'autre me piquait entre les côtes. J'ai roulé de côté pour fouiller la neige à la recherche d'un caillou ou d'un morceau de glace. Au lieu de ça, j'ai senti un objet sous ma moufle. Une clé,

banale, accrochée à un porte-clés en forme d'ourson portant un tee-shirt « I ♥ NY ».

Hagger l'avait perdue ? Mais rien ne fermait à Zodiac. Pourquoi aurait-il eu besoin d'une clé ?

Je l'ai rangée dans ma poche en attendant mieux. Greta avait fini de préparer Hagger ; elle est remontée par la deuxième corde et nous avons uni nos efforts pour hisser le cadavre. Le plus dur a consisté à le faire basculer par-dessus le rebord de la crevasse : Greta a dû creuser une rampe à coups de piolet pour que je puisse terminer le travail. C'était comme ramener un gros poisson sur la rive.

— Il est complètement gelé, ai-je constaté.

Pas seulement son corps, mais aussi sa veste et son pantalon, comme si tout avait été mouillé avant d'être abandonné au froid glacial. Comment aurait-il pu se retrouver trempé des pieds à la tête ? Les glaciers ne fondraient pas avant des mois et nous étions loin de la côte.

Évidemment, nous n'avions pas de housse mortuaire sous la main. Il a fallu envelopper Hagger dans un sac de couchage en serrant bien la capuche sur sa tête. Un bout de barbe dépassait quand même, figé par les cristaux de glace.

Le soleil a fait son apparition. J'étais aussi crevé qu'après une nuit blanche, même s'il n'était en réalité que 3 heures du matin. Greta a récupéré le traîneau vide pour y attacher le corps de Hagger. « Au cas où il faudrait ramener quelque chose. »

— C'est moi qui prends ce traîneau-là, a dit Greta.

Avec plaisir. Je n'avais aucune envie de trimballer un cadavre pendant trois heures.

De retour à la motoneige, j'ai tiré sur le démarreur et pressé l'accélérateur. Le moteur a rugi, mais l'engin n'a pas bougé. Le poids du matériel, peut-être ? J'ai accéléré plus fort. Une odeur de fumée traînait dans l'air. Il était déjà trop tard quand j'ai vu Greta me faire de grands signes courroucés.

— Vous avez oublié de décoller les chenilles !

J'ai bondi de mon siège comme si on m'avait giflé. Nous avons soulevé la motoneige ; ça sentait le métal cramé.

— Ça va aller ?

Elle a haussé les épaules.

— La route est longue.

Nous avons suivi notre piste en sens inverse. J'essayais de regarder par terre plutôt que scruter le paquet raidi sanglé sur le traîneau quelques mètres devant moi. Le contenu de ce sac de couchage posait de graves questions sur lesquelles je ne souhaitais pas me pencher.

Et tout à coup, j'ai eu plus urgent à penser. Le bruit du moteur a

changé et j'ai senti qu'il perdait de la puissance. Il suffisait que je relâche un petit peu l'accélérateur pour que le moteur crache comme s'il allait tomber en rade. J'ai réussi à le relancer deux fois en donnant une grosse poussée, mais la troisième, ça n'a pas suffi.

J'ai vu Greta s'éloigner à toute allure durant quelques secondes interminables. Puis elle a fait demi-tour pour revenir s'arrêter à côté de ma motoneige. Elle a soulevé le capot en plastique, jeté un rapide coup d'œil au moteur.

— *Kaput.*

Étrangement, il faisait plus sombre depuis que le soleil s'était levé. Les nuages s'amoncelaient, propulsés par un vent qui rabotait le glacier ; des particules de glace m'ont cinglé le visage dès que j'ai relevé ma visière. Je ne savais pas où on était, sauf que c'était encore très loin de la base.

— Vous pouvez réparer ?

Elle n'a pas daigné répondre, préférant extraire le téléphone satellite de sa veste.

— L'une des motoneiges est en panne. Et Hagger est mort, a-t-elle dit à quiconque se trouvait à l'autre bout du fil.

Elle a dû patienter un moment. Ses doigts pianotaient sur le bord du téléphone.

— Vous avez repéré notre position ? (Apparemment, oui.) Alors on reste là. Je raccroche pour économiser la batterie.

Une fois le téléphone rangé, Greta a détaché le matériel chargé sur mon traîneau.

— Pourquoi ne pas monter à deux sur l'autre motoneige ?

— Elle ne peut pas transporter deux passagers et tirer deux traîneaux. Deux personnes, une seule motoneige et pas d'équipement de survie, ce n'est pas une bonne équation.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— On monte la tente.

Elle a sorti une grande tente rouge solidement roulée en cylindre. Une vilaine rafale de vent a manqué de la lui arracher des mains.

— On sera en sécurité là-dedans ?

Pas de réponse. Nous avons déplié la tente en la lestant de blocs de glace et de boîtes métalliques. Malgré ces précautions, le vent a failli l'emporter pendant que nous plantions les piquets. Finalement, nous avons pu nous réfugier à l'intérieur avec nos matelas et nos sacs de couchage. J'ai dû me frictionner la mâchoire, rendue insensible par le froid.

Greta a allumé le réchaud pour faire bouillir l'eau récupérée dans une Thermos, puis elle m'a agité deux sachets orange sous le nez.

— Poulet ou poisson ?

Poulet. Je l'ai imitée quand elle a déchiré le haut de son sachet et

versé l'eau fumante sur le plat déshydraté, mais j'avais trop faim pour attendre l'absorption du liquide : quand j'ai voulu prendre une bouchée, je m'en suis mis partout, comme Luke quand il était bébé. Des morceaux trop durs m'ont râpé le fond de la gorge. La chaleur et les calories m'ont fait trembler comme un shoot d'adrénaline.

— Pas de panique, a dit Greta. Le vent souffle trop fort pour l'hélico. On ne viendra pas nous chercher avant des heures.

— On va s'en sortir ?

La peur me serrait la poitrine. Plus j'essayais de me calmer, plus j'avais mal. Quarante-huit heures auparavant, j'étais encore chez moi avec mon gosse. Maintenant, j'étais coincé dans une tente posée sur un glacier, avec un vent qui soufflait en tempête sur une motoneige en panne et un cadavre gelé. Et j'avais terriblement froid.

— C'est une tente Scott, a précisé Greta sans m'offrir plus de réconfort.

— C'est censé me rassurer ?

— Scott a survécu huit jours dans une tente semblable.

— Il est mort à la fin, non ?

— Oui. Mais c'était le neuvième jour.

J'ai raclé le fond du sachet pour en extraire les dernières miettes de nourriture. Greta m'en a tendu un autre sans rien dire. Pendant que je laissais l'eau faire son travail, j'en ai profité pour lui demander d'où elle venait.

— De partout et de nulle part.

Trop facile.

— On vient forcément de quelque part.

— Ma mère est norvégienne, a-t-elle admis après quelques instants de réflexion.

Ça expliquait la finesse de son visage. J'ai failli le lui dire, mais j'ai préféré me taire. Le temps m'aurait paru très long sous cette tente si elle m'avait pris en grippe.

— Qu'est-ce qui vous a amenée à Zodiac ?

Greta s'est allongée sur le côté.

— J'ai besoin de dormir.

— Moi aussi. Mais je ne suis pas fatigué.

— J'ai du mal à accepter ce qui est arrivé à Martin.

— Oui, bien sûr...

Je me sentais très con. Pour moi, Hagger était une forme fuyante dans ma mémoire ; en un éclair, il était passé d'un mail sur mon écran d'ordinateur à un corps attaché sur un traîneau. Je n'avais même pas pu lui parler. S'il avait eu une bonne raison de me faire venir à Zodiac, elle resterait à jamais inconnue.

J'ai contemplé les cristaux de glace qui se formaient déjà sous le tissu de la tente.

— Il était comme un père pour moi. (Greta m’a lancé un drôle de regard.) En tout cas, à un certain moment de ma vie.

Ça sonnait faux, même à mes oreilles. Mais c’était vrai. Le souvenir m’a pris par surprise, comme un vieux tee-shirt débile qu’on retrouve au fond d’un placard, en se demandant comment on a pu oser le porter.

— Tous les étudiants étaient en admiration devant lui, ai-je repris. Des tas d’histoires couraient à son sujet. C’était une sorte d’Indiana Jones. Il passait l’hiver en Arctique, dans un bateau en bois, pour recueillir des échantillons. On disait même qu’il avait tué un ours polaire et mangé ses propres chaussures.

— L’ours, c’est pas vrai.

Je me suis rendu compte que nous ne parlions pas du même homme. Pour moi, Hagger faisait partie du passé, une pièce d’un puzzle auquel j’avais renoncé depuis longtemps. Mais pour Greta, c’était ici et maintenant. Elle croisait Hagger dans le couloir, mangeait avec lui à la cantine, s’asseyait à ses côtés lors des soirées ciné. Pas étonnant qu’elle soit profondément touchée par sa mort.

— J’aurais dû rester en contact avec lui. C’était un chercheur brillant. Il...

Greta n’écoutait plus. Enfin pas moi. Elle regardait la porte de la tente. J’ai tendu la main vers mon fusil.

— Un ours ?

Elle a secoué la tête tout en récupérant son arme.

— On dirait un moteur.

Oui, je l’entendais aussi malgré les rafales de vent. Un son plus bas, plus grave qu’une motoneige. La glace s’est mise à vibrer. Greta a enfilé ses bottes, puis a ouvert le rabat de la tente.

Le bruit s’est arrêté. Les vibrations aussi, remplacées par le craquement de polystyrène de pas sur la neige. Qui se sont arrêtés à leur tour. Juste devant la tente.

— C’est les pompiers, a dit une voix teintée d’un fort accent américain. Vous avez besoin d’aide ?

1. Robert Falcon Scott, commandant de l’expédition « Terra Nova » qui a rejoint le pôle Sud peu après Amundsen. Toute l’équipe a trouvé la mort lors du voyage de retour. (NdT)

Anderson

Un Sno-Cat jaune attendait devant la tente. Un engin bien différent de celui de Zodiac, qui datait des années soixante ; celui-là était plus beau, plus puissant, plus *xxi^e* siècle. Même la neige qui recouvrait la petite marche de la cabine avait l'air de sortir d'une brochure publicitaire. Trois paires de skis dépassaient d'un râtelier à l'arrière du véhicule, tandis que trois hommes enveloppés dans des parkas jaunes observaient notre refuge. Le sigle « DAR-X » s'étalait sur chaque objet visible : portes, vestes, skis, bonnets.

— Vous avez un problème ?

Même de si près, le type devait crier pour se faire entendre. Greta a hoché la tête.

— On vous ramène quelque part ? a-t-il ajouté en montrant le Sno-Cat.

La tente si pénible à installer a été démontée en un rien de temps ; nous l'avons laissée derrière nous avec les motoneiges. Hagger, par contre, nous a accompagnés : le traîneau bringuebalait derrière le Sno-Cat comme une boîte de conserve accrochée au pare-chocs d'une voiture. J'y jetais parfois un coup d'œil à travers la vitre. Étrange façon de faire son dernier voyage.

Comme il n'y avait que deux sièges dans la cabine de pilotage, Greta et moi avons rejoint un de nos sauveurs dans la cabine passager greffée à l'arrière de l'engin. C'était au moins aussi confortable que la Plateforme, avec des lits pliants, une table et même un réchaud. Notre hôte nous a fait du café ; il disait s'appeler Bill même si son insigne le présentait sous le nom de « Malick ». Nous avons ôté nos vestes, puisque la cabine était chauffée, et pris les tasses à deux mains pour éviter que les secousses n'en renversent le contenu. Même les mugs étaient marqués « DAR-X ».

— C'est quoi, DAR-X ?

— Il faut le prononcer d'un coup, comme *darks*, m'a-t-il corrigé. Même si moi, je préférerais le faire rimer avec ces bons vieux *Daleks*. Ça signifie « *Deep Arctic Exploration* ». Recherche de gaz et de pétrole dans le Grand Nord. À votre service.

Voilà qui expliquait le matériel haut de gamme.

— Vous n'avez pas d'endroit plus hospitalier où forer des puits de pétrole ?

— Ça doit se trouver, a rigolé Bill. Mais le Texas était aussi sous la glace il y a cent millions d'années. Les grosses compagnies pétrolières pensent que ça va finir pareil ici.

J'ai scruté l'immensité glacée en essayant d'y planter des cactus.

— J'avais cru comprendre que ces gens-là niaient le réchauffement climatique, a dit Greta.

Bill lui a jeté un regard en coin, comme si elle venait de péter.

— Même une Prius a besoin d'essence.

— En tout cas, je suis bien content de vous voir ! ai-je lancé pour détendre l'atmosphère. Comment nous avez-vous trouvés ?

— Votre chef a contacté Echo Bay. Il a dit que vous étiez tombés en panne. Alors vu qu'on était dans le coin, on est venus faire coucou.

Greta a plissé les yeux d'un air soupçonneux.

— Vous n'êtes pas censés rester près de la côte ?

Bill a souri. Il souriait beaucoup.

— On faisait du tourisme. Un peu de ski sur le Wendel, avec un arrêt à Vitangelsk sur le chemin du retour. Vous connaissez Vitangelsk, Tom ?

— Il vient d'arriver. Il ne connaît pas grand-chose.

— Drôle d'endroit. Une ancienne ville minière russe...

— Soviétique, a précisé Greta.

— ... abandonnée dans les années quatre-vingt parce que Gorbatchev n'avait plus les moyens de l'entretenir. C'est vraiment sinistre. Lénine, Staline, toute la merde qui a disparu avec la chute du mur, eh bien c'est encore là-bas. Un vrai musée des Cocos.

— J'aimerais bien voir ça.

Bill a tendu le doigt vers l'extérieur, vers les pieds de Hagger qui tressautaient au hasard des irrégularités de la glace.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

J'ai répondu qu'il était tombé dans une crevasse. Bill a fait la grimace ; il était plus vieux que moi, la cinquantaine, barbe et cheveux gris, mais le corps sec d'un homme de terrain.

— Sale coup, a-t-il repris. Nous aussi, on a perdu un gars l'an dernier.

— Comment ?

— Un rocher lui est tombé dessus et l'a assommé. Il était déjà gelé quand on l'a retrouvé. Pas très loin d'ici, d'ailleurs. (Son regard s'est perdu dans le paysage glacé.) De loin, ça fait rêver, comme un parc d'attractions. Mais quand on y est, on joue sa peau.

Je n'allais pas lui donner tort.

Le camp de DAR-X se composait de quelques cabanes et

préfabriqués dispersés autour d'une grande foreuse, dans une baie située sur la côte ouest de l'île. Des feux de sécurité rouges clignotaient au sommet de la foreuse. Nous avons fait une sieste – trop courte – dans la cabine du Sno-Cat, avant qu'un type frappe à la porte pour dire que l'hélicoptère arrivait.

Un silence morne nous a accueillis à la Plateforme. J'ai été m'allonger dans ma chambre, puis, incapable de me rendormir, je suis allé au labo de Hagger. J'avais envisagé de commencer à ranger, mais la seule vision de cette masse de matériel a suffi à me décourager. Dehors, le soleil se reflétait sur la neige, mais au fond de moi, je sentais monter une terrible obscurité. Je connaissais ce sentiment. C'était la même horreur chaque fois. Je me suis assis sur un tabouret et j'ai contemplé les montagnes jusqu'à ce que des points brillants dansent devant mes yeux.

J'étais triste pour Hagger, évidemment. Mais je dois avouer, à ma grande honte, que j'étais aussi en colère contre lui. Plus j'y pensais, plus je m'énervais. Il m'avait tiré de cinq années d'esclavage au fond d'un labo, juste pour tout foutre en l'air avant même que ça commence, parce qu'il ne regardait pas où il mettait les pieds.

L'injustice bouillonnait en moi. À cause de ce que j'avais vécu, mais aussi à cause de ce que j'aurais *pu* vivre. Les articles signés de mon nom, les conférences, les séminaires. Travailler avec Hagger m'aurait ouvert des tas de portes, avec peut-être, enfin, un poste correct à la clé. Maintenant, je resterais à jamais celui qui avait découvert le corps. J'imaginai déjà les conversations aller bon train chez les grands pontes, autour d'un verre de sherry.

Hagger est tombé dans une crevasse. Figurez-vous que c'est un de ses anciens étudiants qui l'a trouvé.

Vous êtes sûr que ce n'est pas aussi lui qui l'a poussé ? Ah ! ah !

S'apitoyer sur soi-même demande une grande concentration ; j'ai failli ne pas entendre les coups frappés à la porte. Quand je me suis retourné, le docteur Kennedy m'observait depuis le seuil du labo.

— Je pensais bien que vous traîneriez par ici. Quam veut vous voir. (Je n'ai pas bougé. Kennedy me scrutait d'un œil de professionnel.) Je sais que la mort de Hagger vous a touché. C'est terrible. Tellement... inattendu.

Il est entré dans la pièce. Il voulait sans doute se fendre d'un geste consolateur, mais je n'avais pas envie qu'on me touche, alors je me suis levé et j'ai gagné la porte en contournant la table.

— Si vous voulez qu'on en parle...

— Ça ira, merci.

La compassion des inconnus ne m'intéressait pas. Heureusement, ce n'était pas le genre de Quam. Il m'attendait derrière son ordinateur, ses piles de dossiers, et un pendule de Newton à billes argentées qui

cliquetait encore à mon arrivée. Un vrai bureaucrate. Il m'a fait signe de m'asseoir. Lui aussi avait l'air en colère ; le décès de Hagger allait le plonger dans un océan de paperasse.

— Vous devez rédiger un rapport, évidemment. Passage obligé. Mais n'en faites pas des tonnes : c'est un accident, personne n'est responsable.

— Et moi, qu'est-ce que je vais faire ?

Quam leva un sourcil étonné.

— L'avion vient chercher Hagger demain. Vous repartez avec lui.

— Il n'avait pas des expériences en cours ? Je pourrais les finir. Pour ne pas tout gâcher.

J'ai presque ajouté : *C'est ce qu'il aurait voulu*, mais c'était vraiment trop banal.

Quam a secoué la tête. J'ai remarqué la photo de deux collégiennes sur son bureau. Aucune trace de leur mère et pas d'alliance au doigt du commandant. Sa femme n'avait pas dû apprécier les étés au pôle Nord. Mais j'étais mal placé pour critiquer.

— Je ne pense pas que ça vaille le coup. D'après ce qu'on m'a dit, ses recherches étaient au point mort. (Quam a grimacé.) Désolé, le terme est mal choisi. Mais bon, honnêtement, c'est sans doute aussi bien comme ça.

— « Aussi bien comme ça », ai-je répété. Vous voulez dire que...

— Bien sûr que non ! Martin Hagger était un chercheur de renom, qui a fait de grandes découvertes. (Une phrase si convenue que je me suis demandé s'il la lisait à l'écran.) Mais son heure de gloire était passée. Entre vous et moi, il n'a pas tenu toutes ses promesses.

Je n'avais guère envie d'écouter ce genre de commentaires.

— Autre chose ?

— Non, vous pouvez disposer. (Quam souriait, comme si cette affaire n'avait rien de grave. Puis un détail lui est revenu à l'esprit.) Au fait, n'oubliez pas de rendre vos vêtements polaires avant de partir.

J'ai manqué de bousculer Greta en ressortant dans le couloir. Elle venait juste de rentrer : son visage était encore rougi par le froid, et la neige qui fondait sur ses cils coulait comme des larmes. Elle s'est réfugiée dans la première pièce venue, en claquant la porte.

— Elle est en colère, a suggéré Kennedy, qui rôdait aussi aux alentours.

Quel fin psychologue.

— Ils me renvoient chez moi.

Ne voulant ni lui parler ni regagner ma chambre, je suis retourné au labo. Dans l'espoir de dénicher quelques informations sur les recherches de Hagger, au moins de quoi pondre un article. Il me devait bien ça.

« Il n'a pas tenu toutes ses promesses », avait dit Quam. Mais je n'y croyais pas. Hagger était au top du top. Son article dans *Nature* sur l'évolution au sein de la banquise l'avait propulsé au sommet de son domaine de recherches. Et il continuait à travailler, encore et encore. Je devais forcément pouvoir en tirer quelque chose.

Ses cahiers verts constituaient le meilleur point de départ.

Je les ai cherchés près de la hotte, là où je les avais aperçus la veille. Rien. Leur ancien emplacement était facile à repérer : c'était le seul espace libre de toute la pièce. Mais ils n'étaient plus là. À leur place, une fiole Erlenmeyer semblait avoir été posée avec soin, pour ne pas laisser un trop grand vide.

Quelqu'un a déjà récupéré les cahiers ?

Je me suis rabattu sur l'ordinateur. Encore une antiquité qui a mis une bonne minute à afficher l'écran d'accueil. Le curseur clignotait devant moi, dans l'attente d'un mot de passe. Que j'ignorais. Quelqu'un le connaissait-il à part Hagger ?

Au comble de la frustration, j'ai fouillé tous les placards, tous les tiroirs. J'ai même ouvert le frigo, où je n'ai vu que des échantillons d'eau dans des sachets étanches munis de codes incompréhensibles. Dans le freezer, un cylindre de glace enveloppé de plastique portait un autre numéro de code inscrit au marqueur noir.

Le labo allait sans doute être vidé dans l'attente de son prochain occupant. Autant en profiter pour m'occuper. J'ai commencé à disposer quelques cartons par terre.

— C'est n'importe quoi !

L'arrivée de Greta m'a fait sursauter. Elle a refermé la porte, même si, avec les cartons, on avait du mal à tenir à deux dans la pièce. Elle avait l'air furieuse.

— J'ai pensé... que c'était à moi de m'en charger, ai-je dit d'une toute petite voix.

— Quam veut étouffer l'affaire.

— Quelle affaire ?

— La mort de Martin.

J'avais du mal à suivre.

— Pourquoi ferait-il ça ?

— Parce qu'il a peur. C'est le commandant. La base est sous sa responsabilité. Hagger n'aurait pas dû rester seul.

Un peu sévère de blâmer Quam parce que Annabel et Hagger n'avaient pas suivi le règlement.

— Martin est un chercheur de renommée mondiale. On ne peut pas cacher sa mort.

— Quam dira que c'était un accident.

— *C'était un accident.*

Elle m'a gratifié d'un regard insondable.

— On croirait entendre notre cher commandant...

Je me suis assis sur le tabouret. La migraine pointait à l'horizon.
Manque de sommeil.

— Je... Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Martin n'est pas tombé dans la crevasse par accident. Il savait qu'elle était là. Il avait mis son baudrier.

— Il a pu faire un faux pas.

— Oui, mais on l'a trouvé sur le dos.

— Alors peut-être que la glace s'est brisée.

— Et son arme, elle était où ?

— Je ne sais pas... Je ne l'ai pas vue.

— Au fond du trou. Mais pas sur son épaule. Il la tenait quand il est tombé.

Dans ce cas, tout devenait soudain plus logique.

— Un ours est arrivé. Voilà pourquoi Martin avait le fusil en main.
L'ours s'est approché, Martin a reculé, et il est tombé dans la crevasse.

Le visage de Greta se fermait de plus en plus.

— C'est aussi la version de Quam.

— C'est quoi le problème ?

— Il n'y avait pas d'ours.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'il n'y avait pas de traces.

— Vous êtes sûre ? C'est facile de les rater. On était plutôt stressés, tous les deux.

Enfin, surtout moi. J'ai pris une pipette sur la paillasse pour la faire tourner entre mes doigts.

— À Utgard, on commence toujours par chercher des traces d'ours.
Dès qu'on sort. Dès qu'on s'arrête. Je vous dis qu'il n'y avait rien.

— Alors quelle est votre théorie ?

J'ai vu dans ses yeux qu'elle me prenait pour un débile mental.

— On l'a poussé.

Anderson

La pipette s'est cassée. Les débris de verre sont tombés, accompagnés du sang qui coulait de mon doigt blessé.

— Merde !

J'ai attrapé un bout d'essuie-tout sous l'évier ; le sang a trempé le papier en quelques instants.

— Vous devriez aller voir Doc, a dit Greta.

J'ai remplacé le papier imbibé par un autre.

— C'est... idiot. Vous n'avez aucune preuve.

Le regard de Greta m'a fait plus mal que la coupure.

— C'est vous le scientifique, a-t-elle conclu en tournant les talons.

— Attendez...

Mais elle n'a pas attendu. J'ai tenté de rassembler les morceaux de verre avec ma main valide, en utilisant un bout de carton faute de pelle à poussière. Dans ces moments-là, marcher en chaussettes n'est pas très pratique.

Quand j'ai rajusté le papier sur mon doigt, une nouvelle goutte de sang en a profité pour s'échapper ; elle a dessiné par terre une tache de Rorschach à laquelle je n'ai trouvé aucune signification.

J'ignorais tout de Greta. Elle avait l'air futée, mais ça ne la rendait pas infaillible. Elle avait extrait certains faits d'une situation confuse pour en tirer une conclusion qui ne tenait pas la route. Dans notre jargon, on dirait qu'elle avait confondu corrélation et causalité. Sans doute parce qu'elle détestait Quam.

Néanmoins, je n'avais pas de meilleure explication. J'en étais encore à chercher pour quelle raison Hagger m'avait fait venir. J'ai jeté un coup d'œil près de la hotte, au cas où, mais les cahiers n'étaient pas réapparus.

La porte s'est rouverte. Sur Greta, à ma grande surprise.

— Je vais récupérer la motoneige que vous avez endommagée.

Finalement, je la connaissais assez pour saisir l'invitation.

Grâce à un vent clément, Jensen a pu nous emmener en hélicoptère. Greta était assise à l'avant, et moi à l'arrière, avec un tas de gilets de sauvetage qui semblaient dater du *Titanic*.

— C'est terrible pour Hagger, a dit Jensen dans nos casques.

— Ouais, a répondu Greta.

— Un horrible accident.

J'attendais qu'elle embraie sur son histoire de meurtre, mais elle s'est retenue.

— Qu'est-ce que vous faisiez hier ? ai-je demandé d'un ton aussi innocent que possible.

— Chasse à l'ours. Ash voulait les marquer.

J'ai mis un moment à comprendre que « Ash » était sans doute Ashcliffe, le père Noël spécialiste des ours.

— Comment on marque un ours polaire ?

— En l'endormant avec une fléchette tranquillisante. Ou deux. Et surtout, on se casse avant qu'il se réveille.

— Ça a marché ? a demandé Greta.

— On en a eu trois.

Une rafale de vent a secoué l'hélico, forçant Jensen à se concentrer sur ses manettes. Sous nos pieds, des pics rocheux jaillissaient de la glace comme les cheminées de bateaux engloutis.

— Y en avait du côté de l'Helbreen ? a repris Greta.

— Non.

Petite hésitation dans la voix du pilote. Ou juste un effet de mon imagination.

— Tom pense que Martin a pu croiser un ours.

— Vous avez vu quelque chose ? ai-je ajouté.

— On n'était pas dans le coin. Y a pas beaucoup d'ours au nord en ce moment.

Ça me faisait bizarre de parler d'ours sur un ton aussi détaché. Comme je n'en avais jamais vu, nous aurions aussi bien pu péroter sur les dinosaures.

— Ça vous a pris toute la journée ? a insisté Greta.

— Une bonne partie. On essayait d'en trouver un dernier. Ash paie la bière à partir de quatre.

Greta s'est penchée sur la verrière.

— On arrive.

Jensen a décollé dans un tourbillon de rotors et d'air glacé. Une fois la neige retombée, il ne restait que Greta et moi, deux motoneiges et un traîneau. Greta avait apporté des pièces de rechange : j'ai maintenu le capot ouvert pendant qu'elle opérait le malade. Le froid nous pénétrait dès que nous cessions de bouger. J'ai relevé le cache-col sur mon nez. La neige et la glace s'étendaient jusqu'à l'horizon en rides ondulantes qui évoquaient des fonds marins asséchés. La désolation.

— On a eu de la chance que les gars de DAR-X soient là pour nous

récupérer.

— De la chance, ouais...

Je n'ai pas relevé le sous-entendu. Greta venait d'extraire une pièce du moteur ; des gouttes d'huile peignaient la neige en vert. Cet endroit était suffisamment sinistre pour qu'on ne se remette pas en plus à délirer sur l'éventuel assassinat de Hagger.

— Martin est allé deux ou trois fois à Echo Bay, a-t-elle dit.

— Pour quoi faire ?

— Aucune idée.

Le sujet n'est pas allé plus loin. Mais ça m'a fait penser à autre chose.

— Vous le connaissiez bien ?

Greta a dévissé une Thermos pour verser de l'eau chaude sur le moteur. Un nuage de vapeur a aussitôt enveloppé le métal gelé.

— Passez-moi la clé de seize.

— Vous étiez amis ?

— Non, ça c'est la clé de vingt. Regardez, c'est marqué sur la poignée.

J'ai rangé ma question dans les dossiers à suivre, puis j'ai dégotté le bon outil.

— Est-ce qu'il vous a dit pourquoi il voulait m'embaucher ?

— Il pensait que vous l'aideriez à résoudre un problème. « Tom Anderson saura », voilà ce qu'il disait.

— Comment ça ? Tom Anderson saura quoi ?

— Il ne me parlait pas de ces choses-là.

— Il en parlait à qui, alors ?

— À lui-même.

L'engin est revenu à la vie quand Greta a tiré sur le démarreur. J'ai remis le capot en place, avec le loquet de sécurité.

— On y va ? m'a-t-elle demandé.

— Où ça ?

— À la crevasse. C'est pas loin.

L'idée ne m'enchantait guère.

— Qu'est-ce qui vous fait peur ? a-t-elle insisté.

— Les ours.

La crevasse n'avait plus le même aspect. La veille, plongé dans le crépuscule qui nous servait de nuit, je n'avais vu qu'un trou grisâtre. Alors qu'à la lumière du jour, ses parois scintillaient d'un bleu très pur, comme l'eau d'une piscine.

— Vous voyez des traces d'ours ? a dit Greta en me ramenant quelques mètres en arrière.

— Je ne sais même pas à quoi ça ressemble.

Elle a ôté un gant et pressé la paume de sa main sur la neige pour

tracer une sorte d'ovale. Puis ses doigts écartés ont creusé à côté cinq petits trous alignés.

— C'est comme ça. Mais plus grand, de la taille d'une assiette à soupe.

De fait, je ne voyais rien de tel aux alentours.

— Le vent a pu les effacer.

— Est-ce que vous voyez encore vos traces d'hier ?

Oui. Adoucies par le vent, à moitié remplies de neige, mais toujours visibles.

— Un ours adulte pèse près d'une tonne. Il laisse de plus grosses traces que nous.

J'ai lentement parcouru du regard la zone de sécurité délimitée par Hagger.

— OK, j'ai compris.

Greta s'est avancée vers la crevasse ; en la suivant, j'ai bien failli tomber dans un trou. Pas un trou naturel, mais un cube presque parfait d'un bon mètre de côté. Je l'avais déjà remarqué la veille, sauf qu'entre-temps, le vent avait emporté la pelle plantée à côté.

— Ça sert à quoi ?

— À observer les couches du glacier.

— Martin travaillait sur la banquise, pas sur les glaciers.

Mais je n'avais pas oublié le cylindre de glace dans le freezer du labo.

— Pourtant, il m'a bien dit qu'il venait prélever des échantillons.

— Il n'y a pas un glaciologue dans le coin pour faire ça ?

— Si, le docteur Kobayashi.

Annabel. L'autre femme de la station. Plus mince, plus grande et, selon certains, plus séduisante que Greta. Ce qui expliquait peut-être la pointe d'amertume dans sa voix.

Greta s'est agenouillée pour fouiller la neige, trois mètres en avant de la crevasse. Elle n'a pas tardé à en extraire une moufle noire.

— Il a lâché ses gants.

— Pourquoi ?

— Ne bougez plus ! (Greta a montré un point précis non loin de la marque laissée par les gants.) À présent, reculez d'un pas. (J'ai obéi, même si je me sentais idiot.) Vous voyez vos traces ?

— Oui.

— Et celles juste à côté ? (Effectivement. Des traces presque effacées, un peu plus longues que les miennes.) Ce sont celles de Hagger.

Je n'avais aucune raison de la contredire.

— Qu'est-ce que vous en concluez ? a-t-elle ajouté.

Malgré le travail du vent et de la neige, je distinguais encore les formes du talon et de la pointe. En sens inverse par rapport à moi.

— Il s'éloignait de la crevasse.

Soupir irrité de Greta.

— Vraiment ?

Il m'a fallu un petit moment pour en arriver à la seule conclusion logique, faute de traces dans l'autre sens.

— Il reculait vers la crevasse.

— Et vous croyez que c'est une bonne idée ?

— Pour descendre, oui.

— D'accord. Sauf qu'il n'était pas encore attaché. (Greta s'est approchée du gouffre.) Martin se préparait à descendre. Il venait d'enfiler son baudrier quand quelqu'un est arrivé et l'a menacé. Au point de lui faire lever son arme. Il a retiré ses gants pour pouvoir tirer. Mais il a fait un pas de trop.

Je l'ai rejointe au bord de la crevasse. Au fond, on distinguait encore la forme du corps de Hagger dans la neige. Le fusil gisait deux mètres plus loin.

Quelqu'un de Zodiac aurait attaqué Hagger sur le glacier ? J'ai lâché à voix haute que je ne voulais même pas y penser ; le regard de Greta m'a donné envie de plonger dans le vide.

— C'est ça qu'on vous apprend, dans vos écoles ? À esquiver les questions difficiles ?

— Je ne sais même pas de quelles questions on parle.

Elle a fait demi-tour vers la motoneige.

— Qui a de grands pieds ? a-t-elle lancé par-dessus son épaule.

— Hein ?

Elle m'a de nouveau montré la neige, et surtout d'autres traces que je n'avais pas remarquées, plus grandes que celles de Hagger. Elles suivaient le chercheur vers la crevasse avant de s'arrêter à deux mètres du bord : sans doute au moment où Hagger s'était aperçu qu'il n'avait plus que du vide sous ses bottes.

— Qui a de grands pieds ? ai-je répété.

J'ai remonté cette piste sur dix mètres, jusqu'au tas de rochers qui marquait la fin du glacier. Encore raté.

Tout à coup, j'ai senti dans ma poche le porte-clés trouvé la veille. Je l'ai sorti en expliquant à Greta que Martin devait l'avoir perdu.

— Je ne l'ai jamais vu avec une clé.

— Qui d'autre aurait pu... ?

— Lui, peut-être, a-t-elle suggéré en tendant la main vers les grandes traces de pas.

C'était une drôle d'idée, une sale idée. Je l'ai évacuée vite fait, comme ces vilaines boulettes qu'on extrait des tuyaux bouchés. Aucun indice ne permettait de déterminer qui était le propriétaire de la clé. L'inscription « I ♥ NY » n'apportait pas grand-chose : qui n'a jamais été à New York ?

— On ne devrait pas prendre des photos ? Pour les montrer à Quam.

— Vous lui faites encore confiance ?

Greta a récupéré son sac à dos dans la motoneige afin d'en extraire d'abord un gros rouleau de corde, puis un baudrier qu'elle m'a mis entre les mains. Pour quoi faire ? Elle a ensuite attaché une extrémité de la corde au capot et m'a tendu l'autre tout en hochant la tête en direction de la crevasse.

— Je n'ai jamais fait ça de ma vie !

— C'est le moment d'apprendre. (Un mousqueton a claqué sous mon nez comme une pince de crabe.) Je dois rester en haut pour vous aider en cas de pépin.

La lumière a changé au fur et à mesure de la descente. C'était comme plonger dans un lagon : un bleu saphir, intense, qui reposait les yeux après la blancheur violente de la neige. J'étais fasciné par les courbes et les creux de la glace, formes trop étranges pour qu'un esprit humain ait pu les créer.

Un frisson m'a secoué des pieds à la tête quand je suis arrivé en bas. Je marchais sur la tombe de Martin Hagger. Je voyais la glace trembler devant moi, comme si les parois allaient s'effondrer.

La tête de Greta s'est découpée sur le ciel. Loin, très loin.

— Ça va ?

— Ouais, ça va.

J'ai posé la main sur le mur de glace, pour me rassurer. Solide et froid. Un jour, cette faille se refermerait sur la tombe de Hagger. Mais pas tout de suite.

La corde s'est dévidée derrière moi tandis que je parcourais le fond de la crevasse : trente mètres environ, bombé de sorte qu'on ne voyait pas une extrémité depuis l'autre. Seules mes traces de pas brisaient la perfection de la neige. Hagger n'avait pas eu le temps de trouver ce qu'il était venu chercher.

Utgard faisait figure de bout du monde. Quant à moi, frigorifié au fond de la crevasse où Hagger avait trouvé la mort, j'avais l'horrible impression d'être le dernier homme sur Terre. Les parois bleutées ne m'enchantaient plus, elles m'étouffaient.

Soudain, un reflet m'a accroché l'œil. Des tiges lisses, grisâtres, sortaient de la neige telles les dents d'un peigne. Je me suis penché pour les toucher, mais j'ai aussitôt bondi en arrière. Mon cri a résonné sur les murs de glace en imitant le grognement d'une énorme bête.

Une bête qui mangeait les os. Voilà ce que j'avais sous les yeux : des ossements. Des membres et une cage thoracique, assez petits pour me faire croire à un cadavre d'enfant. Mais j'ai vite repris mes esprits.

La tête de Greta est réapparue à contre-jour au-dessus de moi.

— Du nouveau ?

— Des ossements. Ceux d'un ourson. (Ça ne pouvait pas être un oiseau, encore moins un phoque si loin de la mer.) Le reste du corps s'est décomposé.

— Les corps ne se décomposent pas sur Utgard.

— Alors ça doit être drôlement ancien.

Peut-être une créature préhistorique, morte il y a des milliers – ou des millions – d'années avant d'être avalée par la glace. Un parfait spécimen de musée mis au jour par l'apparition de cette crevasse.

Hagger aussi était mort à cet endroit. J'ai essayé de n'y voir qu'une sinistre coïncidence, pour apaiser mes réflexes superstitieux. Mais ça ne marchait pas très bien.

— C'est ce que Martin cherchait ? a demandé Greta.

J'ai jeté un dernier coup d'œil. Il n'y avait là que mes propres traces.

— Martin n'est pas descendu. Enfin... pas de son vivant.

— Rien d'autre ? On a du chemin à faire.

J'ai laissé les os au fond de leur sépulture glacée. Et cette fois, je n'ai pas oublié de dégager les chenilles avant de démarrer la motoneige.

Anderson

Le dîner n'a pas été joyeux, ce soir-là. La mort de Hagger plombait l'ambiance. Les gens gardaient les yeux baissés et se donnaient une contenance en remuant le contenu de leur assiette. De l'autre côté de la table, Frigo rongeait un pilon de poulet ; j'essayais de ne pas penser aux ossements de la crevasse.

Quam n'a rien fait pour améliorer la situation. À peine le repas servi, il s'est levé en tapant sa fourchette sur son verre. Il a dû attendre, l'air gêné, que les rares conversations déclinent.

— Je voudrais dire quelques mots... puisque nous sommes tous réunis. (Il s'est essuyé la bouche avec sa serviette.) Le décès de Martin Hagger est une tragédie. C'était un confrère estimé, un grand chercheur, et surtout notre ami.

Le matin même, il m'avait expliqué que Hagger n'était pas au niveau. J'ai jeté un coup d'œil autour de la table et n'y ai pas vu beaucoup d'« amis ». La plupart des convives affichaient une mine hostile, ou juste un ennui profond. Difficile de dire si leur indifférence visait Quam ou Hagger.

— L'important, c'est de ne pas laisser ce drame perturber nos activités, a enchaîné le commandant. Le plus bel hommage que l'on puisse rendre à Martin Hagger, c'est de poursuivre les recherches en cours à Zodiac.

J'ai dû grogner un peu fort, car Frigo m'a dévisagé d'un œil intrigué. Je me suis retenu de lui dire que Quam m'avait interdit de poursuivre les « recherches en cours » de Hagger.

Le commandant a sorti une feuille de papier.

— Je voudrais aussi lire ces quelques phrases. La plupart d'entre vous les connaissent, mais elles sont particulièrement adaptées. Un texte du capitaine Robert Scott.

— Encore un baiseur de pingouins, a lancé quelqu'un.

Quam a soigneusement lissé le pli de la feuille entre le pouce et l'index.

— « Je ne regrette pas d'avoir entrepris ce voyage. Nous avons pris des risques en toute connaissance de cause. » (Il a toussé. Ce n'était pas un grand orateur.) « Les circonstances ne nous ont pas été

favorables, mais nous n'avons pas le droit de nous plaindre. »

— Parle pour toi, a maugréé quelqu'un derrière moi.

Un silence respectueux dominait malgré tout. Même à l'abri dans la Plateforme – au chaud, bien nourris, connectés au Net –, nous savions que la frontière entre la vie et la mort était affreusement mince.

Lorsque Quam a pris son verre pour porter un toast à Hagger, nous nous sommes tous levés en marmonnant le nom de notre cher défunt.

— Il nous manquera, a dit Quam.

— Il nous manquera, avons-nous répété en chœur.

— Et l'argent de sa bourse aussi.

Eastman avait parlé pour être entendu. Quam a rougi jusqu'aux oreilles.

— C'est une remarque de très mauvais goût.

— Mais tellement vraie.

— Je ne permettrai pas qu'on...

— Et il n'y avait pas que la bourse, a renchéri Frigo. Hagger vous rapportait aussi du pognon d'une autre façon.

— Si vous insinuez...

Tous ces brillants chercheurs se jetaient sur leur commandant telle une meute de loups affamés. Ça dépassait la simple rivalité professionnelle, et j'assistais au spectacle avec une certaine fascination. Seule Annabel se désintéressait de la curée : elle s'était rassise, le dos très droit, découpant sa part de poulet avec des gestes d'une extrême précision.

— Arrêtons ces simagrées, a dit Eastman. La mort de Hagger nous attriste tous, on est d'accord. Mais que ceux qui l'appréciaient lèvent le doigt.

C'était horrible d'entrer dans son jeu, mais j'ai levé la main. Je devais au moins ça à Martin. Jensen et Greta m'ont suivi. De même que Kennedy, Ashcliffe et Quam, non sans une certaine réticence. Eastman et Frigo n'ont pas bougé. Annabel continuait de manger.

On l'a tué. Même après nos découvertes à la crevasse, je n'en étais toujours pas convaincu. Mais ça ne voulait pas dire que je faisais confiance à tout ce beau monde. Trois personnes ne parvenaient même pas à simuler un semblant de camaraderie avec Hagger. Si moi je l'avais tué, j'aurais au moins joué la comédie. Ou alors, justement, j'aurais bluffé en disant la vérité. Ou alors...

Si je continuais comme ça, j'allais vite douter de tout et de tout le monde.

Quam, lui, n'en avait pas fini.

— J'attends des excuses.

Eastman avait ce côté théâtral qu'ont beaucoup d'Américains ; il a parcouru la table du regard, puis a baissé légèrement la tête.

— Je suis navré d'avoir froissé votre... délicatesse britannique. (Joli sarcasme.) Mais n'en faites pas trop non plus. Hagger n'est pas un martyr de la science. Il est mort dans un accident, point final.

J'ai rajouté : « Si c'était bien un accident », mais je crois que personne ne m'a entendu. Eastman a regardé sa montre.

— Ah ! c'est l'heure du magnétomètre. (Chacun a replongé dans son assiette. Surpris, j'ai laissé Eastman croiser mon regard.) C'est au petit nouveau d'y aller.

— Il part demain, a protesté Quam.

— Raison de plus.

Je me suis levé pour interrompre le marchandage.

— Que dois-je faire ?

— Il y a un registre dans la cabane. Vous inscrivez l'heure de la mesure, la mesure elle-même, puis vous attendez dix minutes et vous recommencez. Rien de plus.

J'étais content de sortir de là, même s'il fallait encore s'encombrer de tous les vêtements polaires. J'ai pris un fusil au râtelier – certaines habitudes viennent vite – et j'ai descendu les marches métalliques. Le froid m'a tout de suite donné envie de pleurer. À mi-chemin de la cabane, je ne sentais déjà plus mon menton, juste parce que j'avais oublié mon cache-col. C'était comme ça, à Zodiac : pas une seconde de répit.

Je me suis arrêté près des drapeaux, à l'endroit où la zone de sécurité du magnétomètre touchait celle de la station. Un panneau indiquait : « PAS DE MÉTAL DANS CE PÉRIMÈTRE ».

Où poser le fusil ? Après une courte hésitation, je l'ai planté dans la neige. Je me sentais nu sans lui, comme quand on enlève son alliance. L'immensité du paysage m'a de nouveau frappé de plein fouet. Le crépuscule tombait et les premières étoiles brillaient déjà dans le ciel. Je scrutais les ombres, prêt à foncer vers le fusil si j'apercevais quoi que ce soit qui ressemble à un ours.

La cabane ne comportait qu'une seule pièce, au moins aussi froide que l'extérieur. Sur une table en bois, deux boîtes grises évoquaient de vieilles enceintes stéréo ; le registre était posé entre les deux, un simple cahier de brouillon relié à un stylo par un bout de ficelle.

J'ai dû essuyer la fine couche de givre qui couvrait l'écran. Une ligne y oscillait de haut en bas, enregistrant les infimes variations d'un phénomène qui dépassait ma compréhension. J'ai cherché en vain une mesure à noter sur le registre.

Les bruits de pas ont résonné comme de petites explosions dans le silence enneigé. Je me suis tourné vers la porte, l'oreille tendue. Les pas se rapprochaient. Deux jambes ou quatre pattes ?

La porte de la cabane ne fermait pas à clé et mon fusil était à l'autre bout du monde. Un ours polaire savait-il ouvrir une porte ?

Puis se faufiler par l'ouverture ? Au fond de moi, j'avais voulu croire qu'on racontait ces histoires d'ours dans le seul dessein d'effrayer les nouveaux venus. Mais l'être humain est très doué pour minimiser les risques. Plus une catastrophe met longtemps à survenir, plus il est persuadé d'y échapper. Ce qui n'empêche pas le sable de tomber au fond du sablier.

Quand la porte s'est ouverte, j'ai failli chialer de soulagement en découvrant le docteur Kennedy emmitouflé dans une combinaison de motoneige assortie d'une grosse écharpe écossaise.

— J'espère que je ne vous ai pas fait peur.

— Et vous, vous aviez peur que je foire les mesures ?

Kennedy a refermé la porte, puis a secoué la neige collée à sa capuche.

— Je voulais vous parler en privé. À propos de Hagger.

— OK.

Kennedy a farfouillé dans sa combinaison, d'où il a fini par extraire une petite bouteille.

— Bonne médecine. J'ai sans doute tort de vous parler de ça... (Il m'a tendu la bouteille ; j'ai pris une gorgée.) Du Jameson. Indispensable.

— Bon alors, qu'est-ce que vous vouliez me dire sur Hagger ?

Le docteur a pris le temps de reboucher le flacon.

— Vous saviez qu'il avait passé l'hiver ici ?

Non. Hiverner dans ce genre d'endroit, c'est un sale boulot réservé aux étudiants ou à ceux qui n'ont que ça pour se mettre le pied à l'étrier. La nuit éternelle, une solitude ponctuée de rares mesures. J'avais postulé deux fois.

— Pour quelle raison ?

— Pour son boulot. Certaines expériences n'avaient pas bien marché, il avait besoin de temps pour faire le point. (Kennedy ne cessait pas de tripoter sa bouteille.) Pauvre homme, ça ne lui a pas réussi.

— Quatre mois d'obscurité ne réussissent à personne.

Kennedy m'a tendu une deuxième fois le whisky.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Il est venu me voir. En tant que médecin.

— Il était déprimé ?

— Dépressif, même. Et dans un sale état malgré la mirtazapine. Évidemment, ce n'est pas le premier qui pète les plombs à Zodiac. Frigo dit qu'il faut déjà être à moitié fou pour mettre les pieds ici. Mais je ne devrais pas vous en parler. Secret médical. Même si le patient n'est plus là pour se plaindre.

— Vous pensez... au suicide ?

J'avais dû me forcer à prononcer ce mot à voix haute. Kennedy a

hoché la tête.

— Oui, malheureusement.

— Il était vraiment mal en point ces derniers jours ?

— C'est drôle que vous me demandiez ça. La veille de sa mort, il était au contraire en bien meilleure forme. Excité, même. Mais c'était peut-être un signe. Vous savez comment ça marche, la dépression : plus vite on remonte, plus vite on replonge.

Par réflexe, Kennedy m'a tendu la bouteille. Par réflexe, je l'ai acceptée. Je sentais le whisky s'infiltrer dans mes pensées, miner mes défenses.

— Pourquoi vous me racontez tout ça ?

— À cause de ce que vous avez dit au dîner, sur le fait que ce n'était pas un accident. Je pensais que vous aviez compris.

Apparemment, il ne connaissait pas la théorie de Greta. Et je ne comptais pas la lui exposer. Hors de question de me faire prescrire les petites pilules du bonheur.

— Le problème, a-t-il repris, c'est qu'il ne faudrait pas que ça nous cause du tort. Les financements de la base sont sur la sellette. Certains pensent qu'on nous a transférés à l'Agence du pôle Sud dans le seul dessein de nous liquider à court terme.

— C'est la mission de Quam ?

— Pas du tout ! Quam commande Zodiac et il veut que ça fonctionne. Si la base ferme, il sera au chômage comme les autres. Mais les gars de Norwich lui mettent la pression.

— Quel rapport avec Hagger ?

— Quam craint une chasse aux sorcières. Il a commis des erreurs. Il n'aurait jamais dû laisser Hagger sortir seul, surtout dans son état. N'empêche que ce serait une très mauvaise excuse pour fermer Zodiac. (Il a remis la bouteille dans sa poche. Sans doute parce qu'elle était vide.) Ils vont vous interroger, là-bas. À vous de jouer. Vous allez écrire l'histoire.

— Je dois leur dire que Hagger s'est suicidé ?

— C'est le cas. J'en suis presque sûr.

Kennedy avait fini son sermon ; il a remis sa capuche et ouvert la porte, puis s'est ravisé au dernier moment. Il a appuyé sur un petit bouton à côté de l'écran.

— Voilà la mesure qui nous intéresse. N'oubliez pas de la noter.

Je me suis exécuté. « Vous attendez dix minutes et vous recommencez. » J'ai attendu en frissonnant. La chaleur du whisky s'enfuyait déjà par tous les pores de ma peau. J'ai pensé à sautiller sur place, mais j'avais peur de déranger les instruments.

Les mesures s'égrenaient sur le registre, par colonnes entières. Quelqu'un s'en servait-il réellement dans son travail ? En tout cas, chacun venait à tour de rôle : les paraphes s'empilaient à côté des

mesures, comme les strates d'un glacier. Le registre conservait la trace des habitants de Zodiac autant que celle des caprices de la magnétosphère.

« MH ». Martin Hagger. Il s'était tenu là, sans doute pile au même endroit, tout aussi frigorifié, les yeux rivés sur l'horloge qui décomptait dix longues minutes de supplice.

Pour la première fois, j'ai vraiment ressenti sa perte. Plus qu'en transportant son corps, plus qu'en rangeant le labo : partager cet espace à quelques jours d'intervalle nous rapprochait malgré tant d'années sans se parler, sans se voir.

J'aurais aimé lui demander pourquoi il était tombé dans ce trou.

Kennedy était sympa ; j'avais envie de le croire. Quam était moins sympa, mais à la longue, j'aurais accepté son histoire d'ours polaire. Je suis un chercheur. Et les chercheurs savent que l'explication la plus simple est souvent la bonne. Le rasoir d'Occam.

Mais on ne peut pas non plus changer les faits. Même stressé, même dépressif, Hagger n'aurait pas enfilé un harnais juste avant de se foutre en l'air. Et Greta m'avait convaincu que la théorie de l'ours ne tenait pas la route.

Où sont les cahiers ?

Pourquoi a-t-il sorti son arme ?

Pourquoi m'a-t-il fait venir à Zodiac ?

Ces questions tournaient sans arrêt dans ma tête comme de petits démons des neiges, mais au final, j'en revenais toujours au même point : dans vingt-quatre heures, je serais de retour dans le crachin d'Heathrow, et Utgard ne serait plus qu'un mauvais rêve. J'expliquerais aux bureaucrates que le suicide tragique de Martin Hagger était inévitable. Peut-être Quam me ferait-il une lettre de recommandation.

Les dix minutes étaient écoulées. J'ai noté l'heure, la mesure, puis j'ai apposé mon paraphe : une nouvelle couche sur le glacier.

Dehors, l'obscurité m'a surpris. Le crépuscule était plus sombre entre les montagnes que sur le glacier. Les feux de sécurité rouges clignotaient en haut des mâts radio tandis que les stores de la Plateforme laissaient passer quelques rais jaunâtres. J'avais lu des études sur les hivernages polaires ; apparemment, l'exposition à la lumière artificielle dans de telles conditions était insuffisante pour faire fonctionner notre horloge biologique.

Je me hâtais vers les drapeaux quand le bruit de la neige craquant sous une botte m'a figé sur place malgré le bourdonnement du générateur.

— Qui est là ? (Pas de réponse.) Docteur Kennedy ?

Je ne voyais rien. Je ne savais pas d'où venait le bruit. Il y avait tellement d'endroits où se cacher dans ce fouillis de roches et de

bâtiments.

J'ai couru vers le fusil, mais il ne se trouvait plus sous les drapeaux. Mauvais endroit ? J'avais pourtant remonté ma propre piste.

Soudain, une silhouette s'est dressée à quelques mètres de moi, derrière une rangée de barils d'essence. Quelque chose a jailli dans ma direction ; je suis tombé en criant, frappé en plein visage.

De la neige me dégoulinait du nez et des lèvres. Eastman est sorti de sa cachette, déjà muni d'une autre boule de neige. Il a souri en lançant son projectile comme un joueur de baseball. J'ai tenté de m'écarter, mais la boule m'a explosé dans l'oreille.

— Touché !

Anderson

Cette nuit-là, j'ai trop dormi. Personne n'est venu me réveiller, et le peu de lumière qui filtrait derrière la penderie ne risquait pas de m'arracher à mes rêves. Une fois les yeux ouverts, j'ai mis un temps infini à déchiffrer l'heure sur ma montre. J'avais loupé le petit déjeuner. Et si je ne mettais pas le turbo, j'allais aussi louper l'avion.

J'ai entassé mes vêtements dans mon sac. Ça n'a pas pris longtemps. Je finissais quand quelqu'un a frappé à la porte.

— Le vol est annulé, m'a dit Quam. Mauvais temps.

Je me suis tourné vers la penderie. Visiblement, le soleil brillait, et je n'entendais aucune rafale de vent.

— À l'autre bout, a précisé le commandant. Vous gagnez une journée de plus parmi nous.

Je me suis précipité à la cantine. Danny se tenait devant l'évier, plongé jusqu'aux coudes dans l'eau savonneuse.

— Il reste du petit déjeuner ?

Le cuistot a versé de l'huile dans une poêle ; ça n'a pas tardé à fleurir bon le bacon et les œufs. Danny affichait cette douceur des colosses sûrs de leur force, cette douceur qui peut vite se changer en férocité quand l'affaire tourne au vinaigre. Je ne le connaissais qu'en tee-shirt. Il ne sortait sans doute jamais de la Plateforme.

Il m'a tendu mon assiette et une tasse de café fumant. Comme je me voyais mal m'asseoir seul dans la grande salle, j'ai fait un geste vers la cuisine.

— Ça vous dérange si... ?

— Y a de la place.

Je me suis d'abord appliqué à engloutir mon petit déjeuner, avant de me rappeler comment Quam avait surnommé Danny : le Roi des Potins.

— Dites-moi... Hier soir au dîner, quand Eastman a fait son numéro, il y en a trois qui n'ont pas levé la main. Eastman, Frigo et Annabel Kobayashi.

— Ouais.

— Qu'est-ce qu'ils avaient contre Hagger ?

Danny a sorti une grosse marmite de l'évier afin de l'essuyer avec

un torchon.

— Hagger et Frigo étaient plutôt copains au début, et puis ça a merdé. Ils s'engueulaient comme du poisson pourri. On les entendait dans toute la base.

— À propos de quoi ?

— Des trucs de chercheurs. Frigo pensait que Hagger lui avait volé une partie de son travail. (Difficile à croire. Frigo étudiait l'atmosphère, pas la microbiologie.) Quant à Eastman, c'est pas compliqué. Vous savez bien qu'il est de la CIA.

J'ai failli rigoler, mais Danny avait l'air très sérieux.

— Et vous, comment le savez-vous ?

— J'suis là toute la journée. J'entends beaucoup de choses. Tous ces satellites, ces antennes... Il dit qu'il bosse dans l'astronomie, mais c'est juste une couverture, pas vrai ?

— Si vous le dites.

— Ils balancent trois millions par an dans ce trou à rats. Vous croyez que c'est pour les ours ? Regardez la carte. Quand les Russes tireront leurs missiles sur la tronche des Américains, tout le matos passera juste au-dessus de nos têtes. Zodiac, c'est un gros nid à barbouzes.

— Pour donner l'alerte, c'est ça ?

— C'est ça. Pour être prêts quand tout partira en couille. Tenez, les anciens tunnels miniers au nord. Ils les transforment en bunker. C'est là qu'ils se planqueront quand la mer montera à cause de la fonte des glaces.

Je commençais à être un peu largué.

— Qui ça ? La CIA ?

— Les Illuminati. La CIA bosse pour eux.

— Ah oui ?

— Logique, non ? Les abeilles disparaissent. Ils auront besoin d'un endroit où se réfugier quand la société s'effondrera faute de récoltes. Et rien n'est plus paumé qu'Utgard.

Je ne savais plus très bien si on parlait d'apocalypse nucléaire, de changement climatique ou d'un autre type de désastre environnemental.

— Et vous allez sans doute me dire qu'il y a une soucoupe volante cachée sous la glace ?

Danny m'a jeté un regard circonspect.

— Je parierais plutôt pour une météorite contenant de l'ADN extraterrestre. Entre vous et moi, je pense que le docteur Hagger était dans le coup. C'est pour ça qu'ils l'ont descendu. Pour le faire taire.

— C'est vrai qu'il travaillait sur l'ADN, mais...

— Voilà. Vous avez vu la pancarte sur sa porte ? « Présence d'ADN – risque de contamination élevé. » C'est forcément ça.

Je me voyais mal tenter de lui expliquer que le seul risque de contamination dans le labo de Hagger, c'était une mauvaise manipulation qui mélangerait les échantillons.

— D'accord, je vais faire gaffe à l'ADN extraterrestre.

Les couteaux de Danny brillaient de mille feux tandis qu'il les accrochait un à un sur le panneau magnétique.

— Si vous voulez mon avis, vous êtes le prochain sur la liste.

J'ai regardé par-dessus mon épaule, mais la salle était toujours vide.

— Ah bon ?

— C'est vous, l'assistant de Hagger. Qui sait ce qu'il a pu vous révéler ? Vous feriez mieux de vous barrer.

— Pas avant demain.

— Alors surveillez vos arrières, a dit Danny d'un ton funèbre. Ils en ont après vous. D'ailleurs ils vous ont sans doute sorti une connerie sur l'avion qui serait en panne ou bloqué par la météo.

J'ai gratté les derniers bouts de jaune d'œuf au fond de mon assiette. Danny tenait un discours absurde, mais je n'arrivais pas à en rire autant que j'aurais voulu.

— Et Annabel, c'était quoi son problème avec Hagger ? ai-je demandé en posant mon assiette dans l'évier.

— Il la baisait.

J'ai repensé à la jeune femme : distante, inaccessible, découpant sa nourriture avec une précision chirurgicale. Elle, craquer pour Hagger ? À choisir, je la voyais plus chez les Illuminati.

— Depuis quand ?

— L'été dernier. Mais à son retour, elle s'est aperçue que quelqu'un avait chauffé le pieu de Hagger pendant l'hiver.

— Une étudiante ?

Danny a secoué la tête d'un air entendu.

— Les étudiants ne sont arrivés que la semaine dernière.

J'ai failli demander qui, mais la réponse était évidente. Il ne restait plus qu'une option.

— Greta ?

— Hagger n'était pas pédé, que je sache.

Difficile de faire le tri dans les informations du cuistot. Certes, on pouvait oublier Eastman et les Illuminati. Les données volées à Frigo ? Pareil. Mais la relation entre Hagger et Annabel, je n'étais pas loin d'y croire même si ça paraissait presque aussi loufoque. On avait vu plus d'une étudiante gironde sortir du bureau de Hagger très tard le soir. Et trois d'entre elles l'avaient épousé.

Mais *Greta* ?

Ces pensées tournaient encore dans ma tête quand j'ai croisé Frigo

dans le couloir, en vêtements polaires.

— Vous allez où ?

— À Gemini. En hélico. Annabel a des échantillons pour moi.

J'avais une journée à tuer et aucune envie d'arpenter la base. Par contre, je me voyais bien en apprendre un peu plus sur Annabel et Frigo.

— Il reste une place dans l'hélico ?

Le camp Gemini se composait de quelques tentes et de trois cabanes rondes au sommet du glacier : vues d'en haut, on aurait dit d'énormes boules de billard. Quatre motoneiges, deux traîneaux et un gros tas de caisses se trouvaient également à l'intérieur du périmètre de sécurité. Une station météo se dressait sur son armature métallique à la limite du camp ; l'anémomètre tournait à toute allure tandis que le vent secouait les cordes qui arrimaient la structure. J'espérais que Jensen serait bien en mesure de nous ramener à la base.

Annabel est venue à notre rencontre, illuminée par les reflets du soleil sur la neige. Même ses vêtements polaires semblaient faits sur mesure. Sa parka rouge lui serrait la taille ; le pantalon qui dessinait ses longues jambes s'étirait quand elle devait s'agenouiller. Les cheveux qui dépassaient du bonnet entouraient un cou gracieux et un visage d'elfe orné de lunettes de soleil de marque. Pas étonnant que Hagger ait été séduit. Pas étonnant non plus qu'elle soit furieuse de sa trahison.

Elle a désigné une pile de glacières en plastique, du genre à garder les bières au frais pendant un barbecue.

— Besoin d'aide ?

— Tom s'est proposé, a dit Frigo.

Les glacières n'étaient pas grosses, mais il fallait bien deux hommes pour en porter une. J'ai demandé une pause après les deux premières, pour reprendre ma respiration. L'afflux d'air froid dans mes poumons me faisait tousser.

— Y a quoi là-dedans ?

— Des glaces à l'eau, a rigolé Frigo.

Il a ouvert une des glacières : à l'intérieur, des piles de cylindres de glace d'un blanc laiteux, d'environ dix centimètres de diamètre, enroulés dans du plastique et numérotés au marqueur.

— On en fait quoi à Zodiac ?

— On les met dans une chambre froide. Enfin dans un trou creusé dans la glace. Plus efficace qu'un congélateur. J'effectue des analyses préliminaires, puis, quand l'avion passe, on envoie tout ça à Norwich pour qu'ils finissent le boulot.

Le freezer dans le labo de Hagger n'avait pas l'air de faire partie de la procédure. Comment un échantillon avait-il pu atterrir là ? Était-ce

en rapport avec le vol de données dénoncé – selon Danny – par ce cher Frigo ?

La dernière glacière a pris place dans l'hélico, mais Jensen devait encore refaire le plein. Loin des hélices, Frigo et moi avons rejoint l'équipe d'Annabel, qui continuait à extraire des carottes glaciaires. Comme tout travail scientifique, cela nécessitait beaucoup de patience. Un câble métallique pendait d'un tripode, tandis qu'au fond du trou, dans les profondeurs du glacier, un cylindre creux tournait comme un vide-pomme en train d'ôter un trognon. J'ai attendu en vain que quelque chose en sorte.

— Hier soir... avec Eastman, a bredouillé Frigo en se raclant la gorge. J'aurais dû lever la main pour Martin. Il le méritait.

J'ai écarté ses excuses d'un geste bienveillant.

— On m'a dit que vous étiez amis.

— Oui, depuis longtemps. On était ensemble à McMurdo dans les années quatre-vingt. Au sud.

Toute la planète est au sud d'Utgard. J'ai mis un moment à comprendre qu'il parlait de l'Antarctique.

— Alors que s'est-il passé ici ?

— Une connerie. On s'est embrouillés sur l'interprétation de certaines données.

— Quel genre de données ?

— On a détecté des niveaux de méthane très élevés dans la banquise de cette année. Je pensais que c'était un phénomène atmosphérique, Martin un phénomène biologique. (Il s'est fendu d'un sourire triste en voyant mes yeux s'agrandir.) C'est con, hein ?

Je n'ai rien dit. Frigo a perdu son regard au loin, sur le plateau blanc.

— Au début, a-t-il repris, on croit que c'est l'endroit idéal. Que l'immensité va permettre aux idées de jaillir. Mais au lieu de ça, on se replie sur soi-même. (Il a vu Jensen se diriger vers nous.) Bon, prêt à repartir ?

— Problème de poids, a annoncé le pilote. Annabel m'a mis trop de glace. Je ne peux en ramener qu'un.

M'étant porté volontaire pour rester, j'ai regardé l'hélicoptère décoller et soulever un nuage blanc comme si quelqu'un avait retourné une énorme boule à neige. Une fois l'appareil disparu derrière les montagnes, je suis retourné voir Annabel et son forage.

— Je peux aider ?

— Vous savez quoi sur les glaciers ?

— Pas grand-chose. Mais j'apprends vite.

— Alors on va faire un cours accéléré. Un glacier, c'est de la glace. Mais au début, c'est de la neige, celle qui tombe ici et ne fond pas à cause du froid. Les couches s'empilent, année après année, jusqu'à ce

que la structure cristalline de la vieille neige se change en glace sous l'effet du poids. Chaque année, une nouvelle couche apparaît.

— OK.

— Le plus important à savoir, c'est que les glaciers bougent, bien qu'ils soient gelés. Ils sont fluides. La glace s'écoule très lentement, vers l'extérieur, entraînée par son propre poids. (J'ai baissé les yeux. La glace semblait suffisamment solide sous mes pieds.) C'est comme appuyer sur un ballon : plus on appuie en haut, plus les côtés s'écartent. Voilà pourquoi les glaciers avancent.

— J'ai pigé.

— Du fait de cet écartement, les couches de glace s'étirent et s'amincissent : toujours comme le ballon. Donc en creusant au milieu, on récupère des échantillons de toutes les chutes de neige qui ont permis la formation du glacier. Ensuite, on les déchiffre comme les anneaux d'un tronc d'arbre. Frigo, par exemple, analyse les bulles d'air prisonnières de la glace et peut vous dire quel temps il faisait il y a quatre mille ans.

— Carotte ! a lancé un étudiant.

Le câble a cessé de tourner sur lui-même et a commencé à se rembobiner. Le treuil vrombissait comme une fraise de dentiste, mais rien ne sortait.

— Nous sommes à trois cents mètres de profondeur, a précisé Annabel.

Un tube métallique rainuré est finalement apparu au bout du câble. Deux étudiants se sont empressés de le récupérer pour le poser sur une table ; ils ressemblaient à un couple de yétis avec leur combinaison de salle blanche enfilée par-dessus les vêtements polaires. Le cylindre de glace a été délicatement extrait du tube, puis placé sur une feuille en plastique avec une délicatesse de démineur. Mais les étudiants ont dû faire une erreur, car la carotte s'est brisée en deux, projetant des aiguilles de glace tout autour.

— Trop fragile, a pesté Annabel. La pression est telle là-dessous que les carottes se dilatent trop vite et explosent en arrivant à la surface.

Les étudiants ont tenté d'extraire le bout de carotte resté coincé dans le tube, tandis qu'Annabel ramassait les morceaux tombés dans la neige et les déposait dans deux tasses de Thermos. Une petite bouteille de vodka a soudain jailli de sa veste.

— Rien de tel qu'un martini glacier. (La glace a sifflé, puis éclaté au contact de l'alcool.) Ce que vous entendez, c'est de l'air vieux de quatre mille ans. Il est piégé par la neige et se retrouve lui aussi gelé dans la glace.

— C'est bien prudent ? me suis-je inquiété en reniflant le mélange.

— C'est sans doute plus propre que ce qu'on respire aujourd'hui.

(Annabel a éclaté de rire.) Frigo serait fou s'il voyait ce qu'on gaspille.

Le froid et l'alcool se sont répandus dans mon estomac.

— J'ai cru comprendre qu'il s'était fâché avec Martin à propos de certaines données.

— C'était sur un autre projet. De la banquise, sur la côte ouest. Frigo avait des résultats bizarres, alors il a demandé à Hagger ce qu'il en pensait.

— Et il n'a pas aimé la réponse...

— Hagger était une grosse merde, a-t-elle affirmé en avalant la dernière gorgée. Il se servait des gens, et après il les jetait.

— Pourquoi vous l'avez laissé partir seul, le jour de sa mort ?

La vodka me rendait de moins en moins prudent.

— J'avais à faire ici.

— Vous auriez pu envoyer un étudiant.

— Il voulait rester seul.

— Mais vous connaissiez les risques, non ?

Annabel a rougi. J'ai senti son regard se durcir malgré les lunettes de soleil.

— J'ai huit semaines à passer sur Utgard, ce qui coûte deux cents livres de l'heure à mes financeurs. On bosse dix-huit heures par jour, sept jours sur sept, à se peler le cul sur la glace. Alors oui, je suis un bourreau de travail, et Martin en était un aussi. Il faisait le boulot. Je le respectais pour ça.

— Je suis désolé. J'ai juste envie de comprendre.

— Il n'y a rien à *comprendre*. (Elle a désigné le forage.) Je peux vous dire quelle quantité de neige est tombée il y a quatre mille ans. Frigo peut vous dire s'il a fait plutôt beau ou moche cette année-là. Mais pour expliquer la mort de Martin sur l'Helbreen... (Annabel a secoué la tête.) Il n'y a pas assez de données.

Tout à coup, je me suis rappelé l'échantillon conservé dans le freezer.

— Vous avez aussi foré sur l'Helbreen ?

— L'été dernier. Pas cette année.

— Mais Martin bossait sur la banquise ; vous n'avez pas trouvé bizarre qu'il s'intéresse à un glacier ?

Une rafale de vent a balayé nos tasses de la caisse. Annabel a aussitôt mis sa capuche.

— Si je devais penser à tous les trucs bizarres que font les gens de Zodiac, j'y passerais mes journées. Bon, vous voulez toujours vous rendre utile ? Allez donc aider Pierre à creuser.

Difficile de refuser. Elle m'a tendu une pelle en me montrant un étudiant planté jusqu'aux genoux dans un trou. Voilà un travail simple qui me convenait bien.

Je n'ai pas tardé à tomber la veste pour m'activer juste avec le

pull, le bonnet et les gants. Pierre et moi creusions des trous voisins, séparés par un mur de neige qui grandissait au fur et à mesure de notre descente. Le grand Québécois maigrichon, bandana et sourire jusqu'aux oreilles, entamait sa troisième et dernière semaine de travail pour sa maîtrise.

— On dirait qu'Annabel vous donne beaucoup de boulot.

— Ouais.

— Avant-hier, quand Martin Hagger...

— Sale coup. C'était un brave type.

— Personne d'ici n'est allé voir s'il allait bien ?

— Sur l'Helbreen ?

— Oui.

— Je ne crois pas. Le forage nous mobilisait entièrement. Le docteur Kobayashi s'est absenté quelques heures pour vérifier les mâts d'érosion, mais c'est tout. (Il a jeté un coup d'œil à mon ouvrage.) C'est bon comme ça.

Nous avons lissé les parois et le fond des trous, en prenant garde à ne pas fissurer le fragile mur de séparation.

— Vous voulez voir un truc chouette ? m'a-t-il demandé en plantant sa pelle dans la neige.

Il est parti chercher un carré de contreplaqué avec lequel il a recouvert la moitié de mon trou.

— Allez-y, descendez !

Je me suis glissé entre la neige et la planche. Pierre m'a rejoint en se contorsionnant ; il y avait juste assez de place pour deux. Puis il a levé les bras pour boucher le trou avec le contreplaqué.

— Voilà...

C'était magique. La lumière du soleil traversait le mur de neige et faisait briller la glace d'un bleu paradisiaque, comme un vitrail de Chagall. L'espace réduit accentuait l'effet, à l'instar de la crevasse ; chaque couche s'illuminait à sa manière : bleu pâle quand la neige n'était pas très compacte, bleu néon pour les plus denses.

— C'est une machine à remonter le temps, a dit Pierre. Les bandes sombres sont les neiges d'été, les claires celles d'hiver, parce qu'elles sont moins tassées à cause du vent qui souffle plus fort.

Je me suis assis pour compter les couches : hiver après été, année après année. Là, l'été de la naissance de Luke ; là, l'hiver de mon mariage avec Louise ; là, entre deux, le début de ma thèse en septembre. Je suis remonté jusqu'à l'été marquant la fin de l'école primaire, puis les couches sont devenues trop fines. Ma vie semblait bien dérisoire comparée à la masse de neige accumulée ici.

Un coup sur le contreplaqué nous a indiqué que quelqu'un d'autre souhaitait profiter du spectacle. Nous sommes ressortis en faisant très attention au mur.

Le soleil m'a tellement ébloui que je me suis empressé de chausser mes lunettes tandis qu'un vent glacial s'infiltrait sous mon pull. J'ai remis ma veste avant de rejoindre l'équipe d'Annabel, qui se reposait autour d'une table pliante. Pierre m'a donné un carré de chocolat et une tasse de thé ; elle était déjà froide comme la pierre avant que j'aie fini de la boire.

— À moins cinquante, on jette l'eau bouillante en l'air et elle gèle avant de retomber, a lancé un étudiant.

— On devrait essayer, a dit Pierre. Ils annoncent une grosse tempête ce week-end.

Je leur ai suggéré de m'envoyer une vidéo, puisque je ne serais plus là. Difficile de m'imaginer, dans si peu de temps, regarder un épisode de *Doctor Who* avec Luke au salon. Je me suis tourné vers le trou, vers sa lumière ; j'ai repensé à la cathédrale bleutée de la crevasse. Voilà ce qui me manquerait. Rien d'autre.

Il y avait le même genre de trou là où Hagger était mort. Sauf que...

L'idée m'a frappé avec une telle violence que j'en ai eue des frissons.

— Vous creusez toujours deux trous voisins ? ai-je demandé à Pierre. Un couvert et un à l'air libre ?

— La plupart du temps, oui. Pourquoi ?

Les étudiants reprenaient peu à peu leur poste. J'ai couru vers Annabel, près du forage.

— L'endroit où Hagger est mort... L'Helbreen. C'est loin d'ici ?

— Une trentaine de kilomètres.

— Il faut que j'y aille. Maintenant.

— Vous ne connaissez même pas le chemin.

Faute d'être pris au sérieux, j'ai bondi sur une motoneige dont j'ai aussitôt actionné le démarreur.

— Qu'est-ce que vous foutez ? s'est écriée Annabel.

— Je vais sur l'Helbreen.

— C'est du suicide.

— Alors vous feriez mieux de m'accompagner. (*Ou sinon...*) Vous n'allez pas laisser quelqu'un d'autre aller là-bas tout seul.

Rien n'avait bougé : les bidons délimitant la zone de sécurité, la crevasse derrière. J'ai sauté dans le trou, déjà à moitié rempli de neige, pour taper du pied contre les parois. La première a résisté, la deuxième aussi, mais la troisième s'est désintégrée en brouillard blanc. Une cavité est apparue, couronnée d'une planche elle-même couverte de neige. Un sac à dos rouge gisait à l'intérieur.

J'ai retiré mes moufles pour ouvrir le sac. Il n'y avait pas grand-chose dedans : une barre chocolatée, une Thermos gelée, une carte

topographique, un stylo, un cahier vert.

J'ai regardé le cahier, évidemment. Impossible d'attendre même si le vent m'engourdisait déjà les doigts. J'ai tourné page après page dans l'espoir de découvrir sur quoi bossait Hagger.

Ça ressemblait à n'importe quel cahier de labo. Des colonnes de chiffres, de mesures, entrecoupées de calculs gribouillés et de mystérieux bouts de phrases. « Étalonnage des sulfites » (souligné deux fois) ; « Modèle de Ratkowsky » ; « Concentration de X ». Hermétique sans une lecture attentive. L'écriture elle-même était dure à déchiffrer.

— J'ai envie de pisser, a dit Annabel.

Elle s'est isolée au bord du glacier, derrière la moraine. J'ai continué à parcourir le cahier.

Une feuille volante était coincée entre les pages. Je l'ai lissée sur la couverture du cahier ; le contenu – imprimé – s'avérait plus facile à lire mais pas plus clair. Une suite de chiffres, sans espaces. Des « 0 », des « 1 » et des « 2 » dans un ordre apparemment aléatoire : « 1100121101012... » Sans doute un jeu de données quelconque.

Une rafale de vent m'a arraché la feuille. J'ai tenté de la rattraper au vol, mais ma main refusait de m'obéir. La feuille a filé sur le glacier, blanc sur blanc ; une seconde à peine et j'avais déjà du mal à la distinguer au loin.

Hors de question de perdre un tel document sans l'avoir décodé. J'ai jailli du trou et j'ai couru comme un dératé dans la neige, en essayant de ne pas glisser sur les plaques de glace dévoilées par le vent. Annabel a crié quelque chose dans mon dos, mais ma capuche et le rugissement du vent étouffaient ses paroles.

Un affleurement rocheux a stoppé la course de la feuille. Comme mes doigts ne pliaient plus, j'ai dû la prendre entre mes mains raidies pour la fourrer d'un geste maladroit dans la poche de ma veste. J'avais besoin de moufles, et vite.

Annabel continuait à s'époumoner. J'étais parti loin, bien au-delà du périmètre de sécurité. C'était peut-être ce qu'elle voulait me dire.

— J'arrive !

J'ai fait un pas en avant. Quelque chose a craqué. Le sol s'est dérobé sous mes pieds et j'ai senti le vide m'aspirer. Je me rappelle avoir pensé : *Voilà ce que les flocons ressentent.*

Mais les flocons atterrissent doucement. Pas moi.

Je me suis cogné la tête, et le monde blanc est devenu tout noir.

USCGC Terra Nova

Le pager vibra et traversa la table comme un gros insecte. Franklin l'intercepta avant qu'il tombe par terre.

— Je reviens dans une minute, dit-il après avoir consulté le message.

Enfoui sous les couvertures roses, Anderson s'autorisa un petit sourire.

— Dommage, c'est le moment le plus intéressant.

— Je n'en doute pas. Mais l'hélicoptère revient.

Le sourire s'évanouit aussitôt.

— Des survivants ?

— C'est ce que je vais voir.

Franklin referma la porte derrière lui. Santiago l'attendait dans le couloir.

— Du nouveau, commandant ?

— C'est une longue histoire... Et eux, qu'est-ce qu'ils disent ?

— Atterrissage dans cinq minutes. Ils demandent des brancards. Et l'accès à la chambre froide.

Les deux gardes-côtes grimpèrent les escaliers en direction de la passerelle. Le *Terra Nova* comptait dix ponts ; en général, quand quelqu'un cherchait quelque chose, c'était toujours un niveau plus haut ou plus bas. Le brise-glace faisait office de salle de gym flottante : aucun équipage de la flotte n'affichait une telle forme physique.

— On a fait des recherches sur ce gars, dit Santiago sur un ton plus feutré. Il y a quelques petits soucis.

— Du genre ?

Ils passèrent devant le tableau blanc qui indiquait le programme scientifique des jours à venir. Mais les conditions changeaient si vite dans l'Arctique que les geeks l'appelaient « le panneau des mensonges. »

— D'abord, il n'a pas eu son doctorat. Il s'est fait virer avant. Gros scandale. Une expérience qui s'est mal passée, avec des fraudes dans la paperasse.

— Vous avez trouvé ça tout seul ?

— Un geek m'a aidé, reconnut Santiago avec un grand sourire.

Une fois sur la passerelle, le capitaine se posta devant les vitres qui surplombaient le pont d'envol. Ses hommes avaient toutes les peines du monde à débayer la neige à cause du vent de côté qui en déposait sans cesse une nouvelle couche. Franklin chercha l'hélicoptère dans le ciel. Mais il ne savait même pas où était le ciel.

— Là, commandant.

Santiago montrait une petite lueur qui clignotait dans le brouillard comme un phare lointain. Puis la lumière brilla de plus en plus fort, jusqu'à ce que les pales du rotor déchirent le brouillard.

— « Enfin passa un albatros : il vint à travers le brouillard », murmura Franklin.

— C'est quoi, commandant ?

— De la poésie. Je ne suis pas sûr que vous aimiez.

— C'est au programme de l'examen ?

L'hélicoptère se rapprochait. Dans la Navy, le pilote aurait lancé un câble pour se faire treuiller jusqu'au pont, mais tout le monde savait que ces gars-là n'étaient qu'une bande de fiottes. Les gardes-côtes préféraient rester libres de leurs mouvements. Franklin vit le pilote passer à quelques mètres de la vitre, concentré à l'extrême.

L'appareil toucha le pont et rebondit avant de s'immobiliser. Les marins se précipitèrent pour l'arrimer tandis que Parsons et son équipe émergeaient de leur abri. Deux brancards sortirent de l'hélicoptère, enveloppés de couvertures de survie qui claquaient au vent. Puis vinrent les corps. Franklin en compta onze. Le lieutenant Klein, responsable de l'opération, sortit en dernier ; sa démarche ne semblait pas très assurée même si les hommes de pont avaient bien dégagé la neige.

— Dites à Klein de se présenter au rapport dans mes quartiers. Et envoyez quelqu'un s'assurer qu'Anderson ne quitte pas sa cabine. Je ne veux pas qu'il voie ça.

Tim Klein se cala dans le fauteuil en face de Franklin. Sa famille était dans les marines depuis trois générations ; autant dire que son engagement dans les gardes-côtes avait causé un petit scandale familial. Mais il lui restait le maintien : dos droit, penché dix degrés en avant, deux mains autour de la tasse de café. Il n'arrivait toujours pas à maîtriser ses tremblements.

— C'était pas beau à voir, commandant. Ils ont d'abord brûlé avant de geler.

— Un incendie ?

— Plutôt une explosion. Le bâtiment principal était monté sur pilotis. Quelque chose a foré un gros trou dedans, puis tout s'est effondré et a brûlé sur place. On aurait dit une attaque suicide ou un tir de missile. (Klein dévisagea son propre reflet dans le hublot.)

Difficile d'imaginer qu'on puisse carboniser par un froid pareil.

Franklin attendit que son subordonné reprenne ses esprits. Il faudrait l'envoyer à Bondurant pour une aide psychologique.

— Une idée de la cause de l'explosion ?

— Il y a des barils d'essence, mais loin du bâtiment. (Klein croisa les doigts autour de la tasse, le sourcil froncé.) À mon avis, commandant, c'était de vrais explosifs.

— C'est plausible. Anderson – le gars qu'on a ramassé sur la glace – m'a expliqué qu'ils dynamitaient le glacier pour des études sismiques. Quelque chose a pu mal tourner.

Klein regardait Franklin, mais voyait une autre scène.

— Oui, sans doute... On a trouvé ça aussi. (Il tendit la main, dans laquelle se trouvaient trois douilles de cuivre.) Il y avait du sang dans la neige, tout autour.

— Les survivants ont dit quelque chose ?

— Ils n'étaient pas en état de parler. On est déjà bien contents d'en avoir trouvé. (Sa voix tremblait.) Il y a beaucoup de corps. On a ramené ceux qu'on a pu, mais il faudra retourner chercher les autres.

— Ça peut attendre, lieutenant.

— Merci, commandant.

Santiago frappa à la porte et entra, au grand soulagement de Tim Klein.

— Les Brits ont envoyé les photos des gens de Zodiac. On en a identifié trois. Les autres sont trop brûlés. (Il tendit les feuilles à Franklin. Trois visages étaient cerclés de rouge.) Stuart Jensen. Daniel MacGregor. Francis Quam.

Franklin étudia la série de photos.

— Où est Anderson ?

— Il n'était pas dans leurs fichiers.

— Possible, puisqu'il a été envoyé là-bas en urgence. Qui sont les survivants ?

— Ces deux-là, commandant, dit Santiago en montrant les photos correspondantes. Bob Eastman et Sean Kennedy.

— On peut les interroger ?

— Eastman est le plus touché. Il est à l'infirmerie, inconscient. Kennedy va bien. Enfin... il est réveillé. On l'a mis au chaud dans une cabine.

— Dans ce cas, allons voir ce qu'il a à nous dire. (Franklin posa une main sur l'épaule de Klein.) Vous avez fait du beau boulot, lieutenant. Allez vous reposer.

Bizarre de rencontrer un homme dont on venait juste d'entendre parler. Plus bizarre encore de le découvrir enveloppé de bandages comme une momie, ne laissant voir qu'un œil et la bouche. Kennedy

était plus grand et plus mince que dans l'idée de Franklin. Pour autant qu'il puisse en juger.

Le capitaine leva la bouteille prise dans ses réserves personnelles.

— J'ai pensé que ça vous ferait plaisir. C'est du scotch. Désolé, je n'ai rien d'irlandais à disposition.

Kennedy fit l'effort de se redresser.

— C'est très gentil de votre part, commandant. (Sa voix rauque étouffait l'accent irlandais.) Je ne voudrais surtout pas que vous vous fassiez une mauvaise opinion de mon peuple... mais je ne bois pas.

— Vraiment ?

— Je sais, c'est honteux.

Franklin faillit rebondir sur le sujet, mais se retint au dernier moment. Il posa le whisky sur la table et prit place sur la chaise installée près du lit. Santiago rôdait non loin de la porte.

— On peut discuter ? Je ne voudrais pas...

Kennedy secoua la tête autant que ses bandages l'y autorisaient.

— Je vais mieux que j'en ai l'air. Vu de l'extérieur, en tout cas.

— Comment avez-vous... ?

— Survécu ? (Kennedy s'interrompit le temps d'une quinte de toux.) La fameuse veine irlandaise. Bob Eastman et moi venions juste de sortir au moment de l'explosion. Ça nous a sauvés du feu, bien sûr, mais aussi du gel puisque nous étions les seuls équipés de vêtements polaires. On a fait ce qu'on a pu pour aider les autres, mais par ce temps... (Il s'affaissa d'un coup.) Ceux qui ne sont pas morts brûlés sont morts de froid.

— Mes condoléances.

Ça paraissait idiot de dire ça. Comme toujours.

— Finalement, je vais peut-être prendre un coup, se ravisa Kennedy en sortant une main.

Franklin versa une rasade de whisky dans une tasse en plastique. Il pensa un instant faire de même pour lui, mais il devait rester concentré.

— J'essaie de comprendre ce qui s'est passé à Zodiac. Les autorités se posent beaucoup de questions, que ce soit côté anglais ou américain. Alors si vous pouvez m'en dire plus...

— Ça fait cinq jours que je me pose les mêmes questions. Je ne sais pas comment c'est arrivé.

— Je comprends. Mais peut-être que si vous me racontiez les quelques jours qui ont précédé l'explosion, ça vous rappellerait quelque chose.

Kennedy dirigea son œil intact vers Santiago.

— Je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps, commandant. Vous êtes un homme occupé. Avec un navire à diriger.

— Une seconde, je vous prie.

Franklin entraîna Santiago dans le couloir.

— Gardez un œil sur Eastman. Je veux lui parler dès qu'il se réveille. Et n'oubliez pas de surveiller Anderson.

— Vous croyez qu'il y a du louche ?

— Il s'est passé un sale truc à Zodiac. Tant qu'on n'en saura pas plus, je ne veux pas risquer que ça continue sur mon bateau.

Dans la cabine, Kennedy avait reposé la tasse de whisky sur la table. Presque pleine.

— Je vais vous dire tout ce que je sais.

Kennedy

Le vice caché d'un poste de médecin dans un endroit comme Zodiac, c'est qu'il n'y a pas grand-chose à faire. Surtout en hiver. Vous vous occupez d'une vingtaine de personnes, la plupart jeunes et vaillantes, qui ont subi tous les examens médicaux possibles et imaginables avant d'accéder à la base. J'avais un bloc chirurgical digne d'un petit hôpital et un stock de médicaments à faire pleurer d'envie n'importe quel pharmacien, mais tout ce dont ces gens avaient besoin, c'était une aspirine le dimanche matin après la soirée ciné.

Il faut apprendre à s'occuper. Certains de mes prédécesseurs aidaient les chercheurs, d'autres peignaient ou se lançaient dans le roman qu'ils n'avaient jamais eu le temps d'écrire. Moi, mon truc, c'est les fossiles : Utgard en est pleine. Mais il y a toujours des tas de choses à faire, et comme les chercheurs n'ont pas le temps, ça retombe sur le toubib.

Il y a une boîte aux États-Unis qui s'appelle Planet Climate Action. Ne vous y trompez pas, c'est une couverture pour compagnies pétrolières et constructeurs automobiles avides de brûler des énergies fossiles à n'en plus finir. Ils avaient eu accès à certaines de nos données, et les publiaient en nous refilant le mauvais rôle. Quam, le commandant de la base, pensait que quelqu'un les renseignait de l'intérieur. Il m'a demandé de faire ma petite enquête.

Ma foi, ça ne m'a pas mené bien loin. Pour fournir ce genre de données, il faut d'abord les comprendre, et l'expert du climat à Zodiac n'était autre que Fridtjof Torell, dit Frigo, un enragé du changement climatique. Greenpeace, Les Amis de la Terre, le WWF : il n'y avait pas assez de place dans son portefeuille pour toutes ses cartes d'adhérent. Les chercheurs veillent sur leurs données comme sur un coffre au trésor ; Frigo n'aurait jamais livré les siennes pour ruiner sa propre cause.

Et puis Martin Hagger est mort. Une chute dans une crevasse. Un accident. J'avais entendu dire qu'il avait des problèmes dans son boulot, que ça ne marchait pas comme prévu. Il a sans doute craqué sous la pression. Mais ça m'intriguait quand même.

Je sais que ça a l'air idiot de penser qu'on pourrait tuer quelqu'un

pour quelques chiffres posés sur un graphique. Sauf qu'il commence à y avoir beaucoup d'argent en jeu dans l'Arctique. La glace fond, mettant au jour des endroits restés inaccessibles pendant cinquante mille ans. Sur une planète explorée de fond en comble, voilà soudain que de nouvelles terres apparaissent, et les gens deviennent fous quand ils se croient en mesure d'accaparer quelque chose pour pas un rond. Rien n'est impossible dès qu'il y a des fous et de l'argent.

Hagger avait un assistant, un certain Tom Anderson. Un gars tranquille, sympa, et surtout très malchanceux : il est arrivé à Zodiac le jour de la mort de Hagger. J'ai un peu discuté avec lui ; il m'a fait bonne impression. Il y avait comme une tristesse en lui, mais digne, vous voyez ? La vie ne lui avait pas fait de cadeaux et il essayait de gérer au mieux. Il aurait dû repartir le lendemain, mais l'avion n'a pas pu venir – comme souvent –, alors il a passé la journée au camp Gemini, sur le glacier. Annabel Kobayashi et Jensen, le pilote, me l'ont ramené sur un brancard, à moitié mort de froid.

— Il est tombé dans un moulin, m'a expliqué le docteur Kobayashi.

Ça ne s'invente pas : d'abord Hagger, ensuite son assistant. Vous savez ce que c'est, un moulin ? Un trou dans la glace creusé par les eaux de fonte en été. En fait, ce sont de vrais tunnels dont certains font plusieurs kilomètres de long. Anderson s'en était mieux sorti que son chef. Vivant, mais avec une vilaine blessure à la tête. Je lui ai donné du mannitol pour résorber l'œdème, et de l'halothane pour le garder inconscient.

— Il va s'en tirer ? m'a demandé Jensen.

Dans ces cas-là, inutile de raconter des bobards.

— C'est toujours difficile à dire avec les blessures à la tête. Il peut se réveiller en pleine forme demain matin, comme ne jamais se réveiller du tout. Qu'est-ce qui s'est passé ?

La coïncidence continuait de me chiffonner.

— Je n'ai rien vu, a dit Annabel. J'étais allée pisser derrière la moraine, et quand je suis revenue, il avait disparu. Je l'ai retrouvé au fond du moulin. Quel idiot ! Il aurait dû rester dans le périmètre de sécurité. J'avais pourtant marqué tous les moulins à la fin de la saison dernière. Martin a dû enlever le poteau.

Son émotion m'a pris par surprise. Annabel n'était pas vraiment du genre démonstratif. À Zodiac, on l'appelait la Reine des Neiges. Si même elle était secouée, dans quel état se trouvaient les autres ?

Le médecin de Zodiac n'est pas qu'un médecin. C'est aussi un confesseur, un conseiller, un ami. Voire un psychologue. Si quelqu'un est sur le point de craquer, c'est à lui de panser les plaies. Et ça arrive plus souvent que vous le pensez. Sauf si vous estimez que c'est plutôt normal dans un endroit pareil.

Annabel avait un sac sur l'épaule, le petit sac à dos classique fourni par la base. Elle en a tiré un cahier vert avec une feuille volante coincée entre les pages. Le papier était trempé, et son contenu ne voulait rien dire : une suite de « 0 », de « 1 » et de « 2 », comme un Sudoku pour les nuls.

— Ça appartenait à Hagger. Anderson l'a trouvé juste avant sa chute.

— Il a dit en quoi c'était important ?

— Non.

J'ai jeté un coup d'œil rapide au cahier.

— On va le laisser là.

— Je préférerais...

— Si ça a de la valeur pour Anderson, ça l'aidera de le trouver près de lui à son réveil.

Annabel a froncé les sourcils, mais un médecin sait se donner l'air convaincant. Peut-être même que j'avais raison. Les blessures à la tête sont des lésions bizarres, très mal comprises.

J'ai viré tous les intrus de mon bureau. Puis je me suis plongé dans le cahier après m'être assuré que l'état d'Anderson était stable. Une petite idée que j'avais derrière la tête se changeait peu à peu en théorie. Il n'y avait pas eu l'ombre d'un mort à Zodiac ces vingt dernières années, et voilà qu'on en avait presque deux en trois jours : Hagger et son assistant. Drôle de coïncidence. J'avais vu Anderson rôder autour du labo de Hagger. Dieu sait ce qu'il avait pu y trouver. Ou y cacher.

Quand on y pense, il y avait de quoi se poser quelques questions sur Anderson. Sur son arrivée précipitée, par exemple. La plupart des gens qui viennent à Zodiac sont sélectionnés un an à l'avance, le temps de subir des examens médicaux et de suivre des mois de formation. Anderson, lui, avait débarqué en quarante-huit heures chrono, sans même une bonne veste sur le dos. Il était censé remplacer au pied levé l'ancien assistant de Hagger, un Sud-Africain nommé Kevin, obligé de rentrer chez lui à cause d'une dent de sagesse infectée. Or, comme je faisais aussi office de dentiste, je peux vous affirmer que la denture du gars était parfaitement saine. La vérité, c'est que Hagger voulait Anderson, mais Quam rétorquait qu'il n'y avait pas assez de pognon pour deux assistants. Donc Hagger a ordonné au pauvre Kevin de faire ses valises. Vous comprenez mieux pourquoi j'avais envie de consulter ce fameux cahier ?

Malheureusement, c'était du chinois. Des colonnes de chiffres, quelques équations, de jolis graphiques, et bien trop peu de mots à mon goût. Des expressions mystérieuses telles que : « Vérifier les ions SO », « Concentration de X », ou encore : « D'où vient X ? » Il y avait

aussi une carte d'Utgard dessinée à la main et parsemée de petits x, comme une carte au trésor.

Mais j'ai quand même déniché quelques phrases lisibles. Et l'une d'elles m'a donné très envie de parler à Frigo Torell.

Je l'ai trouvé en haut d'un mât, en bordure de la base ; il s'agrippait à la structure métallique tout en cassant la glace accrochée aux instruments. C'est un sale boulot : si la peau touche le métal, elle reste collée. La plupart des chercheurs font faire ça aux techniciens ou aux étudiants. Mais Frigo était un homme de terrain.

— J'aurais une ou deux questions à te poser. À propos de Hagger.

Une stalactite d'une soixantaine de centimètres, coupante comme une lame, s'est plantée dans la neige juste devant moi. J'ai reculé d'un pas. Frigo est descendu de son perchoir en sautant les deux derniers mètres.

— Rien ne marche dans cette putain de zone.

— La connexion est encore coupée ?

— Non, mais y a un max d'interférences.

Il faisait de grands mouvements de bras pour faire circuler le sang, genre karaté. Je lui ai montré le cahier.

— C'est Anderson qui l'a trouvé. Ça appartenait à Hagger.

— Alors demande à Anderson de t'aider, a dit Frigo en récupérant le fusil posé contre le mât.

— Anderson est dans le coma.

— Merde. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je lui ai rapporté l'accident.

— Il a trouvé ça juste avant sa chute. Je me disais qu'il y avait peut-être quelque chose là-dedans pour expliquer la mort de Hagger.

Je n'ai eu aucun mal à déchiffrer le regard de Frigo malgré les lunettes de soleil.

— Quam a dit que c'était un ours polaire.

— Ce n'est pas la seule théorie en lice, ai-je répondu évasivement.

— Bon, qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Je préférerais qu'on en parle en privé.

Frigo a réfléchi à la question, puis a fait un signe de tête vers une cabane située près de la ligne de drapeaux.

— Pourquoi pas Star Command ?

Star Command était un de ces modules rouges préfabriqués qui servaient à tout. Celui-ci disposait d'un toit coulissant, ainsi que d'une figurine de Buzz l'Éclair clouée au-dessus de la porte ; quelqu'un lui avait même écarté les bras façon crucifix. En hiver, on y rangeait les télescopes et les appareils photo dédiés aux aurores boréales. Donc, à l'approche de l'été, le module aurait dû être vide.

— Qui a mis ça là ? s'est écrié Frigo après avoir ouvert la porte

d'un coup de pied.

Trois machines patientaient sur une table installée contre le mur du fond. De loin, on aurait dit de drôles de photocopieurs. Je me suis avancé pour essuyer un peu de givre sur la façade de la plus proche.

— « Life Technologies ».

— Ça doit servir pour l'ADN, a suggéré Frigo.

— À qui peuvent-elles bien être ?

— À part Hagger, je ne vois pas. Sauf si Quam veut séquencer de l'ADN de manchot.

Ça nous a bien fait rigoler. Puis j'ai posé le cahier sur la table.

— Je ne suis pas biologiste, a repris Frigo. Je ne suis pas sûr de t'être très utile.

— Ce n'est pas un problème scientifique.

Mon cœur s'est mis à battre plus fort tandis que je tournais les pages. Je me rendais soudain compte que nous étions à l'extrême limite de la base et que Frigo avait un fusil à l'épaule. Mes doigts engourdis ont bataillé avec les pages jusqu'à trouver celle qui m'intéressait.

Le titre disait : « Echo Bay – concentrations de CH_4 ». Dessous, des chiffres et un graphique. Et encore en dessous, une courte phrase dans la marge.

« Frigo va me tuer. »

Kennedy

— Tu peux m'expliquer ça ?

J'espérais que ma voix dénotait une certaine assurance, même de façade. Frigo a fait un pas en arrière, puis a levé la main. Je gardais les yeux rivés sur lui. Pourquoi n'avais-je pas emporté un pistolet de détresse ? ou l'un de ces stylos de défense dont on se sert pour effrayer les ours ?

Mais Frigo a juste ôté ses lunettes pour se frotter les yeux.

— Le CH_4 , c'est le méthane.

— Le problème n'est pas là.

Frigo s'est assis sur une caisse métallique, puis s'est penché sur la fameuse page. Sans ses lunettes, il avait l'air encore plus crevé que moi.

— Il y a quelque temps, on a détecté de gros pics de méthane. Pas dans la haute atmosphère, mais ici, au niveau du sol. (Il m'a montré une courbe tracée à la main, inclinée comme un tremplin de saut à skis.) Tu vois ? Les concentrations de méthane dans l'atmosphère augmentent depuis un siècle, mais progressivement. Pas comme ça. (Ma mine déconforte l'a stoppé dans ses explications.) La chimie niveau lycée, tu maîtrises ?

— Je n'avais pas un très bon prof, ai-je marmonné en secouant la tête.

— Le méthane est le principal composant du gaz naturel, celui que tu utilises pour cuire ta bouffe à la maison. Les gouvernements essaient de nous faire croire que c'est une énergie propre. Ce qui est d'ailleurs le cas si on compare au charbon ou au pétrole. Sauf que brûler du méthane produit du dioxyde de carbone – le CO_2 , le grand ennemi du climat – même si c'est moins grave qu'avec les autres combustibles.

— C'est une donnée importante ?

— Il faut savoir que le méthane est lui aussi un gaz à effet de serre. Il capture soixante fois plus de chaleur que le CO_2 . Mais il n'y en a pas beaucoup dans l'atmosphère, et il dure moins longtemps que le CO_2 , donc on en parle peu. N'empêche que si on émet trop de méthane, on finira tous grillés comme des sardines.

— Donc Martin s'est rendu compte que les niveaux grimpaient...

— C'est *moi* qui m'en suis rendu compte. J'ai montré les chiffres à Martin pour avoir son opinion. Je voulais un deuxième avis avant de publier des résultats aussi aberrants. Et je voulais aussi qu'on réfléchisse à l'origine du phénomène. (J'ai hoché la tête pour indiquer que je suivais toujours.) D'ordinaire, ce sont des bactéries qui fabriquent le méthane, dans des endroits tièdes et obscurs. Les marais et les intestins sont leurs deux cachettes favorites. (Il a tendu la main vers la fenêtre.) Utgard n'est pas réputée pour ses marais. Et même si la Plateforme pue du sol au plafond quand Danny fait des fayots, on ne pète pas à ce point-là. Alors d'où pouvaient bien provenir de telles concentrations ?

— Tu attends que je devine tout seul ?

— Tu connais l'hydrate de méthane ? C'est du méthane piégé dans une trame de cristaux de glace. À tel point que tu peux foutre le feu à la glace. Ces hydrates se conservent au froid et sous haute pression, par exemple au fond de l'océan Arctique. Les réserves de méthane des fonds marins sont sans doute plus importantes que celles de tous les autres combustibles fossiles réunis. Donc si les mers se réchauffent, la glace va fondre et libérer le méthane, qui n'aura plus qu'à remonter dans l'atmosphère.

— C'est ce qui se passe ici ?

— C'était mon hypothèse. De toute façon, on *sait* que l'océan se réchauffe, et on *sait* que du gaz en sort. On a détecté des panaches de méthane à l'ouest du Svalbard, pas très loin d'ici. Mais c'est un archipel particulier, réchauffé par le Gulf Stream. Voir le même phénomène se produire dans le coin, encore plus au nord, ce serait un sacré scoop.

La conversation avait dérivé assez loin de son sujet initial.

— Alors, qu'en a dit Martin ?

Le regard de Frigo m'a indiqué que j'avais touché un point sensible.

— Il m'a révélé un secret. DAR-X lui avait demandé d'analyser des échantillons d'eau. Ce que j'ignorais totalement. Des bestioles bouffaient leur matos, et ils pensaient qu'un microbiologiste les aiderait à s'en débarrasser. Mais du coup, il a découvert ce qui se tramait à Echo Bay.

— Ils ne font pas de forages pétroliers ?

— Ça, c'est la version officielle. En réalité, ils essaient d'extraire de l'hydrate de méthane. C'est leur puits qui fausse les mesures.

— Martin t'a dit tout ça ?

— Oui, et je l'ai même écrit. Un très bon article, d'ailleurs. Si DAR-X réussit son coup, toutes les compagnies gazières et pétrolières du monde vont débarquer. Elles ont passé vingt ans à tenter de se faire

une place dans la réserve naturelle au nord de l'Alaska, alors qu'ici, il y a deux fois plus de gaz et aucune loi pour les arrêter. Mais si un seul puits provoque de tels rejets, je te laisse imaginer quand il y en aura mille. Je devais absolument mettre cette affaire sur la place publique. C'est là que Quam m'a convoqué dans son bureau. Il avait eu vent de mon article. Il m'a interdit de le publier.

— Il te l'a *interdit* ?

— Hagger m'avait dévoilé des informations confidentielles. Or, quand DAR-X l'avait missionné, la compagnie avait exigé un accord de confidentialité. Sauf qu'elle ne l'a pas signé avec Hagger, mais avec Quam, au nom de toute la base. Si mon article sortait, DAR-X pouvait engager des poursuites et faire fermer Zodiac. Et chacun d'entre nous pouvait aussi être poursuivi individuellement. Peut-être que cette clause n'aurait pas tenu la route devant un tribunal, mais il aurait fallu déboursier une sacrée somme avant d'avoir gain de cause. Malheureusement, une compagnie pétrolière a plus de trésorerie qu'une petite bande de chercheurs.

À ce moment-là, j'ai cru apercevoir un mouvement derrière la fenêtre. Sans doute un collègue parti relever ses instruments. Mais après de telles révélations, j'étais prêt à tout imaginer.

— Ces hydrates, on les appelle aussi clathrates, a repris Frigo. Tu sais d'où ça vient ? Du mot latin qui veut dire « cage ». Dans le cas d'espèce, les cristaux de glace encapsulent les molécules de méthane. Eh bien, Hagger m'a mis en cage, lui aussi. J'ai dû m'asseoir sur mon bel article.

— T'as dû sacrément lui en vouloir.

Frigo a rigolé : un rire froid dans une pièce glacée.

— Tu ne te rends vraiment pas compte, hein ? Il faut réfléchir à une échelle que des gens comme Quam et toi ne parviennent pas à appréhender. On parle tout le temps de la météorite qui a fait la peau aux dinosaures. Mais avant eux, il y a deux cent cinquante millions d'années, quatre-vingt-dix pour cent de toute vie sur Terre a été balayée par un volcan englouti qui a réchauffé les fonds marins et libéré plusieurs milliards de tonnes de méthane dans l'atmosphère. La plus grande extinction de l'histoire.

» Si tu veux quelque chose de plus récent, je peux te parler de Storegga. Il y a huit mille ans, pas moins de trois mille trois cents kilomètres cubes de fonds marins se sont effondrés à cause d'un changement de température qui avait déstabilisé les clathrates. Et qu'est-ce qu'on a obtenu avec de tels mouvements sous-marins ? Un tsunami qui aurait fait passer ceux du Japon et de l'Indonésie pour un petit remous dans une flaque d'eau. (Frigo a refermé le cahier et me l'a lancé.) Je n'ai pas tué Hagger. D'abord parce que c'est un fait, ensuite parce que je n'en avais pas envie. Et même si j'en avais eu

envie, pas besoin de me salir les mains. Vu comment on traite cette planète, on sera bientôt tous morts.

Kennedy

Je devais absolument me rendre à Echo Bay. Par chance, l'occasion s'est présentée dès le lendemain matin. Danny s'était fendu d'un gâteau pour remercier les gars qui avaient sauvé Greta et Tom Anderson : Jensen allait le leur apporter et je me suis porté volontaire pour l'accompagner.

Je sais ce que vous pensez. Que c'est absurde de faire cent kilomètres en hélico pour un gâteau, surtout cuisiné avec de l'œuf liquide et du lait en poudre. Mais dans une zone frontière comme Utgard, c'est le genre de petite courtoisie qui rend la vie supportable. Les gens font beaucoup d'efforts. Des fois, ils font même celui de vous sauver la peau.

— Surtout, soyez revenu à dix-sept heures zéro zéro, m'a ordonné Quam. Quand l'avion arrivera, nous aurons besoin de vous pour embarquer Anderson.

Je lui ai dit que c'était risqué de transporter le blessé, mais il a prétendu qu'on n'avait pas le choix, qu'on n'avait pas de quoi le soigner à la base. Mauvais argument, à mon sens. L'équipement d'un hôpital ne compensait pas les dangers d'un voyage en avion. L'état d'Anderson était stable, ses signes vitaux encourageants. Je commençais à espérer qu'il s'en tirerait sans séquelles. Mais bon, le commandant avait parlé.

Donc je suis monté dans l'hélicoptère avec un gros Tupperware plein de gâteau. Bob Eastman, l'astrophysicien, est venu aussi. Comme ses instruments subissaient des interférences électriques, il voulait savoir si les machines de DAR-X étaient en cause.

— C'est quoi, ta théorie ? m'a-t-il demandé tout de suite après le décollage.

— Ma théorie sur quoi ?

— Hagger et Anderson. Tu crois que c'est juste une coïncidence ?

— Pourquoi pas ?

— D'après Danny, c'est un coup des francs-maçons. En ce moment, il essaie de déterminer s'ils ont agi de leur propre chef ou sur ordre de leurs maîtres extraterrestres.

Danny, le cuistot, était un type supergentil. Mais il avait une vision

du monde assez particulière, qu'il n'hésitait pas à partager avec nous.

— Une fois, je lui ai demandé pourquoi il bossait ici, au milieu des Illuminati, a repris Eastman. Tu sais ce qu'il m'a dit ? « Si on ne peut pas être contre eux, faut être avec eux. » D'après toi, il croit vraiment à tout ça ?

— Je suppose que parfois, ça rassure de s'avouer désarmé face à une puissance supérieure.

Eastman a ricané.

— Alors ce sont peut-être bien les extraterrestres qui dérèglent mes instruments.

Si Utgard était la zone frontière, alors Echo Bay était le camp des pionniers en plein territoire indien. Installée sur la croûte glaciaire de la baie, la foreuse haute de dix étages demeurait la seule structure permanente aux alentours. Des haussières la maintenaient en place tel un immense gréement de bateau, tandis que des tuyaux en plastique jaune s'échappaient d'un gros trou creusé dans la glace. Non loin de là, des nuages de vapeur montaient de trois énormes silos noirs alignés derrière un grillage. Tout le reste était temporaire : des tentes, quelques conteneurs, des cabanes en tôle ondulée qui semblaient plus ou moins en cours de démontage.

Le responsable des lieux s'appelait Bill Malick, un solide gaillard originaire du Texas. Je l'avais imaginé avec un grand chapeau de cowboy, mais, évidemment, il faisait trop froid pour ça. Je lui ai donné le gâteau en le remerciant de son aide. Jensen a pris des photos pour le blog : Eastman et Malick, couteau en main, autour du gâteau posé sur un baril d'essence. Le genre de truc qui fait bicher les communicants de Norwich.

— Personne ne verra que le gâteau a gelé, a dit Malick.

Il m'a conduit à la cantine, un Portakabin en bois qui s'avérait sans conteste le bâtiment le plus solide du coin. J'y ai bu un café pendant qu'Eastman causait avec l'ingénieur radio.

— Vous avez trouvé le filon ? ai-je demandé en montrant la foreuse.

— Information confidentielle, a répondu Malick en souriant. Non que je ne vous fasse pas confiance, entendons-nous bien.

Je n'avais pas oublié les révélations de Frigo.

— Vous croyez vraiment qu'il y a du pétrole sous Utgard ?

— On me paie pour trouver la réponse à cette question.

— Ou du gaz naturel, peut-être ?

Malick souriait toujours. Mais pas d'une manière très amicale.

— Vous voulez acheter des actions ?

J'ai frotté pouce et majeur : le geste universel pour parler d'argent.

— Je ne suis pas très bien payé, là-bas.

— *Amen*, a dit Malick en levant sa tasse. Je suppose que c'était pareil pour l'autre, Hagger.

— À coup sûr.

— Vous avez pu déterminer ce qui lui est arrivé ?

Son expression restait parfaitement neutre. Tous les Texans ne jouent-ils pas au poker ?

— On suppose que c'était un accident, ai-je avancé prudemment.

— Mais ?

— Vous étiez sur l'Helbreen ce jour-là.

Malick a posé violemment sa tasse sur la table.

— Est-ce que... ?

— Je me demandais juste si vous aviez vu quelque chose. Hagger était un homme expérimenté, donc il y a des leçons à tirer de son décès.

Ma voix dégoulinait d'innocence. Et puis je ne mentais pas. Avec quelqu'un comme Quam aux commandes, il fallait tirer des leçons de tout et prendre les mesures adéquates. Même si la leçon se résumait à : « Ne tombez pas dans une putain de crevasse. » Au moins, Malick s'est détendu.

— On peut avoir toute l'expérience du monde, il suffit d'une seconde d'inattention. Un de nos gars, Earl, avait bossé vingt ans aux gisements de Prudhoe Bay, en Alaska. En septembre dernier, il a été farfouiller dans les ruines du vieux port soviétique. Il a retiré sa veste, sans doute parce qu'il suait trop. Un débris lui est tombé sur la tête et l'a assommé. Ça n'a pas duré plus de cinq minutes, mais le vent avait déjà emporté la veste. Earl est mort de froid. On n'a même pas retrouvé la veste. (Malick a touillé son café.) C'est facile de mourir par ici.

Avec son accent, on aurait dit un vers extrait d'une chanson *country*.

— Qu'est-ce que vous faisiez là-bas, samedi dernier ?

— On prenait un peu de bon temps. Le projet est presque fini : on rentre ce week-end. On voulait faire du ski avant de partir.

— Sur l'Helbreen ?

— Plus bas, sur le Wendel. Au retour, on a fait un crochet par Vitangelsk, l'ancienne ville coco. Un collègue était passé par là deux semaines auparavant. Il disait avoir vu des lumières la nuit... Bon, inutile de me regarder comme ça. Il avait forcé sur la bière, point final.

— Vous avez trouvé des choses bizarres ?

— Le fantôme de Staline nous a chanté *L'Internationale*. (Malick a éclaté de rire.) Non, il n'y avait que des ruines et de la neige. Rien de nouveau sous le soleil.

Eastman se faisait attendre. Prêt à partir, Malick a renversé sa tasse

pour avaler la dernière goutte de café.

— J'ai cru comprendre que Hagger avait bossé pour vous, ai-je ajouté d'un air aussi détaché que possible.

— Oui. Sur la qualité de l'eau. Pas grand-chose, en fait : nos tuyaux s'érodaient, alors on a demandé à Zodiac si quelqu'un pouvait jeter un coup d'œil. Votre chef a envoyé Hagger.

— Il a trouvé la solution ?

— Il a analysé quelques échantillons. D'après lui, nos ennuis proviennent d'une sorte de plancton. L'eau se réchauffe, la couche de glace s'amincit, alors ce serait normal de voir apparaître de nouvelles bestioles.

J'ai tourné la tête vers la fenêtre, vers la foreuse. Si Frigo avait raison, ce n'était pas du pétrole qui coulait dans ces tuyaux jaunes. « Information confidentielle ». Assez pour tuer quelqu'un ?

— Je sais à quoi vous pensez, a dit Malick.

— Ah oui ?

— La fonte des icebergs, les bébés phoques, toute la propagande des connards du Sierra Club. Vous croyez que c'est un boulot facile ? Quand je dis que je bosse dans le pétrole, les gens me regardent comme si j'avais la rage. Et si j'ajoute que c'est dans l'Arctique, ils sont prêts à me mettre une balle dans la tête. Ils pensent sans doute que je passe mon temps à noyer des oursons dans des barils de pétrole.

— Mais vous admettez que la planète subit des changements importants, pas vrai ?

Malick a essuyé un reste de glaçage sur sa barbe.

— Vous avez déjà été dans les montagnes ? aux anciennes mines ? (J'ai hoché la tête.) Qu'est-ce qu'ils extrayaient, là-bas ?

— Du charbon, me semble-t-il.

— Et c'est quoi, le charbon ? Des arbres morts. Le pétrole qu'on pourrait trouver ici viendrait lui aussi de plantes mortes il y a deux cents millions d'années. Est-ce qu'il y a des marais sur Utgard ? des forêts ?

— Bien sûr que non.

— La planète change tout le temps. Je suis descendu dans une grotte, trente mètres sous la glace, et j'y ai vu l'empreinte d'une feuille sur un rocher. Il y avait des arbres sur cette île avant les glaciers : peut-être repousseront-ils quand tout aura fondu. À la fin de la dernière période glaciaire, quand les hommes de Neandertal ont sorti leur gros cul poilu de leurs grottes et qu'ils ont constaté que la glace avait disparu, vous croyez qu'ils se sont lamentés ou qu'ils ont lancé une grande campagne « Sauvez les mammoths » ? Ben non. Ils se sont mis à chasser.

Nous étions restés si longtemps qu'ils se sont crus obligés de nous

inviter à déjeuner. Eastman et Malick ont parlé d'un truc bizarre se déroulant en mars, que j'ai fini par relier au basket-ball. L'équipe des Huskies se débrouillait pas mal, ce qui donnait lieu à quelques blagues faciles. Je me forçais à sourire mais mon esprit était ailleurs.

Hagger avait eu tout le temps de livrer des informations à DAR-X. Comme la chimie faisait partie de son travail, il disposait des compétences nécessaires pour comprendre les données. Et des gens de DAR-X se trouvaient à proximité de l'Helbreen le jour de sa mort.

Certes, ça n'expliquait pas comment ils auraient pu s'en prendre à Anderson. Mais seule Annabel avait vu ce qui lui était arrivé, or il n'avait échappé à personne qu'elle était très proche de Hagger. Avec qui elle aurait dû se trouver au moment de « l'accident ». Était-elle dans le coup, elle aussi ?

J'ai tenté de développer cette hypothèse. Annabel et Hagger transmettaient des données secrètes à DAR-X, mais Hagger a fini par avoir peur ; il a voulu arrêter, ce qui expliquerait pourquoi Annabel s'est fâchée contre lui quand elle est revenue à la station. Ils sont allés tous les deux sur l'Helbreen pour rencontrer les gars de DAR-X, et quand Hagger a menacé de tout avouer, elle l'a poussé dans la crevasse. En attendant d'éliminer Anderson pour faire bonne mesure.

Difficile à croire. En fait, je ne voulais même pas y penser. Mais c'est le problème à Zodiac : on y entre en laissant derrière soi ses amis, sa routine, tout ce qui fait le bien-être quotidien. Et comme la nature a horreur du vide, elle se charge de mettre autre chose à la place. Souvent, ce n'est pas très ragoûtant.

Nous devons nous arrêter à Seal Point sur le chemin du retour, environ soixante kilomètres au nord de Zodiac sur la côte est. Il n'y avait là qu'une vieille cabane bâtie en 1953 durant l'Année internationale des pôles. Quatre chercheurs avaient eu la mauvaise idée d'y vivre reclus pendant treize mois pour étudier le climat. La légende prétendait que l'équipe venue les récupérer en avait trouvé trois dans un igloo, en train de bouffer du phoque, tandis que le quatrième était retranché dans la cabane avec son fusil.

Le refuge avait ensuite été laissé à l'abandon, jusqu'à ce qu'un commandant de Zodiac décide de le réaménager en chalet de vacances pour chercheurs surmenés. J'y avais moi-même envoyé quelques personnes qui ne supportaient plus la Plateforme. C'est une vraie vision de carte postale : une petite cabane rouge nichée dans un creux, avec une cheminée sur le toit, sur fond de montagnes enneigées. Il faut juste oublier le fil barbelé autour des fenêtres, mais ça protège bien des ours.

Notre mission consistait en un simple ravitaillement en fournitures de base. Jensen et Eastman ont déchargé deux barils d'essence tandis

que j'allais examiner la trousse de premier secours à la recherche de produits périmés. C'est toujours bizarre d'entrer dans un endroit resté inoccupé pendant des mois. Tous les volets étaient clos, mais la lumière filtrant par les interstices dessinait un crépuscule ambré. Une seule pièce. Deux lits superposés de chaque côté, les plus bas servant aussi de sièges pour la table qui se rabattait au milieu. Dans un coin, près du placard, le gros poêle en fonte installé en 1953 ressemblait à une pierre tombale de l'époque victorienne. Une femme en soutien-gorge et baskets me faisait les yeux doux depuis le mur ; elle devait se les peler en si petite tenue. Une bête page de magazine, mais en bon état. On aurait dit Cat Deeley.

Une boîte de *corned-beef* ouverte attendait sur la table, une cuillère plantée dedans, comme si quelqu'un venait tout juste de la reposer. Une odeur de fumée me titillait les narines.

J'ai manqué de m'étaler par terre en mettant le pied dans la cabane, à cause du voile de glace qui recouvrait le plancher. Je suppose que le vent avait soufflé de la neige à l'intérieur, laquelle avait fondu à la chaleur du poêle avant de geler à nouveau.

La trousse de premier secours était dans le placard ; j'ai comparé son contenu à la liste officielle, en vérifiant les dates limites. Deux bouteilles de morphine manquaient à l'appel. Sans doute une simple négligence, dont il faudrait néanmoins avertir Quam : hors de question que quelqu'un se shoote dans notre dos.

J'avais fini, mais l'odeur de fumée m'inquiétait. À Zodiac, rien n'est plus dangereux que le feu. Ça peut paraître bizarre quand on est entouré de neige et de glace, sauf qu'en fait, tout est si sec que ça flambe en un rien de temps. C'est d'ailleurs ce qui vient de se produire, pas vrai ?

J'ai ouvert le poêle par précaution. Normalement, il faut le vider juste avant de partir, mais là, il était encore plein de cendres. De la cendre blanche. Quelqu'un avait brûlé du papier plutôt que du bois ou du charbon. Et ce quelqu'un semblait avoir déguerpi en vitesse puisqu'il restait encore des morceaux intacts.

J'ai plongé la main dans la cendre duveteuse et l'ai ressortie grise de suie, les doigts serrés sur un bout de carton vert qui me rappelait la couverture du cahier trouvé par Anderson.

Kennedy

— C'est bon ?

J'ai sursauté comme un gosse pris la main dans le pot de confiture. Mais c'était juste Eastman.

— On a fini de décharger l'essence, a-t-il ajouté en regardant mes doigts salis. T'as fait du feu ?

J'ai refermé bruyamment la trappe du poêle.

— Je vérifiais. Par précaution. Bon, faut qu'on y aille. L'avion ne va pas tarder.

J'ai glissé le bout de carton dans la poche de ma veste en espérant qu'Eastman n'avait rien vu. La parano me serrait l'estomac ; une fois dans l'hélico, je me suis perdu dans mes pensées tandis qu'Eastman et Jensen bavardaient tranquillement. L'ombre de l'appareil filait sur l'océan gelé, parfois déformée par les irrégularités. J'imaginai les pressions invraisemblables qui régnaient dans les profondeurs, créant des tensions dont ces petites bosses étaient le seul signe visible.

Dès l'atterrissage, je me suis précipité à l'infirmerie. Anderson était bien là, toujours inconscient ; sa respiration embuait le masque à oxygène. J'ai ressenti un étrange soulagement. Après tout, si quelqu'un avait essayé de le tuer, pourquoi ne pas faire une deuxième tentative ?

Puis j'ai ouvert le tiroir abritant le cahier de Hagger, et... il était là où je l'avais laissé, avec sa couverture verte, ses graphiques, toutes ses pages. Je l'ai touché pour m'assurer que ce n'était pas une hallucination.

Qu'est-ce qui avait brûlé dans le poêle ?

J'ai comparé le cahier à mon fragment : même couleur, même épaisseur. Le même lot.

Hagger avait sans doute plusieurs cahiers. À bien y réfléchir, j'avais dû les voir alignés contre le mur du labo. Je suis allé jeter un coup d'œil par la porte, mais si les cahiers s'étaient trouvés là où je pensais, ils avaient disparu. Une grosse fiole se chargeait de combler l'espace vide.

J'ai aussi examiné le cahier de sortie, au bout du couloir. Peine perdue. Comme si quelqu'un allait signaler qu'il se rendait au chalet

pour détruire les recherches de Hagger ! Le problème avec cette cabane, c'est qu'on peut y accéder en toute discrétion. Une heure de motoneige dans les deux sens, et l'affaire est dans le sac.

Comme je viens de vous le dire, les pensées lugubres se succédaient dans ma tête. Le moindre craquement de la Plateforme me faisait sursauter. J'ai dû prendre un diazépam pour me calmer. Je ne suis pas fan de l'automédication, mais je tremblais trop et mon cœur battait à tout rompre. Le cahier est passé dans le petit placard réservé aux médocs dangereux. Je m'apprêtais à y mettre aussi le fragment vert quand l'envie m'a pris de l'inspecter une dernière fois.

En plissant les yeux, j'ai distingué de fines rainures. Des lettres. Crayon gris sur fond vert, difficile à repérer sous la saleté. J'ai frotté la suie en essayant de ne pas faire pire que mieux. Avec la lumière sous le bon angle, ça disait : « Ash sait-il où ça mène ? »

— Il est prêt ?

Greta était entrée sans prévenir. Ça arrive tout le temps à Zodiac : aucune serrure, même pour l'infirmerie. Peut-être avait-elle vu mon manège, mais elle n'a fait aucun commentaire. Greta ne faisait jamais de commentaires.

— L'avion arrive. Tu m'aides à transporter Anderson ?

On l'a bien emmitouflé avant de le sortir sur un brancard. Le Sno-Cat nous attendait, moteur allumé pour garder la cabine au chaud. Une fois Anderson installé, on a attaché le corps de Hagger sur un traîneau. J'avais même déniché une housse mortuaire au fond d'un placard. Greta a conduit aussi doucement que possible, mais l'engin n'était pas taillé pour ça. Deux ou trois fois, j'ai failli me jeter sur le blessé pour l'empêcher de heurter le plafond.

L'avion était sur la piste. On a chargé les deux gars, Anderson devant, Hagger dans la soute. Quelques minutes plus tard, l'appareil n'était déjà plus qu'un point noir dans les nuages.

USCGC Terra Nova

— Attendez une minute. Vous dites qu'Anderson a été évacué de Zodiac Station ?

Franklin s'était levé, arpentant la pièce de long en large tout en écoutant Kennedy.

— Ça a l'air de vous surprendre, commandant. Vous avez trouvé le corps ?

— Nous... (Franklin hésita un court instant.) Non. Pas encore. Mais nous avons... des raisons de croire qu'Anderson est resté sur Utgard.

L'expression de Kennedy se durcit sous ses bandages.

— Voyez-vous ça. Je peux aller tout de suite à la fin de l'histoire, si

vous voulez.

Franklin consulta son pager. Rien de neuf sur Eastman. Il sentait sous ses pieds le mouvement familier du *Terra Nova*, dont la proue se soulevait au-dessus de la banquise avant de l'écraser en retombant. Le navire progressait à bonne allure.

— Continuez.

Kennedy

Quam est venu me voir dès mon retour à la Plateforme.

— Il est bien parti ?

J'ai enlevé mes moufles pour m'attaquer aux bottes.

— Parti, oui. Bien... je ne sais pas. S'il lui arrive quelque chose, ce sera votre faute.

— Ne vous inquiétez pas pour lui. Il sera bien soigné, et nous, on peut reprendre le boulot. (Il m'a mis une main sur l'épaule d'un geste maladroit.) Vous savez que j'ai raison, Sean.

Je me suis éloigné sans répondre. Je sais qu'il ne faut pas dire du mal des morts, mais je ne l'aimais pas beaucoup. Il insistait trop sur sa supériorité hiérarchique. Bien sûr, un chef *doit* savoir garder ses distances s'il ne veut pas s'attirer d'ennuis, mais justement, Quam me traitait différemment, comme une sorte de confident, comme si nous avions quelque chose en commun. Honnêtement, ça me mettait très mal à l'aise.

Greta m'a rejoint alors que je commençais à ranger l'infirmerie.

— Anderson a un fils, m'a-t-elle annoncé. Quelqu'un l'a prévenu ?

— Je l'ignorais...

— Anderson l'a contacté par Skype dans la salle radio. Avec un compte invité. Si tu te connectes, tu trouveras les infos nécessaires.

— Vas-y, toi.

Greta n'a pas bougé un muscle.

— Si son père est dans le coma, mieux vaut qu'il parle à un médecin.

— Anderson sera en Angleterre dans vingt-quatre heures. Inutile d'alarmer ce pauvre gosse.

— Ou peut-être que si, justement.

Nos regards se sont croisés. Elle voulait préparer le gamin à une possible catastrophe.

— Tout va bien se passer.

— T'es sûr ?

Je suis allé à la salle radio. J'ai lancé Skype, puis j'ai cliqué sur « dernière communication » en espérant que personne ne répondrait. Mais l'image est apparue. Celle d'un garçon d'environ huit ans, dont le

grand sourire s'est évanoui dès qu'il m'a vu.

— Qui êtes-vous ?

Je me suis raclé la gorge. Mes cours de psychologie médicale ne comportaient aucun chapitre sur les mauvaises nouvelles annoncées aux enfants par Internet.

— Je suis le docteur Kennedy. Je travaille à Zodiac Station, comme ton père. (Il m'a regardé sans un mot.) Je t'appelle juste pour te dire qu'il y a eu un petit accident. Ton père est tombé. Il s'est cogné la tête. Mais tout va bien, il rentre à la maison.

Il me regardait toujours. Alors j'ai répété que tout allait bien, que son père n'avait rien de grave. Quand il s'est retourné, j'ai entendu une voix féminine dans le lointain.

— C'est papa ?

Le gosse a secoué la tête. Une femme au visage fatigué s'est penchée sur son épaule.

— C'est qui ?

— Je m'appelle Sean Kennedy. Je suis le médecin de...

Une des radios s'est mise à grésiller au-dessus de ma tête.

— Zodiac Station, ici Tango Oscar deux neuf.

J'ai levé les yeux pour tenter de comprendre d'où sortait la voix.

— Papa s'est blessé, a dit le gamin.

— Tom va bien ? (La tête de la femme a rempli l'écran.) Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Zodiac Station, répondez. Appel d'urgence, je répète, appel d'urgence.

Les parasites ne parvenaient pas à masquer le ton paniqué.

— C'est une blague ?

Greta est entrée dans la pièce ; sans doute écoutait-elle derrière la porte. Elle s'est aussitôt emparée d'un micro.

— Tango Oscar deux neuf, je vous écoute.

— Zodiac Station, nous avons un gros problème moteur.

J'ai dit à la femme de l'écran que je la rappellerais plus tard.

— Vous pouvez tenir jusqu'à Longyearbyen ? a demandé Greta.

— Négatif, Zodiac. Trop loin. On revient à Utgard. Tenez-vous prêts pour un atterrissage d'urgence.

— Papa va bien ? a dit une petite voix triste dans l'ordinateur.

Nous nous sommes tous rassemblés sur la piste. Même Danny, engoncé dans une parka prêtée par Frigo, la seule qui lui allait. Greta avait fouillé toute la base à la recherche du moindre extincteur disponible, un butin chargé ensuite dans le Sno-Cat.

Eastman surveillait la radio, même s'il n'en sortait plus que de courtes annonces de position. Je suppose que le pilote avait autre chose à faire. Frigo a grimpé en haut d'une échelle pour casser la glace

qui emprisonnait la manche à air ; à peine libérée, celle-ci s'est agitée dans tous les sens telle une bête enragée.

— Sale vent de travers, a déclaré Greta comme si elle parlait de la pluie et du beau temps avec le facteur.

Des voiles de neige s'envolaient des sommets montagneux ; le vent glaçait chaque centimètre carré de peau à nu. Quam avait raison : les gens adorent porter secours, et le plus gros danger vient souvent des secouristes. Je les ai tous forcés à rentrer dans le Sno-Cat jusqu'à l'arrivée de l'avion, sauf Quam et Greta. J'ai tiré ma capuche sur mon bonnet et fermé tous les Velcro possibles. Le monde s'est rétréci, borné par un cercle de fourrure battu par les vents.

J'étais tellement enveloppé que je n'ai même pas entendu l'avion. Greta, si. Elle m'a tiré par le bras, juste avant qu'Eastman se mette à faire de grands signes depuis la cabine du Sno-Cat. J'ai pointé mes jumelles vers le sud. Le vent me faisait pleurer et l'avion se cachait dans les nuages : quand je l'ai enfin localisé, il était déjà presque au-dessus de nous.

Ça se présentait mal. L'avion ruait dans le ciel comme un cerf-volant. L'une des hélices ne tournait plus. Sa trajectoire aurait dû se stabiliser avant l'atterrissage, mais au contraire, ça ne faisait qu'empirer. Le pilote semblait avoir perdu tout contrôle.

Les autres sont sortis du Sno-Cat afin de se répartir le long de la piste avec les extincteurs. Frigo attendait au guidon d'une motoneige, moteur allumé.

L'appareil est passé au-dessus du rivage, trop vite à mon goût. Un vent descendant soufflait entre le glacier et la masse d'air froid qui le surplombait ; une rafale a secoué l'avion, qui s'est cabré avant de plonger.

À ce moment-là, il n'était plus très loin du sol : le ski gauche a touché, puis s'est tordu avant d'être arraché. L'avion a atterri sur le ventre et a glissé sur la piste dans un grand nuage blanc. Neige ou fumée ? Quand Greta est montée à l'arrière de la motoneige, Frigo s'est aussitôt lancé à la poursuite de l'avion. Nous courions tous derrière, peinant dans la neige avec les extincteurs. Je crois avoir entendu Quam crier que c'était trop dangereux, qu'il valait mieux attendre, mais personne ne l'a écouté.

Un avion qui glisse sur un terrain gelé met longtemps à s'arrêter. Le nôtre est arrivé en bout de piste et a continué sa course au-delà des drapeaux, mais il a fini par pivoter brusquement à quatre-vingt-dix degrés à force d'accumuler de la neige devant son nez. Les ailes ont tremblé au point que je m'attendais à les voir tomber, tandis que l'hélice continuait à soulever un tourbillon de neige.

Le Twin Otter s'est immobilisé dans une dernière secousse. L'une des hélices tournait librement au vent, l'autre crachait de la fumée.

Frigo a bondi de la motoneige pour tenter d'éteindre le moteur en feu. Greta, elle, s'est précipitée vers la porte.

Quand le reste du groupe a rejoint l'avion, nous l'avons tellement recouvert de mousse avec nos extincteurs qu'il avait l'air de s'être planté dans une congère. À bien y réfléchir, notre enthousiasme était un peu déplacé.

Quam est arrivé à son tour, agitant les bras pour nous enjoindre de reculer. Le dos courbé, j'ai couru de l'autre côté de l'appareil où j'ai trouvé la porte par terre, arrachée par Greta.

Le chaos régnait dans l'habitacle. Des caisses jonchaient le sol, comme dispersées par une tornade. La fumée mêlée de neige obscurcissait la vue. L'odeur de kérosène laissait craindre le pire.

Seul Anderson était sorti indemne de l'accident. Il reposait sur le brancard, à l'endroit où je l'avais attaché deux heures auparavant, les bras en croix sur la poitrine, comme un cadavre.

USCGC Terra Nova

— Mais il avait survécu.

Franklin se tenait au milieu de la cabine, les yeux rivés sur Kennedy. Le visage momifié lui rendait son regard. Expression indéchiffrable derrière les bandages.

— Vous voulez me dire quelque chose, commandant ? reprit Kennedy.

Inutile de mentir.

— Anderson est à bord. Blessé. Nous l'avons trouvé sur la banquise il y a quelques heures. C'est lui qui nous a prévenus pour Zodiac Station.

Kennedy essaya de récupérer un peu d'eau sur la table de chevet, mais faillit tout renverser.

— Laissez-moi faire.

Franklin porta la tasse en plastique aux lèvres du médecin. L'eau gargouilla au fond de sa gorge.

— Quelqu'un le surveille ?

— Oui.

— Avec une arme ?

— Vous pensez que... ?

Kennedy agrippa le poignet de Franklin. Un peu d'eau déborda de la tasse et trempa les bandages.

— Si Anderson est à bord, vous devez absolument vous tenir sur vos gardes.

— C'est lui, le responsable de tout ça ?

Kennedy relâcha sa prise.

— Vous avez parlé à Bob Eastman ?

— Il est toujours inconscient.

— Dommage. Il en sait plus que moi.

Franklin remplit la tasse au lavabo avant de la remettre près du lit, puis il décrocha le téléphone de la cabine pour appeler Santiago. Après quoi il se rassit à côté de Kennedy.

— Continuez, je vous prie.

À l'avant du Twin Otter, Trond, le pilote, était affalé sur son siège. Son harnais n'avait pas résisté aux secousses. Il avait une petite blessure à la tête, mais rien de grave. Il pouvait tenir debout avec l'aide de Greta.

Anderson gisait sur le brancard. Indemne. Sans vouloir offenser son ange gardien, j'y étais un peu pour quelque chose. L'idée d'un transport en avion m'avait donné de telles sueurs froides que je l'avais emballé comme un rôti. Ses signes vitaux étaient corrects. Il avait juste perdu le masque à oxygène, mais je ne l'ai pas remis : s'il avait tenu le choc, il était peut-être prêt à se réveiller.

Je raconte ça tranquillement parce que personne n'a eu de vilaine blessure. Mais sur le coup, ça nous a drôlement secoués, surtout les étudiants. De retour à la Plateforme, nous nous sommes rassemblés dans la cantine pour une séance d'accolades, de larmes et de thé bien chaud. Je passais dans les rangs, distribuant carrés de chocolat et paroles de réconfort. Moi, j'ai vite avalé un autre diazépam. Plus efficace que le thé.

Mais je n'oubliais pas mes patients. Sur le chemin de l'infirmierie, j'ai vu Greta assise dans la salle radio, devant l'ordinateur, en train de parler à quelqu'un. Sans doute le fils d'Anderson, vu qu'elle n'appelait jamais personne. Que pouvait-elle bien lui raconter ?

Anderson était toujours inconscient ; Trond, lui, était bien réveillé, mais je lui avais ordonné de rester allongé par crainte d'une lésion interne.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? lui ai-je demandé en examinant ses pupilles.

— Fuite de carburant. Bizarre. Tout avait été vérifié au départ de Tromsø.

— Vous avez peut-être touché quelque chose en décollant. Des graviers ? Un bout de glace ?

— Ça m'étonnerait. (Il a grimacé quand j'ai remplacé son pansement.) Mais le zinc n'était plus tout jeune. Un joint a pu péter. Ou un tuyau.

— C'est le principe des accidents.

Un bon médecin apprend vite à s'exprimer par clichés.

— Ouais, a-t-il conclu d'une voix grincheuse.

Comme s'il n'y croyait pas vraiment.

Nous avons laissé un dernier passager dans l'avion, mais il n'était pas en état de nous en vouloir. Une fois Trond et Anderson en sécurité, Greta et moi sommes allés récupérer Hagger dans l'épave de l'avion. Il y avait un côté grotesque à la façon dont on le trimballait

sans arrêt depuis sa mort : traîneau, Sno-Cat, avion en feu. On aurait dit du Faulkner.

Difficile de dire combien de temps il devrait encore attendre avant de reposer en paix. L'Agence ne mettait qu'un seul avion à disposition de Zodiac ; le reste de la flotte était basé en Antarctique. Il lui faudrait plusieurs jours – au minimum – pour dénicher un autre appareil, lequel serait d'abord chargé d'évacuer les blessés. Donc j'ai mis Hagger dans la glace.

La chambre froide est un endroit sinistre. Comme la glace qui entoure la base n'est pas assez profonde, la chambre est creusée dans un glacier, derrière la colline. Et vous n'êtes pas sans savoir que les glaciers se déplacent, donc, chaque année, il faut en creuser une nouvelle. Il s'agit d'une tranchée de deux mètres de profondeur, avec quelques marches pour y descendre et un plafond en contreplaqué. Ce dernier est pris dans la glace dès les premières chutes de neige, ce qui permet à la pièce ainsi formée de rester naturellement à moins dix degrés. Si on manque de place, il suffit de creuser sur les côtés, comme ces anciennes catacombes que l'on agrandissait mort après mort.

Oui, c'est vraiment un endroit sinistre. Plus la neige tombe, plus la grotte s'enfonce dans le glacier, et plus il faut tailler de marches pour y descendre. Le plafond s'affaisse sous le poids de la neige. La seule lumière provient de quelques rares ampoules accrochées au contreplaqué, qui dessinent de grandes ombres, surtout dans les tunnels secondaires. Les échantillons sous plastique bruissent quand on passe devant. On dirait parfois que ça continue à l'infini.

J'ai installé Hagger sur le chariot et l'ai emmené le plus loin possible. La housse mortuaire était vieille, peut-être vingt ans d'âge ; l'accident d'avion l'avait déchirée à plusieurs endroits, à tel point qu'on voyait le cadavre au travers.

J'ai fini par la découper au cutter. Hagger portait encore les vêtements dans lesquels il était mort. Mêmes les sous-gants. Je n'avais pas pris le temps d'examiner le corps en détail quand Tom et Greta me l'avaient amené : j'avais juste vérifié l'absence de pouls et signé le certificat de décès. J'ai remarqué encore une fois les habits raides, couverts de glace, comme s'ils avaient été trempés avant de geler. Si Hagger avait bossé sur la banquise, j'aurais compris qu'il puisse tomber à l'eau. Mais il était mort perché sur un glacier.

Là, dans la pénombre de la chambre froide, cette masse de vêtements me gênait. J'ai ouvert sa veste, retiré gants et bonnet. C'était du sentimentalisme ridicule, mais je voulais qu'il repose dans une position plus classique. J'ai soulevé un bras pour le ramener sur sa poitrine. Comme la chair était gelée, je l'ai plié aussi délicatement que possible, de peur de le casser. Le bras m'a échappé à force de le tenir trop doucement. Quand je l'ai soulevé de nouveau, j'ai vu que la

paume était couverte de sang.

Sans le diazépam, j'aurais hurlé. Mais le médoc m'engourdissait plus que le froid. J'ai étudié le corps avec un détachement de drogué. Hagger était mort d'une chute, et il n'y avait aucune blessure apparente. D'où venait le sang ?

Sauf qu'à la lueur de ma frontale, j'ai compris que ce n'était pas du sang. Trop rose, trop vif.

— Tu te lances dans la profanation de cadavre ?

La voix d'Annabel a fait baisser la température de deux degrés supplémentaires. Je me suis retourné tout doucement. Elle se tenait en bas des marches, dans la lueur bleutée de la neige.

— J'arrange le corps. Il a été drôlement secoué dans l'avion.

Annabel s'est avancée dans le tunnel. Sa respiration dessinait des nuages glacés autour des ampoules. Elle s'est arrêtée devant une étagère métallique pleine de carottes glaciaires dont elle a vérifié l'étiquetage.

— J'ai perdu un mois de boulot dans l'accident. Je n'ai plus que de la glace à cocktails.

— D'après toi, il n'y avait donc rien de plus important dans l'avion ?

Elle n'a pas mordu à l'hameçon.

— On ne répare pas une carotte glaciaire avec un plâtre et du paracétamol. Par contre... (Annabel a soulevé un tube de glace semi-circulaire) on en garde une copie. On coupe la carotte en deux à la scie, pour comparer à l'original s'il y a un souci avec l'échantillon de labo. (Elle s'est mise à compter les tubes.) Ah ! il en manque un.

— C'est pas moi. (Réflexe de coupable. J'ai regardé le cadavre en pensant aux rancunes qui s'accumulaient.) Hagger, peut-être ?

— C'était de la glace profonde, le lit du glacier. Ça ne l'aurait pas intéressé.

— Hagger a quelque chose sur les mains, ai-je dit en lui montrant la paume maculée. Tu sais ce que c'est ?

Elle a jeté un bref coup d'œil à la tache.

— Et toi ?

Oui, je le savais. Mais je voulais l'entendre de sa bouche.

— Une saleté quelconque...

— C'est de la rhodamine B. Une teinture fluorescente. On l'utilise pour mesurer l'écoulement dans les glaciers. (Elle jouait avec le bout de ses cheveux.) C'est tellement concentré que si t'en verses cinquante millilitres en haut d'un glacier, t'en retrouves en bas quelques heures plus tard. Et donc oui, ça tache horriblement.

— Qui d'autre en utilise sur Utgard ?

— Mes étudiants.

Je me suis relevé en lâchant le bras du défunt.

— Tu sais comment Hagger a pu s'en mettre sur les mains ?

— On ne s'en est pas servis depuis l'été dernier. Il faut de l'eau de fonte.

Un rapport avec l'eau qui avait trempé Hagger ? Autant poser la question directement.

— Et toi, Annabel, t'as quoi sur les mains ? Du sang ?

Elle m'a jeté un regard incrédule.

— C'est quoi ce mélodrame ? Tu veux jouer les méchants, c'est ça ?

— Tu étais censée être avec Hagger samedi dernier. Et tu accompagnais Tom Anderson quand il est tombé dans le moulin.

J'ai fait un pas en avant, sans réfléchir. Annabel a reculé d'autant.

— Tu crois que je n'y ai pas pensé ? Je vois bien comment on me regarde. Pour Anderson, j'étais aussi choquée que n'importe qui, figure-toi. C'est *moi* qui l'ai sorti du trou. Quant à Martin...

— Oui, quant à Martin...

— C'était un connard arrogant. Comme tous les mecs de cette base.

— À part votre serviteur.

— Sinon, tu crois vraiment... (Elle a éclaté de rire, sidérée par l'idée.) Je devrais sans doute me sentir flattée par cette image de salope amoral. Je suppose que tu as aussi trouvé un mobile ?

— Pour te venger.

— De quoi ? (J'ai levé les yeux au ciel comme si c'était l'évidence même.) Ça ? C'était un quinquagénaire avec trois divorces, une calvitie bien avancée et une carrière en berne. Le temps se vengeait à ma place.

— Alors comment tu expliques la teinture sur ses mains ?

— Je ne l'explique pas.

Elle a soutenu mon regard dans le tunnel glacé. Les ampoules ont clignoté tandis que le plafond donnait l'impression de s'affaisser ; ce qui paraissait certain une minute auparavant ne voulait plus rien dire. Annabel s'est avancée vers moi, la peau jaunâtre à la lueur des ampoules.

— Tu veux continuer à m'insulter ou c'est bon pour aujourd'hui ? (J'ai grommelé quelques mots.) Tu crois que c'est simple pour moi ? Je suis la seule femme chercheur dans ce repaire de mâles. Vous êtes tous très brillants, mais du point de vue social, vous ne valez pas mieux qu'une bande de Néandertaliens. Vous me regardez tous comme un morceau de viande sur lequel poser vos sales pattes. (Elle a tourné les talons, puis s'est ravisée.) Tu sais pourquoi tu as envie de croire que j'ai tué Hagger ? Parce que ça flatte ton *ego* de penser qu'une femme peut tuer un homme par amour. Ça te donne l'impression de valoir quelque chose.

Kennedy

Le lendemain matin, je n'avais même pas fini mon petit déjeuner que Quam me convoquait déjà dans son bureau. Assis dans son fauteuil, il s'enroulait autour du doigt un élastique au bord de la rupture.

— Qu'est-ce que vous foutez ?

— Juste là ? J'essayais de finir mes corn-flakes.

— Vous savez très bien de quoi je parle. Plusieurs personnes m'ont signalé que d'après vous, Hagger avait été assassiné.

— Vous m'avez demandé de trouver qui fournissait des données à DAR-X. Je suis presque sûr que c'était Hagger. Il bossait même pour eux à ses heures perdues.

— Le projet en question n'a rien à voir là-dedans. J'avais donné mon autorisation.

À présent, l'élastique était assez serré pour couper la circulation sanguine.

— Des gens de DAR-X étaient sur le glacier le jour où Hagger est mort.

— Comme une bonne moitié du personnel de Zodiac, bordel ! Vous ne suggérez quand même que DAR-X aurait pu...

— J'attends encore qu'on me montre une compagnie pétrolière qui respecte la loi.

Je n'ai pas parlé d'Annabel. Elle s'était sans doute déjà plainte de moi.

— Ça ne peut pas continuer. La situation devient intenable. D'abord Hagger, puis Anderson, puis le crash de l'avion. Plus d'incidents majeurs en une semaine qu'en vingt ans.

— Au moins, ça fait trois.

— Trois quoi ?

— Trois accidents. Vous savez, « jamais deux sans trois ». C'est peut-être fini.

Quam ne semblait pas apprécier mon humour.

— Un homme mort, deux rescapés de justesse, et sans le Twin Otter, nous voilà isolés pour une bonne semaine. Si vous persistez à entretenir la parano, quelqu'un va péter les plombs.

— Vous ne voyez pas le rapport ? ai-je insisté. Hagger, son assistant, et l'avion dans lequel ils se trouvaient tous les deux. La fuite de carburant, vous croyez que c'était un simple accident ?

— Hagger ne valait plus rien. Je vais vous dire un secret : son fameux article dans *Nature*, c'était une imposture. Vous savez pourquoi personne n'arrive à reproduire ses résultats ? Parce qu'il les a trafiqués.

— Impossible...

— J'ai reçu un mail la semaine dernière. Ils retirent l'article. Nous ne pouvons pas nous permettre d'abriter un fraudeur dans nos murs : les financeurs feraient une attaque. Alors je lui ai dit qu'il devait partir.

Ça m'a foutu un coup. Je savais que Hagger avait des problèmes, mais pas à ce point-là. Un tiers des articles scientifiques se révèlent faux un jour ou l'autre, même ceux validés par un comité de lecture. Mais personne ne dit jamais rien. On se contente de balayer la poussière sous le tapis. Qu'un journal de cette importance désavoue un de ses articles était presque inconcevable. Même les gars qui avaient prétendu maîtriser la fusion froide dans les années quatre-vingt n'avaient pas subi un tel revers.

— Vous avez viré Hagger ?

— Le matin de sa mort. (Quam tirait sur l'élastique, qui avait déjà claqué une fois et s'apprêtait à recommencer.) Vous croyez que j'en suis fier ? Si quelqu'un est responsable de sa mort, c'est bien moi. Je l'ai poussé au suicide.

— N'empêche, ça n'explique pas ce qui est arrivé à Anderson. Ni à l'avion, ni...

— Ça suffit ! (Quam s'est levé, le visage aussi rouge que son doigt, comme s'il avait un élastique autour du cou.) Vous allez cesser de répandre ces rumeurs. C'est un ordre. On ne peut pas laisser croire qu'il y a un meurtrier parmi nous.

Il s'est aperçu trop tard que Danny se tenait dans l'embrasure de la porte, torchon autour du cou, les yeux écarquillés. Le cuistot a fait un pas en arrière, mais le regard furieux de Quam l'a stoppé net.

— Je venais juste voir si Doc avait fini son petit déjeuner, a-t-il marmonné.

L'entretien m'avait coupé l'appétit. Mais de retour à l'infirmerie, j'ai trouvé Anderson réveillé, assis sur le lit. Il inspectait la pièce comme un homme enlevé par des extraterrestres qui découvre l'intérieur du vaisseau. Son visage blafard, ses cheveux hirsutes et sa barbe de cinq jours lui donnaient une allure de clochard.

— Où suis-je ?

— Toujours à Zodiac. Mercredi matin.

Anderson s'est frotté lentement la nuque.

— Je ne suis pas sûr de...

— Amnésie à court terme. Ne vous inquiétez surtout pas, c'est normal, ça reviendra tout seul.

— Je dois parler à Luke avant qu'il parte à l'école, a-t-il dit en levant des yeux paniqués vers l'horloge.

— Greta s'en est chargée. Il sait que vous êtes sain et sauf.

— D'accord.

Il s'est rallongé, avec une grimace quand sa tête a touché l'oreiller. J'ai mis deux paracétamols dans un verre, et le verre près du lit. Les yeux d'Anderson étaient rivés au plafond. Je n'ai pas pu m'empêcher de poser la question.

— Vous vous rappelez votre chute ? Sur l'Helbreen ?

Une lueur s'est allumée dans son regard.

— Je ne suis pas tombé tout seul.

— Il n'y avait personne avec vous. À part Annabel.

— Elle s'est éloignée pour pisser, a-t-il dit en fronçant les sourcils. Quelqu'un m'a attaqué par-derrière.

Tous mes soupçons concernant la glaciologue sont revenus d'un coup : Annabel et Hagger, Annabel et Anderson. Mais je n'arrivais pas à y croire. Après tout, elle avait ramené Anderson à Zodiac. Si elle avait vraiment voulu le tuer, ce n'était pas la meilleure stratégie à adopter.

— Vous êtes tombé dans un moulin. Erreur d'inattention. Et vous vous êtes cogné la tête.

— Quelqu'un m'a attaqué par-derrière.

Il a plissé les yeux comme pour mieux voir son souvenir.

— Sans doute un mauvais rêve, ai-je ajouté. Vous êtes resté dans le coma pendant deux jours, gavé de médicaments. C'est normal que vous soyez un peu confus.

J'ai scruté sa rétine à l'ophtalmoscope, à la recherche d'une commotion cérébrale.

— J'ai trouvé un cahier, a dit Anderson. J'étais en train de le lire.

D'accord, pas d'amnésie à court terme. Je ne savais plus que penser. Pouvais-je le croire, lui ? À ce moment-là, je ne faisais plus confiance à personne.

« Si vous persistez à entretenir la parano, quelqu'un va péter les plombs. » Quam avait peut-être raison. Mon corps réclamait déjà un autre diazépam.

J'ai sorti le cahier du petit placard. Le bout de couverture brûlée était là, lui aussi. « Ash sait-il où ça mène ? » Je l'ai caché sous le carnet d'ordonnances.

— J'y ai jeté un coup d'œil, ai-je reconnu d'un ton désinvolte. Mais je n'ai pas compris grand-chose.

Anderson a tourné quelques pages, puis a levé un sourcil étonné.

— « Frigo va me tuer », a-t-il lu à voix haute.

— Façon de parler. Martin avait travaillé pour DAR-X. Frigo pensait que c'était un pacte avec l'ennemi.

— Et ce « X » ? « Concentration de X », « Dispersion de X ». Vous savez ce que c'est ?

— J'espérais que *vous*, vous sauriez.

Quam affirmait que Hagger « ne valait plus rien ». Fallait-il croire ce que le défunt avait écrit dans son cahier ? Ou n'y voir que du pur délire ?

J'ai laissé Anderson à l'infirmerie pour aller prendre des nouvelles de Trond, le pilote, mais Jensen m'a intercepté dans le couloir.

— Je peux te parler ? En privé ?

— Bien sûr.

Nous sommes allés dans la salle de jeu, laquelle n'était qu'un simple cagibi jusqu'au jour où un technicien qui s'ennuyait ferme en hiver avait utilisé des bouts de caisses pour fabriquer une table de billard deux fois plus petite que la normale. Les queues n'étaient autres que des poteaux de sécurité raccourcis, et le feutre des doublures de bottes. J'ignore où il avait pu dénicher les boules.

Deux hommes tenaient tout juste entre le mur et la table, sans parler de manipuler une queue. Mais l'endroit était tranquille puisque personne n'y mettait les pieds en dehors du grand tournoi annuel. Je me suis appuyé contre la porte pour la maintenir fermée tandis que Jensen faisait rouler une boule sur la table.

— Il y a un drôle de bruit qui court... Comme quoi, pour Hagger, ce ne serait pas un accident.

Inutile de chercher l'origine de la rumeur. Si Danny avait surpris ma conversation avec Quam, tout Utgard était déjà au courant. Les instruments d'Eastman allaient sans doute capter l'information circulant dans l'espace.

— Pour ça, adresse-toi à Quam.

— On sait qui a fait le coup ?

— Non.

Jensen a envoyé la boule droit dans un trou.

— Moi, j'ai peut-être une idée.

La boule est tombée dans la poche. Perdu dans mes pensées – Annabel et Anderson et Quam et Frigo –, j'ai mis un moment à intégrer l'information.

— Tu sais qui a tué Hagger ? ai-je demandé d'un air stupide.

— Ce jour-là... quand Hagger est mort. J'ai dit que j'avais passé la journée avec le docteur Ashcliffe, à chercher des ours. (J'ai hoché la tête.) Eh bien ce n'est pas totalement vrai. En fait, on n'a pas eu

beaucoup de chance, et en milieu de matinée, il a préféré continuer au sol en disant que ce serait plus efficace.

— C'était où ?

— Vitangelsk. L'ancienne ville russe. J'en ai profité pour ravitailler quelques dépôts de carburant.

— T'es resté parti combien de temps ?

— Deux heures. Peut-être trois.

— Il faudrait consulter le journal de bord.

Le pilote s'est mis à tripoter le feutre de la table.

— Ash m'a dit d'écrire qu'on avait volé toute la journée. (Là, il a bien vu le regard que je lui lançais.) Ça ne faisait de tort à personne ! La compagnie facture les chercheurs pour les heures réservées, qu'elles soient effectuées ou pas.

— Donc tu as falsifié le journal de bord ? Pour qu'on ne sache pas que Ash était resté seul tout l'après-midi ?

Vitangelsk et l'Helbreen se trouvaient sur des versants opposés de la même montagne. Autant dire tout près. Ashcliffe aurait pu s'y rendre à skis. À moins que DAR-X l'ait pris en stop.

— Je ne pensais pas à mal, a marmonné Jensen.

— Mais Hagger est mort cet après-midi-là.

— Je sais ! Mais tout le monde affirmait que c'était un accident. Jusqu'à aujourd'hui.

— Ash était comment quand tu l'as récupéré ?

— C'est le problème. Il avait l'air drôlement secoué. Il m'a dit qu'il avait failli se faire avoir par un ours.

— Un ours ?

— Oui, mais c'est pas tout. (Jensen s'est penché vers moi par-dessus la table de billard.) Il avait du sang sur sa veste.

Kennedy

« Ash sait-il où ça mène ? » Ces mots dans le cahier prenaient soudain un nouveau sens. À force de me concentrer sur Annabel et Frigo, je n'avais pas soupçonné Ashcliffe un seul instant.

— Du sang ?

— Une belle traînée. Sur sa manche.

— Tu ne t'es pas demandé... ?

— Il a dit qu'il avait saigné du nez. (Jensen a croisé mon regard. On a éclaté de rire malgré la situation.) C'est vrai que l'air est plutôt sec, là-haut.

Je n'avais repéré aucune blessure sur le corps de Hagger. Mais bon...

— Allons voir ce que fait Ash.

D'après le cahier de sortie, Ash était parti une heure plus tôt pour se rendre sur le fjord gelé. Aller l'interroger contrevenait aux ordres de Quam, mais c'était le dernier de mes soucis. Je voulais juste connaître la vérité.

— Tu dois venir avec moi, ai-je dit à Jensen.

Il a hésité. Comme s'il regrettait déjà sa confession.

— Eastman a réservé l'hélico dans une demi-heure. Ça va me prendre un bon moment.

J'ai dû me décider rapidement. Quam m'attendait au tournant : j'avais intérêt à rassembler un maximum de preuves si je voulais accuser Ash de quoi que ce soit. Il était à Vitangelsk ce jour-là, DAR-X aussi. Peut-être avaient-ils laissé un indice derrière eux.

— Je viens avec vous.

Jensen a jeté un coup d'œil nerveux en direction de l'infirmerie.

— Tu ne devrais pas plutôt t'occuper de tes patients ?

— Un petit analgésique et tout ira bien.

J'ai rempli des Thermos d'eau chaude à la cuisine. Sur la porte de la cantine, l'horreur-scope du jour disait : « Votre avion tombe et votre parachute est en feu. » J'avais connu l'auteur plus inspiré, de meilleur goût. Mais en fait, j'ignorais qui rédigeait ces lignes. Je n'avais jamais

vu personne changer le papier.

Un jour, à l'école, on m'avait montré un crâne humain en cours de biologie. La cavité m'avait choqué : le vide qui remplaçait la vie. Vitangelsk est un peu pareil. Les Russes l'ont bâtie en surplomb d'une vallée enneigée, avec de longues enfilades de dortoirs agrippés au flanc de la montagne. Plus l'hélico se rapprochait et plus nous distinguions les toits effondrés, les fenêtres cassées. Des portiques en acier vacillaient en attendant de tomber. À l'ouest, une rangée de pylônes en bois courait le long de la crête menant à la mine ; avant, ils faisaient partie du téléphérique qui transportait le charbon jusqu'à l'unité de traitement.

Eastman s'est penché vers moi et m'a mis une main sur l'épaule.

— Tu te rends compte qu'on exploitait des mines ici ? (J'ai secoué la tête.) Je veux dire : c'est même pas rentable en Virginie-Occidentale, comment ça pouvait l'être sur Utgard ?

— Je ne pense pas que c'était une simple histoire de charbon.

— Écoute, j'ai entendu dire que pendant la guerre froide, la CIA était persuadée qu'il y avait un secret à découvrir. De l'uranium, des terres rares, ou des silos à missiles dans les tunnels de la mine. Ils ont dépensé des millions en infiltration – satellites espions, avions furtifs – sans aucun résultat. Dès que les Russkoffs se sont barrés, une grosse équipe de barbouzes est venue inspecter chaque centimètre carré. Et tu sais ce qu'elle a trouvé ? (J'ai laissé Eastman balancer sa chute.) Une mine de charbon.

On a rigolé ensemble.

— Je suppose que c'était juste une question territoriale. Occuper le terrain.

— Tout à fait. Quand un gouvernement tombe sur un endroit comme celui-ci, une terre vierge et pure, il ne pense qu'à tout niquer. Tu sais, ils nous autorisent à bosser ici uniquement parce qu'ils n'ont pas encore trouvé le moyen d'en tirer un max de pognon. On est un peu comme une musique d'attente. Dès qu'ils ont une meilleure idée, on dégage.

Malheureusement, il avait sans doute raison.

— Ça ne t'inquiète pas, en tant que chercheur ?

Un éclat de rire.

— Je ne suis pas comme Frigo. Je ne fais pas l'erreur de croire que je sers à quelque chose.

Jensen nous a déposés à la limite de la ville ; il a fallu se glisser hors de l'habitable en grimaçant dans le nuage glacé soulevé par les pales, puis courir se réfugier derrière un rocher. Le pilote a levé le pouce avant de décoller dans un tourbillon de neige.

On a remonté péniblement une sorte de caniveau qui avait dû être une route. Une fois l'hélico parti, le silence a acquis une dimension physique, oppressante. Je ne cessais de penser que quelqu'un nous observait. Les vieux bâtiments déserts, eux, nous regardaient de haut ; il ne restait presque aucune trace de peinture, mais des bouts de fresque montraient encore des silhouettes d'ouvriers heureux qui profitaient d'un pique-nique avec leurs enfants dans des prés fleuris.

Je pensais aux hommes – que des hommes, sans doute – qui étaient passés chaque jour devant ces images en route pour la mine. Les fresques leur rappelaient-elles leur foyer ? Ou servaient-elles juste à les endurcir ?

J'ai demandé à Eastman ce qu'il venait chercher à Vitangelsk.

— Je ne sais toujours pas ce qui perturbe mes instruments, m'a-t-il répondu. Il y a peut-être un vieil équipement électrique qui diffuse un signal quelconque, genre gros générateur.

Au-dessus de nous, un entrelacs de fils et de câbles formait une énorme toile d'araignée entre les bâtiments.

— Effectivement, il devait y avoir quelque chose du style.

— Autrefois...

On a escaladé un talus neigeux qui devait recouvrir une volée de marches. La place centrale s'est ouverte devant nous, avec, au fond, un immeuble en briques dont la porte était surplombée d'un marteau et d'une faucille rouillés : la bâtisse la plus solide de toute la ville. Devant, au centre de la place, la statue d'un homme en marche se dressait sur un socle en granit. Je suis persuadé que le sculpteur avait souhaité lui donner une expression résolue, mais pour moi, il avait juste l'air prêt à tomber dans un ravin. Même si l'inscription m'échappait, le visage sortait tout droit d'un livre d'histoire : le crâne chauve, la barbichette, le front saillant, le rictus du chef. Lénine.

— « Contemplez mes œuvres, ô puissants, et désespérez », ai-je murmuré.

J'avais envie de le toucher, mais le sculpteur avait fait en sorte qu'on ne puisse atteindre que les pieds. Tant pis pour la fraternité des travailleurs. Je percevais la terrible froideur du métal malgré la moufle. À peine un siècle plus tôt, son nom faisait trembler le monde, et voilà qu'il régnait sur un empire de vitres cassées et de neige bloquant des porches vides.

— Tu crois que dans cent ans, les gens s'apitoieront devant nos statues ?

— Non, ils les auront toutes détruites pour se venger de ce qu'on aura fait à la planète.

On aurait dit Frigo.

— Je te croyais plutôt optimiste.

Eastman a souri. Avec son crâne lisse et sa barbe soignée, il avait

un faux air de Lénine que je remarquais pour la première fois.

— Je suis fataliste. Ce qui revient au même. (Il a désigné la montagne.) Je pense qu'une bonne partie du matériel est là-haut. Allons jeter un coup d'œil.

Je ne lui avais pas parlé d'Ashcliffe ni de mon envie d'explorer un peu de mon côté.

— Je préfère rester là. Le talkie-walkie est allumé.

J'ai tapoté la grosseur sous ma veste.

— Ne t'éloigne pas trop, hein ? (Il a tendu les bras et imité un vent sinistre.) On ne sait jamais qui on peut croiser dans une ville fantôme.

Eastman parti, j'ai tenté de déchiffrer la carte affichée sur le petit écran du GPS. Les Soviétiques avaient creusé leurs tunnels tout le long de la vallée, avec Vitangelsk plus ou moins au centre. À l'ouest, la vallée s'incurvait en direction de la côte ; à l'est, elle se poursuivait sur quelques kilomètres vers une autre montagne, dernier rempart contre le glacier. En contournant cette montagne, on débouchait sur l'Helbreen.

J'ai rangé le GPS. En regardant bien, on s'apercevait que la ville fantôme avait vu passer du monde ces derniers temps. Il y avait des traces de pas et de skis partout. Depuis l'hélico, j'avais aussi aperçu la piste d'un Sno-Cat venant du sud, et celles de deux motoneiges se dirigeant vers l'est.

Certaines empreintes avaient l'air plus récentes. Grandes, profondes, comme celles d'un yéti. Faciles à suivre. Ce que j'ai fait : d'abord le long de la rue, puis en tournant au carrefour, jusqu'à la porte d'un baraquement. Enfin la « porte » avait disparu depuis longtemps ; il n'en restait que des éclats accrochés au chambranle. Quelqu'un avait piétiné la neige tout autour.

J'ai de nouveau scruté les empreintes. Fraîches, certes, mais pas assez pour que je risque de voir leur propriétaire déboucher en sifflotant au coin de la rue.

On a peur des fantômes, docteur Kennedy ?

J'ai franchi le seuil en me reprochant mes frayeurs ridicules.

Bizarrement, ça m'a rappelé la Plateforme. Un long couloir percé de portes ou de vestiges de portes, si sombre que je n'en voyais pas le bout. La neige soufflée par le vent s'accumulait dans les embrasures.

Soyons clairs, je ne crois pas aux fantômes. Mais je ne regarde pas non plus de films d'horreur, si vous voyez ce que je veux dire. Néanmoins, comme j'avais fait l'effort d'entrer, autant continuer. Question de principe. J'ai passé la tête dans deux ou trois pièces, sans rien y trouver de surprenant : lits cassés, matelas éventrés, et des photos pornos russes accrochées aux murs, non dépourvues d'un certain charme.

Vous pourriez penser que ça m'a tranquilisé. Mais au contraire, plus je restais et plus je paniquais. Je me disais : *Allez, encore une chambre*. Juste pour me prouver que j'étais capable de surmonter ma peur.

J'étais tellement pressé de filer de pièce en pièce que j'ai failli louper la bonne.

Celle-là n'était pas comme les autres. Il n'y avait ni neige ni meubles brisés. À la place, un matelas, un sac de couchage, une lampe à huile, une pile de livres et quelques boîtes de *baked beans*. J'ai regardé les dates de péremption : les haricots étaient encore bons deux ans, et je ne pense pas que les Soviétiques importaient du Heinz. Les livres n'étaient pas neufs, mais les couvertures encore en bon état. Tout en anglais : *Le Paradis perdu* de Milton, *La Double Hélice* de Watson, ainsi qu'un roman de Stieg Larsson. Des goûts plutôt éclectiques.

Un marque-page dépassait du *Paradis perdu*. J'ai ouvert le livre avec des précautions de voleur. Une phrase était soulignée au crayon : « T'avais-je requis dans mon argile, ô Créateur, de me mouler en homme ? »

Un craquement a déchiré le silence. Sans doute une stalactite tombant d'un toit ou une planche vaincue par le gel. Mais c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Quelques secondes plus tard, j'étais dehors, ébloui par le soleil.

— Bob ?

Pas de réponse.

M'éloigner du bâtiment m'a permis d'aligner deux pensées cohérentes. Les gars de DAR-X étaient venus, ils avaient campé pour la nuit et laissé quelques affaires derrière eux. Rien d'extraordinaire. À part peut-être des ouvriers lisant Milton.

Plus je réfléchissais et plus j'avais l'impression de me comporter en parfait idiot. Hagger, Ashcliffe, tout ça : mon esprit me jouait des tours. Si Quam m'avait dit la vérité, Hagger avait eu une excellente raison de se suicider. Il était déjà dépressif avant de recevoir le coup de grâce. Anderson, lui, ne devait sa blessure qu'à son imprudence. Quant à l'avion, un simple accident.

Perdu dans mes pensées, j'ai fini par atteindre la limite de la ville. Devant moi, les vieux pylônes longeaient le flanc de la vallée, suspendus au-dessus du vide comme des araignées. Certains avaient formé des sortes de A en s'effondrant les uns sur les autres. Quelques gros seaux à charbon pendaient encore aux câbles : il ne faudrait pas passer dessous le jour où ils tomberaient eux aussi.

Je venais de faire demi-tour pour rejoindre la place centrale quand mon œil a capté un mouvement entre deux bâtisses. Un éclair jaune. Trop brillant pour un ours.

— Bob ?

Mais je savais que ce n'était pas lui. Il portait une veste rouge, comme moi.

Une rafale de vent s'est engouffrée dans la ruelle. J'ai pris mon fusil en main, sans enlever la sûreté ni même mes moufles. Pas question de risquer une bévue. J'ai tourné au coin de la rue comme un cow-boy dans les films. Des empreintes de pas toutes fraîches passaient d'un bâtiment à l'autre.

Cette fois, j'ai ôté mes moufles avant de pointer le Ruger vers la porte.

— Qui va là ?

Silence. J'ai ouvert ma veste d'une main pour accéder au talkie-walkie attaché sur ma poitrine.

— Bob ?

Parasites. Les bâtiments devaient bloquer le signal. J'ai monté les marches branlantes, puis j'ai poussé la porte avec le canon du fusil. Devant moi, un long couloir vaguement éclairé par les fenêtres des chambres. Tout au bout, une autre porte ouverte sur l'extérieur traçait un rectangle de lumière bleue.

Je ne suis pas entré. Trop de cachettes. Et le type pouvait aussi faire le tour pour me prendre à revers. Le talkie-walkie ne fonctionnait toujours pas.

J'ai reculé en maintenant le fusil braqué devant moi, jusqu'à ce que je sois assez loin pour voir toute la façade. J'ai pointé l'arme d'un côté, puis de l'autre, même si mon doigt frigorifié n'aurait sans doute pas pu presser la détente.

J'ai aussi dégagé mes oreilles du bonnet, pour mieux entendre. La peur me serrait les tripes : peur d'avoir manqué quelque chose, peur de ce que je pourrais trouver.

Des bruits de pas dans la neige. Quelqu'un courait. Il était sorti par-derrière. J'ai continué à écouter : les pas s'éloignaient.

J'ai couru à mon tour en pataugeant dans la neige. Le problème à Utgard, c'est qu'il y a en fait très peu de chutes de neige : on peut marcher sur une couche très fine, ou au contraire dans une congère d'un mètre si le vent en a décidé ainsi. Une blancheur traîtresse. Je ne sais pas si j'ai trébuché sur un rocher, une pièce de machinerie ou un débris tombé du toit, toujours est-il que ça m'a coincé le pied et que je suis tombé en avant.

Mes mains engourdis ont lâché le fusil ; il a glissé avant de disparaître dans le vide sanitaire qui s'étendait sous le bâtiment.

Trop dangereux d'aller le chercher. Je me suis relevé, puis j'ai couru en évitant l'angle de la bâtisse au cas où le type m'attendrait pour me sauter dessus. Mais personne ne m'a sauté dessus. Il était déjà parti.

J'ai encore parcouru quelques mètres côté montagne. Les empreintes montaient vers un affleurement rocheux au pied d'un pylône. Je me suis arrêté. L'inconnu avait-il une arme ? Savait-il que je n'en avais plus ?

Il fallait absolument que je contacte Eastman. J'ai levé la main vers le talkie-walkie, mais je n'ai pas eu le temps d'appuyer sur le bouton.

Sur ma droite – plus bas dans la pente, à l'écart des rochers –, un nuage de neige a jailli du sol.

Puis il a ouvert la gueule et s'est mis à gronder.

Kennedy

Évidemment, vous avez déjà vu des ours polaires à la télé. Les rois de l'Arctique, aux allures majestueuses, sur fond de commentaires poétiques. Mais la réalité est tout autre. Déjà, sauf à disposer d'un objectif de paparazzi, on ne les voit jamais d'aussi près qu'à la télé. Les ours que j'avais aperçus jusque-là sur Utgard se trouvaient à des kilomètres, de vagues points sur l'horizon. Ce qui m'allait très bien.

Mais celui-là, je voyais des nuages de vapeur lui sortir des narines, je voyais ses oreilles dressées, sa peau trop large qui tremblotait. Il venait de se réveiller, car il s'est étiré comme un chat, appuyé sur ses pattes avant, puis s'est secoué pour ôter la neige de sa fourrure.

J'étais désarmé. Un stylo de défense traînait quelque part dans mes poches, mais c'était un drôle d'ustensile : il fallait d'abord enfoncer la petite fusée éclairante comme une cartouche dans un stylo-plume, puis frapper l'embout en plastique. L'ours n'attendrait pas que j'aie fait tout ça.

Il a tourné la tête vers moi. La ville était trop loin. Même si j'y parvenais, j'avais entendu dire que certains ours défonçaient les portes. Et celles de Vitangelsk n'arrêteraient pas un chaton.

J'ai crié en espérant que Bob m'entendrait.

L'ours a tendu le cou, reniflant l'air alentour.

Ma seule chance se trouvait plus haut sur la colline : une des anciennes tours du téléphérique. Elle paraissait assez fragile pour qu'un gros coup de patte l'envoie valdinguer en bas de la pente, mais je n'avais guère le choix.

J'ai couru comme dans un cauchemar, quand les jambes pèsent des tonnes. La neige accentuait la sensation et je n'osais pas regarder en arrière. Arrivé au pied de la tour, j'ai bondi sur ce qui servait d'échelle, de fines traverses plantées directement dans un des piliers. Trop petites pour un ours. Probablement. Mes pieds glissaient : je devais lutter pour ne pas tomber. Puis un barreau s'est détaché. J'ai manqué de me déboîter le bras en ceinturant le pilier. J'ai continué à monter.

La plateforme était gelée, mais le bois semblait solide. Je me suis agenouillé pour regarder en bas, les mains cramponnées au rebord.

L'ours grognait et reniflait en rôdant sous la tour. Soudain, il s'est dressé sur ses pattes de derrière et s'est jeté contre le pilier. Toute la structure a tremblé.

Mes doigts frigidifiés étaient à peine capables d'actionner le talkie-walkie.

— Bob ? T'es là ?

Un coup de feu a retenti dans l'air glacé. L'ours s'est remis à quatre pattes pour mieux scruter les environs.

Un homme en parka jaune est sorti de la rangée de bâtiments. Impossible à identifier à cause de sa capuche et des lunettes de ski. Un costaud, en tout cas, qui tenait un fusil semblable au mien. Il a tiré en l'air une deuxième fois. La balle est passée dangereusement près.

— Faites attention à moi ! lui ai-je crié.

L'ours a fait un pas en arrière, la tête basse. Il oscillait sur ses pattes comme s'il hésitait entre l'attaque et la fuite.

Un troisième coup de feu a précipité son choix ; il a fait demi-tour et s'est éloigné à grandes foulées, oubliant sa proie.

J'aurais voulu acclamer mon sauveur, mais une douleur au visage m'en empêchait. La dernière balle avait arraché un éclat de bois venu se planter dans ma joue. Le sang réchauffait ma peau froide.

— Attention, vous avez failli me toucher !

L'homme a épaulé le fusil. Pour me viser. Je me suis jeté en arrière ; la balle est passée là où je me trouvais une demi-seconde auparavant, puis s'est plantée dans le pilier. Elle m'a presque tué quand même, car j'ai dérapé sur le bois gelé et me suis rattrapé de justesse, les jambes au-dessus du vide. Si le tireur avait réagi plus vite, il m'aurait eu à ce moment-là.

Il veut me buter.

Je ne sais pas si ça vous est déjà arrivé. C'est vraiment terrible. Tout ce que vous avez fait de bien dans votre vie, tout ce que vous estimez juste ou moral, rien n'a plus d'importance. Vous êtes livré à vous-même avec pour seul objectif de sauver votre peau. À vrai dire, c'est un sentiment libérateur. Si l'on survit assez longtemps pour en profiter.

Là, j'étais plutôt mal barré. Il avait un flingue et j'étais coincé dix mètres en l'air. Mais les perceptions changent radicalement quand on n'a plus le choix. Quand on est un animal acculé.

Non loin de la plateforme, l'un des énormes seaux à charbon pendait sur un câble, comme un chariot sans roues. Deux mètres. Deux mètres de vide, sans autre perspective qu'une longue chute sur la glace, à côté d'un type qui voulait ma mort. En temps normal, je n'aurais jamais fait ça. Est-ce que le câble allait tenir ? Et le bras articulé ? Mais les temps normaux n'existaient plus.

Je me suis accroupi en prenant soin de rester hors de vue. Le

gouffre béant m'hypnotisait. Je me suis rappelé un article sur le basket, qui disait qu'un bon marqueur se concentrait uniquement sur le panier. J'ai regardé le chariot à m'en faire mal aux yeux. Il semblait toujours aussi loin.

L'esprit humain est imprévisible. Même en haut du grand plongeur, il arrive un moment où l'attention se relâche, où l'on oublie le vide qui nous fait si peur.

Alors j'ai sauté.

Dans un monde idéal, j'aurais porté quelque chose de plus souple qu'une grosse veste et un pantalon épais ; je n'aurais pas eu les jambes raides ni les mains engourdis. Dans un monde idéal, j'aurais été ailleurs. Là, je ne pouvais compter que sur la décharge d'adrénaline et l'absolue nécessité de réussir.

J'ai tapé le flanc du chariot. Mes bras se sont agrippés au rebord. C'était comme essayer de monter dans une barque sans la faire chavirer : plus je m'escrimais et plus le chariot me rejetait. Mes jambes battaient l'air tandis que le métal rouillé déchirait ma veste. J'ai compris trop tard que le chariot était conçu pour vider son chargement en pivotant à quatre-vingt-dix degrés.

Heureusement, vingt-cinq ans de gel avaient grippé le mécanisme. J'ai réussi à me hisser un peu, mais quelque chose coinçait. Le talkie-walkie. J'ai forcé, le Velcro a lâché, l'appareil est tombé. Un dernier effort et je suis enfin passé par-dessus bord. Le chariot a oscillé dangereusement. J'ai attendu que ça casse. Ça a tenu.

Le tout n'avait duré que quelques secondes. Pas assez pour que mon ennemi puisse me descendre, mais pas loin. J'ai entendu le coup de feu et senti l'impact quasi simultanément. Même si le chariot a sonné comme une cloche, le bon vieil acier soviétique m'a protégé de la balle.

Recroquevillé au fond du chariot, je ne voyais que le ciel découpé par trois câbles. Le tintement s'est dissipé, mais l'écho résonnait dans mes oreilles, couplé au souffle du vent.

Le tueur avait-il encore des munitions ? J'ai essayé de me souvenir, de compter malgré mes pensées embrouillées. Cinq tirs, peut-être. Ou quatre.

Cinq aurait été une bonne nouvelle. Quatre, beaucoup moins.

Tu tentes ta chance ? m'a demandé Clint Eastwood.

Le métal a tremblé de nouveau. Pas d'impact de balle, plutôt une vibration continue. Le câble transmettait ses oscillations au chariot. Celles de pieds sur les barreaux de l'échelle.

Que faire ? Si le type sautait aussi, le chariot nous balancerait sans doute tous les deux dans le vide. J'avais les doigts si ankylosés que je n'aurais même pas pu tenir un ballon ; le médecin niché dans ma tête a diagnostiqué des gelures au deuxième degré. Mais c'était le cadet de

mes soucis.

Les vibrations ont cessé. Je devais jeter un coup d'œil. J'ai sorti la tête : le tueur était là. Le vent qui gonflait sa parka lui donnait un aspect encore plus massif, un monstre jaune aux yeux noirs prêt à se jeter sur moi.

On se regardait l'un l'autre. On aurait pu se toucher en tendant le bras, mais même à cette distance, je ne distinguais pas son visage. La capuche et les grosses lunettes de ski cachaient tout.

— Qui êtes-vous ?

Difficile de savoir s'il m'entendait, à cause du vent.

Il s'est penché en arrière pour sauter. Puis s'est ravisé. Il a tourné la tête, comme s'il vérifiait quelque chose.

Je ne suis pas très courageux. Les lunettes miroirs, la bouche serrée, l'envie de me tuer : je ne supportais pas cette figure de cauchemar. Je crois que j'ai fermé les yeux. Tout en bas, dans la neige, le talkie-walkie a grésillé. Eastman, enfin. Mais trop tard.

Au lieu du choc attendu, les vibrations ont recommencé. À nouveau des bruits de pas sur l'échelle. J'ai rouvert les yeux.

Il était parti. Les vibrations ont diminué jusqu'à ce que je ne sente plus rien à part le lent balancement du chariot au bout du câble.

J'ai levé la tête – aussi haut que ma peur m'y autorisait – et j'ai tendu l'oreille. J'ai cru entendre la neige crisser sous une paire de bottes. Et puis plus rien.

Je n'osais pas me pencher par-dessus le rebord. Le tireur devait attendre derrière un rocher, prêt à me faire sauter la cervelle avec mon propre fusil. *Quatre tirs ou cinq ?* Greta dit toujours aux nouveaux arrivants d'apprendre à compter les coups. Mais c'est plus compliqué quand on est la cible et pas le tireur. Et si le type avait une autre arme ?

Encore des bruits de pas dans la neige compacte. Quelqu'un courait. J'ai rentré la tête.

— Doc ?

Eastman. Je tremblais tellement que j'ai eu toutes les peines du monde à me hisser jusqu'au rebord. Ne pas oublier de poser le menton sur la manche de la veste pour ne pas coller au métal.

J'ai aperçu Eastman tout en bas, à travers les poutres en bois. Il me tournait le dos et marchait vers la ville.

— Je suis là.

J'avais du mal à parler à force de claquer des dents. Quel idiot d'avoir laissé tomber le talkie-walkie. J'ai crié. Un peu plus fort.

Eastman a tourné la tête. J'y ai cru. J'ai fait de grands gestes. Mais il cherchait au ras du sol, et c'est dur de voir dix mètres au-dessus de sa tête avec une grosse capuche. Il a renoncé.

Furieux, j'ai donné un grand coup de poing dans le chariot. L'acier

a résonné, un son grave, funèbre. J'étais déjà dans mon cercueil. Je n'allais même pas y pourrir : l'air sec et le froid me préserveraient pendant des siècles, jusqu'à ce que le réchauffement climatique rende cette mine à nouveau rentable et qu'un ouvrier ait la peur de sa vie en jetant la première pelletée de charbon dans le chariot.

J'ai continué à taper. À coups de poing, à coups de pied. Le chariot oscillait. Eastman était presque revenu en ville ; quand il disparaîtrait derrière le premier bâtiment, ce serait fini pour moi. Les anges entonneraient leur chanson, et Francis Quam rédigerait une lettre standard pour ma fille, à Dublin.

Il paraît que les basses fréquences peuvent voyager sur des kilomètres. J'ignore jusqu'où portait mon drôle de concert, mais ça a suffi. Eastman l'a entendu. Il s'est retourné et, cette fois – Dieu soit loué –, il a levé la tête. Je lui ai fait signe d'un bras ankylosé. Quand il s'est mis à courir, je me suis vautré au fond du chariot.

Choc, froid, terreur, adrénaline : la totale. J'ai failli m'évanouir avant qu'Eastman finisse de grimper l'échelle. Puis, enfin, son visage est apparu par-dessus mon horizon métallique.

— Qu'est-ce que tu fous là-dedans ?

Kennedy

Eastman se tenait au même endroit que le tueur quelques minutes auparavant, si proche qu'on pouvait presque se toucher. Mais il y avait toujours ces deux mètres entre nous. Impossible pour moi de sauter en sens inverse : même si j'en avais eu la force, le chariot n'offrait pas une assise suffisamment stable. Quant à l'idée de m'accrocher au câble comme un singe, j'en aurais rigolé si mon humour n'avait pas déjà gelé.

Quam aimait répéter qu'en Arctique, les procédures vous sauvaient la vie. Déclaration pompeuse, mais véridique. L'une de ces procédures disait par exemple qu'aucune équipe ne devait s'aventurer à l'extérieur sans emporter un équipement de survie comprenant entre autres choses trente mètres de corde en Nylon. Eastman est donc allé chercher cette corde salvatrice.

— Tu peux t'attacher avec ? (J'ai secoué la tête. Depuis son arrivée, je ne cessais de trembler.) OK. Pas de souci.

Il a attaché un mousqueton au bout de la corde, pour que je n'aie pas besoin de faire un nœud. Il l'a ensuite passée au-dessus du câble métallique avant de l'enrouler deux fois autour d'un poteau en bois. Ce système lui a permis de me descendre à terre. Pas vraiment en douceur, mais je n'allais pas me plaindre. J'ai presque embrassé la neige en arrivant.

Eastman m'a traîné jusqu'à la plus proche bâtisse, trouvant une pièce aux murs à peu près intacts. Il n'y faisait pas plus chaud qu'à l'extérieur, mais il m'a enfourné dans un sac de couchage isolant avant d'allumer le réchaud à gaz. Au début, on ne parlait pas. Priorité à la survie. Le sang qui revenait dans mes mains me faisait atrocement mal ; elles auraient bientôt un sale aspect, mais au moins elles n'étaient pas perdues.

Eastman a réchauffé du chocolat entre ses mains, puis il est allé casser quelques stalactites qui pendaient dans l'entrée. En attendant qu'elles fondent, il m'a préparé du thé sucré avec l'eau de la Thermos. La chaleur de la tasse s'est diffusée douloureusement dans mes doigts ; je me suis forcé à boire même si je croyais que mes dents allaient exploser.

— Drôle d'endroit pour jouer à cache-cache, a-t-il dit.

Je lui ai tout raconté. Je ne pense pas qu'il m'ait cru. Moi-même, avec une tasse de thé entre les mains, je n'étais plus très sûr d'y croire. Mais il n'a rien objecté et je lui en suis reconnaissant. Il avait l'air un peu ailleurs ; il jetait des coups d'œil à la porte, comme s'il craignait que le tireur surgisse d'un instant à l'autre. Moi, je le craignais. Dès qu'un morceau de glace claquait sur le réchaud, j'imaginai le pas lourd d'un homme sans visage sur les marches de l'entrée.

— Les gars de DAR-X ont des vestes jaunes, a commenté Eastman à la fin de mon récit.

— Oui, j'y ai pensé aussi.

— Tu n'as pas reconnu quelqu'un d'Echo Bay ?

— Trop difficile.

L'eau des stalactites commençait à bouillir. Eastman m'a préparé une autre tasse de thé, puis a versé le reste de l'eau sur deux rations déshydratées.

— J'ai appelé Jensen. Il était en route pour Zodiac. Il arrive dès qu'il a fait le plein, dans deux petites heures.

Je me suis rallongé. La chaleur revenait peu à peu dans mon corps. Une lumière blanche s'allumait devant moi dès que je fermais les yeux.

Ne t'endors surtout pas, me disais-je. Le tueur rôde toujours aux environs. Et l'ours aussi. Je me suis forcé à rouvrir les yeux. À l'autre bout de la pièce, Eastman me jetait un regard torve.

— Quoi ?

— Il y a une autre option...

— Une option pour quoi ?

— On a combien de personnes sur cette île ? Une grosse vingtaine, peut-être trente avec les étudiants. Le type qui a essayé de te tuer rôde encore dans la nature. T'es sûr que tu veux l'aider à te retrouver en rentrant à Zodiac ?

Quelle drôle de question.

— Je veux rentrer à Zodiac pour lui échapper.

Eastman s'est penché en avant, la mâchoire volontaire.

— On peut aussi essayer de l'attraper avant qu'il nous file entre les doigts.

— *L'attraper* ? Tu me prends pour John Wayne ?

— On a de quoi l'accueillir, a-t-il répondu en prenant son fusil.

— Et qu'est-ce qui te fait penser qu'il va revenir ?

Eastman a souri à pleines dents. Un sourire de loup bénéficiant de bons soins dentaires.

— Tu es toujours vivant.

Ce qui me paraissait une excellente raison pour retourner à la base. Abandonner la partie avant qu'il soit trop tard. En Arctique, la vie ne

tient qu'à un fil, et le mien avait failli casser. J'avais besoin de nourriture, de chaleur et de repos. Sans oublier mes deux patients qui m'attendaient.

Mais j'avais déjà passé plusieurs jours à mener ma petite enquête, avec pour seul résultat de me faire tirer dessus. Même si l'homme sans visage me terrifiait, fuir ne servirait à rien. La seule porte de sortie consistait à lever le voile sur cette affaire.

Eastman a appelé Jensen par téléphone satellite pour lui annoncer qu'on passait la nuit à Vitangelsk.

— Dis à Quam qu'il y a trop de vent. On te fera signe quand ça ira mieux.

La voix étonnée de Jensen est sortie de l'écouteur. La journée avait sans doute été calme à Zodiac. Mais Eastman a répété ses consignes avant de raccrocher.

— Tu fais confiance à Jensen ? lui ai-je demandé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

J'ai hésité un court instant. J'avais parlé sans réfléchir, mais puisque c'était sorti, autant aller jusqu'au bout. J'en avais marre de jouer au plus malin. Eastman venait quand même de me sauver la vie.

— Quelqu'un de chez nous fournit des données aux compagnies pétrolières. Qui que ça puisse être, c'est sans doute cet espion qui a tué Hagger. Soit parce qu'il était dans le coup, soit parce qu'il avait découvert le pot aux roses.

C'était la première fois que je parlais du meurtre devant Eastman. Il n'a pas eu l'air choqué, ni même surpris. Il avait dû suivre un raisonnement similaire.

— T'en es sûr ?

— Hagger travaillait au noir pour DAR-X. Leurs gars étaient dans le coin le jour de sa mort, et ils nous ont gentiment aidés à ramener le corps.

— D'accord. Mais pourquoi éliminer Hagger ?

— Ce n'est pas du pétrole qu'ils extraient à Echo Bay. C'est du... (Le mot m'échappait.) C'est du clathrate de méthane. Un truc tellement pourri qu'il ferait passer le pétrole et le gaz pour des énergies propres.

— Qui t'a dit ça ?

Je n'avais pas envie d'impliquer Frigo.

— Hagger s'en était aperçu. J'ignore qui d'autre est au courant. C'est un secret qui vaut son pesant d'or.

Eastman a sorti une flasque de sa veste.

— Jack Daniel's. T'en veux ?

J'ai refusé. Il en a avalé une grosse gorgée.

— Si t'as raison – aussi bizarre que ça puisse paraître –, alors

Hagger devait jouer solo. Puisqu'il était le seul d'entre nous dans cette partie de l'île ce jour-là.

— Faux. (Je me suis rassis pour mieux discuter.) Ash était là aussi. Jensen l'avait déposé ici même, à Vitangelsk.

Pour la première fois, j'avais l'impression qu'il me prenait un peu au sérieux.

— Jensen n'en a pas parlé.

— Ash lui a dit qu'il aurait des ennuis si ça se savait.

Eastman a posé la flasque pour se saisir du fusil. D'un geste sûr, presque sans regarder, il a sorti le magasin et éjecté les cartouches.

— Tu crois que c'est Ash, le type qui voulait te buter ?

— Je ne sais pas... Le tueur avait l'air plus costaud.

— Peut-être que tu le verras mieux cette nuit. C'est moi qui monte la garde. Toi, tu te reposes.

Il a remis les cartouches en place une à une en appuyant dessus avec son pouce, puis il a enclenché le magasin avant d'armer le fusil. Un pistolet de détresse était attaché sur sa cuisse, un gros truc noir qui ressemblait à un jouet ; il a chargé une fusée sans refermer l'engin, qu'il est venu poser à terre, près de moi.

— Juste au cas où.

Je n'ai pas bien dormi. Mes mains me faisaient plus mal que celles d'une vieille dame, et je ne cessais de trembler malgré le sac de couchage. Quand j'ouvrais les yeux, la pièce me semblait très sombre, alors que la nuit s'éclairait dès que je les fermais. Le moindre craquement me laissait imaginer le pire. Chaque fois que je parvenais à m'assoupir, l'homme sans visage se dressait soudain devant moi comme un ours, tuant mes rêves dans l'œuf.

Mais j'ai dû m'endormir quand même, sinon je ne me serais pas réveillé. Eastman me secouait par le bras. Je ne voyais que le fusil sur son épaule. Ma montre indiquait 4 heures du matin.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Viens voir.

Je m'étais couché tout habillé. J'ai enfilé mes bottes et mes gants, puis j'ai suivi Eastman jusqu'à la porte du bâtiment. Même s'il faisait jour presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mon horloge interne repérait les signes matinaux : les rues vides, le silence humide. Idiot, car les rues d'une ville fantôme sont toujours vides, et il n'y avait plus de rosée sur Utgard depuis dix millions d'années. Je percevais une sorte de vrombissement lointain, comme celui d'une mouche.

On a rejoint les limites de la ville en marchant dans la neige craquante. Le bruit devenait plus fort. Sur ma gauche, les pylônes étaient toujours alignés sur la pente. Dans la vallée, le soleil se

réflétait sur une motoneige qui arrivait du sud à toute allure.

On s'est accroupis derrière une congère. Eastman m'a tendu ses jumelles.

— C'est lui ?

La motoneige est soudain apparue en gros plan. Je pouvais même lire le nom du constructeur : Polaris, la marque des véhicules de Zodiac. Une silhouette rouge était penchée sur le guidon ; la visière du casque masquait son visage.

— Trop petit, à mon avis.

Mais la peur ne me quittait pas. Peut-être que mes souvenirs me trompaient.

Eastman a repris les jumelles.

— Il fonce, dis donc.

On a attendu derrière la congère. Je croyais que la motoneige allait tourner vers Vitangelsk – il n'y avait que là où aller – mais elle a continué sa route droit devant, jusqu'au fond de la vallée, puis sur la colline. Le moteur rugissait en combattant la pente raide.

Eastman et moi regardions la motoneige grimper, couchés l'un près de l'autre. Elle zigzagait comme s'il fallait éviter des obstacles invisibles à nos yeux, ou comme si le conducteur cherchait quelque chose.

Eastman m'a repassé les jumelles. J'ai mis un moment à localiser la motoneige, arrêtée sous la ligne du téléphérique. Le conducteur est descendu en marchant avec l'allure raide et les jambes arquées de celui qui vient de passer des heures sur l'engin. En provenance de Zodiac, forcément. La combinaison, le fusil, la motoneige : tout correspondait à notre équipement standard.

Était-ce vraiment le tueur de la veille ? Pourquoi serait-il retourné à la base changer de vêtements et récupérer une motoneige ? Mais d'un autre côté, qui aurait l'idée de débarquer ici à une heure pareille ?

Le type a posé son casque sur le siège. Il me tournait le dos et le passe-montagne dissimulait ses cheveux. J'ai attendu qu'il se retourne.

— Tu vois qui c'est ?

Eastman réclamait les jumelles, mais je les ai gardées. Je voulais savoir.

À ce moment-là, l'homme a disparu. Comme par enchantement. La tache rouge sur la neige s'est volatilisée. Même à l'œil nu, Eastman s'en est rendu compte.

— Tu crois qu'il nous a vus ?

— Il a dû passer derrière un rocher, ai-je répondu en haussant les épaules. À moins qu'il soit tombé dans un ravin.

J'ai scruté toute la colline, mais il n'y avait qu'une motoneige abandonnée sur fond blanc.

— Si nous, on ne peut pas le voir...

Eastman a escaladé la congère avant de s'élancer en courant dans la pente. Je l'ai suivi après une courte hésitation, non sans avoir vérifié que le pistolet de détresse était bien dans ma poche.

À cette altitude, le vent avait arraché la neige de la plupart des rochers, mais la pente n'en rendait pas moins la course pénible. Après cinquante mètres, j'étais déjà essoufflé ; après cent, j'avais envie de vomir. La motoneige semblait ne jamais se rapprocher.

Eastman est arrivé en premier, et je l'ai rejoint une minute plus tard. Il m'a montré le numéro peint au pochoir sur le capot.

— C'est bien une des nôtres.

Les traces de pas menaient à un surplomb rocheux. Des taches orangées coloraient la neige ; on aurait dit du lichen, dont certaines espèces proliféraient sous ces latitudes, mais ça ressemblait surtout à du sang.

Une grotte sombre s'ouvrait sous le surplomb, dans un angle qui la rendait invisible depuis Vitangelsk. Invisible, en fait, à moins d'être juste devant. La neige à l'entrée était tassée par des empreintes de pas, mais aussi par de vieilles traces de motoneige. Et toujours ces vilaines traînées orange.

Eastman a pointé son fusil vers la pénombre tandis que j'armais le pistolet de détresse.

— Qui va là ? a-t-il crié.

Je l'espérais aussi décidé que sa voix en donnait l'air.

Personne n'a répondu. Mais des bruits de pierre sont montés de la grotte. J'ai eu la vision d'un monstre tiré de son sommeil, telle la bête du poème de Yeats en route vers Bethléem. Sinon, plus prosaïquement, les ours vivent dans des grottes.

Une silhouette s'est découpée dans l'entrée. Plus petite que l'homme qui m'avait poursuivi jusqu'en haut du pylône. Je ne voyais pas d'arme, mais mieux valait rester prudent ; j'ai resserré ma prise sur la crosse du pistolet.

Le type a ôté son passe-montagne, puis s'est frotté les yeux. Après quoi il s'est avancé en pleine lumière, les mains levées dans un geste incertain, comme s'il n'arrivait pas à croire qu'on le tenait en joue. Combinaison rouge, bottes noires, barbe blanche et ventre proéminent, un vrai sosie du père Noël.

Le pistolet tremblait dans ma main.

— Ash, c'est toi ?

Kennedy

Ash s'est assis sur un rocher, puis a épousseté sa barbe enneigée. S'il était surpris de voir deux collègues pointer des armes sur lui à 4 heures du matin au beau milieu de nulle part, il n'en a rien laissé paraître. Peut-être qu'il s'y attendait.

— Comment avez-vous deviné ? nous a-t-il demandé.

Droit au but.

— Jensen a dit qu'il t'avait déposé ici. Après, il suffisait de faire le rapprochement.

— C'est ce que je craignais. Depuis la mort de Hagger, je voyais bien que ça le travaillait.

Un court silence.

— Tu l'as tué, a lâché Eastman.

Ash a fermé les yeux et hoché la tête sans rien dire. Moi, je voulais en savoir plus.

— Pourquoi ?

— Je n'avais pas le choix. Il m'a attaqué, je devais me protéger.

— Pourquoi ? ai-je répété avant qu'Eastman me coupe la parole.

— Et ceux de DAR-X ? Ils étaient là aussi ?

— Ils étaient dans le coin, oui. J'ai vu leur Sno-Cat. Mais je ne pense pas qu'ils m'aient vu.

— Donc après, t'es revenu à la base et t'as fait comme si de rien n'était.

Ash a haussé les épaules.

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Ma carrière était finie si j'avouais que je flinguais à tout-va.

J'ai sursauté, comme lorsqu'une grosse coquille vous sort d'un livre.

— Attends, de qui on parle, là ?

Ash m'a regardé d'un air stupéfait.

— Comment ça, de qui on parle ?

— Martin Hagger, a répondu Eastman. L'homme que tu as tué.

Ash a écarquillé les yeux, puis nous a scrutés lentement, l'un après l'autre. Il a failli dire quelque chose, mais a préféré secouer la tête. Bizarrement, il souriait.

— Vous pensez que j'ai tué Hagger ?

— Tu l'as avoué à l'instant, a dit Eastman.

Ash s'est relevé et s'est tourné vers la grotte. Eastman a aussitôt braqué son fusil, mais le zoologue ne semblait plus s'en inquiéter.

— Je vais vous montrer.

Eastman et moi, on a suivi Ash à la frontale. La grotte était juste assez haute pour qu'on tienne debout, un peu courbés. Si c'était une tentative de tunnel minier, les ouvriers avaient vite lâché l'affaire : à peine quelques mètres en avant, un mur en ferraille rouillée bloquait le passage, avec à sa base un tas de neige amassé par le vent.

Sauf que ce n'était pas du fer rouillé. Ma lampe a dévoilé des mots, des couleurs. Des photos de brocolis, de tomates et de pâtes alphabet. C'étaient des boîtes de conserve, entassées comme au supermarché, des haricots, des soupes, des légumes. La totale des cinquante-sept produits de chez Heinz. À tel point que ça recouvrait le fond de la grotte.

— T'as piqué tout ça à la cuisine ? a demandé Eastman.

Ash paraissait au bord des larmes. Il a secoué la tête une nouvelle fois, en tendant la main vers le bas. Vers la clé du mystère.

Le mur n'était pas en ferraille, et le tas de neige n'était pas en neige.

Trop doux d'aspect. Plus jaune que blanc. Ma frontale a d'abord éclairé deux pattes, puis une petite queue molle. Plus loin, une truffe noire reposait sur une patte avant. La bête était moins imposante que celle qui m'avait poursuivi la veille. C'était juste un ourson.

Eastman a pigé une fraction de seconde avant moi.

— Putain, Ash, t'as buté un ourson ?

— C'est arrivé quand ?

— Le jour de la mort de Hagger.

— Pourquoi t'as rien dit ?

— Je suis zoologue. Ma carrière est foutue si on apprend que j'ai tué un ourson. Autant me lancer tout de suite dans la chasse à la baleine.

— Mais t'as dit que c'était de la légitime défense.

— Détail. Personne n'en aura rien à foutre.

Eastman s'est essuyé le visage. La sueur gelait sur sa peau ; il commençait à grelotter.

— Dans le cas présent, les détails ont une certaine importance.

Les frontales faiblissaient à cause des piles attaquées par le froid. Dans la pénombre, le corps de l'ourson semblait grossir petit à petit.

— Sortons d'ici.

De retour à la motoneige, Ash nous a offert une tasse d'eau chaude

tirée de sa Thermos. Eastman a cassé une barre chocolatée à coups de poing.

— Je ne sais pas ce que Jensen vous a raconté, a repris Ash en se tournant sans cesse vers la grotte. On a volé toute la matinée sans trop de succès. Et puis Zodiac a appelé : ils avaient besoin de lui pour un truc. Comme je ne voulais pas perdre le reste de ma journée, je lui ai demandé de me poser ici. On m'avait parlé d'un ours rôdant près de Vitangelsk. (Ash s'est gratté la nuque.) C'est comme l'arbre qui cache la forêt. À force de chercher un ours, je n'ai pas vu celui que j'avais sous les yeux. Mais lui m'a vu. Il devait même m'observer depuis un bon moment. Ce sont des animaux très patients.

» Quand j'ai découvert cette grotte, j'ai aussitôt pensé à une tanière, alors j'ai jeté un coup d'œil. Pas d'ours, mais des boîtes de conserve. Je suis entré pour mieux voir. Je me demandais ce que toute cette bouffe foutait là. En ressortant, je suis tombé sur l'ours. Un jeune, d'environ un an. Mais j'étais ébloui par le soleil, alors quand il s'est dressé, j'ai cru voir la mort en personne. Je n'ai pas réfléchi. J'ai tiré. (Ash a essuyé une larme avec sa moufle.) Je l'ai touché en plein cœur, comme on nous l'a appris. Greta aurait été fière de moi.

Une autre larme a coulé ; il a secoué violemment la tête, pour la faire tomber. C'est terrible de voir pleurer un vieil homme.

— C'était lui ou toi, on aurait tous fait pareil, lui ai-je assuré.

— T'es sûr ? (Il m'a dévisagé.) J'aurais pu me débrouiller autrement. Il ne chargeait pas, il voulait juste m'impressionner. J'aurais sans doute pu l'effrayer avec un coup en l'air.

— Tu crois ? Un ours qui t'avait piégé dans un coin ?

— Le problème n'est pas là. Qu'importe ce que j'aurais pu faire. Ce qui compte, c'est ce que j'ai *fait*. Quand on n'a pas le temps de réfléchir ou de penser à ce que les autres diront, c'est là qu'on découvre vraiment qui on est.

— Et toi, tu es un rescapé, a rétorqué Eastman d'un ton agacé.

Ash lui a jeté un regard sévère.

— Ce n'est pas le plus important.

— Pour moi, si.

— Je suis désolé, ai-je ajouté.

Je ne savais pas quoi dire d'autre.

— C'est aussi bien comme ça. Le secret me rongait de l'intérieur. Maintenant, je sais quoi faire.

— Ah ouais ? a dit Eastman.

— Je vais annoncer mon départ à Quam. Sans lui en dévoiler la raison, sauf si l'un de vous, messieurs, ressent le besoin de parler. Ce que je comprendrais tout à fait.

— Je peux te fournir un certificat médical.

Dix minutes auparavant, j'étais prêt à le descendre. À présent,

j'avais juste pitié de lui.

Eastman s'est tourné vers Vitangelsk.

— T'étais dans le coin, hier ?

— J'ai passé la journée à Zodiac. Mais Anderson a dit que vous aviez appelé, que vous étiez tombés sur un ours. Du coup, j'ai pensé... (Il a de nouveau scruté l'entrée de la grotte.) Voilà pourquoi je suis venu ce matin.

— Effectivement, on a vu un ours, ai-je confirmé. En vie. Et adulte.

— Peut-être la maman de ton petit copain, a suggéré Eastman.

Ash a grimacé. Moi aussi. Un ours rôdait toujours aux environs, possiblement furieux et en quête de vengeance. Pire encore : vu que le pauvre Ash n'était sans doute pas le tueur de la veille, ce danger-là aussi nous guettait au tournant. J'ai scruté la vallée déserte, les falaises noires trop abruptes pour retenir la neige. Autant de cachettes depuis lesquelles nous épier. J'ai tendu l'oreille à m'en faire mal. Silence total.

J'ai croisé le regard d'Eastman. Après la nuit blanche et cette étrange découverte, je rêvais de rentrer à la base.

— On se barre, a-t-il lâché.

Ce n'est qu'une fois dans l'hélicoptère, enfin en sécurité, que je me suis demandé d'où venaient toutes ces boîtes de conserve.

USCGC Terra Nova

Un marin passa la tête par la porte de la cabine.

— Commandant, l'autre type vient de se réveiller.

Franklin se leva. Il avait mal aux jambes d'être resté assis si longtemps. Entre les bandages, l'œil de Kennedy suivait ses moindres mouvements.

— Eastman ?

— Il est en état de parler.

USCGC Terra Nova

Personne n'aurait pu imaginer un tel scénario. Comme le *Terra Nova* ne transportait que quatre housses mortuaires – les mêmes qu'au jour de sa mise en service –, les corps ramenés par l'hélicoptère devaient à présent être enveloppés dans des sacs-poubelles noirs. Ils gisaient sur le pont, comme des déchets abandonnés. Les marins qui s'en occupaient se retenaient de vomir.

Santiago croisa Franklin devant la porte menant au pont d'envol.

— L'hélico a fait son deuxième voyage. On a retrouvé tout le monde, sauf deux qui manquent à l'appel. (Les photos imprimées étaient trempées de neige fondue, presque toutes barrées d'une grande croix rouge.) Celui-là, Fridtjof Torell, et celle-là, Greta Nystrom.

— Elle, c'était la mécanicienne.

Franklin trouvait toujours aussi bizarre de voir en photo une personne dont il s'était déjà fait une idée. Greta avait l'air d'une monitrice de ski, ou d'une de ces skippeuses qui font le tour du monde en solitaire : cheveux nattés, peau bronzée, et l'éclat naturel de ceux qui passent leur vie dehors. Elle avait l'air pincé, comme si le photographe l'avait contrariée.

— Les Brits arrivent quand ?

— Ça va prendre un moment. Ils ont affrété un Dornier 228, le seul avion disponible à Longyearbyen. Mais ils ont dû renoncer à atterrir parce que la piste de Zodiac est en mauvais état.

— Ça se tient.

Santiago emboîta le pas à Franklin, qui descendait vers l'infirmerie.

— Une dernière chose, commandant. Le pilote dit que sur le chemin du retour il a capté le signal d'une balise de détresse sur le canal d'urgence.

Franklin s'arrêta en plein milieu de l'escalier.

— Une balise ?

— En fait, c'est pas sûr. Mauvaise réception. À mon avis, ça pourrait être des taches solaires.

— Vous voyez beaucoup de soleil dans le coin ? (Santiago hochait la tête pour valider l'argument.) Anderson n'a pas pu arriver seul là où on l'a trouvé. On l'a forcément aidé.

— Si je peux me permettre, commandant, vous avez l'esprit soupçonneux...

— Toute cette affaire est de plus en plus bizarre.

— Peut-être que l'autre gars pourra nous éclairer.

Bob Eastman était allongé sur le même lit qu'Anderson la nuit précédente. Son crâne chauve paraissait trop gros pour ses frêles épaules ; il avait la barbe hirsute, les mains bandées comme un boxeur prêt au combat. Un tube à oxygène s'engouffrait dans ses narines, en plus des deux perfusions plantées dans son bras. Il avait l'air terriblement vulnérable, sauf ses yeux qui remuaient sans arrêt. Un symptôme de stress posttraumatique ? Ce ne serait guère surprenant.

Finalement, le rescapé riva son regard sur Franklin.

— Vous pouvez établir une connexion sécurisée ? Je dois appeler Washington.

Franklin leva une main qui voulait dire : *Calmez-vous*.

— Avant toute chose, il y a quelques points à éclaircir.

— Mais je dois...

— Vous êtes sur mon bateau, docteur Eastman. Donc vous suivez mes ordres. Quel est votre souci ?

Eastman se redressa autant que les tubes et les bandages le lui permettaient.

— Hagger disait toujours que ceux qui venaient à Zodiac avaient quelque chose à cacher. Il appelait la base « Fort Zindeneuf ». Vous savez, comme dans ce vieux film sur la Légion étrangère française. Vous voulez essayer de deviner mon secret, commandant ?

Franklin prit le temps d'y réfléchir. Il n'était pas devenu capitaine en acceptant des paris foireux. De plus, il avait gagné la plupart des parties de poker nocturnes jouées à l'Académie des gardes-côtes : autant dire qu'il n'était pas homme à dévoiler facilement ses cartes. Mais parfois, quand on commandait – ou qu'on jouait –, il fallait savoir prendre des risques.

— Vous travaillez pour la CIA ?

— Qui vous a dit ça ? rétorqua Eastman, les yeux écarquillés.

— Kennedy.

— N'importe quoi. (Sa voix retrouvait un peu de couleur.) J'ai passé cinq jours coincé dans une cabane avec lui. Il ne sait rien de rien.

— Alors, j'ai gagné ou pas ?

Eastman s'affaissa de nouveau.

— Je suis d'abord un spécialiste de l'atmosphère, mais... Voilà, on m'a tellement entraîné à garder ce secret que je ne sais même pas quels mots employer. Disons que j'ai deux métiers. Un à plein-temps et l'autre à temps partiel.

Le cuistot avait raison.

— Soyons clairs, nous parlons bien de la CIA ?

— NSA. Ils gardent un œil sur Utgard depuis la guerre froide. Alors quand ils ont su que j'allais à Zodiac, ils m'ont demandé de leur fournir toutes les infos qui me tomberaient sous la main. Les Russes développent... Ce que je vais vous dire est classé secret défense, mais là on s'en fout, pas vrai ? Donc les Russes développent un nouveau radar à synthèse d'ouverture. Ça peut localiser un bateau de la grosseur d'une Honda Civic depuis l'espace.

— Il n'y a pas beaucoup de bateaux dans le coin, fit remarquer Franklin. Et puis ça fait vingt ans que les Russes lisent la marque de mon dentifrice depuis l'espace, non ?

— Ça, on peut voir tout ce qu'on veut. À condition de savoir où regarder. Ce que fait ce radar, c'est vous indiquer où *tout* se trouve. Partout. Dans le monde entier. Ce qui crée un sacré paquet de données que le satellite doit transférer à une base terrestre pour traitement. Voilà pourquoi tout le monde aime Utgard : c'est un chouette endroit auquel on peut se connecter depuis n'importe quelle orbite.

— Vous pensez qu'ils utilisaient Zodiac pour ça ?

— Non, Zodiac n'a rien à voir là-dedans. Mais il y a d'autres installations sur l'île.

— Celles de DAR-X. La compagnie pétrolière.

— Vous voilà au parfum, capitaine.

— J'ai discuté avec le docteur Kennedy...

— Kennedy est une andouille. Incapable de voir ce qui se trame sous son nez. Pourquoi est-il venu à Zodiac ? Parce qu'il avait un procès au cul pour erreur médicale. À cause de l'alcool. Et laissez-moi vous dire qu'il faut être sacrément bourré pour que les Irlandais s'en inquiètent.

— Il m'a paru plutôt sobre.

— Il s'est acheté une conduite. Pour être honnête, je ne l'ai jamais vu boire une goutte à Zodiac. Enfin bon, toujours est-il que DAR-X n'est qu'une façade. Ils font juste le boulot sur le terrain. Le vrai contrat a été signé par une compagnie enregistrée aux Bahamas, laquelle appartient à une société écran du Liechtenstein, elle-même contrôlée par une société chypriote qui reçoit ses ordres et ses liquidités de la compagnie pétrolière nationale russe.

— C'est un secret de Polichinelle ?

— Surtout pas ! Les Russes ont fait beaucoup d'efforts pour que ça ne se sache pas. *Vraiment* beaucoup d'efforts, si vous voyez ce que je veux dire. Nos services ont mis un temps fou à découvrir le pot aux roses.

— Je croyais que la guerre froide était finie.

— Vous n'avez pas un cours de *Realpolitik* à l'Académie des gardes-

côtes ? La Russie, c'est comme ces grosses entreprises qui modifient leurs techniques de management et appellent chaque employé « collaborateur ». Mais ça ne change rien sur le fond. On joue Amoco contre Rosneft au lieu de se menacer à coups de missiles nucléaires. De notre côté, nous ne cherchons ni la vérité, ni la justice, ni la poursuite du rêve américain. Et eux se contrefoutent du prolétariat. Seuls comptent les réserves prouvées et le nombre de barils par jour.

— Je croyais que c'était une histoire de satellites et de radars.

— C'est la même chose. Il y a quelques années à peine, on traitait de tarés ceux qui disaient qu'il n'y aurait plus de glace en Arctique à la fin du siècle. Maintenant, on parle sérieusement de 2050. Voire de 2030. Voire de la fin de la décennie. Ça va beaucoup plus vite que prévu. Et quand il n'y aura plus de glace, les vautours se jeteront sur les terres, sur le pétrole, sur les routes maritimes. Tant que Wal-Mart vendra de la merde « *Made in China* », il faudra des bateaux pour nous l'apporter. Or la route la plus courte entre Shenzhen et New York passe par l'Arctique. Vous imaginez le carburant économisé ? Ils pourront mettre ça dans leurs rapports environnementaux et crier sur tous les toits qu'ils émettent moins de CO₂.

— On dirait presque que vous voyez ça d'un bon œil.

— Ne jouez pas au plus malin, commandant. Regardez-vous : le Kansas est loin d'ici, pas vrai ? Vous croyez que les gardes-côtes traînent dans le coin pour sauver les ours polaires ? Je suis sûr que ce rafiote transporte sous sa coque le plus beau sonar qu'Oncle Sam peut se payer. Comme ça, le jour où cet endroit ressemblera à Galveston, avec ses supertankers, ses cargos et ses puits, nos sous-marins viendront espionner sans craindre de se manger un pic sous-marin non répertorié. Mais ces efforts seront vains si les Russes font marcher leur joli radar. Ce sont eux qui rafleront la mise. (Sa bouche s'asséchait, rendant sa voix de plus en plus rauque. Il aspira de l'eau au tube adéquat et croisa de nouveau le regard de Franklin.) La guerre froide n'est pas finie, elle s'est juste financiarisée. Et quand on s'intéresse un peu à l'histoire, on sait que c'est l'argent, toujours l'argent, qui provoque les guerres. Voilà pourquoi ils m'ont envoyé à Zodiac.

Il n'y avait pas de chaise dans l'infirmierie. Franklin s'appuya contre une cloison, bras croisés.

— D'accord. Dites-m'en un peu plus sur Zodiac.

Eastman

Je maintiens que DAR-X est une façade, mais c'est aussi une vraie compagnie pétrolière. Ma mission consistait à me rapprocher d'eux afin de découvrir s'ils bossaient ou non sur le satellite. C'est pour ça que je leur ai fourni des données confidentielles de Zodiac, avec lesquelles ils pouvaient contrer le lobby du réchauffement climatique.

Ne me regardez pas comme ça, commandant. C'était pour la bonne cause. Mon boulot de chercheur – celui qui m'a valu l'attention de la NSA – consiste à pointer des antennes vers l'espace. Et j'obtenais des mesures vraiment bizarres. On va dans l'Arctique parce que c'est un lieu vierge : pas de télévisions, ni portables ni télécommandes d'aucune sorte pour brouiller les signaux. Sauf que j'obtenais autant de parasites que si j'avais garé mon télescope sur le parking de Verizon. Donc des données tombaient du ciel. Si les Russes font marcher leur radar, commandant, ils contrôleront toutes les mers du monde. C'est quand même plus important que de savoir s'il faudra mettre plus de crème solaire au siècle prochain, non ?

DAR-X est basée à Echo Bay, à peu près au milieu de la côte ouest. Je suis allé faire un tour là-bas sans rien trouver de particulier. Leur foreuse aurait pu servir d'antenne, mais elle avait l'air authentique. Une rumeur prétendait qu'ils ne cherchaient pas de pétrole, plutôt une sorte de gaz naturel, mais je n'en sais pas plus.

Il y a un million d'endroits sur Utgard où cacher une antenne à l'insu de tous, sauf d'une poignée d'ours. Mais on ne peut pas juste la planter dans la neige. Il faut des infrastructures autour : un générateur, et de quoi renvoyer les données vers Echo Bay. Alors quand j'ai appris que les gars de DAR-X rôdaient près de Vitangelsk, l'ancienne mine des cocos, j'ai décidé d'aller m'y promener.

Kennedy est venu aussi parce qu'il avait une théorie sur la mort de Hagger, celui qui est tombé dans une crevasse. Ce qui avait sans doute un rapport avec ma propre affaire, d'ailleurs. Je me disais que Hagger avait dû trouver quelque chose sur DAR-X, sur le radar ou sur les Russes, et payer le prix fort. J'avoue que ça me foutait un peu les jetons. Après tout, je ne suis pas James Bond. Mais si Hagger avait découvert le pot aux roses, je devais pouvoir en faire autant.

Quant à Kennedy, il pensait que Hagger avait été assassiné par un collègue jaloux. Mais à ce moment-là, personne n'avait l'ombre d'une preuve.

J'ai laissé Kennedy sur la place centrale, près de la statue de Lénine, pour me diriger vers la partie supérieure de la ville. Vitangelsk est un condensé d'hypocrisie communiste. Elle est bâtie à flanc de montagne : les ouvriers vivaient en bas, dans des baraques en bois, et leurs chefs en haut, dans des maisons en briques. Tout ce qui revêtait la moindre importance – les machines, les magasins, l'usine de traitement – se trouvait encore plus haut, à côté du générateur. J'ignore quelle quantité de charbon ils brûlaient juste pour continuer à en extraire, mais ça devait être démentiel. Les câbles électriques sont toujours là, une vraie toile d'araignée qui parcourt la ville de toit en toit.

Quand l'Union soviétique s'est écroulée, les cocos ont quitté Vitangelsk si vite qu'ils ont tout laissé sur place. Leurs documents sont là, gelés sur les tables à côté des tampons ornés de la faucille et du marteau. Il y a de la bière, des cookies, du pain, des pickles, comme neufs. Casques, pioches et salopettes pendent dans le vestiaire, abandonnés par les derniers ouvriers remontés de la mine. Un peu comme la tombe de Lénine, si vous êtes déjà allé à Moscou. C'est difficile de ne pas regarder derrière soi pour vérifier que personne n'arrive.

J'ai vite compris que j'étais au bon endroit. Mon analyseur de spectre a balayé toutes les fréquences ; dès que je suis passé sur la bande C – les fréquences satellites –, les mesures sont parties en vrille.

Il y a trente ou quarante bâtiments à Vitangelsk. Trop pour les explorer tous en si peu de temps. Mais le meilleur endroit où poser une parabole satellite, ça reste encore un toit. Comme j'étais en haut de la ville, je me suis dit que si je grimpais sur l'un d'eux, je verrais les autres.

Je suis monté sur l'ancien atelier de réparation. En vue plongeante, même des ruines soviétiques peuvent paraître pittoresques. Les toits couverts de neige descendaient le long de la pente, reliés par des câbles qui ressemblaient à des stalactites. Avec un feu de camp quelque part, on se serait cru dans un Disney.

J'ai sorti mes jumelles, sans résultat. Ni parabole ni mât, pas même une antenne télé. Et aucun signe de Kennedy.

Quand j'ai voulu traverser le toit pour regarder de l'autre côté, mon pied s'est pris dans un truc caché sous la neige. J'ai titubé avant de m'étaler de tout mon long à quelques centimètres du rebord. Du coup, j'ai mis un moment à me relever, terrifié d'être passé à deux doigts de la catastrophe.

Sur quoi venais-je de trébucher ? Un câble noir. D'allure drôlement moderne comparé au reste de la ville. J'ai tiré dessus sans réussir à le déplacer de plus de cinq centimètres. Il se poursuivait jusqu'au rebord, où une pince métallique le maintenait en place, puis continuait au-dessus de la rue pour atterrir sur le toit d'en face.

J'ai récupéré mes jumelles par terre. En me concentrant sur la silhouette du câble sous la neige, j'ai pu le suivre le long du toit suivant, puis encore sur le suivant. Là je l'ai perdu, avant de m'apercevoir qu'il partait à droite, traversait la ville et disparaissait derrière une cheminée d'usine.

— Bordel de merde...

À l'inverse de véritables fils électriques, les câbles aperçus depuis la rue ne rentraient pas dans les bâtiments. Ils couraient le long des toits, de bâtisse en bâtisse, et tournaient autour de Vitangelsk. Le tout formait une gigantesque antenne de la taille du site, si grosse qu'elle en devenait invisible. Avec un truc pareil, on pouvait sans doute espionner les Martiens.

Maintenant que je savais où chercher, j'ai trouvé d'autres câbles, connectés aux grandes boucles, qui se dirigeaient vers le centre du cercle, du côté de la place centrale.

J'ai rebroussé chemin au pas de course. Je n'avais rien remarqué à mon premier passage sur la place, mais là, c'était l'évidence même. Une douzaine de câbles en provenance de toute la ville se rejoignaient au-dessus du bâtiment principal, comme les rayons d'une roue de vélo.

La porte en bois n'a pas résisté à un bon coup de pied. À l'intérieur, on aurait dit que les employés étaient partis déjeuner en oubliant de fermer. Le vent avait renversé les chaises, entassé des papiers dans les coins. Un vieux calendrier de 1991 pendait de travers. J'aurais sans doute pu trouver un fond de café gelé dans une tasse.

Ce qui m'intéressait devait se trouver à l'étage, mais je n'ai pas dépassé la première volée de marches : une grosse trappe métallique, munie d'un cadenas rutilant, interdisait d'aller plus haut.

Je n'avais jamais rien tant désiré que franchir cet obstacle. Le canon de mon fusil s'est dirigé vers le cadenas, mais au dernier moment, j'ai renoncé à tirer. J'avais déjà vu ce genre d'engin. Je risquais un mauvais ricochet. Il me fallait du matériel adéquat.

J'avais encore les yeux rivés sur le cadenas, me demandant si une pince coupante ferait l'affaire, quand le premier coup de feu a retenti. Je vous avoue que je n'ai pas pensé à Kennedy : j'ai cru que les Russes débarquaient. Sauf que je n'avais entendu ni hélico ni motoneige.

Là, deuxième coup de feu. L'écho masquait la direction, mais ça n'avait pas l'air trop proche. On aurait dit un de nos Ruger. Les longues heures passées sur le champ de tir de Zodiac m'aidaient à en reconnaître le bruit.

Était-ce Kennedy qui tirait ? Dans ce cas, il avait une chance sur deux de se buter lui-même. Mais le règlement de Zodiac précise que si un camarade tire, il faut filer à son secours parce que c'est sans doute une histoire d'ours. Quam disait toujours que les procédures nous sauvaient la vie. Il avait tort sur bien des points, mais pas sur celui-là. Et puis j'en aurais pris pour mon grade s'il était arrivé quelque chose à Doc.

J'ai redescendu les escaliers en courant et suis sorti juste à temps pour entendre une troisième détonation. Puis deux autres, quasi superposées. Comme je ne savais toujours pas d'où ça venait, j'ai suivi la piste de Kennedy, qui descendait la pente.

Les tirs avaient cessé. Normalement, ça voulait dire que l'ours était parti, mais rien n'était vraiment normal ce jour-là. En plus, j'avais compté cinq coups. Kennedy devait être à court de munitions. J'ai actionné le talkie-walkie, en vain. Pas étonnant avec cette énorme antenne au-dessus de ma tête.

Kennedy s'était baladé comme un gros touriste : j'avais du mal à suivre ses traces, surtout quand elles passaient par un bâtiment. J'ai atteint les limites de la ville, à l'endroit où le téléphérique grimpait vers la Mine 8. Il y avait les empreintes de Kennedy, et celles de quelqu'un d'autre, en longues foulées, comme si Doc avait été poursuivi. Je commençais à paniquer.

Parmi toutes ces traces, j'ai failli loucher celles de l'ours. Pourtant terriblement reconnaissables. Bizarre, mais ça m'a soulagé. Si l'ours avait chopé Kennedy, il y aurait eu du sang. Et puis je préférerais me battre contre un ours que contre les Russes.

J'ai chargé une fusée dans le pistolet de détresse qui ne me quittait jamais sur le terrain. Les Ruger nous servent à tuer les ours en cas de besoin, mais les fusées de détresse sont bien plus efficaces pour les effrayer avant d'en arriver au pire.

La piste de l'ours s'éloignait de la ville. De la neige tassée près d'une tour du téléphérique indiquait qu'il avait dû s'asseoir là un moment. Juste à côté, des douilles de cuivre brillaient au soleil.

Kennedy avait tiré toutes ses cartouches. Pour aller où, ensuite ? Je ne voyais toujours pas la moindre goutte de sang. Une piste grimpait plus haut sur la pente : des empreintes assez fraîches, mais trop larges. Peut-être un type de DAR-X, passé plus tôt dans la journée.

J'allais renoncer quand j'ai entendu un bruit métallique, comme si quelqu'un tapait sur un seau. Sans doute une vieille machine secouée par le vent. De toute façon, je devais retourner en ville. Quelque chose avait dû m'échapper. Le bruit a continué, de plus en plus fort.

J'ai quand même jeté un coup d'œil en arrière juste avant de passer le premier bâtiment. Je peux vous dire que Kennedy est un sacré veinard : j'ai vu son bras dépasser du chariot pendu au câble.

Une fois en haut de la tour, je l'ai trouvé recroquevillé au fond de sa cachette.

— Qu'est-ce que tu fous là-dedans ?

Je l'ai sorti de là. Ça n'a pas été une mince affaire, mais moins folle que son histoire : d'abord pourchassé par un ours, puis par un homme armé. Je l'ai dissuadé de rentrer à Zodiac, même s'il avait beaucoup souffert du froid. J'étais trop près du but. D'abord l'antenne, et maintenant ce type – sans doute de DAR-X – qui avait tiré sur Kennedy. Si ce gars revenait, j'avais quelques questions à lui poser.

Vous connaissez déjà la suite ? Alors je vais faire court. On a passé la nuit à se les geler et à se faire peur, pour finalement, au matin, ne trouver qu'un vieux pleurnichard à côté d'un ourson mort. Vous y croyez, vous ? Un zoologue flingue un ours polaire et ne peut pas s'empêcher de revenir sur les lieux du crime, comme dans la nouvelle de Poe, *Le Cœur révélateur*. Quant à Kennedy, il s'en voulait d'avoir accusé Ash du meurtre de Hagger.

Je ne leur ai pas parlé de l'antenne. Comment savoir si je pouvais leur faire confiance ? Mais dès que l'hélico a décollé pour nous ramener à Zodiac, j'ai compris que je devais revenir à Vitangelsk. Pour déterminer quelles données captait l'antenne. Et où elle les envoyait.

Eastman

En approchant de Zodiac, on a vu l'épave du Twin Otter en bout de piste. Elle risquait de rester là longtemps. Genre un siècle.

J'avais hâte de retourner à Vitangelsk. J'ai avalé vite fait des céréales et du café à la cantine, puis j'ai rejoint Greta à l'atelier. Elle gérait ça comme mon grand-père dans son garage : des outils accrochés aux murs, des caisses en plastique débordantes de matériel, des odeurs d'essence et de métal chauffé. Elle bossait sur une motoneige en panne, les cheveux nattés et la poitrine couverte d'un simple débardeur.

— Tu es magnifique, ai-je attaqué.

Son regard m'a fait rentrer sous terre ; j'ai préféré embrayer tout de suite sur ma pince coupante. Greta a décroché l'outil du mur. Ça avait l'air assez gros pour ouvrir les portes de Fort Knox, mais autant assurer le coup.

— Tu n'aurais pas aussi un chalumeau, par hasard ? (Sans rien dire, son expression m'a poussé à me justifier.) Un des montants du radiotélescope a cédé. Il a écrasé un câble. Je dois le dégager.

— Je peux t'aider, si tu veux.

Envie de me démasquer ou juste de donner un coup de main ?

— Ça ira, merci.

— Fais vite. Une tempête approche.

— À l'attention de tout le personnel, s'est écrié l'Interphone collé au mur.

Après la nuit blanche dans le froid, j'étais vraiment sur les nerfs. La voix crépitante de Quam a failli me faire sauter dans les bras de Greta.

— Je répète : à l'attention de tout le personnel. Veuillez vous rassembler de toute urgence à la cantine.

Sur la porte, l'horreur-scope disait : « Votre avenir est orageux. » À l'intérieur, tout le monde se serrait sur les canapés, comme une soirée ciné sans le film. Trond manquait à l'appel, mais Anderson était sorti de l'infirmerie. Ash était assis près de Quam ; peut-être la réunion le concernait-il.

— J'ai une annonce à faire, a dit Quam.

Ce gars-là ne pouvait pas ouvrir la bouche sans placer une expression pompeuse.

— Suite à une délibération avec Norwich, a repris le commandant, il a été décidé que le personnel de Zodiac serait consigné à la base jusqu'à nouvel ordre.

Tout le monde a poussé les hauts cris. Quam avait l'air surpris, à croire qu'il ne s'y attendait vraiment pas. Il a reculé et s'est retrouvé dos à la télé : un condamné devant le peloton d'exécution.

— Ce sont les pingouins qui ont pris la décision ? a demandé quelqu'un d'un ton acerbe.

Quam a levé la main pour imposer le silence, tel un instituteur confronté à une classe turbulente. Il a dû attendre un bon moment avant d'obtenir un minimum de calme.

— Nous ne pouvons pas nous permettre d'autres accidents. Sans le Twin Otter, nous sommes terriblement vulnérables : impossible d'évacuer un nouveau blessé.

Pas de quoi nous remonter le moral. Je n'ai rien dit, préférant écouter les autres vociférer. Ashcliffe parlait d'un « stupide principe de précaution » ; Annabel se la pétait en énumérant ses financeurs.

— Mes instruments prennent des mesures en ce moment même sur la montagne, a dit Frigo. Je dois faire une croix dessus ?

— Récupérez les données depuis la Plateforme.

— La connexion est morte !

— Et pour Gemini ? s'est écriée Annabel.

— Zone interdite.

— Mes financeurs paient une fortune pour que j'y fasse des recherches !

— Désobéir à mes ordres vaudrait rupture de contrat, a lancé Quam, complètement largué.

— Et alors ? a rétorqué Frigo. Vous ne pouvez pas nous renvoyer à la maison. À moins que vous préféreriez nous abandonner dans la neige, comme ce foutu capitaine Oates en Antarctique ?

— Ce serait une rupture de contrat, a noté Ash d'un ton sarcastique, comme s'il avait oublié qu'il allait partir de toute façon.

J'ai levé la main. Quam m'a donné la parole, trop heureux qu'on lui montre un peu de respect.

— Ces connards de Norwich savent qu'on multiplie les risques d'avoir un mort de plus en nous gardant tous confinés ici ?

— Ça suffit ! (Quam a donné un grand coup de poing sur la télé. S'il l'avait cassée, il aurait eu droit à une vraie mutinerie.) Ce n'est pas moi qui ai pris cette décision, mais je compte bien l'appliquer. Pour vous protéger.

— Nous protéger de qui ? a demandé Anderson.

Si Quam a entendu la question, il a préféré la laisser perdre.

— Pour ne pas rester sur une mauvaise nouvelle, j'ai le plaisir de vous annoncer que ce samedi, nous fêterons la nuit de la Chose.

La nouvelle lui a valu quelques acclamations ironiques. Tout le monde adorait les nuits de la Chose.

Quam s'est retiré dans son bureau ; il devait regretter de ne pas pouvoir fermer la porte à clé. Moi, j'ai réfléchi à tout ça dans ma chambre.

L'histoire de Kennedy était incroyable, mais pas plus que certains événements survenus dans le courant de la semaine. S'il avait voulu jouer la comédie, il aurait pu se débrouiller autrement, sans manquer de mourir de froid dans un chariot de mine. Et puis j'avais vu les autres traces de pas. J'aurais bien aimé les suivre.

Le type en parka jaune devait être un homme de DAR-X chargé de défendre ce qui se trouvait au premier étage du bâtiment principal. D'où la nécessité d'y retourner.

Évidemment, je n'étais pas censé quitter la base, mais je n'allais pas laisser Quam et son règlement de merde se mettre en travers de ma route. Et quitte à prendre la clé des champs, autant faire d'une pierre deux coups.

J'ai sorti mon ordinateur portable pour écrire un mail à Guy Roache, un collègue physicien à l'université Rutgers.

La sonde de Vitangelsk donne des résultats intéressants.
Niveaux $\approx$ 1400.

Au cas où vous vous poseriez la question, il y a bien un physicien portant ce nom à Rutgers. Sauf que ça s'écrit sans *e* au bout. Cette adresse mail est une jolie façade créée par mes amis de la NSA, à Fort Meade. Le serveur de Rutgers renvoie les messages vers Echo Bay, pour fixer les rendez-vous avec Bill Malick. Dans le cas d'espèce, Vitangelsk était le lieu de la rencontre, 1400 voulait dire « 14 heures », et le signe « à peu près égal » signifiait « aujourd'hui ».

Vous trouvez peut-être ça con, mais la prudence était de mise. Une rumeur affirmait que Quam utilisait son compte administrateur pour lire les mails du personnel. S'il m'avait surpris à transférer des données, il m'aurait mis dans l'avion à coups de pied au cul. Enfin... quand le Twin Otter pouvait encore voler.

J'avais besoin de savoir ce que Hagger avait découvert. Ça m'aiderait à comprendre certaines choses, mais d'un autre côté, c'était sans doute ce qui lui avait coûté la vie. Je devais donc en apprendre le plus possible avant de rencontrer Malick.

Quand je suis entré dans le labo de Hagger, Anderson s'y trouvait

déjà, assis sur un tabouret, l'œil rivé au microscope. Un cahier vert était posé sur la paillasse, à côté d'un porte-clés décoré d'un petit ours en peluche.

— Ça va ? lui ai-je demandé comme si j'étais venu prendre de ses nouvelles.

J'essayais de ne pas trop regarder la clé.

— Ça va mieux, merci. (Anderson a souri.) Ça fait bizarre de perdre deux jours de sa vie. On en garde une drôle d'impression, comme quand on pense avoir oublié d'éteindre le gaz.

— Déjà de retour au boulot ?

En me rapprochant, j'ai vu que c'était une clé Yale, comme le fameux cadenas. Sous la lunette du microscope se trouvait un bout de tube jaune qui ressemblait aux tuyaux utilisés à Echo Bay.

— J'essaie de mettre un peu d'ordre dans les derniers travaux de Hagger.

— Et alors ?

— Alors rien que je puisse comprendre. (Il a sorti du cahier une feuille volante couverte de « 0 », de « 1 » et de « 2 ».) Ça, par exemple. J'y pige que dalle.

Autant lui dire la vérité, puisque je n'y voyais aucune contre-indication.

— C'est à moi. Je l'ai donné à Hagger, à cause des interférences qui perturbaient mes instruments. Un jour, je suis tombé là-dessus en jouant avec les fréquences : juste cette série de chiffres. Je l'ai montrée à plusieurs personnes, au cas où ce serait en rapport avec leurs travaux. Ça n'a rien donné, mais Hagger aimait les énigmes et a proposé d'y jeter un coup d'œil.

— Le plus bizarre, ce sont les « 2 »...

Belle intuition.

— Oui, c'est ce qu'on se disait aussi. Les « 0 » et les « 1 » évoquent un langage binaire classique, mais on ne sait pas quoi faire des « 2 ».

— Vous n'êtes pas allés plus loin ?

— Ben non. Vous savez ce que Hagger cherchait sur l'Helbreen ? Il travaillait plutôt sur la banque, non ?

— Je pense qu'il voulait tracer des composés chimiques retrouvés dans la banque. D'après lui, ils provenaient du glacier par l'intermédiaire des eaux de fonte.

Information inutile. C'était peut-être vraiment ce qu'il cherchait, mais pas ce qui l'avait tué.

— Le cahier parle de DAR-X ?

— C'était un autre projet. (Anderson s'est levé pour que je puisse regarder dans le microscope.) Des micro-organismes s'attaquaient à leurs tuyaux. DAR-X a demandé à Hagger d'étudier le phénomène.

J'étais plus curieux du tuyau lui-même que des bestioles qui le

bouffaient. J'espérais y détecter de la fibre optique ou du câble radio, mais jusqu'à preuve du contraire, c'était juste un tube creux.

— C'est quoi, cette clé ? ai-je demandé d'un ton aussi détaché que possible. Je croyais qu'on ne fermait rien à Zodiac.

Une drôle d'expression est passée sur son visage, comme s'il regrettait que j'aie remarqué la clé. Je le voyais réfléchir à ce qu'il allait dire ou pas.

— Je l'ai trouvée près de la crevasse où Hagger est mort. Je suppose que c'est tombé de sa poche.

Très intéressant. Si c'était vrai.

— Hagger avait un placard qui fermait à clé ? ou un classeur à tiroirs ?

Anderson a englobé le labo d'un grand geste.

— J'ai cherché partout. Effectivement, rien ne ferme à clé à Zodiac.

— Pas de secrets entre nous ! ai-je affirmé d'une voix faussement joyeuse.

— Peut-être que c'est juste la clé de chez lui. Il avait oublié qu'elle était dans sa poche.

— Peut-être aussi qu'il avait une réserve d'alcool au frais dans le glacier. (On a rigolé tous les deux.) Bon, faut que j'y aille. Je dois vérifier mes mails. Faites-moi signe si vous trouvez quelque chose.

— Je n'y manquerai pas.

Je sentais bien que j'étais de trop ; je suis sorti, mais en laissant la porte entrouverte. Le couloir était si sombre qu'Anderson ne me verrait pas l'espionner. Il a aussitôt planqué la clé dans un tiroir, en déplorant sans doute que rien ne ferme à Zodiac. N'importe qui pouvait pénétrer de nuit dans un labo et dérober ce qui s'y trouvait. De retour dans ma chambre, j'ai vu que Malick m'avait répondu.

Je suis en réunion toute la journée, mais j'y jetterai un coup d'œil demain.

Des niveaux > 1400, c'est en effet très intéressant.

Donc le rendez-vous était reporté au lendemain. Je me suis rappelé ce que Greta m'avait dit, et de fait, les prévisions météo n'étaient guère optimistes. Une dépression polaire nous arrivait droit du Groenland : sur les images satellites, la queue de l'immense nuage en forme de virgule commençait à tourner. Ces trucs se déplaçaient presque aussi vite que des ouragans. Quand ça nous tomberait dessus, ça ferait mal.

Mais je devais absolument retourner à Vitangelsk pour voir si la clé ouvrait le cadenas.

2. Lawrence Oates, explorateur anglais membre de l'expédition « Terra Nova » menée par Robert Falcon Scott. Souffrant de gelures et de gangrène, Oates s'est sacrifié en vain en quittant seul le camp pour donner à ses camarades une meilleure chance de survivre. (*NdT*)

Eastman

J'aurais pu me barrer sans rien dire et encaisser les reproches de Quam plus tard, mais si quelqu'un remarquait mon absence, il était foutu d'envoyer une équipe à ma recherche alors que la tempête approchait. Donc, le lendemain matin, j'ai pris la peine d'aller le baratiner.

— Un des montants du radiotélescope a cédé. Si je ne le répare pas avant l'arrivée de la tempête, le vent risque de tout emporter.

J'essayais de rester cohérent dans mes mensonges. Évidemment, il a refusé.

— La sécurité d'abord.

— Je suis en course pour une bourse d'un demi-million de dollars à la NOAA³. Vous voulez que je leur dise d'aller se faire voir parce que mes instruments ont disparu dans la tempête ?

Tout le monde a ses points faibles, et ceux de Quam étaient plutôt évidents. Le symbole du dollar s'allumait au fond de ses yeux dès qu'on lui parlait de bourse.

— Vous n'êtes pas le seul à avoir des expériences en cours là-dehors.

— Dans ce cas, ne le dites à personne. Je ne signe pas le cahier de sortie et je vous tiens au courant par téléphone satellite. Ça restera entre nous.

— Mais vous ne pouvez pas y aller tout seul...

Je lui ai montré par la fenêtre l'endroit où se trouvait mon radiotélescope. Les nuages filaient déjà à toute allure au-dessus de la montagne.

— C'est pas loin.

Quam a joué un moment avec son pendule de Newton. Réflexe classique de bureaucrate. Je vous le dis, commandant, il n'y a que les Brits pour envoyer un tel enfant de chœur diriger un endroit comme Utgard. Peut-être qu'il était bon au cricket.

— Surtout, que personne ne vous voie, a-t-il fini par lâcher.

Au moment de partir, j'ai fait semblant de me rappeler un petit détail.

— Ne vous inquiétez pas si je tarde à revenir. Si la tempête arrive

trop vite, je resterai à l'abri là-haut, dans la cabane.

Je croyais qu'il allait protester – peut-être y a-t-il pensé –, mais il n'en avait plus la force. Il s'est affaissé dans son fauteuil comme si un ressort venait de se briser en lui.

— Je vous en prie, veillez à ce qu'il ne vous arrive rien. Je risque ma place s'il se produit un autre accident.

— Et moi, je risque ma peau.

La tempête ne m'effrayait pas. Si ça soufflait trop fort à Vitangelsk, je pouvais toujours me réfugier dans un des bâtiments. J'ai embarqué de la nourriture, un réchaud, et quelques équipements de labo sans rapport avec la survie.

Le plus dur, c'était de partir discrètement : une motoneige, ça fait du bruit. J'ai dû me résoudre à démonter la courroie de transmission et à pousser l'engin jusqu'au bas de la colline, comme une voiture en panne. De là, c'était moins grave si quelqu'un entendait un bruit de moteur au loin.

J'ai branché mon iPod et j'ai écrasé l'accélérateur.

Est-ce que j'avais peur ? Pas vraiment. La vitesse donne l'impression d'être invincible. Les nuages formaient leurs propres montagnes dans le ciel ; le vent cognait mon casque. La lumière du phare lissait le terrain, masquant les bosses, mais je m'en foutais. Je chevauchais la tempête.

Je suis arrivé tôt à Vitangelsk. Une fois la motoneige garée sur la place, j'ai fait un petit tour en ville pour m'assurer de ma solitude. Si vous croyez qu'une ville fantôme enneigée, c'est effrayant, attendez d'en visiter une pendant un avis de tempête. Au bout de la vallée, je voyais des bancs de nuages noirs se rassembler au-dessus de l'océan. Quand j'ai retiré mon casque, les cristaux de glace portés par le vent m'ont fouetté si fort que je l'ai remis aussitôt. Mais je n'entendais plus rien. Donc je l'ai ôté de nouveau. J'aurais dû emporter les lunettes de ski, mais je n'avais que mes lunettes de soleil. Quand je les ai mises, tout est devenu encore plus sombre. Chaque ombre était d'un noir d'encre, chaque bâtisse ressemblait à la Maison des horreurs. Même la neige était grise.

Je n'ai vu personne en ville. Mais ça ne voulait pas dire que personne ne m'observait. J'ai souvent regardé derrière moi en me dirigeant vers le bâtiment principal. Une fois le seuil franchi, j'ai retiré mes lunettes et je me suis mis au boulot.

Le cadenas était toujours en place : un Yale, comme dans mon souvenir. J'avais la pince coupante de Greta, mais avant, je devais faire un petit essai. J'ai sorti la clé « empruntée » à Anderson et c'est rentré comme dans du beurre. La clé a tourné sans problème ; le

morailлон s'est écarté et le cadenas m'est resté dans la main. Je l'ai regardé comme s'il tombait du ciel.

— Alors, docteur Hagger, pourquoi aviez-vous cette clé ? ai-je demandé à voix haute.

J'ai poussé la trappe avec l'épaule ; elle a résisté un peu, mais juste à cause de son poids. Les gonds n'étaient pas rouillés. La trappe s'est levée et s'est bloquée en position ouverte.

— Y a quelqu'un ?

Aucune réponse à part le souffle du vent. J'ai mis mon bonnet au bout du fusil avant de le glisser par l'ouverture. Un truc débile, sans doute tiré d'un vieux film de guerre. En tout cas, ça n'a rien déclenché. Soit il n'y avait personne, soit ceux qui m'attendaient avaient vu le film.

J'ai passé la tête. Même par ce froid, je suais à grosses gouttes. Mon cœur battait la chamade. Je ne m'étais jamais senti à la fois si vulnérable et si vivant.

À partir du premier étage, l'immeuble avait été littéralement évidé. Il n'y avait plus de cloisons intérieures, ni planchers, ni même de toit : juste un cube de briques de trois étages, ouvert à tous les vents. Au-dessus de ma tête, hors de portée, huit câbles traversaient les murs, issus de différentes directions et se regroupant au centre, là où une longue aiguille métallique suspendue en l'air pointait vers le ciel. Il y avait cinq centimètres de neige par terre, mais pas un flocon sur les câbles ; selon toute apparence, quelqu'un les nettoyait régulièrement.

J'ai refermé la trappe pour m'assurer que personne ne s'introduise en douce. J'ai vérifié aussi que le cadenas était bien dans ma poche : hors de question de me retrouver enfermé. Puis j'ai examiné l'antenne de plus près.

C'est très difficile de garder de l'équipement en bon état sur Utgard. Là, tout était impeccable : le métal poli, les câbles tendus. Un câble, justement, descendait de l'aiguille et s'insérait dans une rainure au sol, qui le guidait vers une boîte noire boulonnée au mur.

Rien n'indiquait à quoi ça pouvait bien servir. Il n'y avait même pas une loupiote pour dire que c'était en marche. Une boîte noire, dans tous les sens du terme. Seule la prise du câble brisait l'uniformité, une simple prise RF, comme sur mes propres instruments.

J'ai sorti mon ordinateur du sac. Il a refusé de démarrer, ce qui m'a forcé à enlever la batterie et à la réchauffer cinq minutes dans mon caleçon. Pendant ce temps-là, j'ai déroulé le câble qui servait d'ordinaire au radiotélescope. Une fois la batterie bonne pour le service, j'ai pu démarrer l'ordinateur.

— Le sort en est jeté.

J'ai débranché le câble de la boîte noire ; si quelqu'un sur Utgard regardait la télé satellite, je venais de lui pourrir son émission.

Pas de temps à perdre : même réchauffée par mes soins, la batterie ne tiendrait pas plus d'un quart d'heure par ce froid. J'ai branché mon câble sur la boîte noire, puis j'ai lancé un logiciel de réception réglé sur la bande C. Je me contentais d'enregistrer pour récupérer le plus de données possible dans le temps imparti.

Le niveau de la batterie diminuait à vue d'œil ; quand il est arrivé à dix pour cent, j'ai sauvegardé le fichier et rebranché le câble de l'antenne. Avec un peu de chance, ceux qui se trouvaient à l'autre bout du signal n'y verraient qu'un souci temporaire lié à la tempête.

Mais peut-être n'étaient-ils pas si loin que ça. Je refermais mon sac quand j'ai entendu un bruit dans l'escalier. J'ai pris mon fusil. D'autres craquements. Des pas. Quelqu'un montait.

Une main gantée a poussé la trappe. J'ai levé le Ruger.

— Un pas de plus et je te fais sauter la cervelle !

Le type s'est arrêté. Puis j'ai entendu la fermeture Éclair de sa veste. Que cherchait-il ? Une grenade ? Une bombe ?

Une tête est apparue, comme un lapin surgissant de son trou. J'étais tellement nerveux que j'ai failli tirer sans réfléchir.

— Putain, Bob, je croyais que tu voulais me voir, a dit Malick.

3. La National Oceanic and Atmospheric Administration (NOAA) est l'agence américaine responsable de l'étude de l'océan et de l'atmosphère. (NdT)

Eastman

Malick s'est hissé à travers la trappe. Il a bien vu que je n'avais pas baissé mon arme.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— À toi de me le dire. Je crois qu'on a besoin d'avoir une petite conversation.

J'ai fait un signe de tête vers l'antenne qui se déployait au-dessus de nous telle une toile d'araignée. Il a levé les yeux, et a plutôt bien imité un air étonné.

— C'est quoi, ce machin ?

— À toi de me le dire, ai-je répété.

— C'est la première fois que je le vois, je le jure sur la tombe de ma mère.

— Ah ouais ?

— En fait, ma mère habite Fort Lauderdale et elle va très bien...

Il a ricané. Pas moi.

— C'est pas drôle.

— Écoute, Bob, je suis venu parce que tu me l'as demandé. Si tu voulais me montrer ce gros joujou, alors vas-y. Mais ne fais pas comme si j'en savais plus que toi.

— Ce n'est pas un joujou. C'est une antenne satellite, et j'aimerais savoir à quoi elle te sert.

Malick a haussé les épaules.

— Moi, je bosse dans le pétrole.

— Vraiment ? Ce n'est pas plutôt du clathrate de méthane que tu pompes ?

Il n'a pas pris la peine de nier.

— De toute façon, DAR-X ne compte pas concurrencer AT&T. On a l'Iridium et les hautes fréquences à Echo Bay, ça nous suffit. On ne cherche pas à communiquer avec les extraterrestres.

— Et tu espères que je vais te croire ?

Il a réussi à se composer une expression offensée.

— Oui, Bob, j'espère bien.

Là, j'ai essayé de le prendre à contre-pied.

— Parle-moi plutôt de Martin Hagger.

— Celui qui est tombé dans la crevasse ? a-t-il demandé, surpris.

— Et qui travaillait pour vous. Pourquoi vous être débarrassés de lui ?

Les pétroliers texans sont durs à déstabiliser, mais là, Malick en est resté sans voix. À moi de pousser mon avantage.

— T'étais dans le coin avant-hier, Bill ? Toi ou un de tes gars ? Notre toubib s'est fait tirer dessus par un type en parka jaune.

Je n'avais plus peur. Force et faiblesse sont deux opposés qui se rejoignent très vite. J'étais armé, donc j'avais tous les droits. Je lui ai agité le fusil sous le nez pour qu'il ne l'oublie pas.

— Je réponds de tous mes hommes. Personne n'est venu ici depuis ce week-end. On a fini le boulot, Bob. On fait nos valises. On part demain.

Sacrée nouvelle, si c'était vrai. Mais peut-être qu'une fois installée, l'antenne pouvait fonctionner toute seule.

— On reprend au début ? a suggéré Malick. Je suis là parce que tu avais soi-disant des données à me transmettre.

— Je t'ai menti. Pour te faire venir.

Ça me faisait plaisir de le lui dire. Sans doute un effet secondaire du Ruger.

— Pour me montrer cet engin ?

— Pour que tu me dises à quoi ça sert.

Malick m'a regardé comme si j'avais perdu la boule.

— C'est quoi, ton problème ? Oui, on pompe du méthane à Echo Bay. Oui, on a eu des problèmes avec les tuyaux et Hagger a bossé dessus au noir. Mais tu en sais sans doute plus que moi sur la raison de sa mort et le rapport avec cette grosse radio.

— Et toi, tu sais pour qui tu travailles ?

— DAR-X.

— Oui, mais qui paie ?

— Une société basée dans les Bahamas. Pourquoi tu me regardes comme ça ? Ce sont eux qui ont la concession et le permis de forer. Nous, on exécute. On évite juste de parler du méthane pour ne pas avoir Greenpeace au cul, comme Shell en Alaska.

— En fait, Bill, tu bosses pour les Russes. Ça m'étonnerait que tu l'ignores. Comme tu n'ignores pas qu'ils n'en ont rien à foutre du gaz ou du pétrole.

— Pourtant, mes rapports ont l'air de les intéresser.

J'ai de nouveau désigné l'énorme antenne d'un mouvement de tête.

— Il n'y a que ça qui les intéresse.

Malick a encore haussé les épaules.

— Si seulement je savais ce que c'était, je pourrais te prouver que tu te trompes.

On s'est dévisagés, comme deux cow-boys en plein duel. Sauf que

j'étais le seul à avoir un flingue. Et vous savez quoi, commandant ? Je n'avais aucune idée de ce que j'allais en faire.

Comme je vous l'ai déjà dit, je suis un simple chercheur, pas un personnage de série télé. Je n'allais pas passer Malick à la question en lui grillant les couilles. J'avais espéré que la peur du fusil le pousserait à avouer.

Raté. J'ai failli tirer par pure frustration. Le pouvoir donne ce genre d'envie.

— C'est une sacrée porte que je vois là, a dit Malick. Y a un cadenas ? (J'ai hoché la tête.) Alors comment t'es entré ?

— J'ai trouvé la clé.

— Bien sûr...

J'aimais la sensation du Ruger dans mes mains : solide, dangereux. Mais je n'aimais pas la façon dont Bill me regardait.

— N'essaie pas de...

— Enfin, Bob, tu te rends compte ? C'est toi qui as proposé ce rendez-vous. C'est toi qui as choisi l'endroit. Si j'étais vraiment ce que tu penses, tu crois que je serais venu sans arme, sans renforts ? T'as un fusil, t'as la clé : si les flics débarquaient à l'instant, qui serait le méchant de l'histoire ?

— C'est Hagger qui avait la clé.

Je n'aurais peut-être pas dû le mentionner. Trop tard.

— Ce n'est pas moi qui la lui ai donnée, figure-toi. (Il s'est penché en avant, décidé à enfoncer le clou.) À ce que je sache, Hagger bossait pour Zodiac.

— Pour DAR-X aussi.

— Un peu. Pour Zodiac, c'était à plein-temps.

Quand on a un fusil, c'est facile de ne pas écouter les autres. Mais j'avais encore assez de bon sens pour ne pas commettre cette erreur. Et si DAR-X n'était qu'un leurre ? des gars envoyés par les Russes non pour le radar lui-même, mais pour détourner l'attention ? Pendant que les vrais méchants seraient juste sous notre nez. À Zodiac.

J'ai posé le fusil. Le lâcher m'a filé la nausée, comme quand une trop grosse faim donne envie de vomir. Mais ma main restait à proximité, au cas où Malick ferait un mauvais geste.

Le Texan s'est composé un sourire rassurant.

— Bien. Et maintenant, si tu me disais de quoi il retourne ?

J'ai hésité. Mais soit il mentait, auquel cas il était déjà au courant, soit il était sincère et pourrait peut-être m'aider. J'ai tout résumé en trois phrases : les Russes, le radar satellite, l'antenne.

— Bordel de merde... Voilà d'où venaient nos problèmes de connexion. (Malick regardait l'aiguille pointée vers le ciel comme un type qui trouve sa femme au lit avec son meilleur ami. Il a enlevé ses grosses moufles pour se moucher, puis il a remarqué le câble qui

courait jusqu'à la boîte noire.) Ça va où, ce machin-là ?

J'ai tourné les yeux vers la boîte. Une petite seconde, mais déjà trop. On ne bossait pas dans le pétrole, à Athabasca ou Prudhoe Bay, sans savoir se défendre. La main de Malick s'est refermée sur le canon du fusil ; j'ai tenté de le récupérer, mais je manquais de force.

Malick a fait un pas en arrière et pointé le Ruger vers moi. Son doigt jouait sur la détente.

Voilà pourquoi il avait ôté ses moufles.

— Je déteste qu'on me mette en joue. Et toi, quel effet ça te fait ?

Merde ! La panique m'a serré les entrailles. Je me suis rendu compte alors à quel point j'avais froid à force de rester immobile dans cette grande pièce. Je tremblais de tous mes membres.

— T'es un bon menteur, lui ai-je dit. Tu m'as bien eu.

Malick a secoué la tête.

— J'ignore tout de ce foutu radar. Mais toi... (Le canon du fusil a sursauté.) Toi, tu m'as l'air drôlement bien renseigné.

J'ai réfléchi à toute allure. J'avais vraiment besoin de savoir si je pouvais lui faire confiance. Malick était-il mon ennemi ou juste un type énervé de se faire menacer à main armée ?

— Je t'ai dit tout ce que je savais. Je t'en prie, tu dois me croire.

Ça me faisait mal de supplier, et je n'étais même pas sûr d'avoir l'air convaincant. Mes yeux revenaient sans cesse sur le canon du Ruger.

— OK, on fait la paix. La paix armée. (Sans dévier le fusil, il a jeté un coup d'œil au câble qui pendait de l'aiguille.) Ça va où, après ?

— J'en sais rien.

— Alors allons voir.

On est repassés par la trappe, puis on est sortis du bâtiment. Malick me suivait, fusil en main. Maintenant qu'on savait quoi chercher, ça nous a sauté aux yeux : un câble noir qui débouchait du mur de derrière, comme une antenne télé. Bien en vue. Jusqu'à ce qu'il disparaisse dans la neige.

— Tu prétends toujours ne pas savoir où ça va ? m'a demandé Malick.

Je l'ai regardé droit dans les yeux. Des perles de gel parsemaient ses sourcils.

— Je comprends que tu ne me croies pas. Mais au bout du compte, si aucun de nous n'est dans le coup, alors on est dans le même camp. On pourrait éclaircir le mystère ensemble.

— Ça me va. Tant que tu passes en premier et que tu gardes les mains bien visibles.

Chaque motoneige est équipée d'une pelle, au cas où il faudrait creuser un abri dans la neige. Je l'ai utilisée pour dégager le câble ; j'ai vite atteint la couche de glace, mais on voyait bien la veine noire

serpenter en dessous. J'ai continué à pelleter en suivant le câble. Il remontait la colline vers la zone de traitement du charbon.

— J'ai déjà fouillé ce coin-là hier.

— T'as peut-être loupé un truc.

On a continué à suivre le câble, creusant tous les trois mètres pour vérifier qu'il ne changeait pas de direction. Il aboutissait dans un grand hangar en tôle ondulée au nord-est de la ville.

— C'est là que le charbon arrivait, ai-je précisé juste pour dire quelque chose.

Le moindre silence devient inquiétant dès qu'on a une arme pointée vers soi. Et l'endroit était déjà assez inquiétant comme ça. La façade du bâtiment donnait sur le téléphérique, tandis que des galeries surélevées et des portiques rouillés partaient sur les côtés, vers d'autres bâtisses. Des grues s'affaissaient peu à peu, décorées de longues stalactites. Le tout formait un enchevêtrement métallique prêt à s'effondrer à tout instant. Plein de cachettes depuis lesquelles nous épier.

Un bruit rythmique a brisé le silence glacé. J'ai scruté les alentours ; de la neige est tombée d'un portique, puis un oiseau blanc s'est envolé, presque invisible sur le gris du ciel. Malick a levé son fusil. Avec de meilleurs réflexes, il aurait pu manger l'oiseau au dîner, mais il a préféré rebaisser l'arme dans ma direction.

— N'essaie pas de jouer au plus malin.

— J'ai aussi peur que toi, ai-je répondu en levant les mains.

Il n'a pas prétendu le contraire.

Le hangar ne disposait d'aucune entrée au sol, juste une volée de marches grinçantes menant à une porte située sur le côté du bâtiment. Pas de cadenas en vue. Ni même une poignée.

— Ouvre, m'a ordonné Malick.

Il se tenait deux marches en dessous de moi. Si j'avais été Jackie Chan, j'aurais pu lui arracher le fusil des mains et le balancer en bas de l'escalier. Mais on ne voyait ça que dans les films. Et je voulais surtout découvrir où le câble arrivait. Tant que Malick partageait cet objectif, pas de souci.

Je commençais à lui accorder une certaine confiance, même si ça paraît bizarre de dire ça d'un type qui vous tient en joue. Je finissais par croire qu'il ignorait tout du radar. Évidemment, il aurait pu jouer la comédie, mais pourquoi se donner tant de mal ? Je devais donc rester en vie assez longtemps pour le convaincre de me faire confiance aussi.

J'ai poussé la porte de l'épaule. Elle ne tenait fermée que par une mince couche de glace qui a craqué dans un bruit de Scotch arraché. J'ai entrouvert le battant, puis l'ai dégagé d'un grand coup de pied avant de bondir en avant.

Les marches métalliques ont résonné quand Malick s'est précipité à ma suite, mais je ne cherchais pas à fuir : je voulais juste éviter de me prendre une balle en passant la tête par la porte. Non que mon entrée commando ait pu impressionner qui que ce soit.

À l'intérieur, il n'y avait pas un bruit et – pour ce que j'en distinguais dans la pénombre – pas un chat. Murs de tôle ondulée, plancher de bois, pas de fenêtres mais une trouée pour les chariots en provenance de la mine. L'ouverture donnait juste assez de lumière pour permettre d'y voir ; quelques chariots pendaient encore aux câbles et, au centre du hangar, j'apercevais la grande roue droite et les essieux rouillés qui avaient servi à entraîner le téléphérique.

Par contre, je ne trouvais pas ce qu'on était venus chercher. Un ordinateur, un truc dans le genre. J'ai tendu l'oreille, mais je n'ai rien entendu qui ressemblait à un générateur ou à un ronronnement électrique. Je ne voyais même pas où aboutissait le fameux câble.

Je me suis avancé avec prudence, en prenant soin de poser le pied au-dessus des traverses que je devinais sous les planches. La neige ne s'était pas déposée si loin de la trouée ; la lumière elle-même avait du mal à arriver jusque-là. J'ai manqué de m'éborgner à un crochet pendant au bout d'une chaîne.

Je venais de dépasser la grosse roue quand Malick a crié :

— *Stop !*

Quel idiot je faisais. Je l'avais laissé m'emmener dans un endroit isolé où personne ne retrouverait mon cadavre avant plusieurs siècles. Une telle crédulité me mettait en rage. J'ai levé les mains en l'air, sans penser une seconde que ça pourrait me sauver.

— Y a un trou devant toi. T'allais tomber dedans.

J'ai failli tomber quand même quand l'accès de terreur s'est dissipé. Malick avait juste voulu m'aider. Du coup, je m'en voulais encore plus.

Je discernais à présent les quatre côtés de l'énorme trémie qui s'enfonçait dans l'obscurité. Sans doute l'endroit où l'on déversait les cargaisons de charbon : Dieu sait où j'aurais atterri si j'avais fait un pas de plus. Un vrai trou noir.

Enfin presque. En théorie, rien ne sort d'un trou noir. Mais là, un gros câble s'en extrayait, puis longeait les planches déformées pour rejoindre le centre du hangar.

— Je l'ai trouvé ! me suis-je écrié en oubliant que dix secondes avant j'étais sûr d'y passer.

J'ai suivi le câble en balayant les plaques de neige, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le moteur du téléphérique. Malick m'a rejoint ; on a inspecté la vieille machine en essayant de déterminer où ressortait le serpent noir.

— Dix contre un que c'est pas connecté à cet engin.

On avait oublié le fusil. Malick ne le pointait plus dans ma direction, et je ne songeais même pas à le récupérer. Seule comptait la clé du mystère.

— Ça continue forcément quelque part, a dit Malick d'un ton dépité en s'agenouillant devant le moteur. On verra mieux avec ma torche. Elle est dans la motoneige.

Je n'ai rien dit. Mes yeux parcouraient la machine, chaque fente, chaque recoin. Le câble devait forcément réapparaître quelque part. Encore fallait-il regarder au bon endroit. J'ai levé les yeux, lentement. Et j'ai compris.

— Je sais où il va.

— Tu l'as vu ?

— Non.

Sans autre explication, j'ai couru jusqu'à la trouée. Les nuages filaient à toute allure ; les reflets de la neige m'aveuglaient et le vent me soufflait au visage. J'ai mis mes lunettes de soleil, mais je n'avais pas vraiment besoin de vérifier mon intuition.

Je savais très bien ce qui m'attendait là-dehors.

Une rangée de pylônes en bois montant vers la mine. Et un câble accroché entre eux.

Eastman

Une vieille mine de charbon sur une île gelée au bout du monde est sans doute le dernier endroit où vous penseriez entendre sonner un téléphone portable. J'ai d'abord cru que c'était la cloche qui appelait les ouvriers, et qu'une équipe de mineurs soviétiques allait passer la porte, pioche à l'épaule et lampe accrochée au casque.

Puis Malick a ouvert sa veste pour en extirper son Iridium.

— Oui ? (Il a écouté quelques instants.) OK, j'arrive tout de suite.

Il a écarté le téléphone de son oreille, prêt à raccrocher, puis s'est rappelé quelque chose.

— Mercredi après-midi... Oui, quand on rangeait le camp. Tout le monde était là ? Personne à l'extérieur ? (Je n'ai pas entendu la réponse.) Personne ne manquait à l'appel ?

Malick a hoché la tête deux fois avant de raccrocher.

— C'était mon chef d'équipe. Il confirme que tout le monde était bien présent mercredi après-midi. Donc c'est pas un gars de chez nous qui a attaqué ton toubib. Bon, je dois y aller.

Il a remis le téléphone dans sa poche. Un quart d'heure plus tôt, il me pointait un fusil dans le dos, et maintenant je ne voulais plus qu'il s'en aille.

— Et la mine ?

— Je dois rentrer avant la tempête. Dès que c'est fini, un hélico vient nous récupérer.

— Mais on doit trouver...

— Je m'en fous. S'il y a des Russes dans le coin, ou des nazis qui ne savent pas que la guerre est finie, ou E.T. qui veut « téléphone maison », c'est ton problème. En tout cas, vu ce qui se prépare... ne reste pas trop longtemps.

On est ressortis du hangar pour rejoindre les motoneiges. Autour de nous, les bâtisses semblaient plus mortes que jamais.

— Tu connais une société qui s'appelle Luxor Life Sciences ? m'a soudain demandé Malick.

— Jamais entendu parler.

— Ils sont venus là y a deux ans, quand on s'installait à Echo Bay. Un mec et une fille. Lui s'appelait Richie. Elle, j'ai oublié son nom,

mais elle avait de sacrés nichons. C'étaient deux scientifiques qui cherchaient un endroit où conserver une banque de données génétiques.

— Une quoi ?

— Une banque d'ADN, si tu préfères. Comme ça, quand le monde entier ressemblera à Vitangelsk et qu'il ne restera que huit personnes sur Terre pour tout repeupler, on pourra améliorer le mélange. À moins qu'on fasse renaître des vaches et des chevaux, comme dans Jurassic Park.

— N'importe quoi.

— Ouais. En cas de fin du monde, on serait trop occupés à mâchouiller des brindilles et à se torcher le cul à la main pour penser à retourner sur Utgard récupérer l'ADN. Mais ces gens avaient du fric pour ça, alors ils sont venus nous voir. En fait, tout ce qu'il faut à une banque d'ADN, c'est un endroit sec et froid, suffisamment isolé pour que les voisins ne viennent pas fouiner.

— Genre une mine sur une île de l'océan Arctique.

— Ils ont souvent parcouru cette vallée. Je suppose qu'ils ont jeté un coup d'œil à la Mine 8.

— Luxor Life Sciences, ai-je répété pour bien m'en souvenir. Ils ont fait quelque chose, finalement ?

— Ils ont coulé du béton, apporté un peu d'équipement, puis ils sont repartis. Sans doute vers une planque mieux adaptée à leurs petites fioles.

— Quelqu'un de Zodiac les a aidés ?

— Aucune idée. Mais l'ADN, la biologie, c'était le truc de Hagger, non ?

— Tout à fait.

De retour aux motoneiges, Malick a mis son casque et actionné le démarreur. Je lui ai signalé qu'il avait gardé mon fusil ; il l'a fait glisser de son épaule et l'a regardé un moment, comme s'il avait oublié sa présence.

— Tu risques d'en avoir besoin, a-t-il affirmé en me le rendant.

J'ai réfléchi à nos trouvailles en attendant qu'il s'éloigne. Je n'avais pas beaucoup de temps devant moi. La vallée s'étendait sous mes yeux, jusqu'à la mer ; des nuages noirs s'amoncelaient sur l'horizon tandis que le vent forçissait d'instant en instant. Il aurait sans doute été plus prudent de déguerpir tout de suite.

Mais impossible de m'y résoudre. Derrière moi, le câble s'étirait le long de la pente, passant près de la grotte aux boîtes de conserve et continuant jusqu'au bout de la vallée.

Pas étonnant que le type en parka jaune soit devenu nerveux quand il a vu Kennedy s'intéresser aux pylônes.

J'ai démarré la motoneige, mais la pente du téléphérique était trop raide : j'ai dû descendre au fond de la vallée et remonter de l'autre côté. Comme le pic rocheux dissimulait l'entrée de la mine, je maintenais le cap grâce à la rangée de pylônes. La motoneige a vaillamment combattu la dénivelée jusqu'à ce que je débouche dans une vallée étroite. La pétarade du moteur résonnait atrocement entre les parois ; je pouvais presque toucher les pylônes en conduisant. Et soudain, j'ai aperçu la mine, bâtie à flanc de montagne telle une base de Blofeld dans *James Bond*.

Je suppose qu'aucun Soviétique ne devenait mineur pour augmenter son espérance de vie. Ils n'avaient pas le choix. Quand le camarade Staline leur disait : « Descendez là-dedans », ils demandaient juste à quelle profondeur. Si ça se trouve, c'était mieux que la Sibérie. Malgré tout, la mine n'était guère engageante, même pour le plus blasé des ouvriers. Les murs en bois s'écartaient comme s'ils voulaient fuir ; les bâtiments s'empilaient les uns sur les autres entre la mine et le téléphérique, reliés par des séries de toboggans et de tunnels comme dans les folles machines dessinées par Rube Goldberg. Aucune fresque pour encourager les mineurs, mais de grandes lettres en métal sur la façade du bâtiment principal : « MINE 8 ». Pourquoi en dire plus ?

J'ai fouillé vite fait les bâtisses, encore plus vides qu'à Vitangelsk. Inutile de chercher le câble puisque je savais où il allait.

L'entrée de la mine se trouvait derrière cet enchevêtrement, sur une pente si raide qu'on n'en distinguait pas le sommet. Difficile à rater : un mur de soutènement de deux mètres d'épaisseur sur sept de haut, qui étayait le flanc de la montagne. Une vieille cabane en bois s'appuyait au pied du mur comme un volant ornant une jupe.

Une fois en haut des marches, j'ai été surpris de ne voir aucun cadenas sur la porte. J'allais entrer quand une tache sur la neige a attiré mon attention ; Utgard est si nette, si propre, que le moindre déchet crève les yeux. L'étiquette de la petite bouteille en plastique disait : « Rhodamine B ».

Je l'ai rangée dans ma poche, pour plus tard. La cabane ressemblait au vestiaire de Zodiac : des crochets aux murs, des étagères pour bottes et gants. J'imaginais sans peine les mineurs communistes remontant de la mine, posant leurs outils, et s'habillant pour sortir dans le froid tout en échangeant des blagues qui parlaient de femmes et de vodka.

Le fond de la cabane donnait directement sur le mur en béton, avec une plaque pour masquer l'entrée du tunnel. Dans la pénombre, j'ai cru que c'était du contreplaqué, jusqu'à ce que je pose la main dessus. Un froid brûlant a traversé ma moufle.

C'était une porte en acier, montée sur un châssis du même métal,

lui-même riveté au mur. Pas de cadenas, pas de serrure, pas de poignée. On sortait, mais on n'entrait pas. La pince coupante de Greta n'aurait servi à rien, et je n'étais même pas sûr qu'un chalumeau oxyacétylénique aurait pu en venir à bout. Ceux qui avaient installé cette porte se méfiaient des visiteurs indiscrets.

Les rafales de vent m'ont rappelé que je ne devais pas m'attarder. Quam allait péter un plomb si je ne rentrais pas à la base.

Le jour avait tellement baissé que la neige paraissait sans relief. Rentrer à Zodiac en évitant les bosses – ou pire – ne serait pas une mince affaire. Mais en regardant bien, j'ai vu des traces de pas, assez récentes, qui s'éloignaient de la cabane. Je les ai suivies jusqu'à un emplacement dégagé, parfait pour une motoneige. D'ailleurs je distinguais la piste laissée par l'engin le long de la pente, non loin de mes propres traces.

J'ai enfourché ma motoneige pour suivre cette piste : elle m'a ramené droit à Zodiac.

Eastman

Je suis rentré à la base cinq minutes avant que la tempête se déchaîne. Il faisait si noir que j'ai dû allumer ma frontale. Le vent soulevait des tourbillons de neige jusqu'aux nuages ; il a failli me jeter à bas des marches avant que je parvienne à ouvrir la porte.

Annabel m'a vu tout de suite. Raté pour l'entrée discrète.

— Tu n'étais pas censé rester avec nous ?

— Oui, moi aussi je suis content de te voir.

Je lui ai lancé la bouteille vide trouvée dans la mine.

— Ça te dit quelque chose ?

— Tu voles mon colorant, maintenant ? Tu sais que c'est sans alcool...

— J'ai trouvé ça à la Mine 8, près de Vitangelsk.

— Non coupable, a dit Annabel en haussant les épaules.

— T'es sûre ?

— Il n'y a pas de glacier là-haut. (Elle a regardé ma combinaison couverte d'une fine couche de neige gelée.) T'as fait un bon bout de chemin. J'espère que Quam ne s'apercevra de rien.

J'ai retiré la combinaison, puis j'ai posé mon fusil sur le râtelier. Malgré une furieuse envie de le garder.

— J'étais à la chasse au dahu. Un oiseau très rare et très dur à attraper, qui ne vit qu'en Arctique. En voie de disparition.

— Comme nous.

Avec tout le personnel consigné à la base, difficile de faire un pas sans croiser quelqu'un. J'avais à peine remonté la moitié du couloir quand Greta est sortie de la salle radio.

— Comment va le pied ?

Je ne comprenais pas sa question, alors, comme un idiot, j'ai levé un pied en l'air et j'ai donné une tape dessus.

— En pleine forme.

— Non, le pied du télescope. Le montant.

— Ah oui. (Un vieux mensonge, déjà oublié.) C'est réparé. Merci beaucoup.

Dans le meilleur des cas, Greta vous regardait comme si vous

n'existiez pas. Là, j'étais persuadé qu'elle voyait à travers mon corps.

— Je peux récupérer la pince coupante ?

— Je te l'apporte à l'atelier dès que la tempête est finie.

— Quam veut te voir.

Quelle surprise. Quam ressemblait à ces mêmes qui se branlent, et passent ensuite la nuit à prier pour que leur bite ne tombe pas. J'étais sûr que depuis mon départ, il s'en voulait de m'avoir donné son autorisation, m'imaginant déjà englouti dans une avalanche ou dévoré par un ours.

— Je lui ferai coucou dès que j'aurai le temps.

Je me suis dépêché de rejoindre mon labo avant d'être à nouveau intercepté. Beaucoup de travail m'attendait, et en premier lieu, mettre de l'ordre dans mes idées. Le vent secouait les mâts et arrachait des bouts de glace qui tombaient sur le toit, juste au-dessus de ma tête. On aurait dit un gosse vidant une boîte de Lego.

En cherchant bien, on trouve toujours de bonnes explications. Mais je ne voulais pas juste de « bonnes explications ». Je voulais la vérité.

En premier lieu, sur Kennedy et le type en parka jaune qui l'avait pourchassé sur le pylône du téléphérique. J'étais prêt à disculper DAR-X ; Malick avait paru aussi surpris que moi par cette histoire d'antenne, de câble et de mine. Si le Texan avait été du côté des vilains, il aurait pu me descendre tranquillement. Ou attendre que je me casse le cou dans la trémie.

Donc le coupable venait de Zodiac.

Par définition, ce n'était ni moi ni Kennedy. Quant à Ash, qui pleurait son ourson mort, je le voyais mal dans le rôle. Ce qui nous laissait Quam, Frigo, Annabel, Greta et Jensen.

J'ai écrit leurs noms sur une feuille de papier. Puis, après mûre réflexion, j'ai rajouté Anderson. Quelqu'un avait-il vérifié s'il était bien resté alité toute la journée ? Difficile de l'imaginer lancé dans une telle expédition avec sa blessure à la tête, mais ça n'était pas non plus totalement impossible.

J'ai fini par tracer une ligne reliant Anderson et Greta. Je me rappelais que tous deux s'étaient empressés de sortir dès qu'il était arrivé. Ils avaient ramené le corps de Hagger, OK, mais le chercheur était-il déjà mort quand ils avaient croisé sa route ?

J'ai inscrit Hagger au bord de la feuille, puis l'ai relié à Anderson. Et juste après, à Greta : tout le monde savait qu'il la baisait.

Voilà, j'avais dessiné un triangle. Mais quelle signification lui donner ? La glace s'obstinait à tomber sur le toit pendant que je cogitais. Peut-être n'aurais-je pas dû demander la pince coupante à Greta. Avait-elle deviné mes intentions ? Anderson savait-il qui lui avait dérobé la clé ?

J'ai allumé mon ordinateur pour étudier les signaux de l'antenne

géante. Heureusement que je disposais des logiciels adéquats, car même en si peu de temps, j'avais enregistré un bon paquet de données. À force de travail, j'ai découvert des répétitions qui m'ont aidé à décoder l'ensemble.

« 1010211201020012010201110212 ».

Retour à la case départ. Au schéma capté dans l'atmosphère. Maintenant que je savais d'où ça venait, je pouvais au moins le comparer au premier relevé. Sauf que je l'avais laissé à Tom Anderson.

Je suis revenu au triangle Hagger-Greta-Anderson. Pourquoi ce dernier était-il venu à Zodiac ? Tous nos malheurs avaient commencé à son arrivée.

J'ai écrit un autre nom sur ma feuille, Luxor Life Sciences, que j'ai relié à Hagger par une ligne pointillée. Biologie et biologiste. Une minute plus tard, j'ai ajouté un point d'interrogation.

Mais les sociétés laissent des traces sur Internet. La tempête renvoyait la connexion aux âges sombres du modem ; les résultats sur « Luxor Life Sciences » ont mis près de deux minutes à apparaître.

Aucun d'eux n'avait l'air intéressant. Pas de site professionnel, pas d'entrée Wikipédia. J'ai cliqué sur un lien au hasard ; j'aurais pu boire un café en attendant que ça charge.

Un choc violent a secoué la pièce. J'ai baissé la tête tandis que d'autres coups résonnaient sur le toit métallique, comme des bruits de pas. Un gros bloc de glace s'était sans doute détaché de son support.

L'écran s'est illuminé : « ERREUR – CONNEXION IMPOSSIBLE ».

J'ai rechargé la page, mais après une longue attente, j'ai obtenu le même message. Pareil pour ma boîte mail : connexion impossible. L'antenne avait dû en prendre un coup.

Et merde.

À ce moment-là, Kennedy est entré et s'est assis sur la chaise d'en face. Il tenait un papier à la main.

— Ça va ? T'étais où toute la journée ?

Il avait l'air énervé. Bordel, tout le monde me parlait comme à un ado.

— Du nouveau ?

— On peut dire ça. Anderson a dégotté le mot de passe de Hagger. Il a lu ses mails.

Intéressant, en effet.

— Et...

— On a trouvé ça, a-t-il répondu en me tendant la feuille.

L'en-tête du message portait le nom d'un type de Cambridge, même si je savais pertinemment qu'il ne fallait pas faire confiance aux adresses mail. Le sujet s'étais en lettres majuscules : « URGENT – NATURE – RÉTRACTATION ».

— Lis-le, a insisté Kennedy.

Cher Martin,

Je me permets de t'écrire sous le sceau du secret, au nom de l'amitié qui nous lie. Quoi que tu aies pu faire, je veux t'offrir une chance de retirer ton article. Sinon, je serai dans l'obligation d'écrire à *Nature* pour leur demander de le désavouer.

J'ai parcouru le reste du mail, qui n'abordait que des considérations scientifiques : produits chimiques, concentrations, et autres trucs auxquels je n'avais plus touché depuis le lycée. En bref, il apparaissait que Hagger avait falsifié les données sur lesquelles reposait un de ses articles.

— Et alors ?

C'était une bonne information, mais sans grand rapport avec nos problèmes.

— Regarde la date, a-t-il dit en me montrant l'en-tête. Le mail est arrivé samedi à 11 heures du matin.

Ensuite, Kennedy m'a forcé à me lever pour m'entraîner à l'autre bout du couloir, où il a fait tourner les pages du cahier de sortie. J'ai lu la ligne qu'il pointait du doigt.

— D'accord. Hagger a quitté la station à 9 heures du matin, donc il n'a jamais lu ce mail. Je répète : et alors ?

Cette fois, Kennedy m'a tiré par le bras jusqu'à la salle de jeu.

— Quam savait tout ça quand je lui ai parlé avant-hier. Les difficultés de Hagger, l'article désavoué.

— Tout le monde le savait, non ?

— Tout le monde savait qu'il avait des soucis avec ses données. Mais un article retiré de la plus prestigieuse des revues scientifiques, c'est une autre histoire. Et regarde le début du mail. Le gars dit qu'il écrit « sous le sceau du secret ».

— Tu sais aussi bien que moi ce que ça veut dire chez un universitaire : qu'il évite juste de mettre l'info sur son blog. Et puis Quam a un compte administrateur, il peut lire tous les mails qu'il veut.

— Voilà, c'est ça ! s'est exclamé Kennedy en tapant sur la table de billard.

— Tu peux parler plus clairement ?

— Quand j'ai vu Quam mercredi, il m'a dit que l'article allait être désavoué. Mais il a aussi prétendu en avoir parlé avec Hagger. « Alors je lui ai dit qu'il devait partir », ce sont ses propres termes.

Il me regardait comme s'il venait d'énoncer une évidence absolue.

— Fais-moi un petit résumé...

— Le mail est arrivé à 11 heures. Quam l'a lu, grâce à son mot de

passé administrateur, et a tout de suite voulu en discuter avec Hagger.

J'ai enfin pigé.

— Sauf qu'à cette heure-là, Hagger était déjà sur le glacier.

— Et qu'il en est revenu les pieds devant.

J'ai soutenu le regard de Kennedy tout en tripotant une boule. Le mur a encaissé une grosse rafale de vent. La Plateforme a tremblé sur ses bases.

Mais tout n'était pas si simple.

— Quam était à la station cet après-midi-là. Il n'a pas eu le temps de faire l'aller-retour sur l'Helbreen. Sauf avec l'hélico, mais Jensen était en mission toute la journée.

Les yeux de Kennedy se sont illuminés. Nous savions que le pilote avait menti sur son emploi du temps du samedi. Ce n'était peut-être pas la seule fois.

— Il faut en parler à Jensen.

Eastman

En premier lieu, on a vérifié le cahier de sortie. La matinée du samedi avait été sacrément active, mais on a quand même trouvé Quam quelques lignes sous Hagger. Notre chef vénéré avait prétendu se rendre à la colonie de phoques de Nansen Bay. Sortie à 11 h 30, retour à 14 heures.

— Suffisant pour rejoindre l'Helbreen en hélico.

Jensen était à la cantine ; il aidait le reste du personnel à préparer la nuit de la Chose. Tout le monde s'en donnait à cœur joie faute d'autres activités. Quelqu'un avait récupéré un seau de glace dans un labo pour créer une sorte de brouillard. Une silhouette très ressemblante de la Chose elle-même avait été découpée dans du carton : deux mètres de haut, la peau verte. Même si, en fait, ça faisait plutôt penser à la créature de Frankenstein.

— Vous croyez que Quam va nous mettre la version de Carpenter ? a lancé Frigo.

Plusieurs personnes ont rigolé, comme si elles venaient d'avoir la même idée.

Vous avez vu ce film, commandant ? Le remake de John Carpenter de *La Chose d'un autre monde*. Début des années quatre-vingt, si ma mémoire est bonne. Ça raconte l'histoire d'un méchant extraterrestre qui s'écrase en Antarctique. Il bouffe le personnel d'une base scientifique et peut aussi prendre forme humaine, donc on ne sait jamais à qui faire confiance. Le premier film, en noir et blanc, avait été réalisé par Howard Hawks. Et se déroulait en Arctique.

J'ai vu un autre remake, il y a quelques années, mais c'était sans intérêt. Pour être honnête, je préfère le film de Carpenter. C'est en couleurs, les effets spéciaux sont meilleurs, Kurt Russell est génial, et on a de la vraie neige vu qu'ils ont tourné les extérieurs en Alaska. Mais dire ça à Zodiac, c'est comme passer à l'ennemi. On ne plaisante pas avec ça. La nuit de la Chose est la plus grosse fête de l'année, et seule la version arctique a droit de cité.

J'ai fait le tour de la pièce, l'air de rien, pour ne pas donner l'impression de foncer sur Jensen. Près de la cheminée, Greta s'était perchée en haut d'une échelle pour accrocher une soucoupe volante en

papier-alu. Je lui ai signalé qu'Internet était mort.

— Si ça te dit, tu peux sortir réparer l'antenne.

J'ai jeté un coup d'œil au moniteur qui affichait les relevés météo en direct. Le vent soufflait à près de cent kilomètres par heure. Sale temps pour monter sur le toit.

— Je tiendrai le coup. J'ai du porno en réserve.

Jensen, lui, était entouré d'une volée d'étudiantes. C'était un beau gosse, genre surfeur, avec un métier *cool* et un accent *sexy* : l'équivalent Zodiac d'une *rock star*.

— Kennedy voudrait te voir à propos de Trond, ai-je annoncé d'un ton détaché.

Il n'a pas protesté, même si ça l'attristait d'être arraché à ses fans. Je l'ai suivi, de loin, pour ne pas *paraître* le suivre. Je suis entré dans l'infirmerie juste à temps pour l'entendre demander à Kennedy ce qui se passait avec Trond.

— Trond va bien, ai-je répondu en refermant la porte derrière moi. On voudrait plutôt parler de Quam. (Jensen a voulu faire demi-tour, mais je me suis appuyé contre la porte, bras croisés sur la poitrine.) Le jour de la mort de Hagger, t'étais avec Ash à la recherche d'ours polaires.

Le regard du pilote passait sans arrêt de Kennedy à moi, comme un homme qui entend des bruits de pas dans une allée sombre.

— C'est ça.

— Et t'as laissé Ash à Vitangelsk pendant deux bonnes heures.

— Oui, je te l'ai déjà dit.

— T'es allé où pendant ce temps-là ?

— J'ai vérifié les dépôts de carburant.

Effectivement, il me l'avait déjà dit. Et j'aurais dû déceler le mensonge aussitôt.

— Ils pèsent combien, ces barils ? Cent cinquante kilos ? Ça fait beaucoup pour un seul homme.

Pas de réponse. Jensen savait se montrer aussi arrogant que n'importe quel pilote, mais là, il était pris au piège.

— T'es revenu ici chercher Quam, ai-je repris d'un ton affirmatif. Puis tu l'as emmené sur l'Helbreen pour qu'il parle à Hagger. La seule question qui se pose, c'est de savoir si t'as aidé Quam à pousser Hagger dans la crevasse, ou s'il s'en est chargé tout seul.

— C'est ridicule !

— Alors donne-nous une meilleure explication.

Toujours pas de réponse. Il nous observait l'un après l'autre, tout en se passant les mains dans les cheveux. Moi, je le dévisageais en silence.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— On veut juste éclaircir cette affaire, a dit Kennedy.

L'accent irlandais convenait à merveille au rôle du bon flic. Il a même eu la présence d'esprit d'offrir un bonbon à la menthe à Jensen.

— Quam m'a appelé juste après que j'ai quitté Ash. Il voulait rejoindre Hagger sur l'Helbreen. Je l'ai emmené. Ils ont discuté.

— T'as entendu ce qu'ils disaient ?

— Non, je suis resté dans l'hélico.

— Et après ?

— Quam est revenu. Je l'ai ramené ici. Et je suis allé chercher Ash.

— Hagger était encore vivant quand Quam est parti ?

— Aucune idée, a dit Jensen en suçant le bonbon.

— Tu l'as vu ?

— Écoute, je n'avais pas que ça à faire. Si j'avais su que Hagger allait mourir, j'aurais fait gaffe. J'aurais pris une photo.

— Donc tu n'as pas revu Hagger en vie après sa discussion avec Quam ? a demandé Kennedy.

Jensen a hésité. Il ressemblait à un animal coincé entre deux chasseurs.

— Franchement, je ne pourrais pas l'affirmer à cent pour cent.

— Mais t'es pas sûr non plus de l'avoir vu. (Le pilote a secoué la tête.) Pourquoi n'avoir rien dit ?

— Dès qu'on a su ce qui s'était passé – quand Greta a appelé –, Quam m'a convoqué dans son bureau. Il m'a dit que même si ça semblait bizarre, il préférerait ne pas avoir à s'expliquer, pour éviter les rumeurs. Il prétendait que s'il devait parler, ça ternirait la réputation de Hagger et qu'il valait mieux rester sur une bonne impression.

— Autre chose ?

— Il a ajouté que si je désobéissais, il se trouverait un nouveau pilote.

Kennedy a pris le relais :

— Il était comment pendant le vol de retour ?

— Plutôt tendu. Mais rien de surprenant quand on le connaît.

— C'est vrai, ai-je cru bon de confirmer. Il a un tel balai dans le cul que c'est pas loin de lui ressortir par la bouche.

— Pour sûr, a dit Jensen avec un demi-sourire.

— C'est tout ?

Le pilote a réfléchi quelques instants.

— C'est tout. Si quelque chose m'avait vraiment paru suspect, je l'aurais dit.

— On n'en doute pas une seconde.

— Mais je sais que ça a l'air suspect quand même.

— Évidemment.

— Je ne sais plus si j'ai vu Hagger avant de partir. Peut-être. C'est pour ça que je n'ai pas voulu en parler.

Son esprit – sa conscience – était en train de réécrire l'histoire : on

n'en tirerait plus rien d'utile. Je me suis écarté de la porte.

— Merci. Ça nous a beaucoup aidés.

Jensen était si pressé de sortir qu'il a failli arracher la poignée. Puis il s'est quand même tourné vers nous une dernière fois.

— Vous croyez vraiment que Quam aurait pu...

— Pas du tout, ai-je affirmé avec un grand sourire.

— C'est forcément lui, tout concorde ! s'est exclamé Kennedy sitôt la porte refermée.

J'ai manqué de le faire taire à coups de poing.

— Chut ! Tu te rends compte qu'on est à trois mètres du bureau de Quam ?

Kennedy a rougi.

— Où est-ce qu'on pourrait parler tranquillement ?

J'ai consulté ma montre : 9 heures du soir.

— C'est l'heure du magnétomètre.

La cabane se trouvait à une centaine de mètres de la Plateforme. On a passé dix minutes à s'habiller comme des astronautes : bonnet, capuche, lunettes de ski, passe-montagne. On n'a pas pris les fusils parce qu'on ne pouvait pas les garder dans la cabane, et que si on les avait posés dehors, on ne les aurait jamais retrouvés. De toute façon, aucun ours n'était assez stupide pour sortir par un temps pareil.

L'écran près de la porte indiquait moins quarante à l'extérieur. Le vent était marqué à vitesse nulle, mais je l'entendais rugir comme une bête féroce.

— L'anémomètre est mort.

Kennedy a relevé son passe-montagne sur son nez.

— Génial. On y va ?

J'ai ouvert la porte. Vous voyez la scène dans *Alien*, quand Ripley éjecte le monstre à travers le sas ? Eh bien c'était à peu près pareil. Le vent hurlait comme s'il voulait aspirer toute vie sur Terre. On a cru qu'on allait s'envoler avant même d'avoir descendu les marches. Des cristaux de glace cinglaient mes lunettes ; je m'étais emmitouflé au mieux, mais le froid exploitait la moindre faille. Mes yeux commençaient déjà à geler.

Kennedy et moi, on s'est attachés l'un à l'autre et on a suivi les drapeaux vers la cabane. En théorie, il faisait jour, mais en pratique, on distinguait à peine le prochain repère. Je devinais Kennedy derrière moi, ainsi que les lumières floues de la Plateforme, presque au bout du monde.

Vous êtes dans les gardes-côtes, commandant, vous avez peut-être déjà vu un homme passer par-dessus bord dans la tempête. Ça doit faire la même impression. Le vacarme, la violence, la sensation que le corps ne se bat plus pour avancer, mais juste pour rester debout. On

posait parfois le pied sur la glace, et l'instant d'après, on s'enfonçait dans la poudreuse. Sans les drapeaux, on aurait pu marcher comme ça jusqu'au pôle Nord.

Je ne voyais même plus le périmètre de sécurité ; la cabane du magnétomètre n'était qu'une silhouette perdue dans le chaos. Mais on est arrivés au bout. On a poussé la porte et on s'est effondrés à l'intérieur.

— Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour un peu d'intimité ?

Je criais comme si j'étais encore au cœur de la tempête. Mais là, aucun espion ne m'entendrait.

Kennedy a ôté son bonnet avant d'épousseter la neige qui couvrait sa combinaison.

— Putain...

J'ai noté les relevés tandis qu'il se réchauffait les mains et tapait des pieds.

— Y a un truc que je pige pas, a dit l'Irlandais.

— Un seul ?

— Si Quam est coupable, pourquoi m'avoir demandé de chercher la taupe ? Même s'il me trouve idiot, il prenait un risque supplémentaire.

— Quelle taupe ?

— Celle qui fournit des données climatiques à DAR-X. Tu te rappelles ? Je t'en ai parlé à Vitangelsk. Quam voulait que je découvre qui c'était. (Il a grimacé en tapant des mains.) Heureusement, je n'ai pas réussi. C'est sans doute ce qui a perdu Hagger.

J'ai presque éclaté de rire. On passait tous notre temps à courir après quelqu'un.

— Je ne pense pas que ça ait un rapport avec DAR-X. Ni avec nos données. C'est plus gros que ça. (Qu'est-ce que je devais lui dire ? lui cacher ?) Il y a une installation secrète près de Vitangelsk, dans la Mine 8. Une sorte de radar militaire russe.

Kennedy m'a regardé comme si je lui annonçais que j'étais Jésus.

— Comment tu sais ça ?

— Je ne peux pas te le dire.

— On croirait Danny.

— Là, c'est pas de la théorie du complot. Le gars qui t'a tiré dessus, c'était pour rire ?

Kennedy a poussé un gros soupir ; le nuage de vapeur m'a donné envie d'une clope alors que j'avais arrêté depuis trois ans.

— Je pensais que DAR-X contrôlait le radar, ai-je repris. Mais maintenant, je suis sûr et certain que ça vient de Zodiac.

— Francis Quam ?

— Ça y ressemble.

— Et pour Hagger ?

— Lui, je ne suis pas bien sûr, ai-je admis. Soit il était dans le coup et il a menacé de dénoncer Quam, soit il a vu ce qu'il n'aurait pas dû. Dans les deux cas, Quam s'est débarrassé de lui.

— Ça explique les cahiers.

— Quels cahiers ?

— Mardi, au chalet, tu te souviens que j'ai jeté un coup d'œil dans le poêle ? Je n'ai rien dit sur le moment, mais j'y ai trouvé les restes calcinés des cahiers de Hagger. Quelqu'un les a emportés là-bas pour les détruire.

— Tu vois qui ça pourrait être ?

— J'ai regardé le cahier de sortie. Personne n'est allé au chalet. Pas officiellement, en tout cas. Ça ne nous avance pas beaucoup.

J'ai visualisé ma liste de noms, les lignes qui les reliaient.

— Et Tom Anderson, t'en penses quoi ?

— Quam n'en voulait pas, a dit Kennedy d'un air absorbé. Hagger et lui se sont méchamment disputés à son sujet la semaine dernière.

J'ai froncé les sourcils.

— Tu les espionnais ?

— J'ai pas pu m'empêcher de les entendre, s'est-il défendu, mal à l'aise.

De fait, toute la base les avait entendus.

— C'est vrai, excuse-moi. Donc Hagger savait quelque chose. Quam avait peur que le nouvel assistant soit mis dans la confidence, d'où sa volonté de faire barrage à Anderson. Ça n'a pas marché, donc il a tué Hagger.

— Ça expliquerait pourquoi Hagger traînait près de Vitangelsk au lieu de bosser sur la banquise. Reste le problème des données trafiquées.

Mon cerveau tournait à plein régime, comme si j'avais pris trois cafés sur un cachet de vitamines.

— Supposons que Quam et Hagger bossaient tous les deux pour les Russes. Hagger a falsifié ses résultats afin d'obtenir la bourse lui permettant de venir à Zodiac. Sauf que ça s'est vu. Quam s'est mis en colère parce que ça risquait de le rendre suspect lui aussi, alors il a rejoint Hagger sur l'Helbreen pour l'engueuler, et ça a mal tourné.

— Admettons. Alors qu'est-ce qu'on fait ? On démasque Quam ?

— On n'a pas assez de preuves.

— Mais Jensen...

— Ça ne prouve rien. Quam peut nier. Tu te rends compte que c'est un type dangereux ? S'il pense qu'on l'a percé à jour, on finira direct au fond d'une crevasse. (J'ai plié les doigts, qui s'engourdissaient malgré les mouffles.) Il nous faut des preuves irréfutables.

— Comment ?

— En allant fouiner cette nuit dans son bureau, ai-je répondu, sourire aux lèvres.

Kennedy n'avait pas l'air d'aimer l'idée, mais ça lui passerait. Il n'y aurait même pas effraction puisque la porte ne fermait pas à clé !

— Et toi, tu gardes un œil sur Anderson, ai-je repris. Soit c'est juste un mec qui n'a pas de bol, soit il est aussi dangereux que Quam. (Je me suis dirigé vers la porte.) Allez, on retourne à la Plateforme. Je me les gèle, ici.

La tempête ne s'était pas calmée, loin de là. À peine la porte ouverte, j'avais déjà la figure constellée de glace. Le vent me transperçait jusqu'aux os. Il n'y avait plus de drapeaux, plus de lumières aux fenêtres de la Plateforme : je distinguais à peine Kennedy deux mètres devant moi. J'espérais de toutes mes forces qu'il savait où il allait.

Ça a duré longtemps. Trop longtemps. Au début, j'ai cru que c'était juste une impression, à cause du vent et du froid, mais ça durait *vraiment* trop longtemps. Et je n'apercevais toujours pas la Plateforme.

J'ai tiré sur la corde. Kennedy s'est arrêté pour m'attendre.

— T'es sûr que c'est la bonne direction ?

J'avais dû écarter sa capuche et lui hurler dans l'oreille pour qu'il m'entende. Il a haussé les épaules en désignant le poteau planté droit devant lui. *Pas de souci.*

On s'est remis en marche, tête baissée, sans même essayer de broser la neige qui s'accumulait dans les plis de nos vestes. Je pensais à tous ces gars morts de froid dans la neige, ces explorateurs victoriens qui croyaient pouvoir mener une expédition polaire avec une veste en tweed et une montre de gousset. Est-ce qu'ils étaient morts comme ça ? En se penchant de plus en plus, jusqu'à tomber face contre terre pour ne jamais se relever ? Je ne voulais pas être le suivant sur la liste.

La corde s'est tendue si violemment que j'ai failli tomber. Avant que j'aie pu comprendre ce qui m'arrivait, je me suis retrouvé tiré en avant, manquant de glisser à chaque pas.

Il fallait arrêter ça avant qu'on ait un accident. J'ai planté mes talons dans la neige, pour freiner, mais ça ne marchait pas : je ne parvenais qu'à déraiper, comme sur des skis. Puis j'ai vu une faille noire s'ouvrir devant moi. La corde s'enfonçait dedans.

Le ravin. La crevasse au bord du glacier. Je discernais un des poteaux de sécurité secoué par le vent. Comment avait-on pu dévier par là ?

Le bord était trop près, la corde trop courte, et j'allais trop vite. J'ai enlevé mes moufles pour essayer de dénouer la corde ; Kennedy était foutu, mais j'avais peut-être une chance de m'en sortir.

Sauf que la tension resserrait le nœud. Normalement, j'avais toujours un canif dans ma poche de pantalon, mais je l'avais enlevé pour ne pas perturber le magnétomètre. J'étais foutu. Mon dernier espoir, c'était que Kennedy amortisse ma chute.

Vous savez ce qui m'a sauvé, au bout du compte ? Le vent. Des bourrasques à cent kilomètres par heure pleine face, ça fait un sacré frein. J'ai enfin pu planter mes talons dans la neige et me pencher en arrière à quarante-cinq degrés. Un équilibre parfait s'est créé entre le vent, les frottements, et le poids de Kennedy. Je me suis arrêté.

C'est là que le vrai boulot a commencé. J'ai reculé centimètre par centimètre. Les trois premiers pas ont bien failli me casser le dos ; chaque fois que je levais le pied, j'étais à deux doigts de basculer en avant. Après, c'est devenu plus simple. Stoppé dans sa chute, Kennedy avait pu poser les pieds sur la paroi du ravin et s'y appuyer pour atténuer son poids. Le vent me poussait sans relâche, à tel point qu'au moment où Kennedy est remonté à la surface, je suis tombé en arrière, les fesses sur la glace.

La corde s'est détendue. Une silhouette noire s'est détachée dans la tempête, couverte de neige comme un putain de yéti. Kennedy s'est agenouillé près de moi.

— C'est la dernière fois que tu passes en premier ! lui ai-je crié dans l'oreille.

— J'ai suivi les poteaux !

Exact. Je les avais vus, moi aussi : des poteaux rouges tous les trois mètres depuis la cabane du magnétomètre.

— Quelqu'un les a déplacés !

Je ne voyais aucune autre explication. Quelqu'un avait tenté de nous tuer. Croyez-moi que ça faisait plutôt bizarre.

« *S'il pense qu'on l'a percé à jour, on finira direct au fond d'une crevasse.* » Bordel, je ne l'avais pas envisagé au sens propre.

Et si on ne se bougeait pas le cul vite fait, l'assassin allait réussir son coup. Je ne sentais plus mes mains. Où étaient mes moufles ? Sans doute à mi-chemin de la Sibérie. Sortir Kennedy du ravin m'avait pompé toutes mes forces ; je grelottais malgré mes vêtements polaires. Quand vous en arrivez là, commandant, il vous reste moins de cinq minutes à vivre.

J'ai plongé les mains dans les poches de ma veste, pour au moins les couper du vent. Kennedy m'a soutenu et on a rebroussé chemin le long des poteaux. S'ils menaient en ligne droite de la cabane au ravin, ça donnait une bonne idée de la position de la Plateforme. On n'a pas tardé à apercevoir une vague luminescence sur notre droite. Une fois lancés dans cette direction, les lumières sont devenues plus distinctes, jusqu'à dessiner les supports métalliques du bâtiment, plantés au cœur du chaos. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau.

J'ai rassemblé mes dernières forces pour me hisser en haut des marches et pousser la porte. Puis je me suis effondré dans le vestiaire. Kennedy a dû m'aider à retirer ma veste alors que ses mains tremblaient presque autant que les miennes.

— Je rêve ou quelqu'un veut notre peau ? s'est-il exclamé.

Autour de moi, sur les patères, d'autres vestes dégouлинаient encore de neige fondue. Celles de Greta, de Quam et de Frigo. Celle d'Anderson manquait à l'appel. Ça faisait beaucoup de monde dehors par une nuit pareille.

— Regarde le bon côté des choses. Si on essaie de nous tuer, c'est qu'on est sur la bonne piste.

Eastman

C'est très déstabilisant de se réveiller en pleine nuit et de découvrir qu'il fait jour. Nous, les humains, sommes des mammifères tropicaux : nous avons besoin d'obscurité. Passer l'été dans l'Arctique, c'est se retrouver projeté sur la face visible de la lune.

Même si, ce matin-là, il n'y avait pas beaucoup de lumière. La tempête s'était calmée, mais soufflait encore très fort. Je l'entendais gémir dans les antennes. Heureusement que je ne croyais pas aux fantômes.

J'avais fait un petit tour à la cantine juste après l'expédition de la cabane, une fois les mains réchauffées. Certains étaient déjà allés se coucher tandis que d'autres continuaient à décorer en écoutant de la musique et en buvant des bières. Quam, lui, se terrait dans son bureau.

Inutile de demander qui était dehors durant notre visite au magnétomètre. Les sorties s'étaient succédé tout au long de la soirée ; je ne voulais pas donner l'alerte à notre ennemi.

Kennedy était si secoué que j'ai eu peur qu'il lâche le morceau, mais à son retour de l'infirmerie, il avait l'air beaucoup plus calme. Nous n'avons pas tardé à filer au lit, même si j'ai mis un bon moment à m'endormir.

Je me suis relevé à 3 heures du matin pour me glisser dans le couloir jusqu'au bureau de Quam. J'aurais dû me sentir nerveux, coupable, mais j'étais surtout excité. Quam avait voulu me buter, ça ne faisait aucun doute. Alors c'était à mon tour de le baiser. Plus de radar, plus de Russes, plus de mine. C'était devenu une affaire personnelle.

Je n'avais quand même pas perdu toute prudence. J'avais la main sur la poignée quand j'ai entendu un bruit à l'intérieur : « tic-tac tic-tac tic-tac ». Un bruit métallique, assez régulier pour le confondre avec celui d'une horloge ou d'un mécanisme quelconque.

Mais je me rappelais le pendule de Newton posé à côté de l'écran. Une bille frappe d'un côté et propulse celle située à l'autre bout. Lois de Newton, conservation de la quantité de mouvement, si vous voulez

les détails techniques.

J'ai un doctorat en physique, donc les lois de Newton, c'est mon rayon. Dans un système fermé, la quantité de mouvement reste constante. En d'autres termes, si vous mettez en route un de ces machins dans le vide spatial, il ne s'arrêtera jamais.

Mais Utgard n'est pas le vide spatial. Enfin pas complètement. La pesanteur, les frottements de l'air, font que les billes finissent par ralentir jusqu'à l'arrêt total. À moins que quelqu'un entretienne le mouvement.

J'ai reculé d'un pas. Aucune lumière sous la porte ; Quam était peut-être allé se coucher juste avant que je sorte de ma chambre.

« Tic-tac tic-tac tic-tac ».

J'ai continué à écouter, immobile dans le couloir. « Tic... tac... » Les billes ont ralenti. Puis se sont tues.

J'ai compté jusqu'à dix. Plus rien. Mais juste avant que je tourne la poignée, le cliquetis s'est de nouveau fait entendre, fort et clair.

La première loi de Newton dit qu'un système arrêté reste arrêté tant qu'on ne lui applique pas une force extérieure. Quam devait être assis derrière son bureau, dans le noir, à écouter les billes claquer. Attendait-il quelque chose ? quelqu'un ?

Tout à coup, j'ai perçu le raclement d'une chaise qu'on éloignait d'un bureau. Faute de pouvoir regagner ma chambre, je me suis réfugié en face, dans le labo de Frigo, en prenant soin de laisser la porte entrebâillée.

Quam est sorti. Il avait l'air terriblement vieux dans la pénombre, épaules affaissées, visage ridé. Dans sa main, un bout de papier.

Il a remonté le couloir jusqu'à la porte de la cantine. Je croyais qu'il allait entrer, peut-être pour prendre à manger, mais il est resté devant en tripotant le papier. Puis il est retourné dans son bureau. La chaise a grincé et, quelques instants plus tard, le « tic-tac » est reparti. Histoire de vérifier si les lois de la physique n'avaient pas brusquement changé.

Je me suis approché de la cantine. Quam aurait pu ressortir n'importe quand, mais j'avais besoin de savoir s'il avait bien fait ce que je pensais.

Eh oui, l'horreur-scope avait changé. Traquer l'auteur de ces lignes était un de nos grands jeux, à Zodiac, mais je crois que personne n'avait jamais soupçonné Quam. Je regrettais un peu d'avoir percé le secret.

Le demi-jour me permettait de déchiffrer ce qu'il avait écrit.

« La tempête ne fait que commencer. »

Eastman

Le lendemain matin, tout le monde était là au petit déjeuner. Pour les gaufres. À une époque, un locataire désœuvré de la base avait passé l'hiver à fabriquer un bon vieux gaufrier en fonte. Danny le sortait chaque samedi, accompagné de petits gobelets de pâte pour que chacun fabrique sa propre gaufre, laquelle se retrouvait marquée d'un Z – pour Zodiac – en plein milieu.

J'aime ça, les gaufres. Comme tout le monde. Mais là, j'en sentais à peine le goût. Savoir que quelqu'un, dans cette pièce, avait tenté de me faire tomber dans le ravin, ça me coupait l'appétit. Je m'affaissais sur ma chaise, à croire que mon corps cherchait à se faire le plus petit possible. Tous les autres avaient les doigts gluants et du sirop sur le menton. Certains me regardaient comme si j'avais perdu la boule.

Moi, au moins, je sais ce qui se trame ici, leur répondais-je dans ma tête.

De toute façon, personne n'était vraiment joyeux. Pour beaucoup, passer l'été à Zodiac représentait une consécration, et voilà qu'au lieu d'utiliser ce temps précieux à bon escient, ils perdaient des dizaines de milliers de dollars par jour à ne rien faire. Mais vous savez ce qui les gênait vraiment ? Le mot qui revenait sans cesse dans leurs récriminations ? *Internet*. Voilà ce qui les rendait dingues. Une vingtaine de personnes coincées dans la Plateforme sans Internet, vous imaginez ça ? Le capitaine Scott en a peut-être chié en Antarctique, mais au moins, on ne lui avait pas coupé sa connexion.

Kennedy s'est joint à moi. Il avait versé son sirop à la perfection, comme toujours, alors que ma gaufre baignait dedans.

— T'as trouvé quelque chose ?

Il avait l'air si coupable qu'il aurait aussi bien pu se dénoncer sur Facebook.

— Quam est resté dans son bureau toute la nuit.

D'ailleurs il n'était pas à la cantine. Soit il continuait à actionner le pendule, soit il était enfin parti se coucher.

J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre. Le temps restait pourri, avec de violentes bourrasques et de gros nuages autour des pics. J'apercevais la cabane du magnétomètre, ainsi que les poteaux qui y

menaient : ils gisaient dans la neige comme si une tondeuse géante était passée dessus.

— La tempête a fait des dégâts, ai-je commenté d'un ton ironique.

— Et Internet n'est pas revenu, a précisé Kennedy.

— Je sais.

J'ai saucé le sirop avec un bout de gaufre. Je me sentais un peu parano, peut-être parce que j'étais pile sous la soucoupe volante que Greta avait accrochée pour la nuit de la Chose. Ou peut-être parce qu'on avait essayé de me tuer.

— T'es sur les nerfs, a dit Kennedy. Tu veux que je te donne quelque chose ?

J'ai secoué la tête. Ces foutues pilules vous niquaient le cerveau, alors que je devais rester aux aguets. En état d'alerte. J'ignorais quand, mais l'ennemi s'en prendrait de nouveau à moi. Je me tiendrais prêt à le recevoir.

Après le petit déjeuner, je suis allé frapper à la porte du labo de Hagger. Le crâne rouge m'a gratifié de son vilain sourire. « PRÉSENCE D'ADN – RISQUE DE CONTAMINATION ÉLEVÉ ». Pas de réponse. Une fois entré, je me suis empressé de déposer la clé volée dans un tiroir, sous un tas de pipettes et d'éprouvettes : le genre d'endroit où on aurait pu l'égarer. Puis j'en ai profité pour refaire une petite inspection.

Le tube jaune sur lequel avait bossé Anderson reposait sur un plateau ; il était parsemé de trous comme si on lui avait tiré dessus avec des plombs. Peut-être ne fallait-il pas oublier l'histoire de Malick sur les bestioles qui bouffaient les tuyaux. Même si le rapport avec la Mine 8 ne sautait pas aux yeux.

Anderson arrive, Hagger crève. Ça ne pouvait pas être une simple coïncidence. J'aurais bien aimé examiner le cahier, mais je ne l'ai pas trouvé. Rien dans le frigo, à l'exception d'une canette de Coca. Rien sur les paillasses à part des instruments et le tirage papier d'un article vieux de dix ans. « Anderson, Sieber et Pharaoh, "Pfu-87 : une variante artificielle de l'enzyme Pfu polymérase et ses applications", etc., etc. »

La porte s'est ouverte à grand bruit. Une seule personne à Zodiac claquait les portes comme ça. Greta portait veste et pantalon polaires, plus un joli bonnet péruvien avec des pompons sur le côté. Je lui ai demandé comment ça allait, parce que je voyais bien qu'elle était furieuse.

— Si quelqu'un me redit qu'Internet est mort...

— Internet est mort.

Elle a émis un grognement sourd qui m'a fait reculer de deux pas.

— Je cherchais Tom, ai-je repris.

— Il bosse à Star Command.

— Je ne savais pas qu'il s'intéressait à l'astronomie.

Elle m'a lancé un de ses fameux regards signifiant que ce n'étaient pas mes oignons et qu'elle-même s'en foutait royalement.

— Tu m'aides avec Internet ? C'est toi, le pro de la radio.

— Si tu le dis.

« C'est toi, le pro de la radio. » Qu'est-ce qu'elle voulait dire par là ? Peut-être rien du tout. Ou peut-être pensait-elle à cette grosse antenne tendue au-dessus de Vitangelsk, et au câble qui emportait le signal vers la Mine 8. Mais comme d'habitude, son expression demeurait impénétrable.

J'ai enfilé mon équipement polaire avant de m'aventurer dans la laverie. La température a chuté de cinquante degrés dès que j'ai ouvert la porte, à cause de la trappe qui donnait sur le toit. Une échelle passait par l'ouverture, avec les bottes de Greta sur le dernier barreau.

— Ferme la porte.

— Déjà fait.

J'ai grimpé à sa suite afin de m'attacher à la corde de sûreté qu'elle avait installée. Le vent soufflait toujours en tempête et le toit était une vraie patinoire.

— La sécurité d'abord, ai-je déclaré en me tortillant pour enfiler le baudrier sur mes trois pantalons.

— Oui, pas besoin d'un autre accident.

— Quam doit faire dans son froc.

La remarque m'a valu un demi-sourire, même si c'était toujours difficile de savoir si Greta réagissait à ce qui se disait, ou à autre chose, totalement différent, qui lui passait par la tête. Avec elle, j'avais souvent l'impression d'être le *sujet* de la blague.

Déjà un mois passé à Zodiac et impossible de la cerner. Elle n'était pas vraiment belle, mais elle avait un je-ne-sais-quoi qui restait en tête. Comme une parole de chanson qui ne veut rien dire, dont on cherche quand même la signification pendant des heures. Je me surprénais parfois à me demander ce que ça ferait de la baiser. Et ce n'est pas ce que vous croyez, commandant. Je viens de vous le dire, je n'étais là que depuis un mois.

— Tu crois que Quam est stressé en ce moment ? ai-je insisté.

Question débile.

— Comme toujours.

On a rampé sur le toit jusqu'à la parabole satellite dont dépendait l'accès Internet. Pas besoin d'être mécanicien, ni même « pro de la radio », pour voir ce qui ne marchait pas : la parabole était cabossée comme si quelqu'un avait tapé dessus avec un marteau. Pire encore, le

cornet d'alimentation pendait hors de son socle tel un bras cassé.

— Ça ne va pas être facile à réparer.

— On en a une de rechange.

Mais je ne l'écoutais déjà plus. Le cornet était d'ordinaire relié à la parabole par une grosse barre d'acier ; je n'osais imaginer le bloc de glace qui avait brisé un tel dispositif. Je me suis rappelé les bruits au-dessus de mon bureau, la veille au soir. Des bruits qui ressemblaient à des pas sur le toit.

— On va devoir couper les communications le temps de faire le remplacement.

Je me suis frotté les yeux avec mes mouffles. Plus d'avion, plus de radio. Nos liens avec le monde extérieur se rompaient un à un.

Greta a dû penser la même chose. Elle a désigné la corde de sûreté d'un mouvement de tête.

— Va falloir s'accrocher.

On a dévissé la parabole cassée, puis on l'a descendue du toit pour ensuite la transporter jusqu'à l'atelier en la portant chacun d'un côté. À mi-chemin, Greta s'est arrêtée et a froncé les sourcils devant les barils d'essence.

— Ils sont trop près de la Plateforme. Risque d'incendie.

— Même par moins vingt ?

— N'empêche, il faut les déplacer.

— On peut s'en charger plus tard ? La parabole pèse une tonne.

L'atelier était parfaitement rangé, comme Greta savait faire. Ça me rappelait un peu une église : la lumière filtrant par les vitres, la poussière en suspension dans l'air, l'odeur de brûlé. La motoneige en panne cachée sous la bâche tel un cercueil attendant les derniers hommages.

On a posé la parabole dans un coin. Tandis que Greta partait en quête de sa remplaçante, j'en ai profité pour examiner les outils accrochés aux murs. Elle avait vraiment la totale. Entre autres, deux grosses masses capables de s'attaquer à un socle en acier.

Mais je me faisais sans doute du cinéma pour rien. J'avais entendu le vent souffler la veille ; si quelqu'un était monté sur le toit, il aurait été emporté comme un fétu de paille. Impossible de se tenir debout, sans parler de manier une masse.

Même avec une corde de sûreté ? Greta s'était montrée drôlement agile là-haut...

Elle est sortie de la réserve les mains vides, avec une expression étonnée très rare chez elle.

— Un problème ?

— Je ne la trouve pas.

Pour ma part, je ne suis pas sûr d'avoir eu l'air vraiment surpris.

— Tu te rends compte que ça va gonfler tout le monde ?

— Ne m'en parle pas, a-t-elle dit en levant les yeux au ciel.

Elle s'est dirigée vers la porte, mais je lui ai barré la route. Autant profiter d'être seul avec elle pour lui poser quelques questions.

— Tu connaissais bien Hagger, pas vrai ? (Elle a poussé un soupir exaspéré.) Est-ce qu'il t'a dit pourquoi il avait fait venir Anderson ?

— Demande à Tom.

— C'est à toi que je le demande.

J'étais trop près d'elle ; je distinguais même le fin duvet sur sa joue, éclairé par le soleil. Une brusque envie de l'embrasser m'a serré l'estomac.

— Tom et toi, vous vous êtes tout de suite bien entendus. Il était à peine arrivé que vous partiez déjà loin de la base. Peut-être que tu voulais remplacer Hagger par un mec plus jeune. Peut-être que Hagger s'est énervé et qu'Anderson s'est débarrassé de lui.

— Va te faire foutre.

Là, j'ai pété un plomb. Alors que je voulais juste lui prendre le bras, l'instant d'après, ma bouche se pressait contre la sienne. Elle s'est débattue, mais je l'avais coincée contre le mur. Et je bandais comme un âne.

Soudain, j'ai eu un goût de sang dans la bouche. La salope m'avait mordu la lèvre. Je me suis reculé pour la gifler, mais c'était ce qu'elle cherchait. Avant que je puisse l'arrêter, elle a décroché un tourne-à-gauche et m'en a donné un grand coup sur le coude. Elle haletait, les joues en feu.

— C'est comme ça que t'as démolì la parabole ? ai-je balbutié.

J'aurais voulu la frapper à mon tour, mais je n'avais rien sous la main. Elle brandissait l'outil comme une masse d'armes.

— Casse-toi.

J'étais tellement shooté à l'adrénaline que je ne savais plus quoi faire. La frapper ? La mettre à terre et la baiser ? Je me suis contenté de la dévisager.

— Refais ça et je te coupe les couilles pour les donner à bouffer à un phoque.

J'ai tourné les talons.

Une fois dehors, je suis tombé à genoux dans la neige. Mes jambes tremblaient ; j'avais envie de vomir. J'essayais de me convaincre que c'était à cause de mon coude meurtri. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Cette femme était dangereuse.

Je me suis passé de la neige sur la figure pour me calmer. J'avais l'impression qu'un marteau-piqueur s'enfonçait dans mon crâne, de plus en plus profond, jusqu'à ce que je comprenne que la vibration venait du ciel. Un hélicoptère passait au-dessus de la base, un gros

engin hideux avec une verrière en forme de double bulle. Sans doute les gars de DAR-X qui rentraient chez eux ; l'hélico volait trop haut pour me laisser voir si Malick faisait un petit coucou.

Je me suis relevé, puis me suis dirigé vers Star Command. Le Buzz l'Éclair crucifié souriait au-dessus de la porte. Je suis entré sans frapper. Anderson était bien là, en veste et bonnet ; il consultait des mesures sur un écran. Trois machines ressemblant à des imprimantes laser bourdonnaient sur une table.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Ma voix sonnait faux à mes propres oreilles. Pourtant, il a pris l'air coupable. Ou juste étonné. C'est vrai que ce jour-là, tout le monde me paraissait coupable. Par définition, quelqu'un l'était réellement.

Anderson m'a montré un sachet en plastique qui semblait rempli d'eau.

— J'analyse les échantillons de Hagger.

— À quoi ça sert ? J'ai cru comprendre qu'il avait truqué les résultats.

Il ne m'a pas demandé comment j'étais au courant.

— Je ne pense pas. Ses cahiers indiquent que les échantillons étaient bizarres et qu'il cherchait une explication.

Je n'y ai pas cru une seconde. Hagger savait très bien ce qu'il faisait.

J'ai désigné l'une des machines.

— C'est quoi, cet engin ?

— Un spectromètre de masse. Ça donne la masse des différents éléments d'un échantillon, pour aider à deviner ce que c'est.

— Et celui-là ?

— Un séquenceur d'ADN.

— J'ignorais qu'on avait tout ça ici.

— C'est sans doute Hagger qui l'a installé.

Loin des yeux indiscrets. D'ailleurs, qu'y avait-il vraiment dans ces machines ?

— Ça fonctionne ?

— À la perfection.

Est-ce qu'il couvrait Hagger ? J'ai sorti ma feuille de papier : c'était le moment d'abattre une nouvelle carte.

— L'interférence est revenue. On dirait que le signal provient de Vitangelsk. De la Mine 8.

J'ai scruté sa réaction, mais s'il était pris au dépourvu, il l'a très bien caché.

Il a regardé la série de chiffres.

— C'est la même chose que la dernière fois.

— Si seulement on pouvait le décoder, ai-je suggéré d'une voix neutre. Vous voyez ce que je veux dire ? Avec une clé de chiffrement.

Un éclair dans ses yeux. Fugace, mais suffisant. Il savait. Cette enflure *savait*.

— Pourquoi Hagger vous a-t-il fait venir ? ai-je ajouté.

Il n'a peut-être pas entendu ma question, car à ce moment-là, le séquenceur d'ADN s'est mis à cracher des données qu'Anderson s'est empressé de recopier dans son cahier. Quatre lettres – G, C, A, T – s'y répétaient à l'infini dans un ordre aléatoire. Un peu comme ce qui sortait de l'antenne de Vitangelsk.

— Vous êtes déjà allé à New York ? m'a-t-il demandé.

— Oui. L'Empire State Building, les studios NBC, tout ça. Pourquoi ? Vous voulez des conseils ?

Soudain, Kennedy nous a rejoints dans la cabane.

— Quam est parti vérifier une des caméras qui guettent les ours. Excellente nouvelle.

Eastman

Je me suis précipité dans son bureau, si vite que les billes du pendule bougeaient encore. « Tic-tac tic-tac ». Cette fois, la chance était avec moi : il avait laissé sa session ouverte et sa boîte mail à l'écran.

Assis au bord de la chaise, j'ai parcouru les messages reçus avant qu'Internet soit coupé. Ils n'étaient pas très bien classés, contrairement à ce qu'on aurait pu croire. Tout était là, en vrac, et la liste était longue vu les derniers événements. Des mails des gros bonnets de Norwich, de son ex-femme, des sociétés d'aviation. J'ai tenté de faire un tri rapide.

Suite aux derniers incidents, veuillez mettre à jour d'urgence le procès-verbal de sécurité.

Le Twin Otter de l'Agence britannique du pôle Sud est retenu à Port Stanley par un problème technique, et ne sera pas disponible avant mercredi prochain.

La place de Zodiac Station dans le nouveau programme de financement des recherches polaires sera étudiée en juin prochain. Prenez soin de compléter votre dossier avant cette date.

Tu seras là en août ? J'ai une conférence à Copenhague, ça m'arrangerait que tu prennes les filles.

Veuillez prouver que votre programme répond aux critères d'efficience monétaire définis dans le cadre de l'initiative "Excellence dans la recherche".

Ce mois-ci, il manquait 500 £ sur ton chèque de pension alimentaire.

Pas étonnant qu'il soit stressé s'il devait se taper ces conneries tous

les jours. D'autant qu'à bien y regarder, le thème de l'argent revenait souvent. Peut-être son poste était-il sur la sellette.

J'ai regardé ma montre ; déjà un quart d'heure de perdu, et Quam pouvait revenir à tout moment. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. J'ai lancé une recherche sur des mots tels que Vitangelsk, Mine 8 ou radar, mais même un gosse de six ans aurait eu l'idée d'utiliser des noms de code. Encore cinq minutes gâchées.

J'ai tendu l'oreille ; la Plateforme surpeuplée bruissait de conversations, de rires, de pas dans le couloir. Impossible d'entendre Quam approcher.

Le dernier message lu était encore à l'écran : « Ce mois-ci, il manquait 500 £ sur ton chèque de pension alimentaire. »

À première vue, rien d'intéressant, mais ça m'a quand même fait réfléchir. D'abord, je me suis dit que ça devait être dur d'être la femme de Quam. Puis je me suis demandé s'il avait des problèmes d'argent... et ce qu'il serait prêt à faire pour les résoudre.

J'ai lancé une autre recherche, cette fois sur un seul caractère : « £ ». Pas trop de résultats, faute d'argent sur Utgard. Des histoires de budget, de maintenance. Et puis ça :

Nous avons reçu une bourse de 100 000 £ de la part de la société Luxor Life Sciences pour le travail mené à Zodiac.
Sur quelle ligne budgétaire faut-il créditer cette somme ?

J'ai remercié Dieu et Bill Malick d'avoir une bonne mémoire. « Ils sont venus là y a deux ans, quand on s'installait à Echo Bay »... « C'étaient deux scientifiques qui cherchaient un endroit où conserver une banque de données génétiques. » Ils s'étaient intéressés à la Mine 8. Et maintenant, ils inondaient Quam de pognon.

— C'est quoi, ce bordel ?

Trop tard. Quam se tenait dans l'embrasure de la porte et me regardait comme si j'étais en train de baiser sa fille. Il avait vraiment une sale gueule. D'accord, à Zodiac, on avait presque tous l'air de vieux hippies. Mais d'ordinaire, Quam soignait sa tenue : il se coiffait, se rasait. Là, il avait les yeux rouges et les cheveux en bataille, la figure écarlate genre tueur à la hache.

Il a claqué la porte derrière lui et s'est précipité vers moi ; il m'aurait sans doute attrapé par le col pour m'extirper de sa chaise si je n'avais pas pris les devants.

— Qu'est-ce que vous faites là ? s'est-il écrié.

Autant prendre le taureau par les cornes. Utiliser sa colère pour nourrir la mienne.

— Et si vous me disiez plutôt ce que *vous* faites là ?

— Je vous demande pardon ?

J'ai failli éborgner Quam en tendant un doigt accusateur.

— Luxor Life Sciences, ça vous dit quelque chose ? Ils paient bien, pas vrai ?

— Je ne comprends rien à ce que vous dites.

— C'est ça ! Et la Mine 8, alors ? Et Hagger ? Si on parlait de ce que vous lui avez fait ?

— Est-ce que vous prétendriez... ?

— On appelle Jensen ? Il m'a raconté une drôle d'histoire à propos d'un vol vers l'Helbreen samedi dernier. Au retour, vous étiez toujours en vie. Mais il ne pouvait rien affirmer pour Hagger.

Quam est devenu pâle comme la mort.

— Hagger menaçait l'existence même de Zodiac. Je devais l'arrêter avant qu'il ruine tout ce que nous avons accompli ici.

— Donc vous l'avez tué.

Un frisson a secoué Quam de haut en bas.

— *Non.*

— Puis vous avez volé ses cahiers et vous les avez brûlés au chalet pour couvrir vos traces.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que j'ai réussi à vous percer à jour, Quam. J'ai vu la Mine 8, l'antenne de Vitangelsk. Vous avez vraiment cru que personne ne découvrirait jamais le pot aux roses ?

Il n'avait rien à répondre, ne pouvait même plus me regarder en face. Il a baissé les yeux vers le pendule de Newton ; ses doigts se crispaient comme s'il ne supportait pas que l'engin soit arrêté.

J'ai lancé le pendule à terre. La structure s'est cassée, expédiant les billes aux quatre coins de la pièce. Quam a voulu m'attaquer, mais j'ai été plus rapide ; je lui ai tordu les poignets si fort qu'il en a eu les larmes aux yeux. Ça faisait un bien fou !

— Ça fait combien de temps que vous bossez pour les Russes ?

— Les Russes ?

— Hagger s'en était rendu compte ? Ou alors il était dans le coup et il a paniqué ?

— Hagger n'avait rien à voir là-dedans.

On hurlait tous les deux, alors que les murs de la Plateforme étaient en papier mâché. Je me suis forcé à baisser le ton avant que quelqu'un nous entende.

— Et Anderson ? Et Greta ? Ils sont dans le coup, eux aussi ?

— Vous êtes cinglé ! Les Russes, les radars, les meurtres... Vous lisez trop de romans d'espionnage.

— Qu'est-ce qu'il y avait dans les cahiers ?

Quam s'est gratté la joue ; la peau était irritée, comme si elle subissait souvent ce traitement.

— Hagger truquait ses recherches. Échantillons, résultats, tout. Je

lui ai fait une fleur.

— N'importe quoi.

— Je devais protéger Zodiac. Norwich rêve de nous fermer. Un scandale dans la presse, c'était l'occasion idéale.

— Pratique. (J'ai montré le mail à l'écran.) Et Luxor Life Sciences, dans tout ça ?

— Ils nous ont accordé une bourse.

— Pour sûr. Ça fait partie de l'accord d'éliminer ceux qui s'intéressent de trop près à Vitangelsk ?

— Je... (Il avait du mal à parler ; je l'ai laissé s'affaler sur sa chaise.) J'ignore tout d'eux. Ils voulaient installer quelque chose dans la mine, mais les financements ont manqué. Alors ils m'ont demandé de garder un œil dessus.

— C'est pour ça que vous lisez les mails de tout le monde ?

Quam est parvenu à prendre l'air outragé.

— C'est pour le moral des troupes. Si quelqu'un se sent mal à Zodiac, je dois en être le premier informé. (Il a posé la main sur une pile de papiers.) C'est dans le contrat.

— Donc, quand vous avez découvert que Hagger fouinait là-bas...

— Hagger n'a jamais mis les pieds à Vitangelsk, a répondu Quam, le regard vide.

— Pourtant, ce n'est pas loin de l'Helbreen.

— Il y a quand même une foutue montagne entre les deux. (Quam a voulu se relever, mais s'est ravisé quand il m'a vu serrer les poings.) Luxor Life Sciences ne m'a parlé de Hagger qu'après sa mort. Pour me demander de détruire les cahiers.

— Quelle surprise...

— Dans l'idée de protéger les financements ! Pour que le scandale ne fasse pas fermer Zodiac.

— Dans ce cas, comment étaient-ils au courant ? Vous leur aviez tout raconté ?

— Non. (Quam a recommencé à se gratter la joue.) *Non.*

Soudain, il s'est effondré sur la table en pleurant.

— Putain, ai-je lancé d'un ton écoeuré.

— Sortez d'ici. Sortez d'ici. *Sortez d'ici !*

Je n'avais aucune chance de le faire taire à part en l'assommant. Et s'il continuait à crier, quelqu'un allait bien finir par entrer et il faudrait s'expliquer. Ce serait sa parole contre la mienne, sauf que ma version était pleine d'assassins, d'installations secrètes et d'espions russes. On me passerait la camisole de force en moins de deux minutes.

Je suis sorti du bureau tandis que Quam continuait à chialer comme si le ciel venait de lui tomber sur la tête.

Eastman

Je suis sorti de là comme on émerge d'un mauvais rêve. J'entendais Danny préparer le déjeuner pendant que des étudiants riaient dans la cantine. Par la fenêtre du bout, j'ai aperçu un groupe qui jouait au foot dans la neige ; ils avaient l'air de bien s'amuser.

Moi, plus rien ne m'amusait.

Je me suis réfugié dans la salle de bains, où j'ai pris de grandes inspirations, penché sur le lavabo. Puis je me suis regardé dans la glace. On fait rarement ça à Zodiac. J'ai failli ne pas me reconnaître. Une grosse barbe, des yeux rentrés dans les orbites, comme sur les vieilles photos de ces gars qui avaient survécu à l'hiver en bouffant leurs bottes. Comment avaient-ils pu retrouver la civilisation après ça ? Je crois que l'un d'eux s'est flingué dans une chambre d'hôtel.

Zodiac me transformait. D'abord Greta, puis Quam : je sentais monter en moi une violence inconnue jusqu'alors. Dans un endroit comme Utgard, le cœur gèle sans qu'on s'en rende compte. J'aurais peut-être dû laisser Kennedy me prescrire ses petites pilules.

— Tu dois rester fort, ai-je dit à l'homme du miroir.

Tu dois rester fort, a-t-il articulé en silence.

Que faire à présent ? La confrontation avec Quam aurait dû dissiper mes doutes, mais j'avais toujours les idées aussi embrouillées.

Quam reconnaissait avoir vu Hagger sur l'Helbreen.

Il reconnaissait avoir brûlé les cahiers.

Il reconnaissait toucher de l'argent de Luxor.

Alors pourquoi n'étais-je pas encore persuadé qu'il avait refroidi Hagger et vendu Zodiac aux Russes ? À cause de ses larmes de crocodile ? Étais-je naïf à ce point ?

D'ailleurs, comment était-on censés se comporter maintenant que je l'avais accusé de meurtre et d'espionnage ? On allait se croiser au dîner et faire comme si de rien n'était ? À moins que j'essaie de le relever de son commandement dans un grand remake des *Révoltés du Bounty*. Dans ce cas, qui se rangerait de mon côté ?

J'ai emprunté un téléphone satellite pour appeler Washington DC. Un léger accroc à mes procédures. Il était 5 heures du matin sur la côte est, mais certains services restent ouverts toute la nuit.

— J'ai besoin d'infos sur une société baptisée Luxor Life Sciences. La connexion Internet est coupée, alors rappelez-moi sur ce téléphone.

Je n'ai pas précisé pourquoi je demandais ces renseignements. On ne sait jamais qui peut écouter aux portes, surtout si la porte se présente sous la forme d'une antenne aussi grande qu'une petite ville. De plus, les types à qui je m'adressais étaient payés pour résoudre ce genre de problème.

Vous voulez que je vous dise un truc dingue ? Après tout ce bordel, j'ai passé l'après-midi à rattraper le retard pris dans mon boulot. Parce qu'il fallait bien finir par s'y mettre. C'est fou, non ? On vit des expériences ahurissantes, et sans transition, on replonge dans la routine.

Vous vous souvenez du tsunami au Japon il y a quelques années ? Celui qui a endommagé le réacteur nucléaire ? J'avais vu un documentaire là-dessus juste avant de partir. Il montrait un gars qui avait tout perdu : sa maison, son travail, sa mère. Et qu'est-ce qui le perturbait le plus ? Le fait d'avoir passé tout l'après-midi à laver sa bagnole la veille de la catastrophe. Voilà ce qui lui restait en travers.

Je m'étais moqué de lui devant ma télé, mais maintenant, je comprenais son attitude. On agirait tous différemment si on savait que certaines choses allaient se produire.

Vers 8 heures, je suis allé à la cantine profiter de la nuit de la Chose. Quam n'était pas là, pas plus qu'Anderson, Greta ou Frigo. En fait, l'ambiance n'était guère brillante. D'ordinaire, la nuit de la Chose a lieu en juin, quand la base est pleine comme un œuf. Quam l'avait avancée pour nous remonter le moral, mais c'était tellement pourri que ça nous déprimait encore plus.

Pourtant, beaucoup avaient fait des efforts. Jensen avait rajouté des badges à sa combinaison pour ressembler à un pilote de chasse. Ash arborait un masque de la créature de Frankenstein, ainsi que des pailles scotchées à ses doigts en guise de griffes, ce qui l'empêchait de tenir son verre correctement. Danny s'était confectionné un chignon de samouraï, comme le cuistot du film qui pige que dalle ; il apportait fournée sur fournée de cookies en forme d'OVNI, accompagnés de petits bouts de gelée parfumée au gin.

Je me suis installé à côté de Kennedy, qui avait taillé et poudré sa barbe pour en faire un bouc de savant fou. Il portait aussi un costume cravate, ce qui, à en croire le film, correspondait bel et bien à la façon de s'habiller au pôle Nord en 1949.

Je lui ai demandé discrètement s'il savait où traînait Quam.

— Pas vu de la journée.

Le vieux logo des studios RKO est apparu à l'écran : une énorme

antenne radio posée sur la Terre. Une image tout à fait appropriée. Les conversations se sont tuées et tout le monde a pris son verre.

Je dois vous préciser que le but de la soirée n'est pas de regarder le film, mais de boire. Les deux personnages principaux sont le docteur Carrington et le capitaine Hendry. La règle est simple : quand quelqu'un dans le film dit « docteur », ceux qui ont un doctorat boivent un coup, et quand ça tombe sur « capitaine », les autres enchaînent. Quant à « science », ou tout néologisme pseudo-scientifique, ça fait boire l'ensemble de la salle.

Chaque fois que quelqu'un revenait des toilettes, je me retournais pour voir si c'était Quam.

Un téléphone a sonné. J'ai mis un petit moment à me rendre compte que c'était mon Iridium, assez longtemps pour passer pour un con. J'ai filé prendre l'appel dans le couloir.

— On s'est renseignés sur Luxor Life Sciences. (Ces gens-là ne perdent pas de temps à dire bonjour.) Rien d'intéressant, aucun lien connu avec les Russes. Par contre, le fondateur est mort dans des circonstances mystérieuses. Accident d'avion. On n'a jamais retrouvé le corps. Il s'appelait Richie Pharaoh, un biologiste britannique.

Malick m'avait parlé d'un Richie. Ce nom, Pharaoh, me disait aussi quelque chose, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus.

— Il y a quand même un lien avec Zodiac, a repris la voix. Pharaoh a enseigné à Cambridge, et l'un de ses thésards s'appelait Tom Anderson. (Ça m'a tellement cloué le bec que le type a cru à une rupture de faisceau.) Vous m'entendez ?

— Oui, très bien. Faites-moi un topo sur Anderson. Liens possibles avec les Russes. Tout ce qui vous paraîtra suspect.

Puis j'ai raccroché.

Anderson ne regardait pas le film. Il n'était pas non plus dans sa chambre ni dans son labo. Mais là, j'ai retrouvé l'article aperçu le matin même, signé « Anderson, Sieber et Pharaoh ». Je me serais gîflé pour ne pas m'être intéressé plus tôt à Luxor Life Sciences.

Peut-être se trouvait-il encore à Star Command. J'ai jeté un coup d'œil dans le vestiaire : ses bottes et sa veste manquaient à l'appel. Pareil pour l'équipement de Greta.

J'ai passé la tête par la porte. La température avait chuté après la tempête ; l'air glacé m'a brûlé le nez et les oreilles. Une lumière orange clignotait sur fond de ciel noir en haut du glacier Lucia. J'ai deviné la silhouette du vieux Sno-Cat juste avant qu'il disparaisse derrière la crête.

Et merde. Au cas où, j'ai consulté le cahier de sortie. Anderson s'y était inscrit, à ma grande surprise. Les habitudes ont la vie dure. Mes derniers doutes se sont évaporés à la lecture de cette simple ligne :

« Anderson, Nystrom, sortie = 20 h 30, destination = Helbreen. »

Je me suis dépêché de retourner à la cantine. Le film en était au moment où Hendry et Carrington se disputent pour savoir s'il faut tuer l'extraterrestre ou tenter de communiquer avec lui.

« En science, il n'y a pas d'ennemis. Juste des phénomènes à étudier. »

Tout le monde a porté un toast à la science. Kennedy, heureusement, tournait au Coca : c'était sans doute la seule personne sobre aux alentours.

— Viens avec moi.

Enfiler les vêtements réglementaires prend toujours un temps fou, mais Kennedy était un monstre de lenteur. Une fois dans sa chambre, je l'ai regardé enfiler deux paires de collants polaires, puis son pantalon, puis sa chemise, puis se lancer à la recherche du bon pull.

— T'as pas besoin de tout ça.

Kennedy ne m'a pas écouté. Il avait raison. Sur Utgard, on meurt de vouloir aller trop vite. De toute façon, une motoneige n'aurait aucun mal à rattraper le Sno-Cat.

On a mis vingt minutes à se préparer. Dans la cantine, tout le monde a hurlé la dernière réplique du film : « Surveillez le ciel. Restez vigilants. Surveillez toujours le ciel. »

On a pris deux fusils au passage avant de se précipiter vers les motoneiges. Évidemment, c'est toujours quand on est pressé que quelque chose ne va pas. J'ai tiré la corde du démarreur, mais le moteur est resté muet.

— Putain de merde ! me suis-je écrié en tâtant mes poches.

— Quoi ?

— J'ai oublié l'Iridium.

— Tu ferais mieux d'aller le chercher.

C'est à ce moment-là que la Plateforme a explosé.

USCGC Terra Nova

Franklin bondit vers le téléphone mural et composa le numéro de Santiago.

— Il y a toujours un garde devant la cabine d'Anderson ?

— Affirmatif, commandant.

— Prévenez-le que j'arrive.

Eastman s'était assis sur le lit. Son visage décharné ressemblait au masque de la Faucheuse.

— Anderson est à bord ?

— On l'a trouvé errant sur la banquise.

— Vous l'avez enfermé ?

— On le tient à l'œil.

— J'espère au moins que vous l'avez attaché.

— Je m'occupe de lui à l'instant.

Eastman fit l'effort de se lever. Ses couvertures tombèrent en tas à ses pieds.

— Je veux voir ce fils de pute.

Franklin lui montra la perfusion toujours plantée dans son bras.

— Vous devez vous reposer. Il ne risque pas de s'échapper.

— Mon cul.

Eastman grimaça en retirant la bande adhésive, puis l'aiguille elle-même. Du sang s'écoula de la petite plaie, mais il ne parut pas le remarquer. Le liquide de la perfusion gouttait à terre.

— C'est un espion qui a liquidé tout Zodiac pour se couvrir. Je veux le voir.

Franklin n'osait pas compter le nombre de procédures qu'il enfrenait en laissant un patient en état d'hypothermie, pieds nus et en blouse d'hôpital, traverser son navire. Et s'il s'avérait qu'il avait en plus accueilli à bord un tueur en série au service des Russes, il aurait de sacrées explications à fournir à sa hiérarchie.

— Vous avez retrouvé Greta ?

Eastman n'aurait même pas dû tenir debout, mais il suivait sans peine le pas de Franklin.

— Pas encore. C'est déjà un gros coup de chance qu'Anderson soit

tombé sur nous.

— Ne croyez surtout pas ça. Vous étiez sa porte de sortie. Le survivant héroïque traversant la banquise, laissant derrière lui des cadavres incapables de démentir son récit. Il savait exactement où vous étiez. Si vous cherchez bien, vous trouverez sans doute le Sno-Cat à deux bornes d'ici. À moins qu'Anderson l'ait précipité dans une crevasse.

— Et pour Greta, donc ?

— Peut-être qu'il l'a tuée aussi. Sans témoins.

— Mon pilote dit qu'il a capté le signal d'une balise de détresse quelque part sur la banquise. J'ai envoyé une équipe vérifier. Il pourrait s'agir de Greta.

— J'espère qu'ils sont armés.

Eastman leva le bras pour aspirer le sang qui coulait encore du trou laissé par l'aiguille. Franklin l'attendait en bas d'un escalier quand son pager se mit à vibrer. La porte du pont supérieur s'ouvrit à la volée et quelqu'un descendit les marches quatre à quatre. Un seul homme sur le *Terra Nova* avait le pas si lourd.

Santiago surgit au détour de l'escalier, agrippé à la rampe pour aller plus vite. Il s'arrêta à quelques centimètres de son supérieur, le souffle court.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Anderson a disparu.

USCGC Terra Nova

Le garde était assis sur le lit, des marques rouges aux poignets. Des fils blancs lui collaient encore aux joues, restes du gros pansement qu'Anderson avait utilisé pour le bâillonner ; Franklin soupçonnait Santiago de l'avoir arraché plus brutalement que nécessaire.

— Il a dit qu'il voulait un verre d'eau. (Le marin grimaça en se massant l'arrière du crâne.) Quand je suis revenu à moi, j'étais attaché sur la chaise avec ma ceinture.

Franklin scruta le hublot par réflexe, comme s'il s'attendait à voir Anderson courir sur la banquise.

— Il n'a pas pu quitter le navire. Allez montrer cette bosse au Doc, et sonnez l'alerte générale. Je serai à la passerelle.

La consigne se répandit comme une traînée de poudre. Tous les officiers étaient déjà sur le pont quand Franklin y arriva, chacun d'eux bien content de ne pas avoir à prendre le micro.

— Attention, attention, message du capitaine. Nous avons un détenu en fuite à bord. Il s'appelle Tom Anderson. Dangereux et peut-être armé. Personne ne quitte le navire. J'ordonne une fouille générale, comme pour un exercice d'évacuation.

Puis il ajouta, après un court silence :

— Anderson, si vous m'entendez, je vous conseille de vous rendre. Toute fuite est impossible.

Franklin raccrocha le micro et se tourna vers Santiago.

— Faites décoller l'hélico. Plan de recherche centré sur le navire.

— Vous croyez qu'Anderson est retourné sur la banquise ?

— Il en vient, non ?

La passerelle se vida rapidement. Franklin s'assit sur sa chaise, les yeux rivés sur le paysage glacé qui s'étendait derrière la vitre. Un bon capitaine sait écouter son bateau : il entendait ses ordres résonner dans le *Terra Nova*, avec des portes qui claquaient, des cavalcades dans les coursives. Franklin décryptait ces bruits comme un astronome se représente une étoile par les fluctuations du rayonnement. Sans oublier, en fond sonore, le balancement de la proue qui brisait la glace.

— Le terrain est favorable, annonça le quartier-maître. On va pouvoir gagner de la vitesse.

Franklin hocha la tête, puis se tourna vers Eastman.

— Que s'est-il passé ensuite ? Après l'explosion ?

Eastman fut secoué d'un tel frisson qu'un des marins lui apporta une couverture de survie. Enveloppé dans cette cape argentée, il ressemblait à un souverain extraterrestre.

— Un vrai feu d'artifice. À cause des barils d'essence entassés sous la Plateforme, avec les cordons détonants utilisés pour les tests sismiques. Les participants de la nuit de la Chose n'avaient aucune chance de s'en tirer. De toute façon, les survivants se seraient retrouvés sans vêtements polaires, sans radio, sans Iridium. Anderson avait bien fait les choses. Si Kennedy et moi n'étions pas sortis au bon moment, personne n'aurait jamais rien su.

— Merde...

Que dire d'autre ?

— Un tel désastre aurait dû être impossible. Du matériel d'urgence attendait dans des réserves disposées aux quatre coins de la base : nourriture, vêtements, radios. Kennedy et moi, nous nous sommes jetés dessus alors que la Plateforme brûlait encore, mais il n'y avait plus rien. Anderson les avait sans doute vidées.

— Pas de survivants, donc ?

— Avec une telle chaleur, on ne pouvait pas s'approcher à moins de quinze mètres. Des barils continuaient à exploser, projetant des bouts de métal aux alentours. De quoi décapiter un homme. L'un d'eux a entaillé le bras de Kennedy. Impossible de survivre à un tel enfer. (Eastman a dévisagé Franklin, comme si c'était la seule information qui comptait.) Impossible de survivre.

— J'ai compris.

— Je ne sais pas si vous avez des choses à vous reprocher, commandant, mais si vous allez rôtir en enfer, ça ne pourra pas être pire que ça. La Plateforme en feu, la neige mêlée de fumée, et au milieu du chaos, Kennedy et moi qui courions comme des fous de réserve en réserve, les trouvant toutes vides. On a perdu une demi-heure à essayer de démarrer les motoneiges avant de se rendre compte qu'Anderson avait retiré les bougies. À ce moment-là, on s'est dit qu'on allait crever aussi, mais lentement, à cause du froid et de la faim. (La couverture de survie crissait à chaque mouvement. Eastman prit la tasse de café qu'un marin lui tendait.) Le plus étrange, c'est de voir tout ça se produire en plein jour. On pense toujours que les malheurs arrivent la nuit, et que ça ira mieux quand le soleil pointera le bout de son nez. Mais on n'avait même pas cet espoir-là. Puis Anderson est revenu avec ses copains russes. Deux motoneiges. Sans doute pour chercher des survivants. Kennedy et moi, on s'est planqués

dans la cabane du magnétomètre, la seule encore intacte. (Ses yeux se sont perdus dans la tasse.) Quand Anderson a ouvert la porte, j'ai bien cru qu'on était foutus.

— Parce qu'il vous a trouvés ?

— Si je ne m'étais pas fait mal à la jambe, je lui aurais sauté dessus. Au lieu de ça, je me suis caché dans un coin. Je vous jure qu'il a regardé droit dans ma direction. Et puis il est ressorti. Il faisait sombre dans la cabane, et si clair à l'extérieur, peut-être qu'il n'a vraiment rien vu. Après, on a entendu des coups de feu...

— Oui, on a trouvé des douilles.

— Encore après, on a entendu des cris, sans comprendre de quoi il retournait. Un peu plus tard, une motoneige a démarré. Je suis allé jeter un coup d'œil par la porte et j'ai vu quelqu'un s'éloigner sur la glace. Un grand type.

— Anderson ? Il est plutôt grand.

— Pas comme ce gars-là. Je ne voyais plus Anderson. Je ne savais pas où il était. Après ça, on n'a plus rien entendu pendant un long moment. J'ai failli sortir, mais j'ai renoncé parce que je n'avais vu ni Anderson ni Greta s'en aller. Grand bien m'en a fait. Une heure plus tard, le Sno-Cat est revenu. Greta a fouiné un peu elle aussi – sans nous trouver –, avant de repartir sur la seconde motoneige, en suivant les traces de la première.

— Vous avez une idée de l'endroit où ils allaient ?

— À mon avis, ils évacuaient les lieux. Les Russes devaient avoir un bateau à proximité, peut-être un de leurs brise-glace à propulsion nucléaire.

Le capitaine se tourna vers Santiago.

— Rien sur les radars, commandant.

— Si je vous suis bien, reprit Franklin, vous avez vu Greta et l'autre type quitter la base. Et Anderson ?

Eastman se gratta la barbe.

— Bonne question. J'y ai beaucoup repensé. Je suppose qu'une motoneige l'a récupéré quelque part. Je ne voyais pas toute la station depuis la porte de la cabane.

— En tout cas, vous avez survécu.

— C'est leur bêtise qui nous a sauvés. Ils s'étaient fait chier à saboter les motoneiges, pour ensuite abandonner le Sno-Cat sous notre nez. C'est con, hein ? Il n'y avait plus beaucoup d'essence, mais assez pour mettre un peu de chauffage de temps en temps. Et dedans, il y avait aussi de la nourriture, des sacs de couchage, même des allumettes pour le réchaud. Kennedy et moi, on s'est terrés dans la cabane jusqu'à l'arrivée de votre hélicoptère. (Eastman se fendit d'un drôle de sourire.) C'est fou comme on peut avoir peur et s'ennuyer en même temps. Je préférerais m'ouvrir les veines que de rejouer au gin-

rami.

Une lumière s'alluma sur le téléphone. Franklin laissa Santiago répondre, puis raccrocha en faisant la moue.

— Le second dit que la fouille est finie. Aucune trace d'Anderson.

— C'est pas possible.

— Il manque une combinaison Mustang dans le vestiaire. On a aussi trouvé une corde accrochée au bastingage.

Franklin quitta son siège et se dirigea vers l'arrière de la passerelle, d'où il contempla le sillage bleuté que le *Terra Nova* avait creusé dans la banquise.

— Timonier, quelle est notre vitesse actuelle ?

— Quatre nœuds, commandant.

— Y a-t-il quelqu'un ici pour penser qu'un homme peut sauter d'un navire en marche, surfer sur un morceau de glace et rejoindre la banquise sans tomber ?

Silence. Franklin dénicha une paire de jumelles, mais entre la glace et les nuages, il ne savait même pas s'il faisait vraiment le point.

— Il essaie de nous embrouiller, suggéra Santiago. Il veut qu'on le cherche sur la banquise alors qu'il se planque dans un canot de sauvetage avec une bouteille de scotch.

— Vous croyez que mes hommes auraient pu louper une bouteille de scotch ouverte ?

— Vous croyez qu'ils auraient pu louper un type de cette taille ?

— Continuez à chercher.

Franklin se rassit, perdu dans ses pensées. Quand le téléphone sonna, il décrocha d'un geste sec avant que Santiago s'en charge.

— Vous l'avez eu ?

— Ici la salle radio, commandant.

— Je vous écoute.

— L'hélico vient d'appeler. Ils ont trouvé quelque chose.

— Passez-le-moi.

Un déclic modifia aussitôt l'ambiance sonore. Des parasites, un rotor en action, et la voix du pilote dans l'air glacé.

— Aucun signe d'Anderson, mais on a localisé la balise. Un peu moins de trente kilomètres au nord de votre position.

— La banquise est assez stable pour qu'on puisse atterrir ?

— Affirmatif, commandant. On a déjà été jeter un coup d'œil. Le signal vient d'une tente.

— Anderson ?

Mais Franklin savait que c'était stupide. Beaucoup trop loin.

— Je... (Les parasites empiraient d'instant en instant.) Vous devriez... venir... voir, commandant. Amenez le Doc.

USCGC Terra Nova

La banquise défilait sous le ventre de l'hélicoptère et se poursuivait à perte de vue. Difficile de croire au réchauffement climatique dans un tel paysage, mais Franklin avait mené assez de campagnes arctiques pour ne pas se laisser prendre au piège. Chaque année, la glace reculait. Certaines années, elle reculait beaucoup. À ce train-là, le *Terra Nova* serait peut-être le dernier brise-glace de la flotte des gardes-côtes.

Au cœur d'une telle toile blanche, Franklin repéra tout de suite la petite tache de couleur, laquelle se sépara en deux, comme une amibe, à l'approche de l'hélicoptère. Une tente Scott rouge vif protégée par un mur de glace, et devant elle, une motoneige noire.

— Drôle d'endroit pour camper, commenta Santiago.

La banquise trembla à peine quand l'hélicoptère atterrit. Du vrai béton. Franklin se souvenait d'un cours, à l'académie, à propos d'un soldat de la Seconde Guerre mondiale qui avait calculé l'épaisseur de glace nécessaire pour porter une certaine charge. Cinq centimètres pour un homme, vingt-cinq pour un camion. Ici, la banquise faisait sans doute soixante centimètres d'épaisseur. Mais quand même.

Un enseigne sortit de la tente en se dandinant dans sa grosse combinaison Mustang. Franklin se dit qu'ils devaient tous ressembler à des astronautes de vieilles bandes dessinées. Ne manquaient que les casques en forme de bocal à poisson.

— Rien de neuf, commandant.

En passant devant la motoneige, Franklin remarqua qu'on avait essuyé le givre qui couvrait les cadrans.

— Panne sèche, expliqua l'enseigne.

— Pas de bol, dit Santiago. À deux bornes de la prochaine station-service...

Il y eut une seconde d'hésitation devant la tente, pour savoir qui entrerait en premier.

— Allez-y, proposa l'enseigne.

Ce qui frappa d'abord Franklin alors qu'il se glissait dans la tente, ce fut la douce couleur rouge qui remplaça la blancheur éclatante de la glace. Un sac de couchage reposait sur un matelas entouré

d'emballages de barres chocolatées. Deux têtes en sortaient, celles d'un homme et d'une femme serrés l'un contre l'autre, tout habillés, à deux doigts de faire exploser le sac prévu pour une personne. Une mèche de cheveux blonds dépassait du bonnet de la femme, tandis que la barbe de son compagnon ne devait pas avoir plus d'une semaine.

— Ils sont...

— Juste évanouis, répondit l'enseigne, qui avait passé la tête par la porte de la tente. J'ai pensé que c'était mieux de les laisser tranquilles... au cas où ils ne seraient pas contents de nous voir.

Franklin sortit les papiers sur lesquels s'étaient les photos du personnel de Zodiac. De piètre qualité au départ, elles tournaient désormais aux tableaux impressionnistes après avoir été imprimées, froissées et gelées. Mais ça suffirait.

— Elle, on dirait bien Greta Nystrom. Mais lui, on ne me fera pas croire que c'est Fridtjof Torell.

Franklin ouvrit le sac de couchage. L'homme portait une veste dont la manche couvrait partiellement l'insigne blanc de Zodiac Station. Juste au-dessus, un badge cousu dans le Gore-Tex se déchiffrait péniblement dans la pénombre rougeâtre de la tente : « Anderson ».

Saisi d'un léger vertige, Franklin tira sur les Velcro qui maintenaient la veste fermée, puisque la fermeture Éclair semblait cassée. Il passa la main pour prendre le pouls de l'inconnu : faible, mais bien présent.

En retirant son bras, il frôla un objet plus dur. Un petit cahier dépassait de la poche intérieure, ou plus exactement deux cahiers, un vert et un marron, plus une enveloppe serrée entre les deux qui tomba par terre quand Franklin récupéra les documents. L'enveloppe encore scellée portait une adresse écrite par une main d'enfant appliqué.

Le capitaine sortit de la tente et montra la lettre à Santiago.

— Qu'est-ce que vous dites de ça ?

L'officier lut l'adresse.

— C'est ça le fin mot de l'histoire ? Le père Noël ?

Franklin déchira l'enveloppe, mais hésita à en extraire le contenu.

— Vous avez peur que le vrai père Noël vous voie commettre une mauvaise action ?

Le capitaine termina son geste et déplia la feuille de papier.

— Le gamin veut une Xbox et un nouveau vélo. C'est sans doute un Britannique : il dit « merci » à la fin.

— On devrait le montrer à Eastman. C'est peut-être un code russe.

— Vous savez que le père Noël ne rend pas visite aux cyniques dans votre genre ?

— Oui, c'est ce que ma mère disait toujours.

Le capitaine donna le cahier vert à Santiago et garda le marron pour lui. Les deux gardes-côtes les feuilletèrent rapidement.

— Quelque chose d'intéressant ? demanda Franklin.

— D'après mes souvenirs de collègue, ça ressemble à des trucs scientifiques. Les geeks pourront sans doute nous en dire plus. (Santiago leva les yeux.) Ça va, commandant ?

Franklin avait l'air de s'être pris un gros coup sur la tête.

— Sandwich au jambon...

— Hein ?

Franklin ôta sa capuche, comme s'il avait besoin de respirer plus à son aise.

— C'est une sorte de journal.

« Escale à Tromsø. Sandwich au jambon à l'aéroport. »

« Quam a dit que j'étais un "intrus". »

« Pourquoi Hagger m'a-t-il fait venir ? »

« S'il lit ça, il me tuera. »

— Il a mis son nom et son numéro de téléphone ?

Franklin retourna au début et lut la première phrase :

« D'aussi loin que je me souviens, j'ai rêvé du Grand Nord. »

Journal d'Anderson – mercredi

Ce n'est pas souvent qu'on se réveille après deux jours de coma. Ou qu'on survit à un accident d'avion. Ou qu'on sait que quelqu'un veut vous tuer.

Allongé sur le lit, je regardais le plafond en laissant des bribes de souvenirs affluer. Chacune d'elles était une petite révélation, car je n'avais aucune idée préconçue : j'avais l'impression d'être un touriste feuilletant le guide d'une ville inconnue.

L'aéroport d'Heathrow.

Zodiac Station.

Martin Hagger.

Une crevasse.

Puis je suis entré dans l'histoire, comme si, en levant les yeux du guide touristique, j'avais soudain découvert la ville autour de moi. J'ai frissonné ; je crois même avoir poussé un cri d'horreur. C'est terrible de se rappeler d'un coup qui on est.

J'ai touché mon cou, où se trouvait une barbe juste assez longue pour ne plus être rêche. Puis je me suis tâté le crâne, recouvert d'un bandage.

Quand la porte s'est ouverte, j'ai fait l'erreur de tourner la tête ; un charbon ardent placé derrière mes yeux n'attendait que cette occasion pour me griller le cerveau.

Un homme s'est avancé vers moi. À travers mes larmes, j'ai distingué un pull gris à col roulé et un pantalon en velours côtelé.

Le docteur Kennedy, m'a informé mon guide touristique.

— Ça va mieux, ce matin ?

Pas de doute, il parlait comme un médecin.

— Où suis-je ?

— Toujours à Zodiac. Mercredi matin.

Zodiac. Je suis par terre. Glace froide sur ma nuque. Douleur. Une silhouette au-dessus de moi. Une grosse pierre prête à frapper.

Je me suis tâté la nuque avec la plus extrême précaution.

— Je ne sais pas trop...

— Ne vous inquiétez pas, l'amnésie temporaire est un symptôme classique. Ça reviendra en son temps.

Était-ce censé me rassurer ?

Une autre pièce du puzzle s'est mise en place à ce moment-là, provoquant un nouvel accès de panique. Comment avais-je pu oublier ?

J'ai tenté de me redresser malgré la douleur.

— Je dois prévenir Luke. (L'horloge au mur indiquait 10 h 10.) Il va partir à l'école.

— Greta s'en est occupée. Il sait que vous n'avez rien de grave.

Greta. Encore une pièce du puzzle, même si son rôle m'échappait. Je me suis rallongé tandis que Kennedy rassemblait plusieurs pilules. Je les ai prises avec un verre d'eau fort bienvenu, car je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais soif.

Kennedy m'observait du coin de l'œil. La terreur me serrait à nouveau la poitrine : j'étais tellement vulnérable qu'on pouvait me raconter n'importe quoi.

— Vous vous rappelez votre chute ?

Mes souvenirs n'avaient aucune chair, comme ces diapos passées dans les vieux projecteurs en plastique qui cliquettent à chaque image. « Clic ». Je lis un cahier, debout sur la glace. « Clic ». Ma tête explose de douleur ; je tombe à genoux. « Clic ». Un homme au-dessus de moi, bras levé, assez grand pour masquer le soleil. « Clic ». Il se penche, le visage enfoncé dans sa capuche, et sursaute comme s'il m'avait reconnu.

« Clic ». Écran blanc.

— Je ne suis pas tombé. Quelqu'un m'a attaqué.

Les mots sonnaient juste dans ma bouche, même si Kennedy a aussitôt essayé de me convaincre que j'étais seul avec Annabel.

— Elle était partie pisser derrière les rochers, ai-je insisté. Quelqu'un m'a frappé par-derrière.

— Vous êtes tombé dans un moulin.

Mais il n'avait pas l'air sûr de lui. Les mains tremblantes, la figure pâle.

— Je vous dis que quelqu'un m'a frappé.

Le fait de répéter la phrase a cristallisé le souvenir. Les vieilles diapos ont cédé la place à une cassette VHS, avec des lignes de parasites traversant l'écran de haut en bas.

Kennedy a examiné mes pupilles tout en cherchant à me persuader que j'avais rêvé. Il s'est approché si près que sa barbe m'a gratté la joue ; il me braquait sa petite lumière dans l'œil comme si j'étais le projecteur de diapos et qu'il pouvait voir les images à l'intérieur. Son haleine sentait le bain de bouche.

— J'ai trouvé un cahier, ai-je ajouté.

Kennedy a froncé les sourcils. Peut-être n'avait-il pas envie que je me rappelle certains détails. Nouvel accès de panique. J'aurais dû

réfléchir avant d'avaler les pilules.

Il s'est éloigné pour fouiller dans un placard. Je ne voyais pas grand-chose – hors de question de bouger la tête –, mais j'avais l'impression qu'il faisait exprès de me tourner le dos.

Une fois le placard refermé, Kennedy m'a tendu un cahier vert. Dès que je l'ai touché, je me suis souvenu d'une grotte illuminée par une lumière si bleue qu'elle donnait envie de la boire. Il y avait aussi un sac à dos par terre.

Derrière la couverture, une phrase manuscrite, toute en majuscules : « CERTAINS DISENT QUE LE MONDE COMMENCERA DANS LE FEU, D'AUTRES DISENT DANS LA GLACE. »

Robert Frost, a précisé mon guide mental. Étrange, ce qui vous revient parfois en mémoire.

J'ai feuilleté lentement le cahier. Faire le point sur chaque page me brûlait les yeux, et tenter d'en saisir le contenu accentuait ma migraine. À première vue, ça ressemblait à un cahier de labo classique : listes d'échantillons avec lieux et dates, graphiques tracés à la main, équations diverses. Puis cette phrase qui a bien failli me jeter à bas du lit.

— « Frigo va me tuer », ai-je lu à voix haute.

— Façon de parler, a rétorqué Kennedy avant de se mettre quelque chose dans la bouche et de déglutir. Martin a bossé pour DAR-X, et Frigo pensait que ça revenait à pactiser avec l'ennemi. Frigo est plutôt du genre écolo intégriste.

Kennedy le précisait sans doute au cas où je l'aurais oublié. Il avait bien raison.

— C'est quoi ce « X » ?

Je voyais ça sur toutes les pages – « concentration de X », « dispersion de X », « flux de X » –, accompagné de gros points d'interrogation et d'exclamation qui trahissaient la frustration du chercheur.

— J'espérais que vous pourriez me le dire. (Kennedy a levé les yeux vers l'horloge.) Si ça ne vous coûte pas trop, essayez d'en tirer quelque chose pendant que je vais voir Trond. C'est bon de faire travailler le cerveau.

Puis il est sorti avant que je puisse lui demander qui était Trond.

Quand Greta est entrée, j'ai tout de suite associé son nom à son visage. Je progressais.

— Vous voilà réveillé.

— Ce n'est peut-être pas la meilleure idée que j'aie eue.

— Vous vous souvenez de tout ?

— C'est quoi, « tout » ?

— Le crash de l'avion, par exemple.

— Très drôle.

— Je ne plaisante pas. Vous avez eu de la chance d'en réchapper.

Elle m'a expliqué succinctement – comme à son habitude – mon embarquement dans le Twin Otter, le problème de moteur, l'atterrissage forcé.

— Nom de Dieu, ai-je murmuré, le front couvert de sueur. Kennedy m'a expliqué que vous aviez prévenu Luke.

— Fallait bien que quelqu'un s'en charge.

— Merci beaucoup.

— Il a dit qu'il était chez sa tante.

Chez Greta, chaque mot était comme un clou enfoncé dans un mur : simple et direct. Mais j'ai quand même entendu la question. Ou peut-être l'ai-je imaginée parce qu'on me la posait tout le temps.

— Sa mère est morte. Dans un accident d'avion, juste après sa naissance. Alors quand vous avez parlé du crash, j'ai cru... (J'ai tiré sur le drap pour m'essuyer le visage.) Quelle horrible coïncidence s'il avait dû perdre ses deux parents comme ça. Enfin bon... je suis vivant.

— Sale coup, votre femme.

— Oui... D'ordinaire, les gens se contentent de dire qu'ils sont désolés.

— Je suis désolée.

Je crois bien qu'elle me taquinait, mais pas méchamment.

— Nous étions déjà séparés.

Trois ans du premier regard au divorce, avec entre-temps le mariage, un gosse, un adultère et un scandale. Plus son doctorat. On ne faisait pas les choses à moitié, à l'époque. On était jeunes.

J'ai dévisagé Greta à la recherche d'un signe m'encourageant à poursuivre, mais elle regardait dans le vide avec une expression d'intense concentration.

Soudain, une autre pièce du puzzle : Hagger et elle. Merde. Je m'apitoyais sur ce qui m'était arrivé sept ans plus tôt, alors que ses propres blessures étaient encore à vif. Elle n'avait aucune envie d'écouter mes jérémiades.

Hagger et Greta. Une image a surgi dans mon esprit : du verre brisé, du sang sur mes doigts. Et Greta qui avait dit...

— La mort de Hagger n'était pas un accident.

Elle m'a jeté un bref regard noir.

— Vous pensez à quoi ?

— Et vous, pour l'accident d'avion ?

— Ils disent que c'est venu du réservoir.

— Alors ?

— C'est moi qui ai fait le plein. Rien à signaler.

— Vous croyez que quelqu'un voulait nous isoler ? nous empêcher de partir ?

— Ou bien c'était vous qu'on visait.

Heureusement que j'étais couché. Le sang battait douloureusement dans mon crâne ; j'avais l'impression que ma tête allait exploser et repindre en rouge les murs de l'infirmerie.

— Quelqu'un de Zodiac ? (La moue de Greta a mis en évidence la stupidité de ma question.) Oui, d'accord... Mais qui pourrait avoir une raison de me tuer ?

J'ai fouillé mes maigres souvenirs comme on fouille une armoire, en balançant tout en vrac par terre. Rien d'intéressant n'en est sorti.

— Qu'est-ce que j'ai oublié ? lui ai-je demandé.

— Qu'est-ce que vous saviez ?

Raté.

— Mon sac était dans l'avion ?

— Il est dans votre chambre.

Je me suis redressé en grimaçant.

— Vous pourriez me rendre un service ? Il doit y avoir un cahier marron dans le sac. Si ça ne vous dérange pas d'aller le chercher...

Elle est revenue deux minutes plus tard. Quand elle m'a tendu le cahier, une enveloppe en est tombée et a glissé à terre avant que je puisse la rattraper. Greta s'est aussitôt penchée pour la ramasser ; après avoir lu l'adresse, elle m'a regardé d'un air amusé.

— Vous n'êtes pas un peu trop vieux pour croire au père Noël ?

J'ai haussé les épaules.

— Il faut bien croire à quelque chose. (J'ai récupéré l'enveloppe sur laquelle était marqué « Père Noël – Pôle Nord ».) C'est une lettre de Luke. Il pensait sans doute que j'allais la remettre en main propre.

— On est à huit cents bornes du pôle Nord.

— Et de toute façon, le père Noël n'existe pas, c'est ça ?

— Bien sûr qu'il existe. Mais les lutins sont morts noyés à cause du réchauffement climatique.

— Alors qui va préparer les cadeaux ?

— Voilà ce qui arrive quand on nique la planète. Plus de cadeaux.

Elle a rejeté une de ses tresses en arrière, puis a consulté sa montre et tourné les talons. Comme ça, sans s'excuser ni dire au revoir. Du Greta tout craché.

— Qu'est-ce que je dois faire ? lui ai-je demandé.

Sans s'arrêter, elle a répondu quelque chose qui ressemblait à : *Ne faites confiance à personne.*

Journal d'Anderson – mercredi

Kennedy est revenu peu après.

— Je dois aller à Vitangelsk avec Eastman. Impossible d'y couper. (Il a pris deux flacons de pilules dans un placard.) Ça, c'est du paracétamol. Prenez-en deux toutes les quatre heures pour contenir la douleur. Et ça, c'est du diazépam. Amnésie, coma, vous devez être un peu stressé, alors si vous sentez monter la panique, un diazépam vous fera du bien. Et surtout, reposez-vous.

— La prochaine fois, j'irai me faire soigner dans le privé.

Mais il était déjà reparti.

J'ai levé le second flacon devant mes yeux ; la paroi de plastique m'a dévoilé un monde ambré, dangereusement distordu. Oui, j'avais peur et j'avais mal. J'ai ouvert le flacon : il n'y avait que quatre pilules blanches au fond. Je ne devais pas être le seul à ressentir une certaine angoisse.

Qui pourrait avoir une raison de me tuer ?

J'ai reposé le flacon, trop fort ; il a roulé sur la table de chevet en crachant deux pilules. Comme Kennedy ne m'avait pas dit de rester alité, je me suis levé en serrant les dents, puis je suis allé m'habiller dans ma chambre. Je ne regrettais pas d'avoir oublié à quel point cette pièce était déprimante ; j'en suis ressorti aussi vite que possible afin d'aller boire un thé à la cantine.

La base était tranquille, comme un hôtel entre deux groupes de touristes. J'entendais Danny faire la vaisselle dans la cuisine tandis qu'une stéréo jouait quelque part. Tout le monde était sur le terrain. Je me suis assis près de la fenêtre, avec mon journal et le cahier de Hagger.

On prétend que celui qui tient un journal espère secrètement qu'il tombera entre d'autres mains, comme un assassin souhaitant être démasqué. Même si l'on affirme n'écrire que pour soi, pour mettre noir sur blanc ses pensées les plus intimes, on aurait toujours l'espoir qu'un jour, quelqu'un lira ça et *saura enfin qui vous êtes*.

Je n'ai jamais envisagé mon journal de cette façon. Je l'ai commencé quand Luke était petit, parce que j'étais effrayé de tous les détails que j'oubliais déjà. Et si j'avais pu penser que quelqu'un d'autre

le lirait pour découvrir qui j'étais, je n'avais pas supposé que ce quelqu'un, ce serait moi. Pourtant j'étais bien là, à relire page après page, comme un technicien rechargeant des données sur un ordinateur en panne. C'était vraiment bizarre. Même ce que j'avais écrit deux jours plus tôt semblait ne plus m'appartenir. On prête trop de pouvoir aux mots. Si je relis ces lignes dans une semaine, elles me paraîtront elles aussi avoir été rédigées par un autre.

Mais ce matin, c'était suffisant pour remettre quelques idées en place. À la fin de ma lecture, il ne me manquait plus qu'un seul élément : une explication valable.

« Pourquoi Hagger m'a-t-il fait venir ? » J'avais posé cette question dimanche. Il y en avait une autre qui n'était écrite nulle part, mais aurait pu figurer en haut de chaque page : « Pourquoi l'a-t-on tué ? »

J'ai poussé mon journal, repris une tasse de thé et ouvert le cahier de Hagger. En espérant y dénicher quelques bouts de réponse.

« Certains disent que le monde commencera dans le feu, d'autres disent dans la glace. »

À bien y réfléchir, la citation était fausse. Dans le poème de Frost, le monde était censé *finir* dans le feu (ou dans la glace). Des médisants auraient pu voir dans cette réécriture du grand poète un exemple typique de l'ego surdimensionné de Hagger, mais moi, je trouvais ça drôle.

C'est compliqué de lire les notes d'un autre chercheur. D'une certaine manière, c'est encore plus intime qu'un journal, surtout si on se dit que quelqu'un pourrait finir par s'intéresser au journal. Le cahier de Hagger n'offrait qu'une suite de tableaux et de graphiques, comme une présentation PowerPoint sans personne pour l'expliquer. Il n'y avait aucun contexte ; ce que je supposais être des références d'échantillons aurait sans doute évoqué des numéros de téléphone à quelqu'un d'autre.

Mais l'objectivité des nombres ne parvenait pas à masquer la personnalité de Hagger. Il occupait les marges, les blancs, d'où il hurlait ses questions même après sa mort.

« D'où ça vient ? »

« Pourquoi Pourquoi Pourquoi ? » (Souligné deux fois.)

« Peut-être Anderson ? »

Et deux pages plus loin, la phrase lue à l'infirmerie :

« Frigo va me tuer. »

— Ça va mieux ?

Évidemment, c'était lui. Frigo, engoncé dans son pantalon polaire, et qui me gratifiait de son beau sourire nordique au lieu de brandir un fusil ou une hache d'incendie.

Je me rappelais – du moins le croyais-je – le type dressé au-dessus de moi sur le glacier. Frigo ? Possible. Mais je ne pouvais pas faire

confiance à mes souvenirs.

J'ai refermé le cahier d'un geste brusque. Puis j'ai décidé de passer à l'attaque.

— Il y a quelque chose qui m'intrigue...

J'ai rouvert le cahier pour montrer la fameuse ligne à Frigo.

Le sourire du Viking a fondu. Je l'ai regardé droit dans les yeux, pour y déceler une preuve, mais je ne dois pas être un bon interrogateur.

— J'aurais préféré qu'il n'écrive pas ça.

— Oui, c'est plutôt bizarre.

— Kennedy m'a déjà demandé d'où ça venait. J'ai partagé des données confidentielles avec Hagger, et il m'a mis Quam au cul pour m'empêcher de les publier.

J'ai retourné le cahier vers moi. Juste au-dessus de l'étrange affirmation, un tableau était intitulé *Concentrations Mét, Echo Bay*.

— Méthane, ai-je supposé. En rapport avec le forage de DAR-X ? Le méthane est produit par dégradation du pétrole dans l'eau.

Frigo a hoché la tête en signe d'approbation réticente.

— C'est vrai. Néanmoins, en toute hypothèse, on peut aussi obtenir ce genre de résultats sur un site qui prétend pomper du pétrole, mais pompe en réalité du clathrate de méthane.

— En toute hypothèse ?

— Oui, sauf si vous avez envie d'être poursuivi pour violation du secret commercial.

— Les travaux de Hagger relevaient du secret commercial ?

Frigo a secoué la tête d'un air las.

— Il n'en avait rien à foutre du méthane. Il a trouvé ça par hasard.

— Qu'est-ce qu'il cherchait, alors ?

— Des bestioles. Dans l'eau. Celles qui bouffaient les tuyaux de DAR-X.

— Quel genre de bestioles ?

Frigo a haussé les épaules.

— Vous devriez plutôt en parler à K-Mart.

K-Mart ? La chaîne de magasins ? Étonné, j'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre.

— On en a un, par ici ?

— L'ancien assistant de Hagger, le type que vous avez remplacé. Il s'appelait Kevin Maart, alors on l'a surnommé K-Mart. Je suppose qu'il a suivi le boulot de son patron.

Les étudiants envahissaient peu à peu la cantine. Ça sentait les lasagnes et j'étais affamé.

— Mais peut-être que K-Mart ne savait rien, a ajouté Frigo en ricanant. Sinon, Hagger ne vous aurait pas fait venir.

J'ai mangé vite et salement. C'est dur de se concentrer sur son assiette quand on scrute tout le monde en quête d'un éventuel assassin. Dur de garder sa soupe dans sa cuillère quand on a la main qui tremble.

Une fois rassasié, je suis passé voir Quam pour qu'il m'aide à contacter Kevin Maart.

— Je ne peux pas vous renseigner. Protection des données.

Avec lui, on avait toujours l'impression de transgresser une loi quelconque.

Je lui ai dit que je voulais juste obtenir quelques précisions sur les travaux de Hagger, ce qui a paru l'énervé encore plus. Il a mis en route son jouet à mouvement perpétuel, comme s'il espérait saisir de grandes révélations dans les espaces entre les billes.

— Vous devez vous reposer. Sans ces... « clic »... circonstances regrettables... « clac »... vous ne seriez même pas là.

— J'essaie de me rendre utile.

— Pas la peine. Contentez-vous... « clic »... de rester en dehors de tout ça.

J'aurais bien voulu lui poser d'autres questions. Par exemple : *Qui a tué Hagger ?* Ou encore, vu qu'il n'aimait pas parler des recherches du défunt : *Que sont devenus ses cahiers ?* Mais je suppose que cela n'aurait guère correspondu à l'idée de « rester en dehors de tout ça ».

— Vous m'avez créé un compte réseau ?

Quam a plissé les yeux, comme si je lui avais demandé son mot de passe.

— Pas eu le temps. Et comme vous allez partir, ça me paraît superflu.

Il essayait – en vain – d'énoncer ses réponses comme autant d'évidences.

— Il semblerait que je sois encore là quelques jours.

Il a fait celui qui n'avait rien entendu.

— Comment va votre tête ?

— Beaucoup mieux, merci, ai-je répondu en serrant les dents. Mais pour en revenir à ce compte réseau...

Je me suis vautré sur la chaise, en poussant le soupir de celui qui s'attend à devoir patienter un bon moment. Quam a tout de suite compris ; il a sorti un formulaire du tiroir adéquat et l'a fait glisser sur le bureau.

— Remplissez ça et rapportez-le-moi.

Il n'était plus en mesure de consulter cette adresse, et avait oublié d'en mettre une autre. Je lui ai écrit quand même, au cas où. Ça m'amusaient de penser que mon message allait traverser la moitié de la planète pour atterrir dans la pièce d'à côté.

J'ai décroché un des téléphones Iridium qui se chargeaient sur l'étagère. Le coût de l'appel aurait rendu Quam complètement fou.

— Kevin Maart est sur le terrain, m'a répondu la réceptionniste.

— Mais il est parti d'ici il y a une semaine...

— En tout cas, il n'est pas revenu à son bureau.

Je lui ai demandé si Maart avait un téléphone portable, mais, évidemment, elle ne pouvait pas me communiquer le numéro. Protection des données.

Je suis retourné au labo de Hagger, avec le cahier, pour voir si certains éléments s'éclaircissaient une fois remis dans leur contexte. Les échantillons m'attendaient dans le frigo : quarante-trois sachets remplis d'eau, datés et numérotés. Les étiquettes portaient soit un point rouge, soit un point vert.

Dans le cahier, j'ai trouvé une liste dont les numéros correspondaient. Hagger y mentionnait l'origine de chaque échantillon. « Helbreen ». « Fjord Helbreen ». « Echo Bay ». « Nansen Bay ». « Fjord Lucia ». « Fjord Konig ».

Quelques-uns de ces endroits m'étaient familiers, mais pas tous. J'ai fouillé dans la bibliothèque de la cantine jusqu'à y dénicher une carte d'Utgard coincée entre les *thrillers* et les romans de gare, puis je suis revenu la déplier sur la table du labo. La carte datait des années soixante, mais Utgard n'avait sans doute guère changé depuis. J'ai tracé un x au feutre sur chaque lieu mentionné dans la liste. Ça me rappelait les cartes au trésor que je dessinais avec Luke.

On voyait bien où Hagger avait enquêté. Une ligne de x suivait la côte ouest de l'île, avec plusieurs échantillons dans le secteur d'Echo Bay, et un autre groupe au fjord Helbreen, à l'endroit où le glacier plongeait dans la mer. D'autres prélèvements plus éparpillés remontaient au nord d'Utgard ou, au contraire, descendaient jusqu'à Zodiac pour y former un nouvel amas. Une ligne en pointillé remontait l'Helbreen avant de s'arrêter plus ou moins à l'endroit où Hagger était mort. Deux échantillons avaient été récoltés de l'autre côté de la montagne, près d'une certaine Mine 8.

J'ai pris deux feutres – un rouge et un vert –, puis j'ai entouré mes x de l'une ou l'autre couleur suivant les étiquettes des échantillons. J'ai fini en inscrivant les dates près des cercles avant de me redresser pour voir ce que ça donnait.

Les cercles rouges se concentraient à Echo Bay, au Fjord Helbreen, ainsi que sur la portion de côte qui les reliait. Au nord et au sud, les points devenaient verts.

Hagger avait cherché quelque chose dans la glace ou dans l'eau juste en dessous. À première vue, les résultats rouges étaient positifs et les verts négatifs. Sur la carte, cela signifiait que la substance

concernée était apparue à Echo Bay ou au Helbreen, puis avait longé la côte vers l'autre site avant de disparaître dans la nature.

L'écoulement du glacier aurait pu être à l'origine de la contamination, mais les échantillons récoltés sur l'Helbreen lui-même étaient négatifs. La faute à la compagnie pétrolière, alors ?

Je me suis concentré sur les dates. Hagger avait récolté les premiers échantillons en octobre, sur la côte et le fjord situés à proximité de Zodiac. Il avait poursuivi son travail dans la même zone en novembre, décembre et janvier, recueillant deux échantillons par semaine. Pourquoi affronter ainsi la nuit polaire alors qu'il aurait pu siroter un bon porto dans la salle des profs de Cambridge ? Je sentais croître sa frustration en passant la main sur la carte ; il y avait moins d'échantillons en février, et ils étaient toujours verts.

Soudain, mi-mars, Hagger était parti explorer Echo Bay. Neuf prélèvements en une semaine, tous cerclés de rouge sur la carte. Rien la semaine suivante, puis les collectes d'échantillons remontaient peu à peu vers le nord, pour gagner l'extrémité de l'île où elles redevenaient vertes.

Quoi qu'il ait cherché, Hagger l'avait pisté d'Echo Bay jusqu'au Helbreen, avant de filer trop au nord et de faire demi-tour une semaine plus tard. Douze nouveaux échantillons en bas du glacier. Tous rouges. Plus il avait suivi l'Helbreen sur presque toute sa longueur : que du vert. Les derniers tests dataient de la semaine avant mon arrivée. Une semaine avant sa mort.

J'ai demandé à la carte ce qu'il y avait dans l'eau. Elle ne m'a pas répondu.

Sentant monter la migraine, j'ai fait un détour par l'infirmerie pour prendre deux cachets de paracétamol avant de me replonger dans la carte. Et de m'intéresser, bien sûr, à Echo Bay.

Le cahier ne donnait aucune indication sur la substance à laquelle Hagger s'intéressait. Sans doute ce fameux « X » qu'il ne nommait jamais. À en croire Frigo, le méthane était un bon suspect, sauf que le cahier n'indiquait des concentrations de méthane que pour Echo Bay. Si Hagger en avait cherché ailleurs, il l'aurait indiqué noir sur blanc.

J'avais les échantillons sous la main ; rien ne m'empêchait de pratiquer mes propres tests. Mais lesquels ? Analyse spectrale, chromatographie en phase gazeuse, analyse chimique, recherche d'ADN ? Quand on ne sait pas ce qu'on cherche, c'est pire qu'une aiguille dans une botte de foin.

J'avais quand même une petite idée. D'après Frigo, Hagger avait identifié les bestioles qui rongeaient les tuyaux de DAR-X. Or ce n'était pas le plus dur à détecter dans un échantillon, surtout avec un microscope électronique à proximité.

J'ai pris une goutte d'eau dans un sachet d'Echo Bay, que j'ai étalée sur une membrane polycarbonate avant de la teinter à la fluorescamine. Avoir tout l'équipement nécessaire sous la main me mettait en confiance. Ne restait qu'à poser le tout sous l'œil du microscope.

Je n'y ai d'abord vu que du flou. Puis j'ai fait le point, ce qui n'a guère arrangé la situation ; il y avait là des dizaines, peut-être des centaines de micro-organismes qui se tordaient et s'agitaient. Même au microscope, ils ressemblaient tous plus ou moins à des grains de riz.

Je n'avais pas de quoi pratiquer une extraction d'ADN pour déterminer leur nature exacte. D'après le cahier, Hagger avait déjà effectué cette manipulation – sans doute en expédiant des échantillons en Grande-Bretagne –, mais les tests ne s'étaient pas avérés concluants. Il se référait à ces micro-organismes sous le nom de *Gelidibacter incognita*.

Une recherche rapide m'a appris que *Gelidibacter* désignait un groupe de bactéries vivant dans la glace et dans l'eau froide. Quant au *incognita*, il signifiait que ce spécimen-ci n'était pas connu de la littérature. Pourquoi cela avait-il ébranlé Hagger à ce point ? Une nouvelle bactérie de ce type ne représentait pas vraiment la découverte du siècle ; il suffisait de prendre un seau d'eau dans n'importe quel étang pour avoir une chance non négligeable de tomber sur une bactérie non répertoriée.

J'ai passé deux heures à observer chaque échantillon au microscope. Du travail simple, répétitif : exactement ce que j'avais espéré laisser derrière moi en venant à Zodiac. Sauf qu'ici, au lieu de compter les minutes en attendant d'aller récupérer Luke à l'école, j'étais heureux de me perdre dans cette routine. Ça m'empêchait de penser que quelqu'un essayait peut-être de me tuer.

À la fin, les résultats étaient clairs : seuls les douze échantillons prélevés à Echo Bay contenaient des bactéries. Même pas ceux du fjord Helbreen. Donc les cercles rouges se rapportaient à autre chose.

C'est ce que je déteste le plus dans la science. Tenir une belle hypothèse, d'une logique implacable, puis découvrir qu'on s'est trompé sur toute la ligne.

Journal d'Anderson – mercredi

J'ai rempli le formulaire pour le compte réseau. Il comportait une longue section sur le meilleur moyen de choisir un mot de passe : entre neuf et quatorze caractères, avec deux chiffres et une majuscule, mais sans ponctuation. Surtout pas un mot existant ni une date significative. Éventuellement l'acronyme d'une citation célèbre, entrecoupé de la majuscule et des deux chiffres susmentionnés. Rédiger ce passage avait dû ravir l'âme bureaucratique de notre cher commandant. Absurdité notable : la case à cocher pour certifier qu'on ne divulguerait jamais ce mot de passe et qu'on ne l'écrivait nulle part, après quoi il fallait justement l'écrire pour le donner à Quam.

Comme il n'était pas dans son bureau, j'ai laissé le formulaire sur la table, plié en trois, avec un gros « CONFIDENTIEL » marqué dessus. Pas sûr qu'il saisisse l'ironie.

Vu la procédure, il devait connaître le mot de passe de Hagger, mais je n'avais aucune envie de le lui demander pour le relancer dans son grand discours sur la protection des données. J'ai pensé un instant à fouiller ses tiroirs, mais des pas dans le couloir m'en ont dissuadé.

Je suis allé me réfugier dans ma chambre, sur mon lit, plus pour soulager ma migraine que par fatigue. Avais-je vraiment dormi deux jours ? Sans les pilules de Kennedy, mon esprit aurait grimpé aux rideaux. Graphiques et nombres flottaient devant mes yeux, même quand je les fermais. Tous les chercheurs ont cette obsession : trouver la clé du mystère. Louise disait que les mauvais jours, ça frisait le syndrome d'Asperger.

Penser à Louise m'a rappelé à quel point Luke me manquait. Je me suis aussitôt rendu à la salle radio pour tenter de le joindre par Skype.

— Il joue avec un copain, m'a dit Lorna.

— Il va bien ?

— Pas vraiment. Je lui ai promis que tu lui achèterais un nouveau vélo à ton retour.

Elle m'a demandé comment j'allais, après ma chute et le crash, mais je n'avais pas envie d'en parler. Difficile de raconter un accident d'avion dont on n'a aucun souvenir.

— N'oublie pas de poster sa lettre, a-t-elle conclu. Il m'en parle tout le temps.

La salle radio sentait le renfermé, et ça faisait deux jours que je n'étais pas sorti (conscient) de la Plateforme. J'ai enfilé mes vêtements polaires, rangé la lettre de Luke dans la poche intérieure et filé vers la porte. J'ai croisé Frigo, selon qui des vents violents obligeaient Eastman et Kennedy à passer la nuit à Vitangelsk.

— Eastman dit aussi que Doc a été pourchassé par un ours.

J'ai rigolé, mais ça n'avait rien d'une blague.

— Alors je vais peut-être prendre un fusil.

J'avais terriblement envie de quitter la Plateforme, mais au premier pas dehors, j'ai tout de suite voulu rentrer, comme le prisonnier de Platon ébloui par la lumière à l'extérieur de la grotte. Dans la Plateforme, je pouvais me protéger du danger. Une fois passé la porte, j'étais vulnérable. Sans parler du froid. J'avais déjà oublié que ça faisait si mal aux yeux, mal au nez ; la douleur centrée sur ma nuque s'est répandue dans mon crâne.

Je suis allé jusqu'au fjord dans l'idée d'y ensevelir la lettre, avec l'espoir qu'un jour, le courant l'emporterait vers le pôle Nord. Voilà en tout cas ce que je pourrais dire à Luke. La neige masquait la limite entre fjord et rivage, mais la différence se sentait sous les pieds : de la banquise bien dure, lissée par le vent. C'était comme marcher dans un désert, si grand et si plat qu'il en donnait le vertige. Les montagnes bordaient le fjord sur deux côtés, mais devant, il n'y avait qu'une ligne scintillante, au loin, là où le bleu du ciel rencontrait celui de la glace. Et sur cette ligne, une silhouette sombre, un nomade sur l'horizon.

C'est peut-être lui, a hurlé une voix dans ma tête. Comme je ne voyais pas qui c'était, un violent accès de panique m'a submergé. Quelqu'un avait poussé Hagger dans la crevasse, quelqu'un avait volé ses cahiers, quelqu'un m'avait frappé avant de saboter l'avion, et c'était peut-être *lui*.

J'ai failli m'enfuir en courant. Mais je me suis repris et j'ai continué à avancer, non sans avoir tourné le fusil sur mon épaule pour que l'arme pointe presque droit devant.

La glace oblitère toute notion de distance ; il m'a fallu une éternité pour rejoindre l'inconnu, qui scrutait le fjord à la jumelle. À ses pieds, un trou rond percé dans la glace. Et du sang tout autour.

— On pêche ?

Ash s'est retourné brusquement.

— Ah ! c'est vous, a-t-il dit comme si j'avais fait une bêtise. Je croyais que vous étiez dans les vapes.

— J'ai ouvert un œil.

— Bon...

Il a repris son observation. J'ai regardé aussi, mais je n'apercevais que de la neige.

— On voit quoi, là-bas ?

— Un ours. Juste à droite de ce gros rocher.

Il m'a tendu les jumelles par pure politesse. Je n'ai pu retenir un frisson, même si je ne distinguais pas encore la bête. Avertissements et procédures n'avaient pas vraiment réussi à me convaincre de la présence d'ours dans le secteur, et voilà que j'en avais un à quelques centaines de mètres.

Ash a guidé mon bras. Même avec les jumelles, j'avais du mal à discerner le museau noir, les pattes au pas lourd.

— Joli spécimen, a précisé Ash.

Je ne sais pas si l'ours a senti mon odeur, capté un mouvement ou un reflet sur le verre des jumelles, mais il s'est arrêté et s'est tourné droit vers moi. Encore un beau frisson. La distance me paraissait soudain très courte.

J'ai dit à Ash que j'étais bien content d'avoir pensé à prendre un fusil. Il a frissonné à son tour, comme si j'avais marché sur sa tombe ; ayant passé sa vie à étudier ces animaux, il ne supportait sans doute pas l'idée qu'on puisse en abattre un.

— Mon premier ours, ai-je annoncé.

— Vous avez de la chance. On n'en voit plus beaucoup par ici.

Ça ne m'a pas surpris. J'avais en tête des photos du *Guardian* montrant des oursons coincés sur des bouts de banquise à la dérive, attendant de se noyer.

— Je me demande s'il en restera quand mon fils sera grand.

— C'est un sacré paradoxe. La banquise fond à toute allure, la Terre chauffe comme une bouilloire, mais ici, sur Utgard, les ours prospèrent.

— Vous venez juste de dire qu'on n'en voyait plus beaucoup...

— Je parlais d'*ici*. Ils sont presque tous partis au nord, parce que la colonie de phoques de la côte nord-ouest s'est grandement développée ces deux dernières années. Et les ours, évidemment, suivent les phoques.

— À quoi ça tient ?

Ash a haussé les épaules.

— Il y a un courant qui descend le long de la côte ouest. À mon avis, il est en train de se réchauffer, ce qui profite à toute la chaîne alimentaire, du krill jusqu'aux phoques. Ça risque aussi de mal finir si l'un des maillons ne parvient pas à s'adapter, mais pour le moment, tout ce petit monde vit comme des coqs en pâte.

J'ai repensé aux micro-organismes qui pullulaient dans les échantillons d'Echo Bay ; j'ai repensé aux cercles rouges, sur ma carte, qui longeaient la côte ouest et s'arrêtaient à Echo Bay.

— Pourtant, nous sommes bien sur la côte ouest, non ? Le courant ne devrait-il pas amener les phoques ici aussi ?

Du bout de sa botte, Ash a dessiné un grand ovale dans la neige, puis creusé un point en bas et un autre au milieu, sur la gauche.

— Ça, c'est Utgard. En bas, Zodiac. Et là, Echo Bay. (Avec le talon, il a tracé une ligne partant du nord, descendant le long de l'ovale jusqu'à Echo Bay, puis déviant à angle droit vers la gauche.) Et voilà le courant de Stokke, qui...

Il s'est arrêté en m'entendant rire. Je n'avais pas pu me retenir.

— Quoi ?

— Stokke, c'est une marque de landaus.

Quand Luke était tout petit, je participais à un groupe de discussion où de jeunes mamans s'échangeaient des conseils sur certains accessoires haut de gamme. Entre autres des landaus dignes de l'ère spatiale, bien loin de l'antiquité dans laquelle je promenais mon gamin. Seul papa du groupe, j'essayais surtout de passer inaperçu, comme un ado timide qui fait tapisserie en soirée.

— Stokke, c'était un explorateur polaire... Enfin bon, toujours est-il que le courant froid descend vers Echo Bay, où il rencontre la toute fin du Gulf Stream, qui le dévie vers l'ouest en direction du Groenland. Voilà pourquoi il n'arrive pas jusqu'ici.

Je me suis penché sur la carte tracée à la va-vite dans la neige, pour la comparer mentalement à celle que j'avais étudiée pendant des heures dans le labo de Hagger.

— Donc ce courant passe par le fjord Helbreen.

— Tout à fait. En été, des blocs de glace se détachent de l'Helbreen et naviguent vers Echo Bay. J'ai cru comprendre que l'année dernière, ça avait même gêné le forage. (Ash m'a repris les jumelles pour scruter l'horizon.) Il est parti. On peut rentrer.

Nous avons rebroussé chemin sur le fjord gelé. Zodiac semblait si loin, si fragile entre les montagnes. Mais même au bout du monde, dans un paysage de neige et de glace, deux Anglais finissent toujours par parler du temps qu'il fait.

— Belle journée, a dit Ash.

Effectivement. Neige blanche, ciel bleu, lumière cristalline.

— Oui, difficile de croire que le vent bloque Eastman et Kennedy à Vitangelsk.

— Je ne savais pas qu'ils étaient là-haut.

Et il n'avait pas l'air non plus très heureux de l'apprendre.

— Ils ont appelé la base. Apparemment, ils ont vu un ours.

J'ai vu son expression se durcir malgré la capuche, la barbe et le givre sur ses sourcils.

— Un ours ? À Vitangelsk ?

— J'ai pensé que ça pourrait vous intéresser.

Il m'arrivait de jeter un coup d'œil par-dessus mon épaule, pour vérifier que l'ours n'avait pas décidé de nous suivre. De retour à la Plateforme, je me suis rendu compte que j'avais oublié de poster la lettre de Luke.

Journal d'Anderson – jeudi

Réveillé à 4 heures par des bruits de pas dans le couloir. Je suis resté allongé, regrettant amèrement l'absence de serrure. Regrettant aussi de ne pas avoir pris un fusil. C'est déjà dur d'être enfermé à Zodiac avec quelqu'un qui veut ma peau, mais savoir qu'il dispose de tout un râtelier d'armes dans le couloir est une très vilaine cerise sur le gâteau.

Les pas ont dépassé ma chambre, puis se sont dirigés vers la sortie. Vers le râtelier. J'ai entendu la porte du vestiaire s'ouvrir, mais pas se refermer. Le noctambule essayait de ne réveiller personne. Peut-être dans le seul dessein d'éviter les récriminations.

Je me suis levé, puis j'ai passé la tête par la porte, d'un geste brusque au cas où il y aurait eu quelqu'un. Le couloir était vide, la porte du vestiaire fermée.

À cette heure, le soleil illuminait les fenêtres, mais il n'y avait personne en vue. Comme si les extraterrestres avaient enlevé tout le monde. Seul bruit, le vent qui secouait les antennes. Il paraissait plus fort que la veille.

La porte extérieure s'est refermée quand je suis arrivé au vestiaire. Claquement du mécanisme. Grincement des marches métalliques.

Toutes les armes étaient en place sur le râtelier.

Le rôle du moteur m'a fait sursauter. Le bruit d'une motoneige difficile à démarrer : une fois, deux fois, puis le vrombissement régulier du moteur enfin lancé.

J'ai bondi dans le vestiaire pour ouvrir la porte extérieure. Le froid m'a frappé comme un coup de poing ; mes yeux larmoyants ont distingué un feu arrière qui s'éloignait en direction du glacier Lucia. Je n'aurais pas pu reconnaître ma propre mère dans cette silhouette penchée sur le guidon, enveloppée dans son casque et sa combinaison.

Je suis rentré avant de geler sur place, en me disant qu'il n'y avait sans doute là rien de bizarre. Un étudiant, par exemple, qui avait perdu à la courte paille et partait relever les mesures d'un instrument quelconque. J'en saurais plus au petit déjeuner et...

Une porte s'est ouverte près de la cantine, à l'autre bout du couloir. Quelqu'un en est sorti en regardant des deux côtés, comme pour

traverser une rue. Pas le temps de me cacher.

Le type s'est approché. J'ai bandé mes muscles, prêt à me battre ou à fuir, mais c'était juste Quam. Je ne sais pas pourquoi je dis « juste » : son poste ne le rendait pas insoupçonnable.

— Vous vous levez tôt.

Il parlait de cette voix trop amicale qu'ont les vieux profs avant de lever leur badine.

— J'avais envie de pisser.

Il a hoché la tête, sans me demander pourquoi je n'avais pas utilisé les toilettes en face de ma chambre.

— La bosse, ça va mieux ?

— Oui, merci.

— Bien.

Il dansait d'un pied sur l'autre en remuant les doigts, comme s'il pensait à autre chose. Peut-être à un terrible secret.

Soudain, je n'avais plus aucune envie d'être seul avec Quam dans ce long couloir désert. J'espérais qu'une autre porte allait s'ouvrir. J'ai marmonné un truc à propos de retourner me coucher, mais Quam s'est décalé d'un pas, assez pour bloquer le passage.

— D'après votre dossier, vous avez un fils.

— Luke. Il a huit ans.

— Il doit vous manquer.

J'ai hoché la tête tout en serrant les poings. Parano ou pas, j'étais persuadé qu'il essayait de me menacer.

— Moi, j'ai deux filles, a-t-il repris. Je ne les vois pas souvent.

— Ça fait loin, c'est sûr.

— On vient ici, on se bat... Vous vous demandez parfois si ça vaut vraiment le coup ?

— On bosse pour la gloire de la science, non ?

Il m'a regardé comme s'il venait tout juste de remarquer ma présence.

— Ça ne fait pas longtemps que vous êtes dans le coin. Mais nous avons déjà quelque chose en commun.

— L'insomnie ?

— Cette île veut notre peau.

Que répondre à ça ?

— Je ferais mieux d'aller dormir.

Il a secoué la tête, déjà perdu dans d'autres pensées.

— Oui, bien sûr. (Une rafale de vent a secoué la Plateforme. Quam s'est arc-bouté contre le mur.) Le vent forcit. Une tempête arrive.

— Vous m'empêchez de passer, ai-je signalé poliment.

Greta s'est pointée au labo après le petit déjeuner, avec une grosse veste rouge dans les bras.

— Une sortie en vue ?

Elle l'a dépliée et tenue en l'air, pour que je voie bien. Elle avait brodé mon nom sur le sein gauche, au-dessus de l'insigne de Zodiac. Pour une femme qui passait sa vie à réparer des motoneiges, elle était drôlement habile avec une aiguille.

— Il ne fallait pas...

— Maintenant, vous êtes en notre pouvoir.

J'ai enfilé la veste, puis j'ai passé le doigt sur mon nom. Je suppose que Greta fait ça pour tout le monde, que c'est une tâche parmi d'autres sur sa fiche de poste, mais ça m'a quand même ému, presque aux larmes. Comme si j'entrais vraiment dans l'équipe.

— Je ne suis pas sûr de rester assez longtemps pour avoir l'occasion de m'en servir.

Greta ne s'est permis aucun commentaire.

La veste commençait déjà à me faire suer. J'ai inspecté les poches : profondes, confortables. Un truc dur tout au fond. J'en ai sorti un porte-clés avec un petit ours en peluche vêtu d'un tee-shirt « I ♥ NY ».

— C'est vous qui l'avez trouvé près de la crevasse, m'a rappelé Greta.

— J'ai aussi trouvé ce que ça ouvrait ?

— Il n'y a pas de serrures sur Utgard.

La conversation m'est revenue d'un seul coup.

Moi : « C'est sans doute tombé de la poche de Martin. Qui d'autre aurait pu... ? »

Et Greta, en montrant les autres traces de pas qui menaient à la crevasse : « Lui, peut-être. »

J'ai posé le porte-clés sur la paillasse, en attendant mieux.

Plus tard

Eastman et Kennedy sont de retour. Après deux jours de coma, je préfère quand même avoir un toubib à disposition. Les deux sont venus me voir, respectivement avant et après une réunion du personnel houleuse.

Kennedy d'abord, pour m'ausculter. J'étais déjà dans le labo ; il m'a demandé comment ça allait, et je n'ai pas été loin de lui rendre la politesse. Il avait vraiment une sale tête : des cernes sous les yeux, des cheveux en bataille (bon, comme la plupart d'entre nous) et le visage de cette pâleur malade que prennent les tee-shirts gris lavés trop souvent.

— La nuit a été dure ? L'ours, ça a dû vous faire un choc.

Il m'a planté sa petite torche devant les yeux, si près qu'il a failli m'éborgner.

— L'ours ? a-t-il répété comme si je n'étais pas censé être au courant.

— J'ai cru comprendre que vous aviez croisé un ours, hier.

— Ah oui, c'est vrai.

Je n'aurais pas pensé que c'était le genre de rencontre qu'on oubliait du jour au lendemain.

Il m'a demandé de me tenir en équilibre sur une jambe, de me toucher le bout du pied et de compter à rebours à partir de treize.

— Vous avez de quoi vous occuper ? a-t-il ajouté en regardant la carte étalée sur la table.

Il avait vu les cercles rouges autour d'Echo Bay ; inutile de jouer au plus malin.

— J'essaie de boucler certains travaux de Hagger. Son dernier assistant pourrait sans doute m'aider. Kevin Maart.

— K-Mart, a rigolé Kennedy. Un Sud-Africain fou à lier qui se promenait en tongs dans la Plateforme. Il détestait le froid.

— Il a dû partir à cause d'une dent de sagesse, c'est ça ?

— C'est ça, a confirmé Kennedy en tripotant son stylo.

— Quam refuse de me donner son mail. Je me disais que vous l'aviez peut-être. En cas d'urgence, tout ça...

J'ai sorti mon plus beau sourire, mais Kennedy est resté impassible.

— Je vais voir ce que je peux faire, a-t-il déclaré en tournant les talons.

Je me suis à nouveau penché sur la carte, pour tracer au crayon le courant dont Ash m'avait parlé. D'après lui, toute la chaîne alimentaire proliférait le long du bout de côte menant du fjord Helbreen à Echo Bay. Mais cette bactérie, *Gelidibacter incognita*, ne vivait qu'à Echo Bay.

J'ai feuilleté le cahier jusqu'à tomber sur un graphique intitulé *Taux de prolifération – Echo Bay*. La courbe n'était pas difficile à interpréter : elle grimpait à toute allure. J'ignorais ce qui se reproduisait ainsi, mais c'était pire que des lapins. Sans doute les micro-organismes.

Sauf que les bactéries n'étaient pas présentes dans les échantillons prélevés en amont. Donc elles n'arrivaient pas à Echo Bay. Elles y naissaient.

Pourquoi ?

C'était la question posée dans la marge, à côté du graphique. Soulignée plusieurs fois.

J'ai essayé de réfléchir à ce que Hagger aurait fait dans une telle situation. Les abscisses mesuraient le temps en heures : une propagation incroyablement rapide.

Sur la page suivante, deux autres graphiques. Le premier montrait

des résultats comparables aux précédents, tandis que le second, pourtant calculé sur la même échelle de temps, dessinait une ligne droite tendant vers zéro.

Parfois les bactéries se multipliaient, parfois elles disparaissaient.

Les deux graphiques étaient intitulés *X positif* et *X négatif*.

C'est quoi, X ?

Encore une question de Hagger, à laquelle j'étais bien incapable de répondre. Cela avait sans doute un rapport avec les points rouges ou verts.

J'ai versé dans un bécher 100 ml d'eau tirés d'un échantillon rouge du fjord Helbreen, puis, dans un deuxième récipient, la même quantité issue d'un échantillon vert de Zodiac. Plus un troisième bécher de référence, rempli d'eau du robinet. Ensuite, j'ai stérilisé une pipette pour prélever trois fois 10 ml d'un échantillon d'Echo Bay, versés dans chacun des béchers.

Les sachets utilisés étaient déjà à moitié vides. Si je continuais comme ça, il n'en resterait plus pour de prochaines expériences. Je ne savais plus quoi faire. J'avais l'impression de dévaliser la maison d'un mort.

Oui, Hagger est mort, me suis-je répété. Avec un peu de chance, il aurait une plaque à son nom dans la cantine, et sa photo au mur parmi les autres fantômes. Si je n'utilisais pas ces échantillons, quelqu'un finirait par les jeter dans l'évier.

J'ai donc vidé les sachets ouverts afin de reproduire l'expérience – trois béchers, trois eaux différentes, 10 ml d'eau d'Echo Bay dans chacun –, mais cette fois, j'ai ajouté des morceaux du tuyau pris sur le forage ; ils flottaient à la surface comme des débris d'épave.

J'ai sursauté quand une voix a jailli dans mon dos :

— À l'attention de tout le personnel. Veuillez vous rassembler de toute urgence à la cantine.

La réunion n'a servi qu'à consigner tout le monde à la base, avec un Quam drapé dans ses inévitables procédures de sécurité. Inutile de préciser que personne n'était ravi : Eastman, en particulier, a protesté avec vigueur. Moi, je me suis enfoncé dans mon siège en espérant ne pas me faire remarquer.

Eastman est venu me voir après. Sans raison précise. Je ne lui fais pas confiance : si je devais désigner un pensionnaire de Zodiac capable de tuer quelqu'un, mon vote lui serait acquis. Il dégage ce fameux charme américain – énergie, sympathie, grand sourire –, mais son regard est vide, comme si un petit bonhomme dissimulé dans sa tête poussait des leviers pour étirer le sourire.

Il m'a demandé comment j'allais. Je commence à en avoir marre de cette question, comme si j'étais une vieille tante fragile tombée dans

l'escalier. Mais je suppose que je devrais plutôt me réjouir qu'on s'intéresse à mon sort. Puis il m'a questionné sur mon boulot avant de se mettre à feuilleter le cahier – ce que je n'appréciais guère – et d'en sortir le papier que j'avais récupéré sur le glacier au péril de ma vie. Celui avec les « 0 », les « 1 » et les « 2 ».

— C'est à moi, a dit Eastman.

Première nouvelle. Mais il n'avait rien de plus à m'apprendre ; c'était juste un signal radio sans intérêt qui interférait avec ses instruments. Aucun rapport avec les travaux de Hagger.

— Le cahier parle de DAR-X ?

Je lui ai expliqué que certains échantillons avaient été prélevés à Echo Bay.

— Hagger a bossé aussi à Vitangelsk ? a-t-il ajouté.

— Pas que je sache.

— C'est quoi, cette clé ?

Du pur Eastman : filant d'un sujet à un autre. Ses parents avaient sans doute été obligés de le shooter aux médocs contre l'hyperactivité. Je lui ai dit que j'avais trouvé la clé près de la crevasse, sans mentionner la théorie de Greta selon laquelle elle appartenait à l'assassin de Hagger. Quand il a sorti une blague sur la réserve d'alcool du défunt, je me suis forcé à rire, mais je n'aimais pas sa façon de regarder la clé. Et bien entendu – belle ironie – je n'avais aucun moyen de la mettre en lieu sûr. Quand Eastman est parti, j'ai caché la clé de mon mieux dans un tiroir plein d'instruments de laboratoire. Après quoi j'ai observé au microscope un peu d'eau extraite de chacun de mes bédons.

Les échantillons verts et l'eau du robinet n'avaient subi aucune modification. Mais dans les échantillons rouges – surtout celui avec le bout de tuyau –, les bactéries s'étaient follement multipliées en deux heures.

À en croire le graphique de Hagger, ce n'était qu'un début.

Journal d'Anderson – vendredi

J'écris ceci à la lueur de ma torche, enfoncé dans mon sac de couchage comme un gamin qui veut continuer à lire au lieu de s'endormir. Sauf que je ne suis plus un gosse. Une tempête fait rage à l'extérieur, si violente qu'elle a endommagé l'anémomètre et peut-être aussi la parabole relayant nos communications. La Plateforme semble prête à s'envoler.

Je ne suis pas dans la Plateforme. Je me suis enfermé dans le bâtiment qu'ils appellent Star Command. Mélodrame ? Certes. Mais je ne veux plus prendre le moindre risque.

Encore une rafale de vent. Star Command est un dôme, genre casque de plongeur, solidement ancré dans la glace. Je devrais me sentir en sécurité, mais ce vent... Je l'imagine soulever toute l'île et la transporter jusqu'en Mongolie.

Ce matin, la clé avait disparu. Je soupçonne Eastman, vu comment il la regardait hier. Et si c'était lui ? Qui l'avait perdue près de la crevasse. Qui était revenu la chercher lundi après-midi et m'avait assommé pendant qu'Annabel avait le dos tourné ?

J'ai voulu lui poser la question en face, mais impossible de le trouver malgré l'interdiction de sortie. J'en ai parlé à Quam, qui a prétendu – les yeux baissés – ne pas l'avoir vu.

D'abord les cahiers, maintenant la clé. Quelqu'un de Zodiac en a après le boulot de Hagger.

Mais personne n'a touché aux échantillons. Je le sais parce que je les avais mis dans la hotte avec un de mes cheveux coincé dans la porte, lequel serait tombé en cas d'ouverture. Un truc idiot péché dans un roman d'espionnage. Difficile de croire que je l'utilise dans la vraie vie.

Ce matin, à la première heure, j'ai ressorti les béchers. Pas besoin de microscope pour les examiner : l'eau du robinet et les échantillons verts étaient limpides, l'échantillon rouge sans tuyau était trouble, celui avec tuyau ressemblait à du lait de magnésie.

J'ai récupéré le bout de tuyau avec une paire de pinces. La surface érodée, devenue plus marron que jaune, était couverte d'un dépôt blanc translucide qui a révélé au microscope une masse grouillante de

petits vers dévorant le plastique comme des asticots un morceau de viande pourrie.

J'ai remis le tuyau dans le bêcheur pour les laisser à leur festin.

— Bon appétit, les gars...

— Parler à ses expériences est le deuxième symptôme officiel de folie.

La voix de Greta m'avait fait sursauter.

— Quel est le premier ?

— Venir à Zodiac.

Léger rictus, comme si c'était l'évidence même. Elle a scruté les bêcheurs alignés sur la paillasse, mais ne m'a pas demandé ce que je trafiquais.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose. (Ça n'a pas paru l'impressionner.) DAR-X avait un problème de corrosion sur les tuyaux. Martin leur a rendu service en allant jeter un coup d'œil à Echo Bay. Venez voir ce qu'il a rapporté.

Greta s'est penchée sur le microscope d'un geste raide, comme au bord d'un précipice.

— Des vers.

— Des micro-organismes qui bouffent les tuyaux de la foreuse. Ce qui a entraîné des fuites de méthane, lesquelles ont faussé les mesures de Frigo. Mais Martin ne s'intéressait pas aux bactéries elles-mêmes. Il voulait découvrir pourquoi elles étaient apparues à cet endroit-là.

— Ces machins peuvent vraiment bouffer du plastique ? a demandé Greta en se redressant.

J'ai hoché la tête.

— Vous avez déjà vu brûler du plastique, pas vrai ? En gros, tout ce qui brûle contient de l'énergie. Or le plastique est un matériau très riche. Après tout, c'est du pétrole. Ces bactéries parviennent à transformer cette énergie en nourriture.

— Pas mal.

— Mais il y a quelque chose d'autre dans l'eau, qui les aide à se reproduire. Quelque chose qui favorise toute la chaîne alimentaire, du plancton aux ours polaires.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune idée, ai-je soupiré. Je ne sais même pas d'où ça vient. C'est apparu comme par magie dans le fjord Helbreen, avant de descendre vers Echo Bay en suivant le courant de Stokke.

— Le glacier, peut-être ?

— Bien vu, mais Martin l'a examiné sur toute sa longueur sans rien trouver. (J'ai marqué un temps d'arrêt en pensant aux cercles verts sur la carte.) C'est ce qu'il étudiait le jour de sa mort.

— Et lui, il avait découvert ce que c'était ?

— À mon avis, oui. Venez voir.

J'ai ouvert le cahier à l'une des dernières pages utilisées. Toujours la même liste d'échantillons dont je connaissais les références par cœur, avec une nouvelle mesure accompagnant chacun d'eux.

— Ça veut dire quoi « ppm » ? a dit Greta.

— Parties par million. C'est une unité de concentration.

— C'est beaucoup ? a-t-elle ajouté en montrant les résultats obtenus.

— Ça dépend de quoi on parle. Si on cherche de l'acide nitrique, il suffit de vingt-cinq parties par million pour faire mal. Si c'est de l'ammoniaque, pas la peine de s'inquiéter en dessous de deux ou trois cents. (Les mesures de Hagger fluctuaient, mais les échantillons rouges frisaient les cinq cents alors que les verts étaient tous proches de zéro.) Pour mesurer quelque chose, il faut savoir ce que c'est. Le problème, c'est que je ne comprends même pas comment il a fait. Pour effectuer autant de mesures, il a fallu des produits chimiques, du matériel de titrage, peut-être même un spectromètre de masse. Malheureusement, je ne vois rien de tout ça ici.

Pourtant, le seul fait de savoir ce qu'il avait utilisé fournirait un indice sur ce qu'il recherchait.

Puis je me suis rendu compte que Greta ne disait plus rien. Guère étonnant d'ordinaire, mais ce silence-là était clairement réfléchi. Presque provocant.

— Quoi ?

— Je sais où Martin stockait son équipement.

J'ai tiqué en apercevant Buzz l'Éclair crucifié au-dessus de la porte de la bâtisse répondant au nom de Star Command. Luke a le même à la maison. Mais j'ai oublié ce détail sitôt le seuil franchi.

Il y avait un matelas posé par terre, sur deux palettes, avec deux sacs de couchage reliés pour n'en former qu'un. Le reste de la pièce était en grande partie occupé par une table sur laquelle se dressaient trois machines. De loin, elles pouvaient passer pour des imprimantes ou d'étranges fontaines à eau. La première était un spectromètre de masse, la deuxième un thermocycleur pour répliquer l'ADN, la troisième un séquenceur d'ADN. Hagger avait rajouté son désordre habituel entre les engins : tubes à essai, becs verseurs, minibouillottes jetables qui ressemblaient à des sachets de thé, plus une demi-douzaine de bouteilles en plastique vides.

— Pourquoi ne pas m'avoir montré ça plus tôt ?

Greta m'a jeté un regard noir. J'ai examiné de plus près le matelas, les sacs de couchage attachés, les deux oreillers. Star Command était bien trop froid pour y dormir ; on y gèlerait avant d'avoir fini de se déshabiller. Mais peut-être un couple en quête d'intimité pouvait-il y apporter un peu plus de chaleur.

De toute façon, ça ne me regardait pas.

— Vous savez ce que Martin faisait avec ces instruments ?

— On ne parlait pas beaucoup boulot.

Je me suis retenu de baisser à nouveau les yeux vers le matelas.

— Ça, c'est un séquenceur d'ADN. Il a dû l'utiliser sur les petits vers qui mangent les tuyaux de DAR-X.

Je parlais un peu trop fort, comme tous les Anglais gênés. Greta, elle, scrutait la machine avec des yeux de mécanicienne, s'imaginant sans doute la démonter.

— Je croyais qu'il était chimiste.

— Biochimiste, ai-je corrigé. Martin évoluait à la frontière de la biologie et de la chimie. Il était connu pour ses travaux sur les origines de la vie.

— D'accord.

— Vous connaissez peut-être la théorie selon laquelle la vie est apparue sous les tropiques, dans des bassins riches en nutriments ? On appelle ça la « soupe primordiale ». Mais Martin refusait cette idée. D'après lui, ce n'était pas parce qu'on mettait tous les ingrédients dans un bol qu'on obtenait une soupe. Quelqu'un devait appliquer la recette. Il pensait que c'étaient les cycles de gel et de dégel de la banquise qui, année après année, avaient mélangé les ingrédients et formé la véritable soupe.

Je pouvais l'expliquer clairement parce que j'avais entendu Hagger le répéter maintes et maintes fois au labo. Avec presque toujours la même objection.

— Il n'y a pas de vie dans l'Arctique.

— C'est faux. Le sel ne reste pas dans la glace quand la banquise se forme. Donc l'eau alentour devient de plus en plus salée, jusqu'à ne plus pouvoir geler. La glace a une structure cristalline, avec de petits trous dans lesquels l'eau saturée de sel demeure liquide. Chacun de ces trous devient alors un véritable tube à essai où tous les brins d'ADN se recombinent à volonté. Quand la glace fond, l'ADN est rejeté dans l'océan en attendant le cycle suivant. Les brins deviennent chaque fois plus longs, jusqu'à, un beau jour, franchir le cap de la vie.

— C'est magique...

— Le plus important, c'est que Martin avait trouvé des preuves de ce qu'il avançait. Ici même, à Zodiac. Il avait analysé les échantillons de banquise récoltés deux ans plus tôt, et découvert que l'ADN des poches d'eau mutait et recombinait à une vitesse affolante. (*À une vitesse affolante*. Comme sur le graphique consacré aux bactéries.) Il a ensuite rapporté ces échantillons à Cambridge pour mener d'autres expériences, qui consistaient en gros à les faire geler et dégelier des centaines de fois pour voir ce qui apparaissait : en l'occurrence, le plus long brin d'ADN naturel jamais observé.

À l'époque, j'avais lu son article de *Nature* avec un sentiment mitigé. Je m'étais demandé ce qui se serait passé si j'étais resté avec lui au lieu de changer de directeur de thèse. Mon nom aurait peut-être été en haut de l'article, entraînant une ruée des financeurs vers mon laboratoire. J'aurais trinqué au champagne avec ma femme tout en expliquant à Luke l'origine d'une telle agitation.

Du coup, c'est toi qui te serais écrasé au fond de la crevasse, a rajouté une petite voix cynique au fond de mon crâne.

Le vent soufflait de plus en plus fort et j'avais oublié mes grosses lunettes. Entre Star Command et la Plateforme, j'ai dû me protéger le visage avec le bras, les yeux mi-clos pour échapper aux cristaux de glace qui s'infiltraient dans ma capuche. Les antennes pliaient comme des roseaux sur le toit de la Plateforme. Les nuages étaient si bas qu'ils masquaient l'extrémité du fjord ; je n'aurais jamais imaginé que le jour perpétuel puisse devenir si sombre. Une belle journée pour rester bien au chaud à l'intérieur.

Sur mon bureau, j'ai trouvé une feuille de papier pliée qui indiquait un numéro de portable avec un préfixe anglais en « +44 ». L'écriture quasi illisible ne pouvait émaner que d'un médecin. Sous le numéro, il était conseillé de « brûler après lecture ».

J'ai cru à une blague, mais je suis quand même allé composer le numéro dans la salle radio. Après une semaine en Arctique, le bruit familier d'une sonnerie téléphonique ressemblait déjà à un message codé envoyé de la planète Mars.

K-Mart m'a accueilli d'une voix joyeuse qui s'est vite assombrie quand il a su qui j'étais. Normal : je lui avais piqué son boulot.

— C'est à propos de l'accord ?

— Martin Hagger est mort.

— Merde. C'est... Je l'ignorais. J'étais en vacances. Je veux dire : je suis en vacances. Merde...

— J'essaie de reprendre les travaux en cours.

Comprendre : *Pourquoi l'a-t-on tué ?*

— Je vois. Oui. Bien sûr.

— Il est mort juste avant mon arrivée. Je n'ai pas pu lui parler.

— Ouais...

— Alors je me demandais si vous étiez en mesure de me renseigner sur ce qu'il attendait de moi.

Un long silence.

— Vous en savez sans doute plus que moi.

— Non, il ne m'avait rien dit.

— À moi non plus, figurez-vous. Il m'a juste ordonné de faire mes valises.

— À cause de votre dent, c'est ça ?

— Pas du tout, a répondu K-Mart d'une voix plus dure. C'est une invention du toubib, pour d'obscures raisons de financements et de procédures. Mais le fait est que Hagger voulait se débarrasser de moi parce qu'il pensait que vous étiez plus compétent.

— Je ne...

— Et puis je m'en fous, m'a-t-il coupé sur un ton qui affirmait l'inverse. De toute façon, c'est le pire responsable que j'aie jamais eu. Il ne me laissait que le boulot chiant. Je passais mon temps à courir aux quatre coins de l'île pour prélever des échantillons. Il ne voulait même pas me parler de l'enzyme.

— Quelle enzyme ?

— Écoutez, je ne vous en veux pas et je suis vraiment désolé qu'il soit mort. Mais c'est vous qui vouliez ce poste. Alors démerdez-vous.

— Je n'ai rien voulu du tout, ai-je protesté.

Mais il avait déjà raccroché.

Pendant que j'y étais, je me suis connecté sur Skype pour tenter de joindre Luke. Ça a pris tellement de temps que je me levais pour partir au moment où il est enfin apparu à l'écran. Il semblait tout triste malgré son costume de Spiderman enfilé sur son uniforme d'écolier. Ça m'a rendu triste, moi aussi : les enfants et les super-héros devraient avoir l'air plus heureux.

— La dame a dit que ton avion s'était écrasé.

J'ai dégainé mon sourire artificiel spécial gamin, et j'ai fait semblant de m'examiner sous toutes les coutures.

— Tu vois ? Rien de cassé.

— Quand est-ce que tu rentres à la maison ?

— Je ne sais pas. On attend le nouvel avion.

— Tu me manques.

— Toi aussi, tu me manques.

Mais je venais de répondre à un écran vide. J'ai pensé que la tempête avait coupé Internet, jusqu'à ce qu'un message apparaisse dans une fenêtre secondaire.

T'es là ?

Oui. Mais il y a une tempête.

Avec des éclairs ?

La mauvaise bande passante et les doigts hésitants de Luke sur son clavier rendaient le dialogue affreusement lent. Ça m'a énervé, mais je m'en suis tout de suite voulu : ce n'était quand même pas la faute du gosse. Je lui faisais porter un gros poids sur les épaules depuis le départ de Louise.

La conversation s'est vite résumée à un échange de monosyllabes.

Ça devait l'énervé, lui aussi. J'ai essayé de ne pas le prendre pour moi, mais c'est difficile avec les enfants.

À force de lenteur, j'ai fini par feuilleter le cahier de Hagger entre deux messages. Presque aussi frustrant, mais au moins, je faisais quelque chose.

« C'est quoi, X ? »

« Peut-être Anderson ? »

Pris dans ma lecture, j'ai vu un peu tard que Luke attendait une réponse. Son dernier message avait une drôle d'allure : « NTFPBPUOP ».

J'ai d'abord pensé que la tempête avait pourri la transmission, puis j'ai reconnu une devinette en vogue à l'école au moment de mon départ. Un acronyme à déchiffrer. Le genre de jeu ingagnable qu'affectionnent tous les écoliers.

J'y ai réfléchi un moment, mais ma patience avait déjà été mise à rude épreuve. Et puis qui sait ce qui passe par la tête d'un gamin de huit ans ?

J'abandonne.

La réponse n'est arrivée qu'au bout de cinq minutes. Peut-être Luke s'était-il éloigné, ou planté devant sa Nintendo.

Ne Te Fais Pas Bouffer Par Un Ours Polaire.

J'ai repensé à l'ours grossi par les jumelles de Ash. J'aurais dû prendre une photo pour Luke.

Je t'aime, papa.

Je t'aime.

Après la déconnexion, j'ai tout de suite regretté de ne pas avoir insisté malgré la lenteur. Luke me manque énormément. J'ai relu les messages qui n'avaient pas encore disparu en haut de la fenêtre.

NTFPBPUOP

Ça m'a rappelé le merveilleux formulaire de Quam : « Éventuellement l'acronyme d'une citation célèbre. » Les vers de Frost, modifiés par Hagger, trônaient toujours en début du cahier.

« CERTAINS DISENT QUE LE MONDE COMMENCERA DANS LE FEU... »

Sans oublier l'injonction de ne jamais écrire son mot de passe nulle part.

L'ordinateur de Hagger a mis un temps fou à se lancer, comme tous ses semblables restés longtemps inactifs. Comme s'ils avaient du mal à se remettre au boulot. Je faisais les cent pas dans la petite pièce, jetant parfois un coup d'œil par la fenêtre. Le vent charriait tant de neige qu'on ne distinguait plus la moindre silhouette à l'extérieur. C'était ce qui se rapprochait le plus de la nuit depuis mon coma.

Certains Disent Que Le monde Commencera Dans Le Feu, D'Autres Disent Dans La Glace.

Il fallait encore effectuer quelques modifications pour satisfaire aux règles de Quam, et je n'avais droit qu'à une poignée d'erreurs. Si par malheur la machine se bloquait, il faudrait tout expliquer au commandant... J'ai étudié diverses variations entre majuscules et minuscules, et remplacé certaines lettres par des chiffres ressemblants. Je pouvais remplacer les « D » par des « 0 ». Le « Q » aussi.

J'ai d'abord essayé les « D ». « Mot de passe erroné ». J'ai rajouté le « Q », le cœur au bord des lèvres, et j'ai failli avoir une attaque quand l'ordinateur a refusé. Peut-être le « G » à la fin...

« Connexion ».

Journal d'Anderson – vendredi

J'ai su que ça clochait dès que le Bureau s'est affiché. Sur n'importe quelle bécane, on s'attend à trouver un fouillis d'icônes et de liens, d'autant plus chez un bordélique comme Hagger.

Là, il n'y avait rien.

J'ai parcouru le disque dur ; l'arborescence était bien là, avec des dossiers pour les expériences, les données, les articles, mais ils ne contenaient plus aucun fichier.

Mon cœur battait la chamade. Le vent gémissait des notes étranges, et les débris de glace qui cinglaient le toit me donnaient l'impression de tomber juste derrière moi. J'ai regardé par-dessus mon épaule. Rien. Comme dans l'ordinateur. *Rien*. Quelqu'un faisait disparaître les données au fur et à mesure de mes découvertes. Dans combien de temps disparaîtrais-je à mon tour ?

Le client mail était encore installé. Je l'ai ouvert sans y croire, mais – *bingo* – celui qui avait nettoyé le disque dur avait oublié d'effacer les vieux mails. À moins qu'il n'en ait pas eu le temps ou l'envie.

J'ai parcouru la liste des sujets, me sentant un peu comme un voleur. À Zodiac, on échappe à toute la paperasse chronophage, ce qui avait permis à Hagger de garder sa boîte mail centrée sur le travail. Mais même ainsi, les messages s'accumulent vite quand on est mort depuis une semaine.

Pour faire un effet de manches, je pourrais dire que j'ai été à deux doigts de le manquer. Mais ce serait mentir. Comment loucher un message intitulé, en majuscules, « URGENT – NATURE – RÉTRACTATION » ? Je l'ai ouvert aussitôt.

Cher Martin,

Je me permets de t'écrire sous le sceau du secret, au nom de l'amitié qui nous lie. Quoi que tu aies pu faire, je veux t'offrir une chance de retirer ton article. Sinon, je serai dans l'obligation d'écrire à *Nature* pour leur demander de le désavouer.

Le mail venait d'un collègue de Hagger à Cambridge, un chercheur

de la vieille école qui ne mâchait pas ses mots. Il avait analysé à son tour, au spectromètre de masse, les échantillons utilisés par Hagger pour ses expériences.

Quelle n'a pas été ma surprise en découvrant que l'eau était saturée d'enzymes (Pfu-87 polymérase, 457 ppm), ce qui crée en effet des conditions idéales pour le taux de réplication d'ADN que tu as observé. Une contamination accidentelle aurait pu résulter d'une mauvaise manipulation, mais ces échantillons sont restés scellés depuis leur arrivée à Cambridge, ce qui me porte à croire que c'est toi qui les asensemencés avant de mener tes célèbres expériences.

J'aurais dû allumer la lumière. Lire dans la pénombre me donnait la migraine ; de gros points noirs dansaient devant mes yeux. Je me sentais nauséux, confus, et surtout effrayé.

Si Hagger a trafiqué ses échantillons... Ça ressemblait au jour où Louise m'avait quitté. Le monde soudain sens dessus dessous, comme si la pesanteur n'avait toujours été qu'une sinistre farce, mais que personne n'avait osé me l'avouer. N'était-ce pas Martin Hagger qui m'avait répété sans arrêt, après mes premières expériences ratées, que la science ne connaissait pas de raccourcis ? Ce chercheur qui enseignait avec emphase le module *Éthique du scientifique* ? Cet homme que je n'osais plus regarder en face depuis le scandale Pharaoh ?

Il allait avoir soixante ans et n'avait rien publié d'intéressant depuis des années, m'a murmuré le cafard vicieux logé dans mon crâne, celui qui résisterait même à une attaque nucléaire. *Il avait besoin d'une dernière bourse pour passer le cap et se constituer une bonne retraite, sinon on l'aurait foutu dehors à coups de pied au cul.*

Je n'arrivais toujours pas à y croire. Le cahier n'était pas celui d'un escroc, plutôt celui d'un chercheur qui n'arrivait pas à comprendre ce qu'il observait.

Mais ce n'était pas le plus important.

J'ai imprimé le mail, au cas où le nettoyeur de disque dur passerait en remettre une couche. Vu la date, c'était sans doute l'un des derniers messages lus par Hagger. Je n'avais pas envie qu'il en soit de même pour moi.

À cause du vent, je n'ai pas entendu Kennedy passer la porte. Ce type a le don de surgir pile au moment où on n'a pas envie de le voir.

— Du nouveau ? Ça souffle drôlement là-dehors. Un vent à réveiller les morts !

Il a pris la feuille sur l'imprimante avant que je puisse la récupérer. J'ai failli la lui arracher des mains, mais il avait déjà lu l'essentiel.

— Ah ! ben ça alors ! s'est-il exclamé, les yeux écarquillés.

Je n'avais plus trop le choix. De toute façon, si Kennedy avait voulu m'éliminer, il aurait facilement pu s'assurer que je ne sorte jamais du coma.

— C'est arrivé le jour de la mort de Martin.

— D'où sortez-vous ça ?

— J'ai deviné son mot de passe. Je cherchais ses données.

Si Kennedy a saisi l'allusion aux fichiers effacés, il n'en a rien laissé paraître. Il avait l'air plus intéressé par l'heure du message.

— Onze heures, a-t-il marmonné. Vous êtes sûr que Hagger l'a lu ?

— En tout cas, il est marqué comme tel.

J'ai tendu la main vers la feuille, mais Kennedy a fait mine de ne pas voir.

— Il faut montrer ça à Eastman.

— *Surtout pas.*

Je devais avoir l'air un peu hystérique. Il s'est penché vers moi pour me regarder droit dans les yeux, comme s'il cherchait des signes de commotion cérébrale.

— Vous êtes sûr que ça va ?

— C'est une affaire privée...

Kennedy s'est fendu d'un sourire charmeur.

— Peut-être bien. Mais nous n'avons ni l'un ni l'autre reçu d'autorisation, pas vrai ? Pour lire les mails d'un mort.

Puis il est sorti d'un pas tranquille avant que j'aie pu trouver une réponse adéquate.

J'ai fermé la session, éteint l'ordinateur, et commencé à rassembler mes affaires : les échantillons de Hagger, le microscope et ses lames, ma carte avec les x. Quant aux six béchers de mon expérience, je les ai recouverts de film en plastique (procédé peu scientifique) et rangés dans un carton. Le morceau de tube jaune plongé dans l'échantillon rouge avait presque entièrement disparu, ne laissant qu'un vague résidu au fond du récipient.

Un sac à dos et trois cartons. Impossible de tout porter d'un coup à travers la tempête. J'ai transféré le matériel dans le vestiaire avant de m'y changer en vitesse. L'écran indiquait quarante-sept nœuds de vent et quarante degrés en dessous de zéro. (Si ma mémoire est bonne, c'est la seule température identique en Celsius et en Fahrenheit.) Comme je n'avais aucune notion réelle des conditions extérieures, j'ai enfilé tout ce que je pouvais.

Ce qui a failli ne pas suffire. Le vent m'a presque déboîté le bras avec lequel je m'accrochais à la rambarde. Le temps de dénicher un traîneau sous la Plateforme, je tremblais déjà de tous mes membres. En levant les yeux, je distinguais la lumière des fenêtres, alignées

comme les hublots d'un bateau de croisière. Une ombre a bougé : sans doute un étudiant qui observait la tempête depuis la cantine. Je les imaginais tous confortablement installés dans les canapés, une tasse de chocolat chaud à la main. Qu'est-ce que je foutais là ?

Mieux valait rentrer. J'ai titubé jusqu'en bas de l'escalier, mais les rafales qui soufflaient à présent de face m'ont refusé l'accès aux marches.

La porte s'est ouverte. Deux silhouettes se sont détachées un court instant dans la lumière du vestiaire. Je me suis empressé de me réfugier sous l'escalier.

De la neige m'est tombée sur la tête quand les deux types ont descendu les marches. Ils se sont arrêtés en bas pour jeter un coup d'œil aux alentours ; je me suis accroupi, même si j'avais peu de chances d'être découvert. D'après les corpulences, c'étaient sans doute Eastman et Kennedy. En route pour Star Command, eux aussi ?

Non. Ils ont suivi les drapeaux menant à la cabane du magnétomètre, ce qui expliquait l'absence de fusils. Il devait déjà être 21 heures.

J'ai repris l'ascension de l'escalier en essayant de ne pas être emporté par le vent. Comme je ne regardais que la prochaine marche, je n'ai pas vu la porte s'ouvrir à nouveau.

L'obscurité effaçait les ombres, les tourbillons de neige masquaient les mouvements. Seul un puissant instinct de survie m'a fait dresser la tête. Quelqu'un se penchait vers moi à travers le blizzard.

J'étais dans une position affreusement vulnérable. J'ai levé les bras pour me défendre, mais j'ai manqué de tomber dès que j'ai eu lâché la rambarde. Aucune chance de résister. Mon agresseur pouvait me pousser en bas des marches, me casser les vertèbres et simuler un accident. Comme pour Hagger. En plus, on me ferait porter le chapeau : un idiot sorti en pleine tempête, un crétin qui, de toute façon, n'aurait jamais dû venir à Zodiac.

Mes sens étaient tellement en alerte que je discernais chaque flocon de neige autour du bras menaçant du meurtrier... qui s'est aussitôt baissé pour me faire signe d'entrer. J'étais pétrifié. Il m'a de nouveau fait signe, plus brutalement, et a manqué de glisser sur la première marche.

Il ne voulait pas me tuer. Mon cerveau saturé d'adrénaline avait du mal à l'accepter. Je me suis serré sur le côté pour que nous puissions manœuvrer ensemble, tels deux lutteurs de sumo cherchant à passer la même porte. J'ai enfin pu déchiffrer le nom cousu sur la veste. « Quam ». Il a d'ailleurs fait de même, et nous nous sommes salués de la tête, comme par rituel. Genre pingouins.

Quam a descendu l'escalier et disparu dans la même direction qu'Eastman et Kennedy. Quant à moi, bataillant à chaque marche, j'ai

peu à peu déposé le matériel de Hagger sur le traîneau. Puis j'ai pris un fusil, même si j'imaginais mal m'en servir dans un tel chaos.

Une fois la corde enroulée autour de la poitrine, j'ai peiné à tirer le traîneau jusqu'à Star Command, malgré le vent favorable. J'arrivais devant la porte quand j'ai vu Quam revenir avec des poteaux de sécurité dans les bras. Il est passé comme un fantôme dans la tempête ; je ne sais pas s'il m'a vu. Drôle de moment pour réarranger les drapeaux.

Une fois à l'intérieur, j'ai allumé la lumière et le chauffage. Heureusement, l'électricité fonctionnait. Il était tard, mais je ne risquais pas de dormir avec le vacarme de la tempête et mes nerfs en pelote. Autant en profiter pour déballer les échantillons et me mettre au travail.

Journal d'Anderson – samedi

J'ai l'impression de vivre une double vie tandis qu'autour de moi, la routine de Zodiac se perpétue à l'identique. J'aperçois par les fenêtres les étudiants qui décoorent la cantine pour la nuit de la Chose. Frigo parcourt le périmètre de la base en cassant la glace qui recouvre ses instruments, et Greta s'accroche au toit pour réparer les dégâts de la tempête. Je suis sûr que Danny est à ses fourneaux pendant que Quam joue avec son pendule de Newton. Et moi ? Je me terre à Star Command tel un fugitif. J'ai dormi là cette nuit, la porte bloquée par une caisse, le fusil chargé posé près de moi. Quelqu'un a-t-il remarqué mon absence ?

Le gel menace malgré le chauffage. J'ai mis les échantillons au frigo pour les garder le plus à l'abri possible ; je m'attends à ce que le thermocycleur et le spectromètre de masse tombent en panne d'un instant à l'autre, même si je les ai enveloppés dans mes pulls pour permettre l'incubation des échantillons. Pourtant, j'approche du but.

Ce matin, la tempête s'était calmée, mais le vent soufflait encore très fort. Malgré le tumulte, j'ai reconnu le bruit familier de coups frappés à la porte. J'ai dû gratter le givre du hublot avant de découvrir Greta, coiffée de son bonnet péruvien, portant une assiette couverte de papier aluminium.

— C'est le jour des gaufres, a-t-elle déclaré une fois la porte ouverte. Je vous en ai apporté une.

— Comment saviez-vous que j'étais là ?

Elle a retiré le papier aluminium et sorti une fourchette de sa poche.

— J'espère que vous aimez le sirop.

Les quelques pas entre la Plateforme et Star Command avaient suffi à refroidir la friandise. La gaufre était flasque, caoutchouteuse, mais elle assurait à Greta ma reconnaissance éternelle.

J'ai planté ma fourchette dans le Z tracé au milieu de la gaufre.

— On dirait la marque de Zorro.

— Ouais.

Peut-être qu'ils ne connaissent pas Zorro en Norvège. Son regard

s'est posé sur le sac de couchage. Puis sur le fusil.

— Ça bosse dur ?

Il fallait que j'en parle à quelqu'un ou j'allais devenir fou.

— Ça va vous paraître incroyable, mais j'ai réussi à lire les mails de Martin hier soir, et j'ai trouvé un message envoyé par un de ses collègues anglais qui critique l'article paru dans *Nature* l'année dernière. Le type dit que Martin a trafiqué les échantillons. (J'ai expliqué le coup de la Pfu-87.) C'est une enzyme qui permet à l'ADN de se recombinaison et d'évoluer dans l'eau beaucoup plus vite que la normale.

— Martin n'aurait jamais fait ça, a affirmé Greta en secouant la tête.

— Et je ne pense pas qu'il l'ait fait. Il a été aussi surpris que n'importe qui. Il savait que d'autres chercheurs avaient du mal à reproduire son expérience, et c'est pour ça qu'il a voulu passer l'hiver à Zodiac. (J'ai déroulé la carte de l'île.) Voilà ce qu'il a fait durant ces longs mois : récolter des échantillons aux quatre coins de Zodiac et tenter désespérément de reproduire ses propres résultats. Il ne comprenait pas d'où venait le problème. C'est ça qui le minait. (J'ai posé le doigt sur Echo Bay.) Et puis soudain, en mars, Quam l'a envoyé enquêter sur les tuyaux percés de DAR-X. Martin a analysé l'eau du site et a découvert ces armées de bactéries qui dévoraient les tuyaux. Il a dû se demander comment elles avaient pu évoluer et se reproduire à une telle vitesse. Donc il a refait sa fameuse expérience avec de l'eau d'Echo Bay. *Bingo*.

— Vous êtes sûr ?

— L'échantillon original, celui de l'article, provenait d'un collectage d'été à Gemini. (Le visage de Greta s'est assombri. Elle imaginait sans doute comment Hagger se réchauffait là-bas.) Martin est descendu au fjord Helbreen, où il a pris un autre échantillon. Pur hasard. Quand il est revenu cet hiver, il est resté aux alentours de la base. (Greta n'avait pas l'air convaincue. Je lui ai montré les machines sur la table.) J'ai analysé ses échantillons. Tous ceux prélevés entre le fjord Helbreen et Echo Bay – les cercles rouges sur la carte – contiennent cette enzyme à haute dose.

— D'accord.

— Mais ce n'est pas le plus ahurissant...

— OK.

— Ma thèse de doctorat parlait justement des enzymes polymérasas. Et plus particulièrement de la Pfu-87.

— Une thèse avec Martin ?

— Avec Richie Pharaoh. J'ai changé de directeur de thèse à la fin de la première année. (Je n'avais pas envie d'entrer dans les détails.) En tout cas, la Pfu est une enzyme naturelle. On l'a découverte dans

des bactéries qui vivent au cœur des volcans sous-marins. Mais la Pfu-87 est une variante de synthèse, modifiée en laboratoire pour être encore plus efficace.

— C'est quoi le truc ahurissant, alors ? Que ce soit une enzyme créée par l'homme ?

À ce moment-là, je me suis rendu compte que je tremblais. On abordait la raison pour laquelle je m'étais réfugié à Star Command avec un fusil.

— Le truc ahurissant, c'est que j'en suis le créateur. J'ai développé les modifications génétiques nécessaires. C'était le sujet de ma thèse et de l'article que j'ai publié. Martin en avait une copie dans son labo. Au moins, maintenant, je sais pourquoi il m'a fait venir.

Dire que j'avais cru qu'il vérifiait mes références.

— J'ai une question.

— Une seule ?

— Pourquoi l'Helbreen déverse-t-il votre invention dans la mer ?

Là, malheureusement, je n'avais rien à répondre.

— Bon, je vais réparer la parabole satellite, a-t-elle enchaîné. Si Internet reste coupé encore longtemps, les gens vont se bouffer entre eux.

Sa question m'est restée en tête bien après son départ. « Pourquoi l'Helbreen déverse-t-il votre invention dans la mer ? »

Réponse : *L'Helbreen ne fait rien du tout*. J'avais analysé trois fois les échantillons prélevés par Hagger sur le glacier. De bas en haut, aucune trace de Pfu-87. Rien, sauf dans l'eau piégée sous la banquise. Comme si l'enzyme jaillissait des fonds marins.

J'y pensais encore une heure plus tard quand Eastman a passé la porte. Il n'a pas frappé, et j'avais oublié de refermer derrière Greta. Mon fusil était à l'autre bout de la pièce.

Il affichait un sourire moins brillant qu'à l'ordinaire, comme si l'ampoule commençait à fatiguer. Il avait le visage rouge, les yeux humides, et parlait trop vite.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Il était nerveux, incapable de tenir en place. Si je l'avais croisé sur un quai de gare à Cambridge, je l'aurais pris pour un drogué.

Je lui ai expliqué, d'une voix neutre, que je bossais sur les anciennes données de Hagger.

— À quoi ça sert ? J'ai cru comprendre qu'il avait truqué les résultats.

Toujours aussi direct. Pourquoi avait-il fallu que Kennedy lui montre le mail ?

J'ai tenté d'innocenter Hagger sans évoquer la Pfu-87. Eastman m'écoutait à peine ; ses yeux remuaient sans arrêt, se posaient sur

chaque recoin de la cabane.

— C'est quoi, ces engins ? m'a-t-il demandé en désignant les machines.

J'ignorais si ses questions laissaient présager une explosion de violence. J'avais vu des tas de films où le psychopathe parlait de sandwiches ou de places de parking juste avant de massacrer sa victime. J'ai préféré lui répondre, tout en essayant de me rapprocher du fusil.

— Ça fonctionne ? a-t-il insisté.

— À la perfection.

Le fusil était presque à portée de main. Mais Eastman avait repéré la manœuvre ; il m'a barré la route en me tendant une feuille de papier.

— L'interférence est revenue. On dirait que le signal provient de Vitangelsk. De la Mine 8.

La feuille était couverte de « 0 », de « 2 » et de « 1 », la même enfilade que sur le papier trouvé dans le cahier de Hagger. Eastman me serrait de près, comme un gros dragueur qui embête une fille en soirée. Et comme la fille, je me retrouvais dos au mur en regrettant de ne pas avoir une arme.

— Si seulement on pouvait le *décoder*. Vous voyez ce que je veux dire ? Avec une clé de chiffrement.

Il a mimé le geste de tourner une clé, au cas où je n'aurais pas saisi l'allusion. Donc je ne m'étais pas trompé : la clé perdue non loin du cadavre de Hagger était bien la sienne. Je me suis efforcé de rester impassible. Sinon il n'aurait pas hésité à me tuer.

Le crépitement du séquenceur, puis de l'imprimante, a brisé la tension d'un coup. J'ai commencé à recopier les résultats dans mon cahier, puis j'ai récupéré l'impression et je l'ai fourrée dans ma poche pour qu'Eastman ne puisse pas mettre ses sales pattes dessus.

— Vous êtes déjà allé à New York ? lui ai-je demandé en repensant à l'ours sur le porte-clés.

Heureusement, à ce moment-là, Kennedy est entré à son tour pour annoncer que Quam était parti vérifier une des caméras servant à guetter les ours. Une information sans doute cruciale pour Eastman, qui a tourné les talons aussi sec en oubliant de récupérer sa feuille.

Une fois les deux hommes partis, j'ai barricadé la porte avec toutes les caisses à disposition. Que j'ai dû dégager cinq minutes plus tard au retour de Greta. Pas de gaufre, pas même une question sur mon étrange barrage ; elle avait les yeux rouges comme si elle venait de pleurer.

Elle s'est jetée dans mes bras avec une hâte d'enfant blessé. Son corps était secoué de sanglots silencieux, sans larmes. Je ne savais pas

quoi faire à part lui tapoter le dos. Puis, sans y réfléchir, je lui ai caressé les cheveux.

Elle s'est reculée aussitôt, comme si je l'avais brûlée.

— Ne faites pas ça...

J'ai levé les mains en signe d'apaisement.

— Je ne... Je n'étais pas...

J'ai fait un pas en arrière avant de me fendre d'un ridicule :

— Ça va ?

Greta s'est mise à marcher de long en large, le dos si raide qu'on aurait pu casser des briques dessus. Elle a vaguement regardé les mesures affichées sur les machines. Elle avait l'air prête à fondre en larmes. Ou à mordre quelqu'un.

— C'est rien.

— Vraiment ?

— J'ai passé un sale quart d'heure.

C'est le genre d'affirmation qui me paralyse : j'ai envie d'aider, mais sans paraître indiscret. Une réaction typiquement anglaise. J'ai toujours jaloué les personnes capables de prendre de parfaits inconnus dans leurs bras sans se poser de questions.

— On peut en parler ?

— Non. (Elle pliait les doigts sans arrêt, s'imaginant sans doute les refermer sur un cou.) Vous savez pourquoi je suis venue ici ? sur Utgard ? (J'ai secoué la tête.) Pour échapper aux connards.

Quelque chose a accroché son regard sur la table. Elle a pris une des bouteilles en plastique, l'a fait tourner dans ses mains, puis l'a lancée contre le mur comme un joueur de base-ball.

— *Connard !*

J'avais cru qu'il s'agissait de solutés pour les machines, mais l'étiquette de la bouteille disait tout autre chose : « Rhodamine B, colorant hydrologique ».

Une seule personne à Zodiac utilisait ce produit, et Hagger était censé avoir rompu avec elle depuis des mois. Je comprenais mieux la fureur de Greta.

Journal d'Anderson – samedi

On pourrait penser qu'il est facile de localiser quelqu'un quand une vingtaine de personnes sont confinées dans quelques centaines de mètres carrés recouverts de glace. Mais il m'a quand même fallu près d'une heure pour trouver Annabel, qui parcourait le périmètre de sécurité juchée sur une paire de skis. On avait peut-être passé la matinée à se courir après, comme Winnie et Porcinet dans le dessin animé.

— Je reviens de la poudrière, m'a-t-elle expliqué en levant un bâton vers une vieille cabane en bois. Vous avez vu quelqu'un y entrer ? Il manque vingt kilos de cordon détonant.

— C'est pas moi.

— Je sais, a-t-elle acquiescé d'un ton qui signifiait que je ne saurais pas quoi en faire. Sans doute un étudiant américain qui n'a pas tout compris au système métrique.

Elle a poussé sur ses bâtons pour partir, mais je l'ai suivie.

— Je voulais vous parler de Martin. (Elle n'a pas ralenti ; j'ai sorti la bouteille de ma poche et l'ai jetée devant ses skis.) Qu'est-ce qu'il faisait avec ça ?

Cette fois, elle s'est arrêtée pour ramasser la bouteille vide.

— Vous venez de violer l'article neuf du traité d'Utgard. Celui sur les déchets.

— J'en ai trouvé un tas dans son labo. J'aimerais juste savoir à quoi vous les utilisiez.

— Il a dû les prendre dans mes réserves. Ça fait six mois que je n'ai pas mis les pieds dans son labo.

— Ce n'est pas ce que pense Greta. (Mauvaise réplique. Annabel s'est remise en route et j'ai dû courir pour rester à sa hauteur.) Martin faisait quoi avec ce colorant ? Est-ce qu'il vous a demandé de l'aide ? Vous utilisez la Rhodamine pour pister l'eau dans la glace, pas vrai ? Martin cherchait quelque chose dans les eaux de fonte du glacier ?

Je suais à grosses gouttes tandis qu'Annabel semblait glisser sans effort sur la neige. Elle a fini par s'arrêter de nouveau, même pas un tantinet essoufflée.

— Faites attention. La dernière fois qu'on a couru ensemble sur la

glace, vous êtes tombé dans un trou.

— Martin vous a posé des questions sur le glacier ? S'il vous plaît...

Un gros point de côté m'a forcé à m'agenouiller. Je devais avoir l'air totalement ridicule. Annabel, la Reine des Neiges, me toisait de toute sa hauteur.

— Hagger m'a demandé le profil ionique de certains échantillons d'eau. Point final.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Des taux de sulfites importants.

Et alors ? Les sulfites proviennent du soufre : rien à voir avec des enzymes ou des protéines. Rien à voir avec la biologie.

Mais Annabel n'avait pas tout dit. Elle attendait ma question derrière ses lunettes teintées.

— Ça montre quoi, des taux de sulfites importants ?

— Les glaciers ne se contentent pas de descendre tranquillement vers la mer. Ce sont des systèmes hydrologiques complexes. La glace agit comme un isolant, comme une grosse couverture posée sur la roche. La roche, elle, reçoit la chaleur du noyau terrestre, qui ne peut pas s'échapper et fait fondre le bas du glacier. L'ensemble repose donc sur une sorte d'énorme toboggan humide. L'eau qui arrive en bas est signée chimiquement : s'il y a des chlorures, c'est de la neige fondue, alors que des calcites indiquent une eau qui a voyagé sous le glacier, en contact avec la roche.

— Et les sulfites ?

— On trouve très peu de sulfites dans les eaux de fonte.

— Mais vous venez de dire...

— En fait on manque de données, car cela ne se produit qu'à de rares endroits dans le monde. Mais quand des tunnels miniers sont forés *sous* un glacier – ce qui n'arrive pas tous les jours –, il apparaît que ces tunnels peuvent s'intégrer au bassin de drainage. Les eaux de fonte passent au travers, puis rejoignent le glacier avant d'arriver en bas.

— Et ce sont les ions sulfites qui en témoignent.

Annabel a hoché la tête.

— Creuser des tunnels expose la roche, puis l'air oxyde les métaux qu'elle contient, ce qui crée les sulfites. Après, l'eau arrive et emporte le tout.

Jusque-là, elle n'avait pas encore dépassé mes compétences en chimie.

— Donc Martin vous a montré des échantillons...

— Oui.

— Vous vous rappelez les sachets ? Ils avaient des points verts ou des points rouges ?

— Tous ceux qui contenaient des sulfites avaient des points rouges, et...

— Vous êtes sûre ?

Elle a froncé les sourcils. Je n'aurais pas dû la couper.

— Je lui ai demandé, pour les points. J'avais peur qu'il me fasse une blague. Mais il m'a dit que les sachets à point rouge provenaient du fjord Helbreen, ce qui paraissait logique. Les tunnels qui partent des mines de Vitangelsk s'étirent sur des kilomètres. Certains d'entre eux doivent traverser la montagne et passer sous l'Helbreen.

— Donc si je comprends bien, les échantillons du fjord Helbreen – ceux aux points rouges – contiennent de l'eau passée dans les tunnels miniers, sous le glacier, avant d'atteindre le fjord.

— C'est en tout cas une hypothèse cohérente avec les données.

— Et la Rhodamine B l'aurait prouvé. Si vous aviez versé du colorant au sommet de l'Helbreen et l'aviez retrouvé en bas, plein de sulfites.

— Je n'ai pas mis de colorant là-haut.

— Mais Martin vous l'a proposé.

— Ça ne faisait pas partie de mon projet. Contrairement à d'autres chercheurs, je m'en tiens au mandat de mes financeurs. C'est pour ça qu'ils continuent à sortir leur chéquier.

— Du coup, il a essayé seul ?

— Il a dû avoir du mal à interpréter les résultats, a-t-elle répondu en faisant la moue. Retrouver la Rhodamine dans l'eau après qu'elle a voyagé Dieu sait où pendant dix kilomètres n'est pas chose facile. Hagger ne savait même pas verser le colorant correctement. Il en avait plein les mains quand il est mort. (Elle a lancé une jambe en avant, pour se remettre à skier.) Et si personne ne les a lavées, c'est encore le cas.

La chambre froide de Zodiac ressemble – au mieux – à une morgue. Des étagères pleines de carottes glacées, des boîtes métalliques blanchies par le gel. Au fond, le corps enveloppé dans du plastique semblait presque à sa place. Presque.

J'ai dévoilé le corps de Hagger. Ça m'a fait moins bizarre que prévu : sa chair durcie ne semblait pas avoir appartenu un jour à un être vivant. Ses mains étaient en effet tachées de rose, comme un gamin qui aurait trop joué avec ses feutres.

Hagger s'était-il vraiment montré si maladroit ?

J'ai cru entendre un bruit derrière moi, mais quand je me suis retourné, je n'ai vu que d'interminables rangées de carottes glacées.

« Donc en creusant au milieu, on récupère des échantillons de toutes les chutes de neige qui ont permis la formation du glacier. Ensuite, on les déchiffre comme les anneaux d'un tronc d'arbre. »

Hagger avait une carotte dans son freezer. Quand je l'avais vue, je m'étais demandé pourquoi un spécialiste de la banquise conservait un bout de glacier. Je m'étais aussi demandé comment il l'avait récupérée.

« L'ensemble repose donc sur une sorte d'énorme toboggan humide. »

Peut-être ce qui l'intéressait n'était-il pas *dans* la glace.

Je suis rentré à la Plateforme au pas de course pour rejoindre le labo de Hagger, indifférent à la soirée qui battait son plein à la cantine. J'avais oublié le freezer au moment de transférer les échantillons, mais la carotte était encore là : un petit cylindre de glace qui donnait l'impression d'avoir été découpé à la hache.

Je l'ai rapportée à Star Command et l'ai posée sur la plaque chauffante. Normalement, ça sert plutôt à casser des chaînes d'ADN, mais ça marche aussi comme réchaud. Quelques minutes plus tard, ce qui restait de la carotte surnageait dans son eau. J'en ai versé un peu dans un bécher, puis j'ai préparé la solution destinée au spectromètre de masse.

Le graphique obtenu correspondait tout à fait aux précédents, avec des valeurs un peu plus faibles : l'eau contaminée ne faisait pas partie du glacier, elle avait juste coulé en dessous.

Les enzymes n'étaient pas *dans* le glacier, mais *sous* le glacier.

Allongé dans ma chambre, rattrapant le retard de mon journal. Grosse journée, mais j'ai presque tous les éléments en main. Reste à les poser sur le papier.

Eaux de fonte → sous l'Helbreen → tunnels miniers
→ fjord Helbreen → courant océanique → Echo Bay

Contient de l'enzyme Pfu-87, qui enrichit toute la chaîne alimentaire le long de la côte

● Algues → plancton → poissons → phoques
→ ours

● Évolution accélérée des bactéries de type *Gelidibacter incognita*

● Contamination des premiers échantillons de Hagger

D'OÙ VIENT LA PFU-87 ?

→ pas de l'accumulation de neige et de glace :
échantillons négatifs sur le glacier

● SANS DOUTE DES TUNNELS MINIERS

Eastman est au courant. Ce matin, il m'a parlé de Vitangelsk, de la Mine 8. Je suppose qu'il voulait savoir où j'en étais.

S'il lit ça, il me fera la peau.

Pourquoi m'avoir donné la feuille pleine de chiffres ? Pour me tester ? À moins que ce soit en rapport avec la Pfu-87. Avec quatre chiffres différents, il aurait pu s'agir d'une séquence d'ADN : 0 pour G, 1 pour C, etc. À comparer avec l'ADN codé par les enzymes.

Sauf si...

La chaîne de Pharaoh ! Hagger m'aurait fait venir pour ça ? Impossible.

Du bruit dehors. Quelqu'un approche.

Je dois monter sur l'Helbreen au plus vite.

USCGC Terra Nova

Franklin reposa le journal quand Santiago entra dans la cabine. Kennedy l'accompagnait, appuyé sur une béquille ; ses bandages commençaient à se défaire.

— On a jeté un coup d'œil aux survivants de la tente, annonça Santiago d'un air contrarié. Allez-y, dites au capitaine ce que vous m'avez dit.

Kennedy se passa la langue sur les lèvres.

— L'homme que vous avez retrouvé... C'est Tom Anderson.

— Je lui ai dit que c'était pas possible, commandant. Anderson fait bien quinze centimètres et trente kilos de plus.

— Je pense qu'on peut quand même me faire confiance pour le reconnaître, rétorqua Kennedy.

Franklin referma le journal.

— Il va se réveiller ? Qu'on lui pose la question nous-mêmes...

— Doc lui donne une chance sur deux. Il a passé plusieurs jours dans le froid. La fille, Greta, est en meilleur état. Doc pense qu'elle est arrivée plus tard, sans doute pour le secourir, mais qu'elle est tombée en panne d'essence. Puis elle a déclenché la balise et l'a gardée avec elle, dans le sac de couchage, pour que la batterie reste au chaud. (Son regard se perdit dans le lointain.) J'aimerais bien qu'une fille me rejoigne dans mon sac de couchage, là-dehors.

— Je ne suis pas sûr que Mme Santiago apprécierait cette idée.

— Mme Santiago déteste le froid.

Franklin rouvrit le journal d'Anderson, mais son subordonné ne fit pas mine de partir.

— Quelque chose vous chagrine ?

— C'est juste que je me demandais... Si c'est lui, Anderson, alors c'était qui, le type d'avant ?

Journal d'Anderson – mardi (?)

J'ignore par où commencer. J'ignore quel jour on est. Après tout ce qui s'est passé... Si je n'y comprends rien, comment pourrais-je

l'écrire ?

Certes, j'ai le reste de ma vie pour y réfléchir.

Mais ça risque d'être assez court. Par ce froid, l'espérance de vie se compte en heures. Il n'y a qu'une toile de tente entre l'Arctique et moi ; mon corps est le seul chauffage disponible dans cette tente, et il montre déjà des signes de fatigue.

Avant de quitter l'Angleterre, j'avais lu l'histoire d'un bateau du XIX^e naufragé dans le détroit de Béring. Des morceaux d'épave avaient touché les côtes du Groenland des mois plus tard, portés par la glace sur des milliers de kilomètres. Peut-être qu'un beau matin, ce journal arrivera sur une plage de l'Alaska ou du Canada, où il sera récupéré par un touriste qui se demandera qui j'étais, et si cette histoire s'est réellement produite.

Malheureusement, ce bout de banquise se contentera sans doute de fondre, entraînant dans les flots tout ce qui s'accroche à sa surface. Et il ne restera de moi qu'un peu d'ADN perdu dans les fonds marins.

Luke me manque. Je n'ai pas vraiment peur de mourir, mais l'idée de le laisser seul transforme mes dernières heures en enfer. Reste à espérer que la glace résiste encore un peu et qu'on retrouve mon corps, pour que mon fils connaisse la vérité.

Voici donc ce qui s'est passé.

Greta est entrée alors que je me perdais dans la série de chiffres dont je venais enfin de saisir la signification.

— Je vous rappelle que vous manquez la nuit de la Chose.

J'ai bondi de mon lit.

— Je dois aller sur l'Helbreen. Maintenant. (Elle a penché la tête. C'était chez elle le signe d'une grande surprise.) Je sais ce que Martin a trouvé là-haut.

— OK.

— On va avoir besoin de frontales et de matériel d'escalade.

— OK.

Nous nous sommes vêtus pour le froid. Une musique de film résonnait dans la cantine, accompagnée de rires et de toasts portés à grand bruit, mais cette fête aurait aussi bien pu se dérouler sur une autre planète. Greta a rassemblé le matériel tandis que je prenais le cahier de Hagger et mon journal ; la lettre de Luke au père Noël était toujours là, coincée entre deux pages.

Je suis retourné au labo une dernière fois. J'ai regardé partout, comme un voyageur en partance pour l'aéroport qui sait avoir oublié quelque chose d'important. Mais je n'ai pas osé m'y attarder.

Quand nous sommes arrivés près des motoneiges, une silhouette s'est dressée derrière l'un des engins. J'étais si nerveux que j'ai failli tirer sans sommations.

Quam. Il avait les mains sales et sentait l'essence : drôle d'heure pour la mécanique.

— Vous manquez la nuit de la Chose, m'a-t-il rappelé à son tour.

— Vous aussi.

Il frottait ses gants comme s'il avait répandu quelque chose dessus. Sa voix semblait alourdie par l'alcool.

— Je vérifiais les alimentations, a-t-il marmonné sous l'œil sévère de Greta.

— Un problème ?

— Non, c'était juste pour vérifier.

Je voyais bien qu'elle ne le croyait pas. Ça me paraissait bizarre aussi, mais je n'avais pas de temps à perdre. J'ai attrapé Greta par le bras pour l'entraîner vers la cabane du magnétomètre.

— N'oublions pas le *relevé*.

Greta répugnait à abandonner les motoneiges. Puis elle a vu le pistolet de détresse qui pendait à la ceinture de Quam.

— Faites attention avec ça.

Quam a posé la main dessus, par réflexe.

— Faire attention, oui...

Il avait l'air totalement hébété, genre zombie. Si j'avais pris le temps d'y penser, j'aurais peut-être fait le lien entre le pistolet de détresse, l'odeur d'essence, l'horaire étrange pour se préoccuper de l'entretien des véhicules. Mais c'est toujours facile après coup.

— On fait quoi maintenant ? ai-je demandé une fois loin de Quam.

— On prend le Sno-Cat.

— Quam ne va pas nous en empêcher ?

Officiellement, nous étions encore consignés à la base.

— Peut-être, a-t-elle répondu en haussant les épaules.

Le Sno-Cat était garé derrière l'atelier. Greta a lancé le moteur après avoir débranché le cordon ombilical qui gardait la batterie au chaud. J'ai tout de suite compris que nous ne ferions pas une sortie discrète : le Sno-Cat n'était ni rapide ni silencieux. Quand nous avons franchi le périmètre de sécurité, j'ai regardé en arrière et vu Quam lancé à notre poursuite, agitant bras et jambes comme une marionnette enragée. J'ai même cru qu'il allait nous rattraper, mais on ne court pas longtemps dans l'Arctique. Il a fini par s'arrêter, puis a crié quelque chose que je n'ai pas saisi. Ma dernière vision du commandant a été celle d'un homme aux épaules affaissées, la tête basse, qui retournait à la Plateforme. J'ai attendu – en vain – qu'il réapparaisse au guidon d'une motoneige.

À ce moment-là, j'avais un peu pitié de lui. J'espérais qu'il n'aurait pas de problèmes à cause de nous. Bien sûr, si j'avais connu ses plans, j'aurais fait demi-tour pour lui coller une balle en plein cœur.

Zodiac n'a pas tardé à disparaître derrière nous tandis que nous partions à l'assaut du glacier. Il n'y avait pas beaucoup de place dans la cabine : dès que Greta passait une vitesse, ou même tournait le volant, son coude me frôlait. Mais au moins nous n'avions pas froid grâce à l'antique chauffage conçu avant les chocs pétroliers et le réchauffement climatique. J'ai même ouvert ma veste.

— Vous n'êtes pas curieuse de savoir pourquoi on fait ça ?

Le Sno-Cat a contourné un obstacle invisible à mes yeux.

— Dites-moi.

J'ai déroulé mon hypothèse selon laquelle les enzymes se trouvaient sous le glacier et finissaient dans la mer en passant par les mines.

— Les mines ont des murs en béton, a-t-elle protesté.

— L'eau n'a besoin que de minuscules fissures pour s'infiltrer.

— D'accord, mais *nous*, on entre comment ?

— Hagger a dû trouver un moyen. Il a utilisé le colorant d'Annabel pour suivre le trajet de l'eau sous le glacier ; il en avait plein les mains quand il est mort. Il a sans doute pisté la Rhodamine dans un tunnel...

— Dans un moulin.

— D'accord, dans un moulin. Et là, il a découvert l'origine des enzymes.

Un court silence.

— C'est quoi, des enzymes ?

La question m'a surpris, vu que je ne pensais à rien d'autre depuis trois jours. Mais bien sûr, ça n'entrait pas dans son domaine de compétences. J'ai réfléchi un moment. Une réponse trop simple ne fonctionnerait pas.

— Vous savez comment ça marche, l'ADN ?

— Un peu.

L'année dernière, Luke m'avait fait venir dans sa classe pour donner un petit cours sur la génétique. Je me suis fondé là-dessus, en évitant de prendre un air supérieur.

— Il faut imaginer le génome humain comme une immense tour en Lego. Cette tour est haute de trois milliards de briques, mais celles-ci ne peuvent avoir que quatre couleurs. Les briques vont par deux, donc il y en a au total six milliards. Il faut aussi suivre certaines règles : une brique rouge est toujours à côté d'une blanche, et une verte à côté d'une bleue.

— OK.

— Chaque paire de briques s'appelle une « paire de bases ». En réalité, ces briques colorées sont des acides aminés, des composés chimiques désignés par leur initiale : G, C, A et T. Pour lire le génome – on dit aussi le « séquencer » –, il faut juste écrire toutes ces lettres dans le bon ordre. (Je l'ai regardée du coin de l'œil.) Ça va toujours ?

— Ça va.

— Ensuite, l'ADN produit l'ARN, qui est une copie de la tour de Lego avec une seule brique par étage. L'ARN produit à son tour des molécules qu'on appelle protéines, lesquelles produisent – entre autres – des enzymes. Une enzyme est une petite machine biologique, faite en protéines, qui accomplit une tâche précise. Comme un minuscule labo ambulante. Cette tâche peut être aussi fondamentale que faire bouger un muscle, ou aussi terre à terre que nettoyer les vêtements. Il y en a sans doute dans votre lessive en poudre.

— Je ne prends pas de lessive bio.

— On peut dire que l'ADN est le système d'exploitation de la vie, et les enzymes ses applications. Celle identifiée par Martin sous l'Helbreen a été créée en laboratoire pour permettre la formation d'ADN. Si vous en mélangez avec les quatre bases, elle va les prendre une par une et les coller ensemble. (Une image de la chambre de Luke m'a traversé l'esprit.) Gardez en tête la comparaison avec les Lego. Toutes les briques sont dispersées par terre, et l'enzyme agit comme un petit robot qui va les ramasser et les emboîter dans un ordre prédéfini.

Greta conduisait toujours. Les nuages bas imposaient une telle pénombre que je distinguais la lueur de nos phares sur la neige.

— C'est pour ça qu'on va au glacier ?

— Pas seulement. (J'ai sorti la feuille couverte de chiffres.) Eastman a intercepté ce signal, envoyé des environs de Vitangelsk. J'ai réussi à le déchiffrer.

Ça ne l'a pas impressionnée. Elle a passé une vitesse comme si elle voulait arracher le levier.

— C'est le mot de passe pour entrer dans la mine ?

— Non, c'est encore une histoire d'ADN. Le problème avec le séquençage, ce n'est pas le procédé lui-même. À ce niveau-là, rien n'a vraiment changé depuis trente ans, sauf pour rendre la technologie plus rapide et moins chère. Mais chaque brin d'ADN contient trois milliards de paires de bases, soit trois milliards d'informations à stocker de manière sûre et pratique. Une seule erreur sur ces trois milliards peut faire la différence entre une santé de fer et une maladie incurable.

» Et la copie elle-même n'est pas fiable à cent pour cent. De gros morceaux de génome sont constitués de longues répétitions de paires ou de séries de paires. Sur la tour, c'est comme s'il fallait par exemple empiler deux cent quatre-vingt-dix-sept briques rouges à la suite. Facile de se tromper.

» Le chercheur avec qui j'ai passé mon doctorat – Richie Pharaoh – était obsédé par ces problèmes. Séquencer l'ADN revient à accepter une certaine marge d'erreur. Quand les tenants du projet « Génome

humain » ont annoncé au monde ébahi le séquençage complet de l'ADN humain, il y a eu des articles dans *Time*, dans *Nature*, des émissions de télé, et même une cérémonie avec Bill Clinton. Mais ils ont oublié de dire qu'il y avait environ une paire erronée sur dix mille. C'était la marge d'erreur qu'ils avaient acceptée.

» Une sur dix mille, on a l'impression que c'est peu, mais quand on joue avec trois milliards de briques, ça fait quand même trois cent mille erreurs potentielles. Or une seule suffit à ruiner la vie de quelqu'un. En résumé, il y a donc deux types d'erreurs : quand on lit la séquence ou quand on l'écrit, ce dernier point impliquant de fait un ordinateur.

» Richie Pharaoh a proposé une solution. Plutôt qu'un code binaire – des « 0 » et des « 1 » – dans lequel le même nombre représente toujours la même base, il a créé un codage plus complexe, avec trois chiffres – « 0 », « 1 » et « 2 » – qui dépendent de ce qui les précède. Un peu comme les machines Enigma pendant la Seconde Guerre mondiale, où chaque lettre dépendait de celle qui venait d'être tapée.

Un système typique de Richie : fin, sophistiqué, qui apportait une réponse à un problème dont peu de gens avaient pris conscience, même parmi les plus grands chercheurs.

— Je devrai passer un examen là-dessus ? a demandé Greta, sidérée.

— En fait, Pharaoh n'a jamais publié ses travaux, car l'idée n'a pas pris. Les chercheurs étaient contents de « l'avoir fait », le logiciel corrigeait plus d'erreurs, mais quand il fallait expliquer la manœuvre à quelqu'un, les yeux de l'interlocuteur se vidaient peu à peu. Du coup, personne n'utilisait ce système. À part Richie Pharaoh. Pour ses propres expériences.

— Et maintenant, c'est arrivé sur Utgard.

— Je crois... (J'ai pris une grande inspiration. Je n'arrivais toujours pas à me faire à l'idée.) Je crois que Martin m'a proposé ce poste à cause de Richie Pharaoh.

Journal d'Anderson

Nous arrivions en haut du glacier : un paysage onirique fait de pics adoucis par le temps, de neige durcie, de crevasses cachées prêtes à m'engloutir. Un paysage qui ressemblait à mon passé.

— Je devrais sans doute vous en dire un peu plus sur Pharaoh... À l'université, Richie était un pilote de course dans un monde de contractuelles. (Au sens propre du terme : sa Honda NXS rouge détonnait dans un parking rempli de Volvo et de Prius toutes plus ou moins grises.) C'était un Américain, un New-Yorkais, très intelligent et terriblement arrogant, mais d'une arrogance qui poussait les autres à tenter de l'impressionner. Tous les étudiants lui couraient après. Si vous passiez par son labo, votre avenir était assuré. Mais j'avais déjà commencé ma thèse avec Martin avant son arrivée. C'est là que j'ai rencontré Louise. Elle était belle, douée, ambitieuse. On était tous les deux de gros bosseurs. En fait, on avait beaucoup de choses en commun. Alors on est tombés amoureux.

» Comme bien des récits, ça a l'air simple quand on le raconte en quelques mots. J'avais eu des copines à l'université, mais pas de quoi faire de moi un tombeur, loin de là. Louise me paraissait tellement au-dessus du lot que j'ai mis une éternité – enfin quelques semaines – à rassembler assez de courage pour l'inviter à dîner. Après, elle m'a avoué qu'elle avait accepté uniquement parce qu'elle croyait que je la détestais. Apparemment, j'ai l'air féroce quand je me concentre.

» J'ai dit qu'on bossait dur, ai-je repris, mais le boulot dans le labo de Martin était d'un ennui mortel. Chauffer ceci, refroidir cela, congeler ou faire fondre, tout ça pour mesurer de petits fragments d'acides aminés qui avaient parfois grandi, parfois non. Martin nous affirmait sans cesse qu'il allait révolutionner la pensée scientifique, nous rendre tous célèbres et lever enfin le voile sur le grand mystère des origines de la vie. C'est pour ça qu'on avait voulu travailler avec lui. Sauf que les résultats lui donnaient tort. Un an plus tard, je n'avais toujours rien de valable à mettre dans ma thèse. Ce qui n'était pas rédhibitoire : on peut publier une thèse fondée sur des résultats négatifs. Mais après, c'est dur de trouver un poste. (Aujourd'hui encore, simple technicien sans responsabilités, mon estomac se serre

dès qu'une expérience rate.) C'est alors que Richie a débarqué, en 2003, secouant tout le département comme un tremblement de terre. Le génome humain avait été séquencé deux ans plus tôt, la technologie s'améliorait de jour en jour, et les chercheurs du monde entier rivalisaient de prouesses. Des frontières tombaient pendant que nos carrières à nous piétinaient lamentablement. Pharaoh avait toujours une longueur d'avance. Quand les autres s'échinaient encore à séquencer l'ADN, lui pensait déjà à en *fabriquer*. Biologie synthétique, vie artificielle, tout le tintouin. Martin cherchait comment la vie était apparue dans un lointain passé, alors que Pharaoh voulait la recréer ici et maintenant. Sa théorie, en gros, consistait à dire qu'à force d'assembler des gènes dans une machine, le mélange finirait bien par vivre.

» Louise est partie la première. Elle se disputait sans cesse avec Martin parce que ça n'avancait pas, alors que Pharaoh incarnait cette réussite qu'elle désirait tant. Je n'ai pas tardé à la suivre. J'avais dû emprunter de l'argent pour ma thèse, faute de bourse, et devais absolument trouver un boulot à la sortie.

» Tout s'est enchaîné sur une courte période, de juin à septembre. Quand les autres étudiants sont revenus en octobre, nous étions déjà installés chez Pharaoh. Mais dans mes souvenirs, ces mois me paraissent très longs, comme le premier été où l'on tombe amoureux. De longs après-midi écrasés de chaleur – le fameux été 2003 – et de longues nuits durant lesquelles Louise et moi restions assis sur une marche à boire du rhum-Coca, parfois jusqu'à l'aube. Moi inquiet, elle cajoleuse. On était à fond, toujours sur le fil du rasoir. Maintenant, en été, je ne pense plus qu'à occuper mon gosse.

» J'avais des remords pour Martin. Perdre un thésard n'est jamais bon pour une carrière. Mais je crois surtout qu'il a été profondément blessé. Il nous avait traités comme ses enfants, il nous avait ouvert son cœur et son esprit, et nous, on lui a dit qu'il n'était pas assez bon. (L'expression de Greta s'est durcie ; évidemment, elle était du côté de Martin.) Les premiers mois avec Pharaoh ont été un véritable âge d'or. Il avait les fonds pour faire tout ce qu'il voulait. En comparaison, le matériel de Martin semblait sortir du rebut. Dès qu'un fabricant produisait un nouveau joujou, Richie était le premier à l'avoir, parfois même avant qu'il arrive sur le marché. On a fait des colloques à Rome, à Prague, à Avignon. On arrivait à peine à traiter le flot ininterrompu de données.

» Évidemment, il y avait un prix à payer. On pensait déjà bosser dur avec Martin, mais avec Pharaoh, on a mis les bouchées doubles. Il fallait absolument publier, passer des articles dans les meilleures revues. La pression était telle que la moitié du labo souffrait de fatigue ou de stress chroniques. Ça ne rigolait plus. Vraiment plus. Louise et

moi étions crevés, on est devenus plus laxistes sur certaines choses, et c'est comme ça qu'on s'est retrouvés avec Luke.

» Louise a pété les plombs quand elle a su qu'elle était enceinte. Elle a disparu pendant trois jours, sans répondre à mes messages. J'ai failli appeler les flics. J'étais sûr qu'elle était allée se faire avorter. Je voulais juste la retrouver vivante.

» Bizarrement, j'ai découvert ensuite qu'elle était chez Pharaoh et qu'il l'avait convaincue de garder le bébé. Il lui avait dit que donner la vie était le plus grand accomplissement de l'être humain. Que c'était hypocrite d'étudier la vie dans un tube à essai et de reculer quand ça se produisait pour de vrai. Il avait dû lui dire plein d'autres trucs, aussi. En tout cas, ça a marché. Elle est revenue à la maison et s'est plantée direct devant l'ordinateur pour se renseigner sur les crèches et les bagues de fiançailles. On n'en a plus jamais reparlé.

» Dès le début, Louise a considéré Luke comme un obstacle. Elle est retournée au labo deux semaines après sa naissance. On ne pouvait pas se payer une crèche et on n'avait aucune famille aux alentours : les parents de Louise habitent en France, alors que mon père vit seul et a déjà bien du mal à se faire une tasse de thé. Or nous ne voulions ni l'un ni l'autre reporter nos thèses. Donc il a fallu jongler. Je prenais Luke la journée, quand Louise était au boulot, et elle s'en occupait le soir pendant que je tentais de mener mes expériences sous les yeux des balayeurs.

» Avec du recul, c'était évident que notre mariage ne tiendrait pas. On était épuisés, on se voyait à peine, on n'avait pas d'argent. Comme des hamsters courant dans une petite roue sans pouvoir suivre le rythme. J'étais un mauvais chercheur, un mauvais mari, un mauvais père. Et j'en avais conscience. Je ne voyais plus Pharaoh non plus, sauf quand je me traînais aux réunions de coordination pour m'entendre dire que je ne valais rien. Avec lui, on n'avait pas le droit à l'erreur. Si on réussissait, on avait tout. Si on échouait, on devenait un poids mort. Il appelait ça « la sélection naturelle ». Sans rire. D'autres jeunes carnivores aux dents longues attendaient de prendre ma place. (J'avais un poids sur la poitrine rien que d'y repenser. À l'époque, j'avais failli plusieurs fois appeler les pompiers, certain d'être au bord de la crise cardiaque.) Quand je dis que Louise et moi étions plus laxistes, ce n'était pas seulement à la maison. Pharaoh nous mettait une telle pression qu'on ne pouvait obtenir des résultats – des résultats publiables, s'entend – qu'en simplifiant certaines procédures. Tout le monde faisait ça au labo. Pour avoir du succès, il fallait savoir balayer la poussière sous le tapis. Et oublier les cas de conscience.

» Je ne savais même plus sur quoi Louise travaillait. Un jour, elle est rentrée à la maison à midi au lieu de réapparaître le soir, quand Luke était déjà au lit. J'étais si content de la voir que j'ai ouvert une

bouteille de vin, mais elle s'est effondrée en larmes à la première gorgée. Et Louise n'avait pas la larme facile.

» Elle m'a dit qu'elle avait un gros problème. Elle avait omis de remplir un questionnaire d'éthique, et le département commençait à poser des questions. À première vue, ça ne paraissait pas bien grave. Le genre de négligence bureaucratique vite pardonnée après un bon article. Sauf s'il y avait anguille sous roche.

» Or là, il y *avait* anguille sous roche. D'abord, il ne s'agissait pas juste d'une expérience pour laquelle elle n'avait pas obtenu l'autorisation du comité d'éthique. *Aucune* expérience menée au labo n'avait été autorisée. Pharaoh était tellement parano sur le contenu de ses recherches qu'il refusait de se plier à la procédure. Pire que tout, Louise travaillait sur la synthèse d'une version modifiée d'un coronavirus. Vous connaissez peut-être le mot : il a fait la une des journaux il y a dix ans à cause du SRAS. Notre labo se trouvait dans un grand bâtiment en plein milieu du campus. À l'étage en dessous, des équipes bossaient sur les maladies génétiques : leucémie, Parkinson, etc. Un grand bâtiment avec des tas de tubes à essai partout. Louise en avait égaré un lot.

» Elle a passé deux journées terribles à se demander si quelqu'un n'avait pas injecté le virus à un gamin cancéreux. Quand elle a fini par avouer, elle a été suspendue et tout le bâtiment bouclé. L'université a menacé de suspendre les financements. Pas seulement ceux de Pharaoh : ceux du département.

» Au bout du compte, ils ont retrouvé les échantillons sur une paillasse trois pièces plus loin. Un livreur dyslexique avait confondu les numéros de salle : aucun dégât. Mais comme je vous l'ai dit, Pharaoh était d'une arrogance rare. Il s'était fait beaucoup d'ennemis dans les hautes sphères, beaucoup de gens qui rêvaient de voir sa tête en haut d'une pique. S'il s'avérait qu'il avait permis à ses étudiants de créer des virus sans autorisation administrative, rien au monde ne pourrait le sauver. Donc il devait couper la branche pourrie. (J'ai plongé mon regard dans l'horizon blanc qui s'étirait au loin.) J'ai pris la faute sur moi. Pour protéger Luke en même temps que Louise : ses perspectives de carrière étaient bien meilleures que les miennes. Et puis je voulais l'impressionner. Au fond de moi, je savais que notre mariage était foutu, mais je me disais qu'un grand geste pourrait peut-être tout arranger. Sans compter que Pharaoh aurait pu m'être reconnaissant de veiller sur sa petite protégée. (Je n'avais pas besoin de regarder Greta pour savoir qu'elle levait les yeux au ciel.) Oui, évidemment, Louise et Richie couchaient déjà ensemble à ce moment-là. Je me demande encore comment ils trouvaient le temps. Le mariage de Pharaoh aussi battait de l'aile. Après son divorce, une fois le scandale apaisé, Louise m'a annoncé qu'elle me quittait.

Tous mes souvenirs de cette période baignent dans la pénombre : des après-midi d'hiver, des nuits sans fin à se disputer jusqu'à ce que Luke se réveille et fonde en larmes. J'avais l'impression qu'on passait ma vie à la déchiqueteuse. J'étais au bout du rouleau. C'était un hiver très froid, mais sans neige.

» J'ai obtenu la garde de Luke. Louise ne l'a pas réclamée. Après, j'ai fini ma thèse dans la seule université du pays qui permettait de bosser à distance. J'ai cherché du boulot, mais personne ne voulait de moi. J'ai fini par accepter un poste minable de technicien de labo. Pour subvenir aux besoins du gosse, comme tout bon parent célibataire.

— Puis elle est morte dans un accident d'avion, s'est souvenue Greta.

— Oui, il y a quelques années. Ils travaillaient en Alaska parce que Pharaoh avait reçu dix millions du ministère de la Santé pour monter un labo là-bas. Pharaoh aimait piloter. Un beau jour, Louise et lui sont partis explorer la chaîne des Brooks en avion, et on ne les a jamais revus. Certains ont parlé de suicide suite à un détournement de fonds, mais je n'y ai pas cru une seconde. Personne n'aimait la vie comme Richie Pharaoh.

— Ça a dû être dur.

— Pour être honnête, c'était un peu comme la mort d'un lointain cousin. Triste, mais pas dramatique. Ça faisait des années que je ne l'avais pas vue. Pareil pour Luke. Je pensais rarement à elle – ou à Richie Pharaoh – jusqu'à ce fameux mail de Martin.

Mensonge, bien sûr. Je ne m'étais jamais remis de ma séparation. Tous les jours, je voyais Louise sur le visage de Luke, et tous les jours, au boulot, devant le séquenceur d'ADN, je méditais sur les directions que ma vie aurait pu prendre.

Mais à ce moment-là de la conversation, j'en avais déjà plus dit à Greta qu'à ma propre sœur.

— Je suis désolé. Ça doit vous sembler ridicule.

— La vie est parfois pourrie, a lâché Greta en haussant les épaules. Je ne risquais pas de lui donner tort.

Rien n'avait changé sur l'Helbreen. Je me suis extrait de la cabine, grimaçant quand le froid a saisi mes articulations ankylosées.

— La crevasse est un cul-de-sac. Martin n'y était pas descendu avant qu'on le pousse. C'est vraiment mal tombé.

Mauvais jeu de mots, bien involontaire.

Facile de retrouver le moulin : quelqu'un – peut-être Annabel – avait installé un cordage de sécurité tout autour. J'ai retiré la protection tandis que Greta accrochait nos propres cordes au Sno-Cat. Il paraissait y en avoir des kilomètres.

— On va descendre loin ?

— Peut-être vingt mètres, peut-être cent, a-t-elle dit en me tendant un casque.

— J'aurais bien aimé en avoir un la dernière fois.

Mais en fait, je n'étais pas d'humeur à plaisanter. Remuer le passé m'avait drôlement secoué. Les images s'accrochaient comme après un rêve interrompu au moment crucial.

J'ai attaché mon baudrier à la corde avant de m'avancer avec prudence jusqu'au trou. Le vent et la neige avaient déjà quasiment refermé la brèche que j'avais ouverte en tombant.

— Moi d'abord, a dit Greta.

Elle a donné des coups de pied dans la neige pour agrandir l'orifice, puis s'est retournée afin d'entamer la descente en marche arrière.

Il ne me restait plus qu'à allumer ma frontale et à suivre le même chemin.

Journal d'Anderson

On croit que la glace est forcément humide au toucher, ne serait-ce qu'à cause de la chaleur des doigts. Mais pas dans un moulin. Les parois auxquelles je m'accrochais pour descendre restaient aussi sèches que de la pierre. Les trente et quelques degrés d'un corps humain ne comptent pas au cœur d'un glacier.

Le moulin s'enfonçait à pic sur deux mètres, puis s'inclinait pour offrir une pente plus douce. Je suivais Greta en essayant de ne pas me prendre dans les cordes. Le tunnel formait un cylindre quasi parfait, comme creusé à la machine. Les parois laiteuses évoquaient du marbre blanc.

Quand la pente est redevenue plus raide, j'ai préféré me mettre sur les fesses et me laisser glisser plutôt que gaspiller mes forces.

— *Stop !* s'est écriée Greta avec la voix d'une mère dont l'enfant va traverser la rue sans regarder.

Je me suis agrippé à la corde, juste à temps pour ne pas lui rentrer dedans. Elle s'est penchée sur le côté pour que je voie par-dessus son épaule. Mais la lumière de ma frontale plongeait dans les ténèbres.

— Heureusement que vous avez pu vous arrêter, a-t-elle ajouté.

Je me suis tortillé, et la lumière a fini par accrocher une lame scintillante qui coupait l'obscurité en deux. Une stalactite. Pas du genre à orner les gouttières après un coup de froid : celle-ci était plus grande que moi et sans doute plus large à la base. Son extrémité me paraissait aussi aiguisée qu'un couteau. Et on allait devoir passer dessous.

— C'est stable, ce machin ?

Sans répondre, Greta s'est accrochée à la saillie, a repris sa descente, et s'est bientôt changée en une tache de lumière qui diminuait peu à peu. Je n'osais pas regarder en bas.

J'ignore combien de temps je suis resté immobile à contempler la stalactite. Le bloc de glace semblait vaciller à chaque mouvement de ma frontale. Puis j'ai senti qu'on tirait sur la corde. J'ai dû basculer à mon tour. Finalement, ça allait : le trou était assez étroit pour que je puisse garder une main sur le descendeur et l'autre sur la paroi. J'avais juste une trouille bleue de cogner la stalactite.

Tout à coup, je me suis retrouvé suspendu dans les airs. J'ai agité les bras par réflexe, mais il n'y avait plus rien à quoi s'accrocher. Ayant lâché la corde, j'ai basculé en arrière, comme en apesanteur, avant de me redresser d'un coup de reins.

La corde oscillait dangereusement. Soudain, un gros craquement a retenti au-dessus de moi. Je suis descendu d'un bon mètre d'un coup, mais quelque chose tombait encore plus vite ; la stalactite m'a frôlé dans un grand courant d'air froid.

— *Attention !*

L'énorme masse de glace s'est écrasée au fond alors que j'étais de nouveau sur le dos, étalé comme un cadavre flottant dans une piscine. Ou comme Hagger dans la crevasse.

— Ça va ? ai-je crié.

L'attente a été un vrai supplice. Puis la voix de Greta s'est élevée des profondeurs.

— Je m'en sors.

J'ai encore dû m'agiter dans tous les sens pour rattraper la corde. Mes abdos souffraient le martyr et je suais à grosses gouttes. Quand mes mains ont cessé de trembler, j'ai pu en remettre une sur le descendeur et reprendre lentement ma progression. Une éternité plus tard, mes pieds ont touché la « terre ferme ». Mes jambes ont hésité à me soutenir.

Greta a rallumé sa frontale, dont elle avait économisé la batterie. Il y avait un mélange d'eau et de sang sur sa joue, là où un morceau de stalactite l'avait frappée.

— Je suis désolé, ai-je marmonné.

Excuses inutiles, comme son regard me l'a bien fait sentir.

J'ai promené le faisceau de ma frontale aux alentours. Nous nous trouvions au fond d'un puits d'une hauteur de cathédrale, dont le sommet se resserrait en goulot de bouteille. Je ne voyais aucune issue, à part une grosse fissure dans la paroi, au niveau du sol, qu'on ne pouvait guère qualifier de tunnel.

— Je ne vois pas comment passer par là.

— Martin l'a fait, a rétorqué Greta en me montrant des éraflures sur la glace.

Nous avons détaché les cordes, ôté les baudriers ; c'était la même impression bizarre qu'en conduisant sans ceinture, mais il n'y avait pas vraiment le choix : nous n'avions plus que quelques mètres de corde.

Et combien de chemin à parcourir ?

Je ne suis pas claustrophobe, mais là, j'ai cru que j'allais craquer. Je ne m'étais jamais enfoncé dans un si petit espace. Mon casque frottait la paroi tandis que mon menton touchait presque par terre. Je ne pouvais ni ramper ni même lever la tête pour regarder devant moi ;

je gisais sur le ventre, bras et jambes étirés, luttant pour gagner millimètre après millimètre. Quand je respirais, mon dos touchait la voûte. La panique me saisissait alors que j'imaginai ces millions de tonnes de glace en équilibre au-dessus de ma tête : ce minuscule tunnel pouvait disparaître d'un instant à l'autre.

J'entendais aussi la voix d'Annabel : « Le plus important à savoir, c'est que les glaciers bougent, bien qu'ils soient gelés. Ils sont fluides. La glace s'écoule très lentement, vers l'extérieur, entraînée par son propre poids. » À l'époque, son explication m'avait paru un peu abstraite.

Puis je me suis rendu compte que je respirais plus librement. Le tunnel s'était légèrement élargi, assez pour me permettre de lever la tête.

Ma frontale a fait scintiller un million de points lumineux, une voûte incrustée de diamants comme dans la caverne d'Ali Baba.

— Des cristaux de glace, m'a informé Greta.

En regardant de plus près, j'ai pu admirer leur perfection : de vrais miracles mathématiques, d'infimes excroissances de glace en forme de spirales hexagonales. J'en ai touché un du bout du gant, mais il s'est cassé en mille morceaux. J'ai failli en pleurer.

J'ai rampé en essayant de ne pas briser les cristaux avec mon casque. À chaque échec, une fine pluie de glace me tombait dans le cou pour me culpabiliser.

Le massacre a cessé au fur et à mesure que la voûte s'élevait, dégageant un tunnel cylindrique d'un diamètre équivalent à celui d'un égout. Une glace grise se mélangeait à la roche sur les parois, tandis qu'un ruban de glace laiteuse courait au sol tel un ruisseau.

J'ai défait mon casque afin d'ôter mon bonnet, et juste après, j'ai voulu ouvrir ma veste pour enlever aussi un pull.

— Merde !

— Quoi ?

J'ai montré à Greta la fermeture Éclair abîmée, qui n'avait pas survécu à la reptation dans le tunnel.

— Bon, je ne pense pas que je vais crever de froid.

En fait, je n'avais pas froid du tout. Poser une main sur la glace m'a confirmé qu'elle était presque fondante.

« La glace agit comme un isolant, comme une grosse couverture posée sur la roche. » Avec toute cette masse au-dessus de ma tête, ça ne me rassurait guère. Et le regard de Greta ne me rassurait pas non plus.

— La fermeture posera un problème quand on ressortira.

— On verra à ce moment-là, ai-je rétorqué en haussant les épaules.

La largeur du tunnel permettait d'y marcher normalement, mais Greta a préféré poser pieds et mains écartés sur les parois pour ne pas

toucher le ruban de glace, ce qui la faisait ressembler à une grosse araignée.

— C'est vraiment la meilleure méthode ?

— Oui, si vous voulez rester sec. (Elle a désigné la glace blanche d'un hochement de tête.) Il n'y a que le dessus de gelé. L'eau coule par en dessous.

Curieux, j'ai cassé la glace avec le talon de ma botte. Greta avait raison. J'ai retiré un gant pour plonger la main dans le petit torrent ; c'était froid au point de brûler la chair, mais quand je me suis essuyé les doigts sur la doublure de ma capuche, ils y ont laissé une traînée rosâtre.

— On est sur la bonne piste.

J'ai donc imité la posture de Greta pour passer en crabe au-dessus des flots. Ça m'a rappelé un jeu auquel je jouais avec Luke dans le parc près de la maison : deux troncs placés en V, qui s'écartaient au fur et à mesure jusqu'à ce qu'il ne soit plus possible d'avancer en gardant un pied sur chaque. Je tenais mon gamin au-dessus du vide – il était plus jeune – et j'écartais les jambes au maximum, genre gymnaste ou rocker des années quatre-vingt, puis on sautait à terre en éclatant de rire et...

J'aurais dû rester concentré. Mon pied a cogné un rocher, mes mains ont glissé sur la glace ; j'ai perdu l'équilibre et suis tombé droit dans le torrent.

Décharge électrique. J'ai avalé une gorgée d'eau si froide que mon cœur a loupé un battement. Le fond n'était pas loin, mais mon dos a rencontré un obstacle quand j'ai voulu me relever. J'étais coincé sous la glace, j'allais mourir, et seule l'envie de revoir Luke m'a empêché de céder à la panique.

Puis j'ai senti un choc contre ma joue. La glace venait de céder, me permettant de sortir la tête. Greta hurlait en me tirant des flots glacés.

Je me suis effondré contre la paroi du tunnel. J'étais trempé ; le froid me mordait les os comme si j'allais geler de l'intérieur. J'ai vomi de l'eau au goût de sédiments et de minéraux.

— On fait demi-tour, a dit Greta.

— Non.

Si je devais à nouveau ramper dans la fissure avec mes vêtements trempés, je gèlerais sur place jusqu'à devenir partie intégrante du glacier. Impossible de repasser par là.

Greta n'a pas protesté. Soit elle était d'accord, soit – probablement – elle ne voulait pas perdre de temps à me convaincre de ma propre bêtise.

— Alors il va falloir bouger.

J'ai repris ma progression, tremblant, frigorifié. J'avais du mal à coordonner mes mouvements, et quand je glissais, je n'avais pas la

force de me rattraper. Je tombais dans l'eau et Greta devait revenir me sauver. Je finissais presque par m'y habituer.

Je repensais à Martin. À ma surprise devant ses vêtements gelés. Il était venu là tout seul.

Ça en valait la peine ? lui ai-je demandé en claquant des dents.

Quand il s'agit de survivre, la réflexion cède place aux pures sensations corporelles. Je sentais chaque poil soulevé par la chair de poule, chaque goulée d'air dans mes poumons. Le froid de mes os et la chaleur de mon sang se livraient une lutte sans merci.

Certains disent que le monde périra dans le feu,

D'autres disent dans la glace.

Pour ce que j'ai goûté du désir,

Je soutiens ceux qui préféreraient le feu.

Une fois ces vers éclos dans ma tête, ils y ont tourné en boucle sans pitié, comme des bribes de musique les nuits d'insomnie. Du bruit blanc. Pour oublier.

Le tunnel se terminait par un chaos de glace et de rochers noirs. J'étais rentré si loin en moi que j'ai failli ne pas le remarquer, mais un bruit d'eau a traversé ma carapace, une eau invisible qui coulait de la roche pour plonger dans le torrent.

— La mine, a dit Greta comme s'il n'y avait rien de plus normal.

Nous avons escaladé le dernier obstacle pour déboucher dans un monde sali par la poussière de charbon. Une multitude de tunnels, lisses et réguliers, se croisaient à angle droit. L'ensemble évoquait un grand vide sanitaire plutôt qu'une mine.

Il aurait été facile de s'égarer dans un tel labyrinthe. Parfois, les planches de bois qui étayaient le plafond portaient des inscriptions en cyrillique que j'étais bien incapable de déchiffrer. Heureusement, il suffisait de remonter le courant, lequel s'était creusé son propre chenal dans la roche. Peu à peu, un vrombissement mécanique s'est mêlé au bruit de l'eau.

Devant nous, une lueur blanchâtre, fantomatique, se détachait des ombres et des traces de suie. J'ai d'abord cru à une illusion créée par ma frontale, mais j'avais beau tourner la tête, la lumière ne bougeait pas.

Un mur de béton. De l'eau jaillissant d'un tuyau de drainage y formait la source de notre petit torrent. Juste au-dessus, la porte ronde à manivelle semblait sortir tout droit d'un sous-marin.

J'ai tenté d'actionner la manivelle, mais j'étais trop faible. Greta a joint ses efforts aux miens et le mécanisme n'a pas résisté longtemps. La porte s'est ouverte vers l'intérieur en chuintant ; une lumière

jaunâtre nous attendait de l'autre côté.

— Rien ne ferme sur Utgard.

D'autant plus dans cet endroit : une montagne, un glacier et une mine abandonnée suffisaient à repousser la plupart des curieux. Sans oublier que l'on avait assassiné le dernier visiteur en date.

Greta a dû penser la même chose, car elle a aussitôt chargé une fusée dans son pistolet de détresse. Dans un monde normal, c'est là que j'aurais pris mes jambes à mon cou : retour au Sno-Cat, puis à Zodiac, puis à Cambridge, où Luke m'attendait.

Mais ma vie n'avait plus rien de normal et je frisiais l'hypothermie ; si je ne bougeais pas, j'allais me transformer en statue de glace.

Je me suis donc glissé à travers la porte.

Journal d'Anderson

Je n'ai pas vraiment été surpris, car je n'attendais rien de particulier. Qu'aurais-je pu considérer « normal » de trouver au fond d'une mine abandonnée dans une île de l'océan Arctique ? Mais ce que j'ai découvert était en bonne place au classement de ce que je n'attendais pas. On aurait dit un hôpital ou une usine *high-tech*. Des murs et un sol blancs, immaculés. Un éclairage de travail fluorescent. Un grand réservoir cylindrique se dressait au centre de la pièce, rempli d'un liquide bleuâtre qui fumait et bouillonnait doucement ; une poignée de tuyaux l'alimentaient depuis le plafond tandis qu'une valve, dans la partie inférieure, permettait sans doute l'évacuation vers la mine. Un écran d'ordinateur affichait des mesures de contrôle en temps réel.

Je me suis tourné vers Greta, qui me couvrait avec son pistolet de l'autre côté de la porte.

— C'est...

Il m'attendait. Caché dans les ombres, sachant que j'allais venir. Je n'ai rien vu. Un léger bruit derrière moi, suivi d'un grand coup dans le dos, comme si un train me rentrait dedans. J'ai roulé durement à terre, et mon agresseur m'a sauté dessus avant que je puisse me relever. Il a pris ma tête entre ses mains. Il a serré. Quelle force ! J'ai cru que mon crâne se brisait ! Greta a crié quelque chose, j'ai crié en retour, mais les grosses mains m'empêchaient d'entendre. Le type a ramené ma tête vers lui, comme s'il voulait l'embrasser, puis l'a écrasée violemment contre le sol carrelé. Un voile noir est descendu devant mes yeux. Greta n'était plus qu'une vague silhouette, qui n'osait pas tirer tant que l'homme serait juché sur moi.

Elle a essayé de passer la porte à son tour, ce qui l'obligeait à se pencher en avant. Le type avait prévu le coup ; il s'est relevé à une telle vitesse que Greta n'a même pas pu lever son arme. Il l'a repoussée en arrière et a fermé la porte si brutalement que le carrelage a vibré dans mon dos. Puis il a tourné la manivelle avant de la sécuriser avec une barre de fer.

J'ai vu un instant la manivelle trembler ; Greta tentait de l'actionner, mais la barre l'en empêchait.

L'homme est revenu vers moi, dissimulant la porte tel un gros monstre noir ; il a fallu qu'il s'accroupisse pour que je distingue enfin ses traits. Des joues rondes, un front haut, et de grands yeux marron qui me rappelaient ceux de Luke. Avec une expression étonnamment douce comparée à la violence de l'attaque. J'ai voulu l'écarter de moi, mais je n'avais même plus la force de bouger.

Un souvenir. J'étais allongé sur la glace, contemplant une silhouette bras levé, prête à frapper.

— Qui êtes-vous ? ai-je murmuré.

Il m'a soulevé et jeté par-dessus son épaule. Je voyais mon reflet dans le carrelage. Il m'a transporté comme dans un rêve de pièce en pièce, un monde étrange que je découvrais tête-bêche. Ici, une sorte de salle d'opération, avec des placards métalliques, une table du même matériau, et des scalpels posés sur un plateau. Là, des dizaines de séquenceurs d'ADN alignés comme à la parade. L'espace d'une folle seconde, je me suis cru de retour à Cambridge. Et ensuite, une pièce remplie jusqu'au plafond de boîtes de conserve.

Derrière la porte suivante, encore un nouveau décor. Une lumière tamisée, de gros bocal à échantillons aux reflets de miroirs déformants. J'y distinguais malgré tout des formes monstrueuses plongées dans un liquide rouge sang : d'horribles masses de chair d'où sortaient têtes et membres. J'ai fermé les yeux sur ces créatures de cauchemar.

Quand je les ai rouverts, l'homme infatigable montait un escalier en fer menant à une dernière porte. Laquelle donnait, cette fois, sur un espace de vie.

On aurait dit une friche industrielle reconvertie en appartement huppé. Des murs de béton, dont un muni d'une télévision et un autre de trois piscines peintes par David Hockney. Une table en verre couverte de papiers, des fauteuils en plastique, une lampe anguleuse qui diffusait une douce clarté jaune. Seule la tasse de thé apportait une touche humaine.

Le couple se tenait debout près de la table, tels deux hôtes attendant des invités en retard.

Lui arborait un visage ridé, buriné, et une barbe grise bien taillée. Elle, des cheveux blonds tirés en arrière par une queue-de-cheval. Tous deux portaient des chemises écossaises et des pantalons en velours côtelé. On aurait dit un couple de retraités actifs, sauf que cette femme n'était pas plus vieille que moi. Pour être exact, elle était même plus jeune de cinq mois.

L'homme s'est approché comme pour me serrer la main ; sa compagne est restée en arrière, avec le regard hésitant de celle qui aurait préféré ne pas m'inviter. La pièce a tourné quand mon agresseur m'a déposé – en douceur – dans un fauteuil. Je n'avais plus la tête en

bas, mais le monde n'était pas revenu à la normale pour autant.

— Vous devriez être morts.

Journal d'Anderson

J'avais un million de questions à leur poser. À commencer par la plus évidente.

— Qu'est-ce que vous faites là ? Je pensais que vous étiez morts.

Louise restait près de la lampe. La regarder m'éblouissait.

— Tu t'es trompé, a dit Pharaoh. Comme souvent. D'ailleurs, aucune loi ne nous oblige à prouver que nous sommes vivants.

Une voix si familière. Un baryton précis, autoritaire et un peu pédant, en opposition avec les idées vibrionnant sans cesse dans sa tête. Il s'est tourné vers son sous-fifre pour lui demander si j'étais venu seul.

— Il était avec une femme. Je l'ai enfermée dans le tunnel minier.

Je l'entendais pour la première fois. Une voix douce, presque atone, celle de quelqu'un qui s'exprime rarement en public.

Pharaoh a grimacé. Comme chaque fois qu'il n'obtenait pas les résultats escomptés : une rage contenue à grand-peine, un ton cassant qui vous ravalait plus bas que terre.

— Va la chercher.

Sa réputation suffisait à intimider des thésards, voire des collègues chercheurs, mais pas l'homme qui se tenait derrière moi. Je l'ai senti se déplacer, menaçant, tandis que Louise avançait d'un pas comme pour stopper une bagarre. Elle avait l'air effrayée, ce que je pouvais comprendre ; j'étais bien placé pour connaître la force de ce type.

Mais Pharaoh était si sûr de lui qu'il a réussi à lui faire baisser les yeux.

— Tout de suite.

— Laissez-la tranquille ! me suis-je écrié. Elle ne sait rien.

Personne ne m'écoutait. Louise s'est détendue dès que la porte s'est refermée sur le géant. Pas moi. Je pensais à Greta, et priaï les dieux auxquels je ne croyais pas pour qu'elle réussisse à s'échapper, à filer jusqu'à Zodiac demander de l'aide. Même si j'avais du mal à croire qu'on viendrait me délivrer au cœur de la montagne. Du mal aussi à croire aux fantômes de Louise et de Pharaoh.

Ils m'ont donné des vêtements secs et une tasse de thé brûlant. Puis, dans une horrible parodie de nos dîners à Cambridge, nous nous

sommes installés autour de la table pour discuter. À quoi s'amusaient-ils, à l'époque, quand je sortais de la pièce ?

— Tu nous as demandé ce que nous faisons là, a repris Pharaoh. Tu as parcouru le bâtiment, pas vrai ? Je suis sûr que tu peux deviner.

J'ai essayé de ne pas repenser aux gros bœufs.

— Des bactéries qui bouffent les tuyaux de forage ?

Pharaoh a rigolé.

— Oui, c'était une petite expérience amusante. Un micro-organisme conçu pour métaboliser les polymères des tuyaux. Du pur sabotage. Je n'aurais pas apprécié que cette compagnie pétrolière s'intéresse de trop près à notre île.

— Pourquoi Utgard ?

— Parce que c'est l'un des seuls endroits au monde où l'on peut s'affranchir de la tyrannie des morales populaires.

Il avait toujours affectionné ce genre de grande phrase.

— Donc un endroit sans gouvernement, ai-je précisé.

— Sans restriction à la poursuite de la connaissance.

— Sans questionnaire d'éthique.

J'ai regardé Louise, mais ça ne l'a pas fait réagir. Elle avait oublié ce détail. Si tant est qu'elle s'en soit jamais préoccupée.

— Si tu veux bien, Thomas, commençons par le commencement. (À part ma mère, Pharaoh était le seul à m'appeler Thomas. Il a soupesé un presse-papiers ramassé sur la table : un morceau de jais poli que j'avais offert à Louise lors d'un week-end à Whitby.) Du carbone. C'est tout ce qui compte. Toi, moi, les oiseaux, les abeilles, les fleurs ; chaque molécule de notre corps a commencé par un atome de carbone. Quand la Bible dit que Dieu a créé la vie, elle devrait plutôt dire qu'il a créé le carbone.

Sans doute un extrait d'une conférence à laquelle je n'avais pas assisté. Pharaoh savait – justement – donner vie à ses explications. À l'entendre, on avait l'impression de voir les molécules s'aligner en rang d'oignons.

— Mais le carbone a des mœurs douteuses, a-t-il enchaîné. Il est prêt à s'accoupler avec n'importe quoi. S'il se mêle à l'azote ou à l'hydrogène, il peut engendrer la vie. Mais s'il baguenaude avec deux atomes d'oxygène, alors le danger du CO₂ plane sur nos têtes. Tu sais comment les experts de l'énergie les plus optimistes nomment les combustibles fossiles ? Du soleil enterré. La lumière qui a éclairé notre planète il y a cent millions d'années. Les plantes stockent l'énergie sous forme de carbone ; elles vivent, meurent, puis s'enfoncent sous terre où la pression finit par changer le carbone en charbon ou en pétrole. Brûler ces combustibles libère le carbone, qui va rejoindre l'oxygène de l'air pour transformer une vie très ancienne en gaz néfaste.

» La Terre va plus changer au cours du siècle prochain que durant les derniers dix mille ans. La population mondiale a augmenté de six milliards d'individus en cent ans, et le rythme ne ralentit pas. Quant au modèle économique mondial, il nous dit qu'il faut voyager en avion, acheter des voitures, des iPads et des climatiseurs, pour échapper à la catastrophe financière. Mais revenons-en au carbone. La dernière fois qu'il y en a eu une telle concentration dans l'atmosphère, le Groenland ressemblait au Connecticut et il y avait des plages à Philadelphie. Si on voulait arrêter l'accumulation maintenant, il faudrait éteindre toutes les centrales et tous les moteurs du monde dès demain, et ne pas les redémarrer avant cinquante ans. Au lieu de ça, la Chine inaugure une nouvelle centrale à charbon tous les trois jours. Si on calcule sur la base du fameux « soleil enterré », alors on déterre chaque année cinq cents ans de soleil qu'on réexpédie aussitôt dans l'atmosphère.

— C'est bizarre, tu ne m'as pas laissé le souvenir d'un grand ami des arbres. Qu'est-ce que tu testes ici ? Un carburant propre ?

Pour ce que j'en savais, Pharaoh ne s'était jamais intéressé qu'à la génétique.

— Tu ne vois pas assez loin, Thomas. C'est ton gros défaut. (Il s'est tourné vers Louise, qui a acquiescé.) Nous avons franchi les limites, la planète ne s'en remettra pas. Notre seule chance, c'est l'adaptation. Voilà ce qui m'intéresse. Rien d'autre au monde n'a d'importance.

Pharaoh avait toujours été un sacré baratineur. Je l'avais vu hypnotiser toutes sortes de publics, depuis les candidats thésards jusqu'aux amphibourrés à craquer, en passant par les types qui signaient des chèques à huit chiffres. Mais là, c'était différent. Plus affirmatif, plus dans l'expression d'une certitude que dans l'envie de convaincre. « Messianique », voilà le mot qui venait à l'esprit.

— Tu as déjà entendu parlé de « géo-ingénierie » ? a-t-il repris. C'est la théorie selon laquelle il faudrait modifier la planète elle-même pour s'en sortir. Avec des miroirs dans l'espace qui renverraient le rayonnement solaire, ou du fer déversé dans les océans pour qu'ils absorbent plus de CO₂. Même si c'était possible... À quel coût ? Avec quels risques ? (Il a fait onduler ses doigts avant de les serrer en poing, un geste qui rythmait souvent ses discours.) J'ai donc décidé de prendre le problème à l'envers.

» Je suppose que tu connais la théorie du Dessein intelligent ? Une absurdité, bien sûr, inventée par des théistes qui ont peur de prononcer le mot « Dieu ». Leur prémisse est fausse. S'ils se comportaient en scientifiques, ils seraient forcés de reconnaître qu'il n'y a aucun dessein à l'œuvre, encore moins *intelligent*. De la beauté, oui. De la grandeur, assurément. Mais comment voir un dessein dans un tel foutoir ? Un milliard d'années bourré d'impasses, d'essais ratés

ou obsolètes. Autant de rebuts dont notre génome ne s'est jamais débarrassé. (Le poing s'est rouvert.) Pourquoi Paris est-il plus beau que Los Angeles ? Parce que la ville a été construite – ou plutôt reconstruite – par un seul homme. Avec de l'élégance, de la proportion, en éliminant ce qui ne servait plus. Là où L.A. se contente d'accumuler des millions d'habitants prenant chacun de petites décisions égoïstes.

— Je crois qu'ils appellent ça la sagesse des foules.

— La sagesse des foules, elle nous a menés au bord du gouffre. Tu sais ce qui se passe quand l'environnement d'une espèce change trop vite par rapport à ses capacités d'évolution ?

— L'extinction, a répondu Louise.

Pendant que Pharaoh donnait son cours, elle restait sagement assise à côté de lui, immobile sauf pour tripoter son alliance. Elle n'en portait pas quand nous étions mariés, parce qu'elle disait que ça gênait les manipulations au labo.

— Je ne voudrais pas paraître arrogant, ni me prétendre visionnaire. Je me contente d'étudier les données sans préjugés. Et je sais que je peux y arriver. Reconstruire l'humanité.

J'ai éclaté de rire, ce qui m'a valu le plaisir de le voir se renfrogner. Le charme était rompu. Ils se tenaient là tous les deux, bien droits, austères comme le couple de paysans d'*American Gothic*, le tableau de Grant Wood. Ridicules.

— C'est pour ça que tu te caches ici ? Pour écrire un roman de science-fiction ?

J'espérais le déstabiliser à nouveau, mais il a repris le contrôle de lui-même et m'a gratifié d'un sourire méprisant.

— La biologie de synthèse n'est pas une fiction, Thomas. Tu devrais le savoir.

— Tu veux parler de la bactérie du Maryland ?

Pharaoh est un chercheur brillant, mais même à l'époque où je bossais avec lui, il n'était pas seul à travailler sur la biologie de synthèse. Il y a deux ans, une équipe du Maryland est parvenue à créer une bactérie totalement artificielle. Leurs résultats ont produit un certain effet dans le milieu.

— Cette bactérie était un jeu d'enfant, un puzzle à deux pièces. Moi, je peux tout.

— Impossible.

— Laisse-moi te prouver le contraire. Tu crois que je suis venu ici pour le climat ? ou pour les sorties ? Le Maryland est déjà d'un ennui mortel, mais là...

— Ce dont tu parles, il faudra cinquante ans pour y arriver. Si on y arrive un jour.

— Regarde la Seconde Guerre mondiale. En six ans, on a inventé le

radar, la fusée, le réacteur, la bombe atomique et même les collants en Nylon. Pourquoi ? Parce que, en temps de guerre, on fonce droit devant. Les gars du Maryland auraient pu créer leur bactérie dix ans plus tôt. Mais la paperasserie les a retardés. Tu sais combien de temps ça met d'obtenir une autorisation du comité d'éthique sur ce genre de recherches ? Prends les cellules-souches. Un potentiel énorme, bridé depuis trente ans par les curés et les politiciens.

» C'est d'une hypocrisie sans nom. N'importe quel idiot qui bande peut créer une nouvelle vie, et le gouvernement subviendra à ses besoins sans poser de questions alors que cette vie sera sans doute – je cite Thomas Hobbes – vilaine, courte et bestiale. Mais essaie donc de bosser en laboratoire sur quelque chose qui pourrait profiter à toute l'humanité...

— Impossible, ai-je répété plus fort.

— Impossible, ça veut juste dire que personne n'a réussi. Moi, Thomas, j'ai réussi. Louise et moi avons passé en revue chaque codon du génome pour en éliminer le superflu, les points faibles, les redondances. Puis nous avons stimulé les attributs positifs avant de tout assembler de nouveau, pièce par pièce. Chacune des trois milliards de paires de bases. Et ce afin d'obtenir un être plus intelligent, plus fort, plus compétent. L'humanité 2.0, si tu préfères. (Des pas lourds ont retenti sur l'escalier métallique. La porte s'est ouverte. Pharaoh a souri.) Quand on parle du loup...

Journal d'Anderson

Il était seul. Sans Greta. C'est ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, même si le soulagement n'a duré que le temps d'imaginer ce qu'il avait pu lui faire subir.

J'avais enfin le loisir de l'observer en détail. Il portait un pantalon de treillis et un tee-shirt noir trop serré aux biceps, ce qui ne m'étonnait guère vu sa carrure. Rasé de frais, les cheveux coupés court derrière et sur les côtés, auxquels s'accrochaient quelques flocons.

— Où est-elle ? a demandé Pharaoh.

— Chute de glace. Pas pu passer.

Il a épousseté la neige sur ses épaules. J'ai repensé à la fissure étroite dans laquelle je m'étais faufilé, et j'y ai vu Greta écrasée sous une montagne de glace. J'avais envie de hurler.

— Tu as retrouvé son corps ? (Le géant a secoué la tête.) Alors elle a pu s'échapper avant que la glace bloque le passage. Prends une motoneige et file sur le glacier voir si elle ressort de l'autre côté.

Mais l'homme n'a pas bougé. Il me dévisageait.

— C'est vrai, a repris Pharaoh, vous n'avez pas été présentés. Thomas, voici Thomas.

Je n'écoutais pas, trop occupé à m'inquiéter pour Greta et à calculer si j'avais une chance de me débarrasser du géant en le poussant dans l'escalier. Il m'a fallu une bonne seconde pour réagir.

— Il s'appelle...

— Nous avons décidé de lui donner ton nom.

— Ça nous paraissait logique, a ajouté Louise.

— Comme une seconde chance.

— Nous t'aimons encore beaucoup, tu sais.

J'ai contemplé l'autre Thomas avec un mélange d'étonnement, de doute et de soupçon. J'attendais qu'il se rapproche, mais il est resté sur le seuil comme un enfant puni.

— C'est quoi, ce type ? (J'avais parlé si bas que j'ai dû répéter.) *C'est quoi, ce type ?*

— Tu connais déjà la réponse, a dit Pharaoh.

J'ai croisé le regard de mon ancien mentor. Ce n'était plus comme autrefois, au labo, quand je finissais toujours par baisser les yeux.

Pharaoh voulait que je le croie. Peut-être même en avait-il besoin. Après tant d'années de travail secret, il avait enfin créé son chef-d'œuvre et désirait la reconnaissance qui allait avec.

— N'hésite pas à étudier son génome, a-t-il insisté. J'ai tout le matériel nécessaire. Tu verras ce que personne n'a vu avant toi.

Les spécialistes de la réalité virtuelle ont une expression pour décrire la répugnance provoquée par une simulation presque parfaite d'un être humain : « la vallée dérangeante », le moment où les derniers petits défauts inspirent un profond dégoût. J'éprouvais la même sensation devant cette créature – je refusais de l'appeler Thomas – qui paraissait si réelle de prime abord. Au fond de moi, je savais que quelque chose n'allait pas. Mais je ne parvenais pas à l'exprimer.

— Quel âge a-t-il ?

— Huit cent soixante-huit jours. Deux ans et quatre mois. (Pharaoh a éclaté de rire en voyant ma tête.) Beau bébé, hein ?

— Comment peut-il être... ?

— Si grand ? Une erreur. (Léger rictus au coin des lèvres : il avait toujours détesté les erreurs.) L'un des segments raccourcis se trouve en fait avoir une influence sur le développement et la réplication des cellules. Il vieillit vingt fois plus vite que la normale. Nous y remédierons la prochaine fois.

Un éclair de peur a traversé le visage de la créature. Un visage d'enfant : des joues rondes, la peau bien lisse. Comme Luke quand il marchait encore à quatre pattes.

— Et le langage...

— Nous lui donnons des cours depuis deux ans. Les gènes de l'intelligence générale, dite « G », sont assez faciles à identifier. C'est la première zone que nous avons améliorée. Vu son développement rapide, on peut dire qu'il excelle dans l'art de la conversation. Et ce n'est pas non plus un mauvais joueur d'échecs.

Plus je regardais la créature et plus je comprenais ce qui m'avait porté d'instinct à croire au discours hallucinant de Pharaoh. Il n'y avait pourtant aucun indice évident : pas de grosses cicatrices sur les joues ni de boulons dans le cou, comme la créature de Frankenstein. Quant à sa taille, même impressionnante, elle n'était pas inhumaine. Les bras, les jambes, le nez, la bouche, rien à redire. Rien non plus aux yeux qui, paraît-il, sont les fenêtres de l'âme. Le problème venait plutôt de l'ensemble, de l'assemblage. La nature nous habitue à certaines proportions ; les siennes étaient subtilement différentes. Pharaoh aurait sans doute dit « meilleures ».

La créature me scrutait toujours, comme si elle attendait quelque chose de moi. Plus que ça : comme si elle *convoitait* quelque chose.

— Vas-y, lui a ordonné Pharaoh. Avant que la fille retourne à

Zodiac.

La créature – impossible de lui donner un autre nom – a fini par tourner les talons. Je savais que je n'avais aucune chance de l'arrêter, mais j'ai essayé quand même, pour Greta. Je n'y ai récolté qu'une nouvelle ecchymose et un regard dédaigneux de Pharaoh.

Je me suis rassis à la table en me massant le bras. J'imaginai avec horreur Greta survivre à la chute de glace, se faufiler dans les tunnels, se hisser le long de la corde vers le petit disque de lumière, vers le salut, et ressortir enfin dans le froid quelques instants avant de sentir les mains du monstre se refermer sur sa gorge.

Mais c'était déjà trop optimiste. Elle avait sans doute été écrasée par la glace.

Je devais parler ou j'allais devenir fou.

— Quel a été le protocole utilisé ?

Pharaoh s'est fait un plaisir de répondre. De se vanter.

— Le même que l'équipe du Maryland. Le même, d'ailleurs, que l'institut Roslin avec la brebis Dolly. Nous avons injecté le génome modifié dans un œuf humain dépouillé de tout matériel génétique, puis nous avons implanté cet œuf chez un hôte pour lui permettre de se développer *in vivo*.

In vivo. Dans le ventre d'une femme. J'ai regardé Louise.

— Tu as porté cette... créature ?

— Nous préférons le terme d'être humain de synthèse, a précisé Pharaoh.

J'ai repensé aux masses de chair qui flottaient dans les bocaux. Une expression m'est aussitôt venue à l'esprit : « embryon viable ». Pharaoh avait l'air de dire que ça s'était fait tout seul, mais la science n'est jamais aussi simple ; rien ne réussit du premier coup. Il avait fallu près de trois cents essais pour produire Dolly.

Je n'arrivais pas à éprouver une once de compassion.

— Tu aurais mieux fait de t'intéresser à ton vrai fils. Il continue à faire des cauchemars la nuit parce qu'il pense qu'il n'a pas de mère.

Attaquer Louise de front est une entreprise périlleuse. Quand elle prend un coup, elle le rend au centuple. Elle a posé les mains à plat sur la table, épaules tendues, comme un nageur prêt à plonger.

— Tu t'es chargé de Luke parce que c'était le seul domaine dans lequel tu pouvais me surpasser.

Elle m'avait déjà lancé cet argument à la figure, mais cette fois, je ne comptais pas entrer dans son jeu. Comme Louise n'a rien ajouté, j'en ai profité pour jeter un nouveau coup d'œil autour de moi. Une fois passé l'impression de chic postindustriel, ça ressemblait juste à un appartement de base. Une petite kitchenette dans le coin, plus deux portes qui devaient mener à la chambre et à la salle de bains. L'argent, d'où qu'il vienne, passait d'abord dans le labo.

— Qui paie ?

— Il me restait des reliquats de bourse, a dit Pharaoh. Le complément est venu d'une poignée de mécènes visionnaires... et discrets. De toute façon, nos frais généraux ne sont pas très élevés à part le matériel et un peu de soutien logistique hors site.

— Hors site ?

— Les livreurs d'UPS ne viennent pas jusqu'ici, a-t-il expliqué avec un sourire ironique. Je paie le cuisinier de Zodiac pour qu'il commande ce dont nous avons besoin, puis qu'il dépose la marchandise à un endroit précis.

— Danny est complice ? me suis-je exclamé, les yeux écarquillés.

— Il pense soutenir une vaste organisation antiterroriste. Et nous disposons aussi d'un technicien en Islande. Tu comprends bien que nous avons besoin d'une grosse puissance de calcul, donc de beaucoup d'électricité pour les ordinateurs, ce qui est une denrée rare par ici. Les calculs sont effectués sur des serveurs basés à Reykjavík – et protégés par la législation sur les données – avant d'être transmis à Utgard. Ton collègue, Bob Eastman, a découvert notre émetteur-récepteur à Vitangelsk.

— Il travaille pour toi, lui aussi ?

— Pas du tout. (Pharaoh a joint les mains, comme face à un gros problème.) Eastman est un danger pour nous. Bien plus que ce pauvre Martin Hagger.

— Mais Martin t'a percé à jour.

— Presque.

— Donc tu l'as tué. (Mon impuissance et ma colère se focalisaient soudain sur ce point.) Toi qui tiens de grands discours sur la vie...

— La Vie, avec un grand V.

— Tu veux fabriquer de meilleurs êtres humains ? Alors tu devrais commencer par améliorer certaines de tes propres caractéristiques.

— Thomas, je n'ai pas tué Martin Hagger.

— Il allait te démasquer !

— J'avais trouvé un moyen de le... décourager. D'après toi, qui a suggéré à *Nature* de réexaminer les résultats de Hagger ? Qui a – très discrètement – convaincu Francis Quam que la présence de Hagger impacterait ses précieux financements ? Tout était sous contrôle.

— On ne dirait pas.

— Circonstances imprévues. (Il a de nouveau serré le poing, telle une fleur refermant ses cinq pétales.) Pendant un moment, nous avons autorisé Thomas – notre Thomas – à vivre à la surface. Nous pensions que c'était important pour son développement, et nous souhaitions aussi l'observer en environnement réel. Thomas est assez peu sensible aux températures extrêmes, qu'elles soient chaudes ou froides ; il s'était installé à Vitangelsk, dans un bâtiment abandonné. Et puis un

beau jour – samedi dernier pour être exact –, il est tombé sur Hagger près de notre sortie de secours.

— Il a eu peur, a ajouté Louise. Il ne savait pas ce qu'il faisait.

Elle avait l'air terriblement fatiguée. Des cernes sous les yeux, le teint trop pâle. Elle ne devait pas beaucoup voir le soleil, mais ce n'était pas la seule explication. Vivre confinée avec Pharaoh devait mettre ses nerfs à rude épreuve. Il s'était toujours nourri des autres pour alimenter sa propre énergie, ce qui avait poussé de nombreux thésards au surmenage.

— Hagger l'a provoqué et Thomas a réagi trop brutalement, a dit Pharaoh d'un ton brusque. Son développement émotionnel n'est pas encore à la hauteur de ses capacités physiques et mentales.

J'ai de nouveau imaginé Greta remontant la corde vers la lumière.

— Donc il a un corps de lutteur, le cerveau d'un génie, mais la moralité d'un enfant de deux ans. Il y a un nom pour ça dans la vraie vie. Ça s'appelle un psychopathe.

— Le débat est ouvert sur la comorbidité de certains comportements désirables ou non. Ce qui est socialement acceptable peut mettre en danger la survie de l'espèce. Comment cette dualité va jouer sur le développement de Thomas est l'un des enjeux majeurs de ces prochaines années.

— C'est lui qui a saboté l'avion ?

— Il ne supportait pas de te voir partir. (Encore ce drôle de sourire, comme s'il savait que je ne comprenais pas ses sous-entendus.) Thomas éprouve une certaine fascination à ton égard. C'est aussi lui qui t'a attaqué sur le glacier. Mais il t'a reconnu, il a compris qui tu étais, et il t'a laissé la vie sauve.

La silhouette bras levé. Le regard posé sur moi. Le sursaut de recul au moment de frapper.

— Pourquoi Thomas s'intéresserait-il à moi ?

— Nous ne l'avons pas créé *ex nihilo*. La manœuvre aurait pris beaucoup trop de temps. Nous avons préféré partir d'un génome existant, que nous avons ensuite amélioré. Pourquoi réinventer la roue ? Thomas est au courant. Il pense sans cesse à son frère jumeau.

Là, j'ai reçu un sacré coup de poing dans l'estomac.

— Tu as utilisé mon ADN ? *Mon* ADN ? Pour fabriquer cette...

J'avais envie de lui casser la gueule, mais je devais d'abord en apprendre plus.

— Non, pas le tien. Vous ne partagiez que cinquante pour cent de votre patrimoine génétique. Avant améliorations, bien sûr.

Louise tentait de m'observer sans croiser mon regard. Un peu comme moi, parfois, au labo. Pharaoh s'est tourné vers elle.

— À toi de lui dire.

La tasse de thé a vibré quand Louise s'est accrochée à la table pour

ne pas trembler.
— Il parle de Luke.

Journal d'Anderson

Un flot d'émotions inconnues m'a submergé.

— Tu as utilisé l'ADN de notre fils pour faire ça ?

Ce n'était même pas ce qu'ils m'avaient dit de plus bizarre depuis mon arrivée. En fait, ça paraissait affreusement logique. Mais c'était le morceau le plus dur à avaler.

Louise a hoché la tête. Je lui ai demandé comment elle avait opéré.

— Le sang du cordon ombilical.

Un sang plein de cellules-souches. À la naissance, on peut en prélever un échantillon et le congeler ; Louise avait insisté pour prendre cette option même si ça coûtait 1 000 £ dont nous avons bien besoin par ailleurs. « Imagine qu'il ait la leucémie ou qu'il ait besoin d'une transplantation : seules des cellules-souches pourraient le sauver. » J'avais accepté, évidemment. Pour Luke.

C'était comme si l'on m'arrachait ce que j'avais de plus important au monde, pour le piétiner sous mes yeux.

— On avait fait ça pour lui. Pas pour... (Je n'avais plus peur de le dire.) Pas pour ce *monstre*.

Je me suis levé. La colère et la souffrance accumulées depuis des années attendaient de se décharger en un unique éclair de haine. J'étais prêt à mourir. Si elle mourait aussi.

Pense à Luke. Il m'attendait à la maison. Malgré la tension qui régnait dans cette pièce, je ne représentais pas une menace pour Pharaoh. Il n'avait violé aucune loi puisqu'il n'y en avait pas sur Utgard. Mieux, le monde entier verrait en lui un vrai génie si je révélais ses découvertes. L'Einstein de la biologie. Ou l'Oppenheimer. À condition que je parvienne à garder mon calme.

J'ai fait l'effort de me rasseoir, les mains crispées sur les accoudoirs.

— Quelle est la suite des opérations ?

Pharaoh est allé à la kitchenette, d'où il a rapporté un verre et une bouteille de whisky. Il s'en est servi une bonne rasade. Sans m'en proposer.

— Nous ne comptons pas écrire un article pour *Nature*, si c'est là ta question. Annoncer à la face du monde que sept milliards de

personnes sont obsolètes ne nous rendrait pas très populaires. Ma compagnie est en train de breveter – toujours discrètement – certaines technologies de pointe que nous avons développées. Celles-ci seront révélées au fur et à mesure, le temps d'éduquer l'opinion publique, pour qu'au bout du compte cette pratique devienne aussi normale, aussi naturelle qu'un simple vaccin.

Beau discours. Grandiloquent, persuasif. Si j'avais été un investisseur, j'aurais sans doute déjà sorti mon carnet de chèques. Mais ça semblait quand même un peu vague pour quelqu'un d'aussi précis que Pharaoh. Ce qu'il décrivait pourrait se produire ou non en fonction des circonstances, mais il n'y avait pas vraiment de plan d'ensemble. En fait, il avait juste voulu prouver qu'il en était capable. Assouvir ses fantasmes. Tenir le pouvoir dans ses mains.

— Et moi ? Je vais finir au fond d'une crevasse ?

Nouveau rictus exaspéré.

— Je t'ai déjà dit...

— C'est ta créature qui s'occupera du sale boulot ?

— Je ne suis pas un meurtrier, Thomas. Je travaille pour *améliorer* la vie, pas pour la détruire.

— Et *lui*, alors ? Tu vas l'emmener à New York, le faire parader sur Broadway ? C'est la couverture de *Time* assurée.

— J'aurais trouvé plus approprié de passer dans *Life* – la Vie – si le magazine avait encore existé. (Il a ricané bêtement.) Non, Thomas va rester ici. Son développement accéléré ne lui donne que quelques années d'espérance de vie. Nous allons l'observer jusqu'au bout et en tirer des enseignements pour la prochaine génération. Utgard est un endroit parfait pour ce travail. Une zone de quarantaine sans porte de sortie.

— *Quid* de Zodiac ? Il va buter tous les chercheurs un par un s'ils le regardent de travers ? Comme dans *La Chose d'un autre monde* ?

J'ai lâché un rire à la limite de l'hystérie. Du coup, je ne l'ai pas entendu revenir. La porte s'est rouverte sur la créature, vêtue d'une parka jaune et d'un pantalon de ski noir. Avec le logo de DAR-X cousu sur la manche.

— Tu n'es pas encore parti ? a dit Pharaoh d'une voix sèche, comme un père qui tient à faire savoir que sa patience a des limites.

La créature s'est dirigée vers la télévision. Ses jambes trop grandes lui donnaient une démarche étrange.

C'est une machine, me suis-je dit. Une machine de chair et de sang, mais une machine quand même, programmée par ordinateur.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui a demandé Pharaoh.

Une note d'inquiétude perçait à travers les certitudes de façade. J'ai soudain compris que l'expérience était toujours en cours, qu'elle se poursuivait à chaque instant. Deux ans et quatre mois. Je me

rappelais Luke à cet âge, et comment j'en savais peu sur lui comparé à maintenant.

L'écran s'est allumé sur un voile blanchâtre. Je ne comprenais pas ce que j'étais censé voir, à cause d'un mauvais contraste qui rendait le paysage fantomatique. Là, du noir parsemé de blanc. En bas de l'écran, une grosse masse noire qui semblait s'écouler d'un trou blanc aux bords déchiquetés. De la glace en formation ?

Des lignes en haut de l'image ont capté mon regard. J'ai reconnu la silhouette des montagnes qui entouraient Zodiac. Mais alors...

La base que j'avais sous les yeux n'était pas celle que j'avais quittée quelques heures auparavant. La Plateforme avait explosé ; de la fumée noire s'en échappait. Ce que j'avais pris pour un trou aux bords acérés se composait en fait de bouts de toit et de piliers déformés.

Je me suis tourné vers Pharaoh, qui paraissait aussi sidéré que moi.

— Qu'est-ce qui... ?

— Je n'ai rien...

Il a empoigné une télécommande, et l'image a changé ; il avait ramené l'enregistrement en arrière : la caméra était plus droite, la Plateforme intacte. Je distinguais un groupe de motoneiges au premier plan, des cabanes au fond. Dans un coin de l'écran, l'horloge indiquait 21 h 57.

Pharaoh a relancé la vidéo. Quelques secondes plus tard, deux silhouettes ont émergé de derrière la Plateforme pour se diriger vers les motoneiges. Impossible de les identifier à coup sûr, mais il devait s'agir de Greta et moi.

Greta. Ça me faisait mal de la voir, même sous forme de pixels indistincts. Une troisième silhouette s'est dressée entre les véhicules : Quam, évidemment. Nous avons discuté deux minutes avant que je m'éloigne avec Greta ; Quam, lui, s'est remis au boulot sur les motoneiges. Quelques minutes plus tard, une masse sombre – le Sno-Cat – est partie à l'assaut du glacier Lucia.

Pharaoh est passé en avance rapide ; l'engin a escaladé le glacier ridiculement vite avant d'atteindre la crête et de basculer hors de vue.

C'est là que ça s'est produit. La lueur de l'explosion a saturé l'image au centre de l'écran. Une seconde plus tard, l'onde de choc a dévié la caméra. Encore des explosions, autant d'intenses lumières blanches. Des bouts de métal fumants jaillissaient dans toutes les directions, puis glissaient sur la neige. Plusieurs piliers se sont effondrés, entraînant l'arrière du bâtiment dans une éruption de flammes et de fumée.

— Comment... ?

Pharaoh est de nouveau revenu en arrière pour jouer la scène à vitesse normale. La Plateforme s'est reconstituée, le Sno-Cat s'est dépêché de redescendre la pente avant de reprendre lentement

l'escalade jusqu'au sommet du glacier. Quam est sorti de derrière une cabane, puis s'est avancé vers l'arrière de la Plateforme, sous les fenêtres de la cantine, derrière lesquelles le reste du personnel profitait de la nuit de la Chose.

Quam a remué bizarrement avant de tendre le bras. Un bras trop long, qui brandissait un pistolet de détresse.

La caméra n'a pas permis de le voir presser la détente. Juste un petit flash, puis l'explosion a englouti le tireur. Une telle déflagration provenait sans doute de barils d'essence dissimulés sous le bâtiment.

— Tu y es pour quelque chose ? ai-je demandé à Pharaoh.

Son expression médusée m'a fourni la réponse. « Je travaille pour améliorer la vie, pas pour la détruire. » Je me suis tourné vers la créature.

Le monstre a secoué la tête. Il n'avait pas l'air affecté par ces images. En fait, il contemplait l'une des toiles de Hockney comme s'il pensait à tout autre chose. Peut-être était-il incapable de reconnaître une tragédie.

— Je me fous de ce que tu fais ici, ai-je lancé à Pharaoh. On doit y aller. Au cas où il y aurait des survivants.

— Bien sûr.

Pharaoh ne quittait pas l'écran des yeux, hypnotisé par la catastrophe. Louise semblait prête à vomir ; elle a glissé une main dans celle du chercheur.

— On y va.

Journal d'Anderson

Ma veste et mon pantalon presque secs m'attendaient dans l'escalier, sur un crochet. La fermeture Éclair ne s'étant pas réparée toute seule, j'ai dû fermer la veste au Velcro, du mieux possible ; les cahiers bien à l'abri dans la poche intérieure m'appuyaient sur la poitrine.

Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer à nouveau le logo de DAR-X sur la veste de la créature.

— Il a eu ça comment ? Encore quelqu'un qui l'a énervé ?

Le regard dur de Pharaoh m'a prouvé que j'avais tapé dans le mille.

— Un malheureux accrochage en septembre dernier.

Une fois tout le monde habillé, ils m'ont entraîné le long d'un couloir aux murs de plastique cannelé, jusqu'à une lourde porte creusée dans le béton. Pharaoh l'a ouverte : elle donnait dans une sorte de vestibule qui sentait la sciure. À la porte suivante, la lumière du jour m'a ébloui. Quelle heure était-il ? Combien de temps avais-je passé dans les tunnels, dans la mine, ou attablé avec Pharaoh ? C'était sans doute la fin de la matinée ; je sentais peser sur moi la fatigue d'une nuit sans manger ni dormir. J'ai sorti mes lunettes pour me protéger du soleil.

Nous nous trouvions au sommet d'une étroite vallée de montagne, surplombant un groupe de bâtisses aux toits de tôle reliées entre elles par une série de toboggans et de passerelles.

— Vitangelsk ?

Je n'en connaissais que le nom sur la carte de l'île.

— Mine 8.

Nous avons descendu la pente en suivant une piste tracée dans la neige, jusqu'à un gros bâtiment monté sur piliers qui servait de terminus à une sorte de téléphérique. Passant dessous, Pharaoh a d'abord dégagé des bouts de tôle ondulée, puis de grosses bâches, pour révéler enfin deux motoneiges scintillantes.

— C'est parti.

Je ne me souviens que du froid. Il n'y avait ni casque ni lunettes de

ski pour moi – aucun invité n'était prévu –, aussi ai-je dû garder la tête basse, les yeux fermés, en me serrant contre Pharaoh et en luttant pour garder les Velcro en place. Le fusil du chercheur était rangé dans une housse accrochée à la selle ; j'aurais sans doute pu m'en emparer, mais pour quoi faire ? Nous avions dépassé ce stade.

Notre dernier espoir que la vidéo n'ait été qu'un trucage, une plaisanterie morbide, s'est éteint à quinze kilomètres de Zodiac. Pharaoh s'est arrêté sur une crête, et quand j'ai rouvert les yeux, j'ai vu une colonne de fumée grasseuse s'élever dans le ciel. Nous avons repris la route ; le vent glacé me faisait pleurer, mais je n'arrivais pas à détacher mon regard de la fumée, comme si j'étais capable de la dissiper à force de volonté.

Toute l'horreur de la catastrophe nous est apparue à la descente du glacier Lucia. La Plateforme avait été éventrée, les plus proches cabanes brûlées et les autres défoncées par les débris. La glace avait fondu autour de la Plateforme, laissant la roche à nu. La neige était noire et parsemée de décombres.

Aucune chance de pénétrer dans le bâtiment. Plusieurs feux y brûlaient encore, et quand nous sommes descendus des motoneiges, un autre pilier s'est effondré dans un jaillissement de flammes. La chaleur rayonnait à plus de vingt mètres. Personne n'aurait pu survivre à un tel désastre.

C'est Louise qui a posé la question évidente : « Pourquoi ? »

Je revoyais Quam sur la vidéo dégainer son pistolet et, d'un geste tranquille, tirer une fusée de détresse dans un tas d'explosifs et de barils d'essence. Je me rappelais aussi la nuit où nous nous étions croisés dans le couloir, cette lueur morbide dans son regard. « Cette île veut notre peau. » Avait-il craqué sous la pression ? Les soucis de financement, les *ego* surdimensionnés, les querelles incessantes ? Ou un gros problème dans sa vie privée ?

La faute surtout à cet endroit. Entouré par tant de vide, son esprit s'était dilaté si vite qu'il avait fini par se briser, comme une carotte glaciaire sortie de son trou sans précautions.

Nous avons parcouru la base en ouvrant les dernières portes intactes, à la recherche de survivants. *Si seulement*, ne cessais-je de me répéter. Si seulement Greta et moi avions arrêté Quam à temps. Si seulement nous avions su. Si seulement nous n'étions pas partis sur l'Helbreen.

Mais si nous avions été présents à ce moment-là, nous serions juste morts avec les autres, point final.

La cabane du magnétomètre se situait assez en retrait pour ne pas avoir souffert de l'explosion. J'ai jeté un coup d'œil par la porte : poussière et pénombre entouraient des machines qui avaient cessé de fonctionner.

Mais j'ai quand même saisi un mouvement au fond de la pièce. J'ai ôté mes lunettes de soleil, en vain à cause du contraste avec l'extérieur. Y avait-il des survivants, malgré tout ? Fallait-il les signaler à Pharaoh ? J'hésitais, pétrifié, à l'entrée de la cabane.

Puis un cri m'a fait tourner la tête. Cinquante mètres derrière moi, Frigo sortait de Star Command, le visage couvert de suie, les cheveux brûlés par endroits. Il s'appuyait sur un bâton de ski trop court qui lui donnait l'air d'un ivrogne ; sa jambe droite pendait, visiblement cassée. Je ne comprenais pas ce qu'il disait.

J'ignore toujours aujourd'hui si j'ai entendu le coup de feu. J'ai sans doute cru à un crépitement venu de la Plateforme. Je courais vers Frigo, qui se traînait vers moi sans cesser de hurler, quand il a basculé d'un coup en arrière. J'ai pensé que son bâton avait glissé, jusqu'à ce que je m'agenouille près de lui et découvre le trou dans sa veste. Aussi rond qu'une pièce, juste au-dessus du cœur. Le sang commençait déjà à couler.

J'ai pressé mon bonnet sur la blessure pour tenter de stopper l'hémorragie. Ça ne marcherait pas, mais je devais essayer quand même. Quand j'ai levé les yeux, j'ai découvert la créature à dix mètres de là, fusil en main. Impassible.

— Pourquoi ?

Pharaoh était aussi stupéfait que moi. Il s'est précipité vers le monstre, puis il a saisi l'arme par le canon et tiré dessus jusqu'à ce que l'autre consente à la lâcher. Une fois le fusil à terre, Pharaoh a contemplé sa création ; les larmes qui coulaient sur ses joues gelaient ensuite dans sa barbe.

— Pourquoi ? a-t-il répété.

Pris dans l'ombre du monstre, Pharaoh ne ressemblait plus au tyran que j'avais connu. Il avait l'air d'un vieil homme voûté, rattrapé par les années.

— T'avais-je requis dans mon argile, ô Créateur, de me mouler en homme ? a dit la créature.

— Hein ?

Le monstre a répété la citation de Milton tandis que des volutes de fumée noire lui tournaient autour.

— Où as-tu appris ça ?

— Attention ! (Je ne savais pas à qui Louise s'adressait.) Ne fais surtout rien qui...

J'ai posé mon cache-col par-dessus le bonnet détrempé. Du sang coulait lentement sur l'insigne de Zodiac.

— Je t'ai créé, a dit Pharaoh, retrouvant un peu de son ancienne morgue. Je t'ai fabriqué cellule par cellule. Tu me dois tout.

— Et vous ? Un père ne doit-il rien à son fils, à part son existence ? Pharaoh a reculé d'un pas.

- Je ne suis pas ton père, Thomas.
- Un dieu, alors ?
- Ne sois pas ridicule.
- Qu'est-ce que tu racontes ? s'est écriée Louise.
- Mon maître, plutôt ? Suis-je votre esclave ?
- Bien sûr que non. Tu es...

Quoi que puisse être la vie, elle s'éteint en un instant. Une seconde plus tôt, Pharaoh était encore vivant, un être devant lequel s'ouvraient des possibilités infinies. La seconde d'après, plus rien. Ces bras énormes qu'il avait façonnés se sont avancés pour l'étreindre, l'un autour de la tête, l'autre autour des épaules. Comme si la créature voulait le consoler.

Le bras du haut a bougé, pas l'autre. Pharaoh s'est effondré, le cou brisé.

Louise a hurlé. J'étais trop loin pour intervenir ; le monstre a ramassé le fusil, a épaulé et fait feu. Du sang a jailli du cou transpercé avant de retomber en pluie dans la neige. Louise s'est écroulée à son tour. Son corps a tressailli une dernière fois sous l'impact de la seconde balle.

Je me suis rué vers elle, mais une main s'est refermée sur mon épaule, manquant de me broyer la clavicule.

- Venez avec moi.

Journal d'Anderson

Je me suis débattu, bien sûr, mais je n'avais ni mangé ni dormi depuis longtemps, et mon adversaire possédait une force démoniaque. Le combat était trop déséquilibré. Après m'avoir mis à terre, il a commencé à m'ôter ma veste, ce qui allait signer mon arrêt de mort. Mais il a stoppé son geste en découvrant la fermeture cassée. Il a préféré m'envelopper dans un sac de couchage avant de me ligoter comme un saucisson et de m'attacher sur le traîneau de la motoneige au milieu de l'équipement de survie.

Je ne pouvais que remuer la tête, ce qui m'a quand même permis de le voir balancer les cadavres un par un dans le ravin. Pharaoh, Louise, Frigo. Un, deux, trois. La créature s'est débarrassée de sa veste jaune pour enfiler celle de Frigo, une rouge aux armes de Zodiac ; le Viking était juste assez costaud pour que son meurtrier ne soit pas trop serré.

Le monstre a disparu de mon champ de vision, mais j'ai senti vibrer le traîneau quand il a grimpé sur la motoneige. Le démarrage du moteur m'a projeté des gaz d'échappement en pleine figure.

Les ruines fumantes de Zodiac Station n'ont pas tardé à disparaître derrière nous. Une grosse secousse m'a indiqué le passage de la terre ferme au fjord gelé, puis nous avons poursuivi notre route sur la glace, vers le large.

Je n'ai pas grand-chose à écrire sur ce voyage. J'avais l'impression que le temps s'étirait à l'infini, mais quand le moteur s'est arrêté, c'était comme si nous venions juste de partir. Des heures et des heures à naviguer sur la banquise, à tressauter à la moindre irrégularité de la glace, à faire demi-tour devant des obstacles infranchissables. À un moment, j'ai ouvert les yeux sur une eau sombre qui coulait à flots juste à côté de nous, comme si nous longions un torrent ; quand la motoneige s'est inclinée dans la pente, j'ai pensé avec horreur que nous allions basculer dans le courant. Aussi ai-je gardé les yeux fermés la plupart du temps, la tête enfoncée dans le sac de couchage pour me protéger du vent et des gaz d'échappement. J'essayais de m'aplatir sur le traîneau, de me rapetisser au maximum pour mieux encaisser les

chocs ; j'aurais voulu me dématérialiser. Mes liens qui m'avaient paru si serrés ne m'empêchaient pas de me cogner. J'attendais d'arriver au bout du monde et d'y tomber.

Puis nous nous sommes arrêtés. D'un coup (mais tout semble soudain quand on ne maîtrise plus rien). Sans le grondement du moteur, le silence m'a pris aux tripes. Ne restaient que le vent et la blancheur.

Le monstre a soulevé le capot pour libérer la courroie de transmission, comme Greta lorsque nous avions remorqué la motoneige de Hagger. Après quoi il a fait glisser l'engin sur la neige en direction d'une fissure qui s'ouvrait quelques mètres plus loin. La motoneige a plongé dans l'eau, brisant la croûte en formation. Étais-je le suivant sur la liste ?

Ensuite, il a déchargé le traîneau : les skis, le réchaud, la tente, la caisse de nourriture. J'y voyais un étrange remake de la nuit avec Greta, avant que les gars de DAR-X nous retrouvent. *Exceptionnellement, ce soir, le rôle du défunt Martin Hagger sera joué par Thomas Anderson.* Premier du nom.

Le monstre a monté la tente, puis il m'a détaché et porté à l'intérieur, comme un ours rentrant à la grotte avec une proie. Je me suis frotté les bras sans quitter le sac de couchage, pour faire circuler le sang là où les cordes m'avaient serré. Pendant ce temps, un morceau de glace fondait sur le réchaud. Quand il a approché la tasse de mes lèvres, ses grosses paluches m'ont renversé de l'eau brûlante sur le visage. C'était beaucoup trop chaud, mais je me suis forcé à boire. Je devais reconstituer mes forces. La motoneige n'était plus là et l'être humain le plus proche se trouvait sans doute au Svalbard ou au nord du Groenland. À des centaines de kilomètres.

— Pourquoi faites-vous ça ? ai-je murmuré.

— Parce que vous êtes mon salut.

Le monstre a versé de l'eau sur une ration déshydratée. Faute de cuillère, j'ai dû en aspirer bruyamment le contenu. Le sachet orange indiquait « poulet au pesto » : peut-être l'affirmation la plus sidérante de la journée. Mais j'ai tout mangé et j'ai même demandé du rab.

— Vous aimez ça ?

Sa curiosité semblait sincère, comme une mère avide de sevrer son bambin.

— C'est mieux que rien.

Il s'est accroupi sans cesser de m'observer avec ses grands yeux marron qui me rappelaient tant ceux de Luke.

Il pense sans cesse à son frère jumeau.

Je le tuerais, me suis-je promis. S'il le fallait, je trouverais la force de l'entraîner dans l'eau, sous la glace, et de nous y noyer tous les deux.

— Vous tenez un journal. (Ce n'était pas une question.) Je vous ai

vu l'écrire. Je regardais par la fenêtre.

Que savait-il encore sur moi ? Tandis que je parcourais Zodiac de long en large en quête de réponses, c'était moi que l'on observait. Comme une bactérie sous la lentille du microscope.

— Je l'ai laissé à la Plateforme.

— Il y a quelque chose dans votre veste. Du côté gauche.

J'ai défait les Velcro et sorti mon journal. Il était un peu humide, à cause des chutes dans le torrent souterrain, mais le Gore-Tex avait bien résisté. Je l'ai tendu au monstre.

Joue le jeu, joue le jeu, me disais-je. Ta chance viendra.

Il a lu les premières pages pendant que je dévorais une nouvelle ration.

— Quelle est la suite du programme ? ai-je demandé une fois rassasié.

— Un bateau des gardes-côtes croise à quarante kilomètres d'ici.

— Ça fait loin sans motoneige.

— Je suis insensible au froid.

Il parlait bizarrement, cet homme-enfant grandi trop vite. Avec le sérieux de celui qui essaie une langue étrangère. N'ayant côtoyé que Louise et Pharaoh depuis sa naissance, il avait dû apprendre une bonne partie de son anglais dans les livres. De *vieux* livres, à en juger par son style.

Le monstre a repris sa lecture. Dans le sac de couchage, j'ai fouillé mes poches à la recherche d'une arme : canif, tournevis, ou même un mousqueton. Je n'avais qu'un stylo Bic.

— Que savez-vous de la vie, Thomas ? Est-ce pareil qu'exister ?

— Je ne suis pas philosophe, ai-je répondu.

— Connaissez-vous les endolithes ? Ce sont des organismes unicellulaires qui vivent dans la roche à plusieurs kilomètres de profondeur. Ils tirent leur énergie de la chaleur de la Terre et trouvent leurs nutriments dans la roche elle-même. Ils mobilisent toutes leurs ressources pour survivre. Ils se divisent environ une fois par siècle : une cellule en produit deux. Et la science y voit de la vie.

— Techniquement, oui.

Piètre réponse.

— Vous savez que vous êtes vivant. Depuis le jour de votre naissance, vous n'en avez jamais douté. C'est un confort qui m'est refusé. J'ai l'impression d'être en vie, mais en fait, je n'en connais que les mécanismes. Et vous, que ressentez-vous ?

— Un certain malaise, pour être honnête.

Ça ne l'a pas fait rire. D'ailleurs, je ne l'avais jamais vu esquisser le moindre sourire. Pharaoh avait-il éliminé ce gène-là aussi ? Pourtant, comment un être humain pourrait-il ne pas sourire ?

— J'estime que vivre, c'est savoir saisir sa chance, a-t-il affirmé

d'une voix solennelle.

Il a lu. Et moi, je suis resté allongé, attendant une chance à saisir. Mais c'était difficile de passer à l'attaque depuis un sac de couchage. Dès que je bougeais un peu trop, il était prêt à se jeter sur moi.

Je luttais de toutes mes forces contre le sommeil, en pensant à Greta. Avait-elle quand même réussi à s'échapper ? à retourner à Zodiac ? Avait-elle franchi la dernière crête en croyant être enfin tirée d'affaire, juste avant de découvrir les ruines de la base ? Allait-elle mourir de faim ou de froid avant l'arrivée des secours, s'ils arrivaient jamais ? Peut-être valait-il mieux la croire écrasée en une fraction de seconde par cent mille tonnes de glace.

J'ai pensé à Luke, aussi. À la créature qui allait se diriger vers Cambridge en quête de son frère jumeau. Au jour où je me retrouverais nez à nez avec elle en rentrant chez moi.

Mais même l'imagination la plus débordante finit par se tarir. Robert Frost avait tort : le désir, la haine, les passions, rien ne résiste au froid. Le monde périra dans la glace. J'ai commencé à m'assoupir, et chaque fois que je rouvrais les yeux, il était toujours là, penché sur mon journal. Il articulait certaines phrases en silence, tel un étudiant plongé dans ses révisions. Parfois, il me posait des questions. Sur l'hôtel Overlook. Sur Willard Price. Sur les Daleks.

Puis je me suis réveillé et il n'était plus là. Je me suis extirpé du sac, de la tente, juste à temps pour le voir enfiler les skis récupérés sur le traîneau. Il était trop grand pour eux. Comme un éléphant monté sur un vélo.

— Je reviens, a-t-il affirmé.

Je ne l'ai pas cru. Je me suis précipité vers lui, mais il s'est contenté de pousser sur ses bâtons pour s'enfoncer dans le brouillard. Je ne pouvais pas me lancer à sa poursuite ; je n'avais même pas de bottes.

De retour à la tente, j'ai constaté qu'il n'avait pas emporté le journal. Or j'avais un stylo dans ma poche. L'heure était venue de rattraper mon retard.

USCGC Terra Nova

— Commandant ?

Franklin était assis devant les cartes maritimes, sur la passerelle. Il leva les yeux en refermant le journal ; il ne lui restait que quelques paragraphes à lire.

— La glace s'amincit, l'informa Santiago. Nous devrions bientôt toucher l'eau libre. Longyearbyen dans dix-sept heures.

— Très bien. (Le commandant essuya ses lunettes sur sa chemise.)
Des nouvelles d'Anderson ?

— Lequel ?

— Celui qui s'est échappé.

— *Nada*. Le pilote dit que s'il doit faire de plus grands cercles, il faudra plus de carburant. Sans compter les heures supplémentaires. (Santiago hésita un court instant.) Il dit aussi qu'il a plus de chances de gagner au casino que de retrouver ce type.

Franklin posa les mains sur le journal et perdit son regard vers l'horizon.

C'est quoi, ce bordel ?

— Appelez l'hélico. Fin de mission. Personne ne peut survivre aussi longtemps là-dehors.

— Et pour Anderson, commandant ? Celui qui est encore à bord.

— Quoi, Anderson ?

— Vous croyez qu'il va y rester ?

Une réplique d'un vieux film traversa l'esprit de Franklin, forçant un sourire sur ses lèvres.

— C'est notre lot à tous.

Journal d'Anderson – derniers paragraphes

Je me dépêche de finir. Doigts gourds. Écrire. Tout seul.

Il est sorti. Un moment. Soi-disant pour aller chercher du secours. Mensonge : il est assez humain pour ça.

Il file vers le bateau. Thomas Anderson, seul survivant de Zodiac Station. Ils le ramèneront en Angleterre. Chez lui.

« Vivre, c'est savoir saisir sa chance. »

J'aurais dû avoir ma chance. Je l'ai peut-être eue. Mais je l'ai ratée.

« Certains disent que le monde périra dans le feu, d'autres disent dans la glace... »

Deux glaçons, s'il vous plaît.

« Nous avons pris des risques en toute connaissance de cause. Les circonstances ne nous ont pas été favorables, mais nous n'avons pas le droit de nous plaindre. »

Moi, j'aurais quand même une plainte à formuler.

Luke, je t'aime.

Des bruits. Ça gémit, ça vibre, comme un être vivant. La banquise qui casse ? Ou alors un moteur. Des pas ? Un ours ?

Me voilà, faible étincelle de vie à la dérive sur l'océan, recroquevillé sur mon radeau gelé. Gardant espoir jusqu'à ce que la glace fonde.

REMERCIEMENTS

L'Arctique est un endroit dangereux. Je remercie donc chaleureusement toutes les personnes qui m'ont soutenu dans ce voyage et m'ont sauvé des crevasses au propre comme au figuré : Nick Cox, de la base de recherches britannique de Ny-Ålesund, qui m'a transmis une partie de son immense savoir sur l'Arctique ; Sara Wheeler, qui m'a expliqué comment me rendre au Svalbard ; Doug Benn et Griet Scheldeman, pour leurs cours accélérés de glaciologie et de spéléologie glaciaire, sans compter la nuit arrosée de whisky à Longyearbyen ; Tom Foreman, mon guide dans les grottes et les mines abandonnées ; Stefano Poli et Yann Rashid, de la compagnie Poli Arctici, pour trois journées extraordinaires sur la banquise ; la famille Kennedy, pour le ravitaillement ; Karoline Baelum, du forum scientifique du Svalbard, qui décrit si bien la recherche sur le terrain ; Jon Hawkins et Danny Davies, pour les vêtements chauds ; Sarah Hawkins, pour son travail de mise en réseau ; Miriam Iorwerth, pour ses merveilleuses photos ; et James McIntosh, qui savait toujours ce que j'avais besoin de savoir. Kevin Anderson m'a donné des somnifères, des antidépresseurs et des coups sur la tête quand j'en avais besoin. Une soirée au pub avec Des Roberts-Clark m'en a plus appris sur la génétique qu'un mois de lecture, avec en prime quelques idées pour mon scénario.

Je remercie également l'équipe de Hodder pour s'être encore une fois si bien acquittée de la lourde tâche que représente la publication d'un livre : Anne Perry, Kerry Hood, Jason Bartholomew et tous les autres. Oliver Johnson a piloté cette aventure éditoriale avec son génie habituel, tandis que Caroline Johnson relisait chaque mot du livre d'un œil acéré. Quant à Jane Conway-Gordon, elle surveillait mes arrières et marmonnait de sinistres avertissements sur les ours polaires.

Pour chaque journée de travail dans l'Arctique, j'en ai passé vingt à la maison, ce qui m'amène bien évidemment à remercier ma femme, Emma, pour son soutien sans faille malgré mes idées scientifiques farfelues (sachant qu'elle s'intéresse elle-même à la génétique). Je salue aussi mes deux fils, Owen et Matthew, qui m'ont à la fois distrait et encouragé. Un jour, c'est promis, on y ira tous, au pôle Nord.

Les explications scientifiques qui parsèment ce livre sont authentiques. Il a pu m'arriver d'exagérer ou de détourner certains faits, que ce soit pour améliorer le récit, simplifier des concepts difficiles, ou en raison de ma regrettable ignorance : dans tous les cas, ces distorsions me sont entièrement imputables et ne reflètent pas ce que m'ont dit les vrais chercheurs.

Pour les curieux, Utgard est située à mi-chemin entre les archipels du Svalbard et François-Joseph, mais plus au nord. Sauf que vous ne la trouverez sur aucune carte. De même, Zodiac Station est un mélange de plusieurs bases arctiques ou antarctiques, mais la base elle-même, son personnel et l'organisation dont elle dépend sont totalement fictifs.

Tom Harper est né en Allemagne de l'Ouest en 1977. Il a étudié l'histoire à Oxford. Il vit à présent à New York avec sa femme et ses deux fils. Ses romans sont traduits dans une vingtaine de langues.

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Zodiac Station*

Copyright © 2014 by Tom Harper

Originellement publié en Grande-Bretagne en 2014 par Hodder &
Stoughton,
une maison d'édition de Hachette UK.
Tous droits réservés.

© Bragelonne 2015, pour la présente traduction

Photographies de couverture : © Shutterstock

Création : Anne-Claire Payet

Carte :

d'après la carte de l'édition originale

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée
par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle
constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des
poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-1970-2

Bragelonne

60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr

Site Internet : www.bragelonne.fr

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !